
SE TAIRE
E FAIRE



293

HISTOIRE

ROMAINE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

HISTOIRE
ROMAINE

PAR

THÉODORE MOMMSEN

TRADUITE PAR

R. CAGNAT
Professeur au Collège de France

J. TOUTAIN
Élève de l'École normale supérieure.

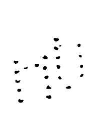
TOME NEUVIÈME





PARIS
F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67

1887



INTRODUCTION

L'histoire de l'empire romain fait naître des problèmes analogues à ceux que soulève l'histoire de l'ancienne république.

Les renseignements que nous pouvons puiser directement dans la tradition littéraire sont non seulement incolores et informes, mais même le plus souvent sans valeur. La liste des empereurs romains est presque aussi digne de foi que celle des consuls de l'époque républicaine et à peu près aussi instructive. Nous distinguons bien les contours des grandes crises qui ont ébranlé l'Etat tout entier, mais nous ne sommes guère mieux renseignés sur les campagnes de Germanie, contemporaines d'Auguste et de Marc-Aurèle, que sur les guerres samnites. Les anecdotes de l'époque républicaine font plus d'honneur à leur temps que celles de l'empire, mais les légendes de Fabricius et de l'empereur Gaïus sont aussi vides et aussi mensongères l'une que l'autre. La tradition nous présente peut-être le développement intérieur de l'Etat républicain avec plus d'ensemble que celui de l'empire : c'est un tableau, quoique trouble et altéré, de réformes constitutionnelles qui, au moins, s'achevaient sur le forum ; sous l'empire, au contraire, ces changements

s'accomplissaient dans le cabinet du souverain, et, généralement, n'étaient connus du public qu'en ce qu'ils ont de moins important. Ajoutez à cela l'agrandissement excessif du cercle, et le transport de la vie du centre à la périphérie. L'histoire de la cité romaine s'est étendue : elle a embrassé celle de l'Italie, puis celle du monde méditerranéen, et ce qui serait pour nous le plus précieux à savoir est précisément ce que nous savons le moins. L'Etat romain de cette époque ressemble à un arbre puissant : autour du tronc principal qui se meurt s'élancent de vigoureux rejetons. Bientôt le sénat et les empereurs romains viendront des autres provinces de l'empire tout autant que de l'Italie. Les Quirites de ce temps-là, héritiers nominaux des légionnaires vainqueurs du monde, sont aux grands souvenirs du temps passé, ce que nos chevaliers de Saint-Jean sont aujourd'hui à ceux de Rhodes et de Malte, et traitent leur héritage comme un droit productif, comme une fondation réservée à la pauvreté paresseuse.

Le savant qui consulte ce que l'on appelle les sources de cette époque, même les meilleures, maîtrise difficilement son dépit; elles racontent ce qui devait être passé sous silence, et passent sous silence tout ce qu'il était nécessaire de raconter. Car cette période aussi a vu se réaliser des choses d'une haute conception et d'une portée considérable. Rarement le gouvernement du monde a marché pendant aussi longtemps avec plus de suite et de régularité, et les fortes règles d'administration que César et Auguste avaient transmises à leurs successeurs se sont maintenues, dans leur ensemble, avec une merveilleuse stabilité, malgré les changements de dynasties et de souverains; pourtant ces changements semblent l'unique souci de la tradition, qui ne fait d'ailleurs qu'effleurer

ces questions et se confond bientôt avec la biographie des empereurs. Aussi notre esprit égaré, sans point d'appui solide, s'arrête-t-il généralement aux divisions bien nettes que produit l'avènement de chaque nouveau prince; mais ces détails appartiennent bien plus à la vie de la cour qu'à l'histoire de l'empire. Ce qui fait précisément la grandeur de cette époque, c'est que l'œuvre entreprise, à savoir, la propagation de la civilisation gréco-latine par l'extension du régime municipal et l'infiltration insensible d'éléments barbares ou du moins étrangers dans ce cercle, c'est, dis-je, que ce travail, qui réclamait par sa nature même des siècles d'activité continue et de développement pacifique, a précisément trouvé sur terre et sur mer cette longue tranquillité.

La vieillesse ne peut ni découvrir de nouvelles pensées, ni exercer une activité créatrice : ce privilège n'a pas été donné non plus à l'empire romain; mais dans ses limites, qui paraissaient, non sans raison, renfermer le monde entier à tous ceux qui y vivaient, il a su procurer aux nombreuses nations qu'il avait réunies, une paix et une prospérité plus durables et plus complètes qu'aucune autre puissance ne l'a jamais fait. Dans les villes agricoles de l'Afrique, dans les vignobles de la Moselle, dans les localités florissantes établies sur la chaîne lycienne et sur la lisière du désert syrien, on peut chercher et retrouver, maintenant encore, l'action impériale. Il y a même aujourd'hui maintes contrées, en l'Orient comme en l'Occident, auxquelles l'empire a donné un degré de prospérité, modéré d'ailleurs, mais dont elles n'avaient jamais joui et qu'elles n'ont plus connu. Et si jamais un ange du Seigneur, faisant le bilan du passé et du présent, recherchait si c'est à cette époque ou de nos jours que l'empire gouverné par Sévère Antonin était dirigé

avec plus de sagesse et plus d'humanité; si dans l'ensemble la civilisation et le bonheur des peuples ont progressé ou reculé depuis lors, il est très douteux qu'il se prononce en faveur du présent.

Nous pouvons constater cet état de choses; mais si nous voulons savoir comment ces résultats ont été obtenus, nous interrogerons presque toujours en vain les livres qui nous sont parvenus. Ils nous donnent sur ce sujet aussi peu de renseignements que la tradition de l'ancienne république sur la puissante apparition de cette Rome, qui devait suivre les traces d'Alexandre dans la conquête et la civilisation du monde.

Il est également difficile de combler ces deux lacunes. Mais j'ai voulu faire un essai : négligeant ces peintures d'empereurs aux couleurs tantôt criardes, tantôt pâles et trop souvent altérées; négligeant aussi une série de fragments qui ne se raccordent pas malgré leur apparente chronologie, j'ai tenté de réunir et de coordonner ce que la tradition et les monuments nous ont fourni sur l'histoire administrative des provinces romaines; j'ai cru que je ne perdrais pas ma peine à rassembler des renseignements qui nous ont été conservés par hasard, çà et là, comme des traces du développement primitif subsistant dans l'être développé; j'ai étudié les institutions générales dans leurs rapports avec les provinces particulières, ainsi que les modifications locales exigées par la nature des lieux et le caractère des habitants, et aidé de l'imagination, mère de toute histoire comme de toute poésie, j'ai essayé d'en former non pas un ensemble, mais quelque chose qui en approchât.

Je n'ai pas voulu dépasser l'époque de Dioclétien, parce qu'un nouveau régime fut alors inauguré. Tout au plus un coup d'œil général jeté sur la période postérieure peut-il servir de conclusion à ce récit;

mais pour la juger à fond, il faut l'exposer à part dans un autre cadre géographique; il faut une œuvre historique indépendante, exécutée avec une intelligence plus sagace du détail dans le grand sens du mot, et le regard pénétrant d'un Gibbon. Je ne parlerai pas de l'Italie ni de ses îles, parce que leur histoire ne peut pas être séparée de l'histoire générale de l'empire. Quant à l'histoire dite extérieure de cet empire, je la considère comme partie intégrante de l'administration provinciale; il n'y a pas eu, sous les Césars, de guerres que nous pourrions appeler guerres d'Etat, dirigées contre des peuples étrangers, quoique les combats, livrés sur les frontières pour les étendre ou les protéger, aient plus d'une fois pris les proportions et l'aspect de luttes entre deux puissances égales; et, si la domination romaine s'écroula au milieu du troisième siècle, si pendant quelque temps on crut assister à la chute définitive de l'empire, c'est par suite des échecs éprouvés sur les frontières, en plusieurs endroits à la fois. La forte extension et la délimitation de la frontière septentrionale, œuvre en partie achevée, en partie abandonnée par Auguste, forment le point de départ du récit. J'ai pareillement réuni plus loin, dans les mêmes chapitres, tous les événements qui ont eu pour théâtre les scènes principales de la défense des frontières, le Rhin, le Danube et l'Euphrate. Dans le reste du livre, j'ai exposé les faits par pays.

Je ne cherche pas à offrir au lecteur des épisodes entraînants, des peintures psychologiques ou des portraits; c'est à l'artiste et non à l'historien qu'il convient de retrouver les traits d'Arminius. Ce livre a été écrit dans un esprit de renoncement scientifique; puisse-t-il être lu de même!

CHAPITRE PREMIER

FRONTIÈRES SEPTENTRIONALES DE L'ITALIE

Frontières septentrionales de l'empire. — C'est surtout au delà des mers vers l'ouest, le sud et l'est que la république romaine avait étendu son empire. Il n'en était pas tout à fait de même du côté où l'Italie et les deux péninsules qui en sont comme les dépendances à l'est et à l'ouest se rattachent à la masse du continent européen. Les pays situés en arrière de la Macédoine n'étaient pas soumis aux Romains, non plus que le versant septentrional des Alpes ; seuls les territoires qui aboutissaient aux côtes méridionales de la Gaule avaient été acquis à Rome par César. Un tel état de choses, dont se ressentait tout l'empire, ne pouvait durer ; c'est avant tout dans ce sens que le gouvernement, qui se substitua à l'aristocratie paresseuse et chancelante, devait faire ses preuves. Assurément César avait recommandé aux successeurs de sa puissance la conquête de la Bretagne avec plus d'insistance que l'extension de l'empire romain au nord des Alpes et sur la rive droite du Rhin ; mais en fait ce dernier agrandissement des frontières était, à cause de sa proximité même, beaucoup plus urgent que la soumission des Celtes insulaires, et l'on comprend qu'Auguste ait négligé cette conquête pour entreprendre l'autre.

Il y eut trois séries principales d'opérations militaires : sur la frontière septentrionale de la péninsule

gréco-macédonienne, dans le bassin moyen et le bassin inférieur du Danube, en Illyricum; sur la frontière septentrionale de l'Italie elle-même, dans la région du haut Danube, en Rétie et en Norique; enfin sur la rive droite du Rhin, en Germanie. Les entreprises à la fois militaires et politiques dont ces régions furent l'objet, ont été le plus souvent indépendantes les unes des autres et pourtant elles ont des rapports étroits; comme elles sont toutes sorties de la libre initiative du gouvernement romain, on doit les considérer dans leur ensemble, si l'on veut comprendre leur succès et leur échec partiel au point de vue militaire et politique. C'est pour la même raison qu'il vaut mieux les présenter dans leur connexité géographique que chronologique : l'édifice, dont elles ne sont que que des parties, sera plus facile à considérer dans son complet achèvement que dans les progrès successifs de sa construction.

Guerre de Dalmatie. — Cette grande action générale eut pour prélude les mesures que prit Octave, sur les côtes septentrionales de la mer Adriatique et dans les pays voisins, dès qu'il eut les mains libres en Italie et en Sicile.

Pendant les cent cinquante années qui avaient suivi la fondation d'Aquilée, les négociants romains s'étaient de plus en plus rendus maîtres de tout le trafic; mais l'Etat lui-même n'avait fait dans cette région que des progrès peu sensibles. Des centres commerciaux importants avaient été établis dans les ports principaux de la côte dalmate et sur la route qui mène d'Aquilée dans la vallée de la Save jusqu'à Nauportus (Ober-Laibach). Dalmatie, Bosnie, Istrie, Carniole comptaient comme pays romains; tout au moins les districts maritimes étaient-ils réellement soumis, mais il ne s'y fondait point officiellement de

villes, pas plus que les contrées inhospitalières de l'intérieur ne se pacifiaient.

Une autre période s'ouvrit bientôt. Dans la guerre entre César et Pompée, les Dalmates indigènes avaient pris parti pour celui-ci, aussi vivement que les Romains établis dans le pays pour César; et, même après la défaite de Pompée à Pharsale, lorsque sa flotte eut été chassée des eaux illyriennes, les Dalmates continuèrent à lutter avec énergie et succès. Le brave et habile Publius Vatinius, qui avait déjà combattu dans cette guerre avec beaucoup de bonheur, fut envoyé en Illyricum avec des troupes nombreuses, un an environ avant la mort de César; mais c'était seulement l'avant-garde du principal corps d'armée, avec lequel le dictateur lui-même voulait écraser ensuite les Daces soulevés et régler la situation dans tout le bassin du Danube. Ces projets périrent avec César sous les coups des meurtriers; et l'on dut s'estimer heureux que les Daces de leur côté n'aient pas envahi la Macédoine. Vatinius échoua contre les Dalmates et subit même de graves échecs. Lorsque les républicains armèrent en Orient, l'armée d'Illyricum se déclara pour Brutus, et les Dalmates restèrent longtemps sans craindre aucune attaque. Après la défaite des républicains, Antoine, à qui la Macédoine avait été donnée dans le partage de l'empire, fit mettre à la raison, en l'année 715 de Rome = 39 av. J.-C, les Dardanes insoumis du nord-ouest et les Parthiniens voisins de la côte (à l'est de Durazzo); c'est à propos de cette expédition que l'orateur célèbre Gaïus Asinius Pollion reçut les honneurs du triomphe.

En Illyricum, qui était échu à Octave, on ne put rien faire tant que celui-ci fut obligé de se consacrer tout entier à la guerre qu'il menait en Sicile contre Sextus Pompée; mais après l'heureuse issue de cette lutte,

il tourna toutes ses forces de ce côté-là. Pendant la première campagne (719 de Rome = 35 av. J.-C.) les petites peuplades échelonnées depuis Doclea (Tchernagora) jusqu'au pays des Japydes (environs de Fiume) furent replacées sous le joug ou soumises pour la première fois. Ce ne fut pas une grande guerre signalée par des batailles importantes : il fallut lutter en pleine montagne contre des tribus qui se défendaient avec le courage du désespoir, et enlever des châteaux-forts armés en partie de machines romaines. La tâche n'était pas aisée ; dans aucune de ces guerres, Octave n'a déployé autant d'énergie et de bravoure personnelle. Lorsqu'il eut péniblement soumis le territoire des Japydes, la même année, il pénétra dans la vallée de la Kulpa, et s'avança jusqu'à son confluent avec la Save ; la ville située à cet endroit, Siscia (Sziszeh), principale forteresse des Pannoniens, que les Romains n'avaient jamais attaquée avec succès, fut alors emportée ; elle devait servir de point d'appui pour la guerre contre les Daces, qu'Octave songeait à reprendre. Dans les deux années qui suivirent (720-721 de Rome = 34 et 33 av. J.-C.) les Dalmates, qui combattaient incessamment les Romains depuis longtemps, virent tomber leur forteresse Promona (Promina, près de Dernis, au-dessus de Sebenico), et durent se soumettre.

Mais ces succès militaires étaient moins importants que l'œuvre pacifique, qui s'accomplissait en même temps et qu'ils servaient à assurer. C'est sans doute à cette époque que les ports de la côte d'Istrie et de Dalmatie compris dans le territoire soumis à Octave, Tergeste (Trieste), Pola, Iader (Zara), Salonae (près de Spalato), Narona (à l'embouchure de la Narenta), ainsi qu'Emona (Laibach), située au delà des Alpes, sur la route qui conduisait d'Aquilée dans la val-

lée de la Save à travers les Alpes Juliennes, villes qui durent en partie leurs murailles au second Jules, reçurent de lui toutes ensemble le droit de cité. Ces places elles-mêmes étaient depuis longtemps déjà considérées comme romaines; mais ce ne fut pas moins un fait d'une grande importance que leur élévation au rang des communes italiennes et leur admission aux mêmes privilèges.

Préliminaires de la guerre de Dacie — A cette conquête devait succéder celle de Dacie; elle fut encore une fois retardée par la guerre civile. Octave détourné de l'Illyricum fut appelé en Orient; mais la grande lutte qui devait décider entre lui et Antoine eut un contre-coup jusque dans les régions lointaines du Danube. Les tribus daces, précédemment réunies sous le roi réformateur Burebista et commandées alors par le roi Cotiso, se virent sollicitées par les deux adversaires; Octave fut même accusé d'avoir demandé en mariage la fille du roi, et de lui avoir offert en échange la main de sa fille Julie, âgée de cinq ans. Le roi de Dacie, par crainte de l'invasion que César avait projetée et que son fils avait préparée en fortifiant Siscia, se déclara pour Antoine, et on le comprend aisément. S'il avait fait ce que l'on appréhendait à Rome, si, pendant qu'Octave combattait en Orient, il avait pénétré par le nord dans l'Italie laissée sans défense, ou si Antoine appelé par lui avait porté la guerre en Macédoine plutôt qu'en Epire, et enrôlé les hordes daces, le succès de la guerre aurait peut-être autrement tourné. Mais aucune de ces hypothèses ne se réalisa; d'ailleurs, à cette époque même, l'État dace créé par la main puissante de Burebista se disloquait de nouveau; les troubles intérieurs, peut-être aussi les attaques des Bastarnes germaniques du nord et des tribus sarmates qui étreignaient la Dacie de tous

les côtés empêchèrent les Daces de prendre part à la guerre civile de Rome, qui décidait de leur avenir.

A peine cette guerre était-elle terminée, qu'Octave s'occupa de régler la situation dans le bassin inférieur du Danube. Mais, soit parce que les Daces eux-mêmes n'étaient plus aussi redoutables qu'auparavant, soit parce qu'Octave était maître non plus seulement de l'Illyricum, mais de toute la péninsule gréco-macédonienne, ce fut cette région qui devint la base d'opérations des troupes romaines. Examinons quels furent les peuples qu'Auguste y rencontra et comment ils étaient gouvernés.

Les frontières de la Macédoine. — La Macédoine était depuis longtemps une province romaine. Comme telle, elle ne dépassait pas Stobi au nord et la chaîne du Rhodope à l'est; mais la domination de Rome s'étendait au delà de ces limites précises, sans être pourtant bien circonscrite ni solidement établie. Les Romains semblent avoir pris alors pour borne de leur empire à peu près l'Hémus (Balkans); les territoires situés au delà des Balkans jusqu'au Danube, bien qu'envahis une fois déjà par les troupes romaines, étaient restés complètement indépendants[1]. Au delà du Rhodope, la Macédoine était bornée par les principautés thraces, notamment celle des Odryses, qui occupaient pour la plupart la côte méridionale, quelques-uns le rivage de la mer Noire; depuis l'expédition de Lu-

1. Dion Cassius l'affirme expressément (XLI, 23) pour l'année 725 de Rome = 29 av. J.-C. : τέως μὲν οὖν ταῦτ' ἐποίουν (c.-à-d., tant que les Bastarnes n'attaquèrent que les Triballes — sur l'Oescus dans la Mésie inférieure, — et les Dardanes dans la Mésie supérieure) οὐδὲν σφίσι πρᾶγμα πρὸς τοὺς Ῥωμαίους ἦν· ἐπεὶ δὲ τόν τε Αἶμον ὑπερέβησαν καὶ τὴν Θρᾴκην τῶν Δενθελητῶν ἔνσπονδον αὐτοῖς οὖσαν κατέδραμον κ. τ. λ. Les confédérés de Mésie dont parle Dion (XXXVIII, 10), sont les villes de la côte.

cullus, ils étaient devenus les clients de Rome, tandis que les habitants des régions plus éloignées de la mer, et particulièrement les Besses sur la haute Maritza, n'étaient sujets que de nom : ils continuaient à envahir les territoires pacifiés et à s'attirer des représailles. C'est ainsi qu'en 694 de Rome = 60 av. J.-C. le père naturel d'Auguste, C. Octavius, et en 711 de Rome = 43 av. J.-C., pendant les préparatifs de la guerre contre les triumvirs, Marcus Brutus avaient eu à les combattre. Une autre peuplade thrace, les Denthélètes (pays de Sofia), avaient, au temps même de Cicéron, lors d'une incursion en Macédoine, fait mine d'assiéger la capitale, Thessalonique. Les Dardanes, voisins des Thraces à l'ouest, qui formaient un rameau de la famille des peuples illyriens, habitaient la Serbie méridionale et le district de Prisrend; Curion, le prédécesseur de Lucullus, les avait combattus avec succès. Dix ans plus tard, le consul Gaius Antonius, collègue de Cicéron (692 de Rome = 62 av. J.-C.), avait été moins heureux. Plus bas que le territoire des Dardanes, sur le Danube même, on trouvait encore des peuples thraces, les Triballes autrefois puissants, alors en décadence, qui occupaient la vallée de l'Oescus (région de Plewna); en avant, sur les deux rives du Danube jusqu'à son embouchure, les Daces, ou, comme on les appelait d'ordinaire sur la rive droite du fleuve, les Mysiens ou Mésiens, ainsi désignés de leur ancien nom de tribus asiatiques. Ces peuplades avaient vraisemblablement fait partie jadis du royaume de Burebista, mais cet empire s'était de nouveau disloqué en petites principautés. Le peuple le plus puissant entre les Balkans et le Danube était alors celui des Bastarnes. Nous avons déjà rencontré plusieurs fois le nom de cette tribu guerrière et nombreuse, la branche la plus orientale de la grande famille germanique. Etablis surtout

derrière les Daces transdanubiens, au delà des montagnes qui séparent la Transylvanie de la Moldavie, près des bouches du Danube, et sur le vaste territoire qui s'étend jusqu'au Dniester, ils n'étaient pas soumis à la domination romaine : c'est chez eux que Philippe de Macédoine et Mithridate de Pont avaient recruté leurs armées avec succès : c'est ainsi que les Romains avaient déjà eu depuis longtemps à les combattre. A l'époque qui nous occupe, ils avaient franchi le Danube en masses nombreuses, et s'étaient solidement établis au nord de l'Hémus ; et comme la guerre de Dacie, telle que César et Octave l'avaient projetée, devait avoir sans doute pour résultat la conquête de la rive droite du Danube, elle n'était pas moins dirigée contre eux que contre les tribus daces de cette rive. Les ports grecs situés dans le pays des Barbares, Odessos (près de Varna), Tomis, Istropolis, menacés de près par ce flot de peuplades, étaient là comme partout les clients naturels des Romains.

Pendant la dictature de César, alors que Burebista était à l'apogée de sa puissance, les Daces avaient fait, tout le long de la côte jusqu'aux environs d'Apollonie, cette campagne dévastatrice dont les traces n'avaient pas encore disparu au bout d'un siècle et demi. Ce fut peut-être cette invasion qui détermina César à entreprendre la guerre de Dacie ; et lorsqu'Octave se fut rendu maître de la Macédoine, il dut certainement se croire obligé d'agir énergiquement de ce côté. La défaite que les Bastarnes avaient infligée à Antonius collègue de Cicéron, près d'Istropolis, peut nous montrer jusqu'à quel point les Grecs de cette région avaient encore besoin du secours des Romains.

Soumission de la Mésie par Crassus. — En effet, peu de temps après la bataille d'Actium (725 de Rome = 29 av. J.-C.), Marcus Licinius Crassus, petit-fils du

triumvir mort à Karrhae, fut envoyé par César en Macédoine comme gouverneur, et chargé de poursuivre l'expédition ajournée déjà deux fois. Les Bastarnes, qui venaient d'envahir la Thrace, ne rencontraient aucune résistance, lorsque Crassus les somma d'évacuer le territoire romain ; mais il ne se contenta pas de les avoir fait reculer, il franchit l'Hémus à son tour[1], les battit au confluent du Cibrus (Tzibritza) et du Danube dans un combat où périt leur roi Deldo ; puis, avec l'aide d'un prince dace gagné aux Romains, il fit prisonniers tous ceux qui, après la défaite, s'étaient enfermés dans une forteresse voisine. Tout le pays mésien se soumit alors sans résistance au vainqueur des Bastarnes. Ceux-ci revinrent l'année suivante pour venger leur défaite ; mais ils succombèrent encore et, avec eux, toutes celles des tribus mésiennes qui avaient repris les armes. Les ennemis étaient ainsi chassés une fois pour toutes de la rive droite du Danube, et le pays entièrement soumis à la domination romaine. En même temps on réduisait à l'obéissance les Thraces encore indépendants, on enlevait aux Besses le sanctuaire national de Dionysos, et on en confiait la garde aux princes des Odryses qui depuis lors, sous le haut patronage des Romains, exercèrent ou durent exercer l'hégémonie sur les peuplades thraces dispersées au sud de l'Hémus. Les ports grecs de la mer Noire furent placés sous la protection de ce sanctuaire , et le reste du territoire soumis fut partagé entre différents princes vassaux, qu'on chargea de défendre les frontières de l'empire[2] ; car Rome n'avait

1. Dion dit (LI, 23) : τὴν Σεγετικὴν καλουμένην προσεποίησατο καὶ ἐς τὴν Μυσίδα ἐνέβαλε. Cette ville ne peut guère être que Serdica, aujourd'hui Sofia, sur le haut Oescus, la clef de la Mésie.

2. Après la campagne de Crassus, le pays conquis fut proba-

point des légions de reste pour ces pays lointains. La Macédoine devint ainsi une province intérieure, et n'eut plus besoin d'un gouvernement militaire. Le but que l'on s'était proposé en entreprenant la guerre de Dacie était atteint.

Sans doute ces résultats n'étaient que provisoires. Mais Auguste, avant de régulariser définitivement les frontières du Nord, voulut réorganiser les pays qui appartenaient déjà à l'empire : il passa plus de dix ans à mettre de l'ordre en Espagne, en Gaule, en Asie et en Syrie. Nous allons exposer l'œuvre qu'il entreprit, lorsqu'il eut terminé dans ces régions les réformes nécessaires.

Soumission des Alpes. — L'Italie, dont l'empire s'étendait sur trois continents, n'était pas encore, comme je l'ai dit, maîtresse chez elle. Son rempart du Nord, les Alpes étaient, sur toute leur étendue d'une

blement organisé de telle sorte que la côte fit partie de l'empire thace, comme Zippel le prouve (*Ræm. Illyricum*, p. 243); mais la région occidentale fut donnée en fief, comme la Thrace, à des princes indigènes; ceux-ci durent être remplacés plus tard par un *praefectus civitatium Moesiae et Triballiae* que l'on trouve encore sous Tibère (*Corp. Insc. lat.*, V, 1838). L'opinion généralement admise, que la Mésie fut, à l'origine, réunie à l'Illyricum, repose uniquement sur ce fait, qu'elle n'est pas mentionnée dans l'énumération des provinces que donne Dion (LIII, 12) à propos du partage de 727 entre l'empereur et le sénat, et qu'ainsi elle est comprise dans la « Dalmatie ». Mais cette énumération ne s'étend pas aux Etats vassaux et aux provinces procuratoriennes, et ainsi comprise elle n'offre aucune irrégularité. On peut, en outre, opposer à cette opinion générale des arguments d'un grand poids. Si la Mésie avait à l'origine fait partie de la province d'Illyricum, elle aurait conservé ce nom ; car, dans tout partage d'une province, chaque division garde son ancien nom, auquel on ajoute seulement un déterminatif. Mais la dénomination d'Illyricum, que Dion répète sans hésitation à plusieurs reprises dans le passage auquel j'ai fait

mer à l'autre, occupées par de petites peuplades peu civilisées, illyriennes, rétiques, celtiques, dont les territoires confinaient en partie à ceux des grandes villes de la Transpadane, — par exemple celui des Trumpilini (Val Trompia) à la ville de Brixia; celui des Camunni (Val Camonica, au-dessus du lac d'Isée) à la ville de Bergomum; celui des Salasses (Val d'Aoste) à la ville d'Eporedia (Ivrée). Ce n'étaient pas là des voisins bien pacifiques. Assez souvent vaincues, et proclamées soumises au Capitole, ces tribus n'en continuaient pas moins, malgré tous les lauriers des grands triomphateurs, à dévaliser les agriculteurs et les commerçants de la haute Italie. Il était impossible de réprimer sérieusement ces désordres, tant que le gouvernement ne se décidait pas à franchir les Alpes et à s'emparer de leur versant septentrional; car des flots de pillards passaient sans cesse les montagnes et

allusion, ne s'applique jamais, en ce cas, qu'à l'Illyricum supérieur (Dalmatie) et à l'Illyricum inférieur (Pannonie). En outre, si la Mésie avait été comprise dans l'Illyricum, où placer ce préfet de Mésie et de Triballie, et les princes qu'il a remplacés? Enfin il est bien peu probable qu'en 727 un seul gouverneur sénatorial ait été investi d'un commandement aussi étendu et aussi important. Tout cela s'explique au contraire facilement, si l'on admet qu'après la campagne de Crassus en Mésie il se forma de petits états clients; à ce titre, ils dépendaient seulement de l'empereur, de père en fils, et comme le sénat n'avait pas à s'occuper de leur absorption successive dans l'empire et de leur transformation en province, ses annales ont très bien pu ne pas mentionner cet événement. Il s'est accompli pendant ou avant l'année 743; le gouverneur qui guerroyait alors contre les Thraces, L. Calpurnius Pison, auquel Dion (LIV, 34) assigne à tort la province de Pamphylie, ne peut avoir eu comme province que la Pannonie ou la Mésie : or, à cette époque, Tibère était légat en Pannonie; il ne reste plus que la Mésie que l'on puisse lui attribuer. En l'an 6 après J.-C., on trouve d'une façon certaine un gouverneur impérial en Mésie.

venaient mettre à contribution les riches contrées voisines. Il en était de même du côté de la Gaule ; les peuplades de la vallée supérieure du Rhône (Valais et Vaud) avaient été soumises par César; mais elles n'en sont pas moins comptées parmi celles qui donnèrent le plus de peine aux généraux d'Auguste. D'autre part les districts pacifiques de la frontière gauloise se plaignaient des incursions continuelles des Rètes. Il n'est ni utile ni à propos d'exposer ici les nombreuses expéditions qu'Auguste consacra à la répression de ces troubles; elles ne figurent pas dans les fastes triomphaux et elles n'ont pas le droit d'y figurer, mais elles donnèrent pour la première fois la paix à l'Italie du nord. On peut citer la défaite qu'infligea en 738 de Rome = 16 av. J.-C. aux Camunni, dont j'ai parlé plus haut, le gouverneur d'Illyricum, et la victoire remportée en 740 de Rome = 14 av. J.-C. sur certaines peuplades liguriennes dans le pays de Nice: ces deux faits nous montrent combien ces tribus insoumises serraient de près l'Italie, en plein siècle d'Auguste. Lorsque l'empereur affirmait plus tard, dans l'exposé général de son gouvernement, qu'il n'avait jamais déployé qu'à bon droit sa puissance contre ces petites peuplades, il faut entendre par là qu'il les somma d'évacuer le territoire qu'ils occupaient et de s'établir ailleurs, mais qu'elles se défendirent toujours. Seule la petite confédération gouvernée par le roi Cottius de Segusio (Suse) se rallia sans résistance au nouveau régime.

Soumission des Rètes. — Le théâtre de ces luttes fut le versant méridional et les vallées des Alpes. Elles amenèrent l'établissement des Romains sur le versant septentrional et dans la région située au nord de la chaîne, en 739 de Rome = 15 av. J.-C. Les deux beaux fils d'Auguste, qui faisaient partie de la maison impériale, Tibère, le futur empereur, et son frère Drusu

débutèrent alors dans cette carrière militaire, à laquelle on les destinait; c'était leur faire espérer des lauriers sûrs et profitables. D'Italie, Drusus pénétra dans les montagnes de la Rétie par la vallée de l'Etsch, et y remporta une première victoire; quand il voulut s'avancer plus loin, son frère, alors gouverneur de Gaule, lui tendit la main d'Helvétie. Les trières romaines battirent sur le lac de Constance les barques des Vindéliciens, et le 1er août, jour de fête de l'empereur[1], fut livrée, non loin des sources du Danube, la dernière bataille, qui ajouta à l'empire romain la Rétie et le pays des Vindéliciens, c'est-à-dire le Tyrol, la Suisse orientale et la Bavière (739 de Rome = 15 av. J.-C.). Auguste s'était rendu lui-même en Gaule, pour surveiller la guerre et l'organisation des nouvelles provinces. A l'endroit où les Alpes finissent dans le golfe de Gênes, sur la hauteur qui domine Monaco, l'Italie reconnaissante éleva quelques années plus tard à l'empereur Auguste un monument qui regarde au loin la mer Tyrrhénienne, et dont il reste encore aujourd'hui des vestiges; elle le remerciait par là d'avoir soumis à la puissance romaine toutes les peuplades des Alpes, de l'une à l'autre mer — l'inscription en nomme quarante-six. C'était la pure vérité, et cette guerre n'avait été entreprise, comme toute guerre devrait l'être, que pour garantir et assurer la paix.

Organisation de la Rétie. — L'organisation du nouveau territoire présenta beaucoup plus de difficultés que la guerre elle-même : la politique intérieure intervint dans l'accomplissement de cette œuvre pour y jeter le trouble. La situation de

1. [Auguste avait eu soin, on le sait, que le culte de son génie fut associé à celui des Lares Compitales. Or l'une des deux fêtes annuelles réservées à ces divinités se célébrait le 1er août (Cf. Marquardt, *Staatsverwaltung*, III, p. 199).]

l'empire ne permettait pas de conserver en Italie de fortes armées, et le gouvernement devait, autant que possible, se préoccuper de ne pas laisser dans le voisinage immédiat de grands commandements militaires; néanmoins il est invraisemblable qu'un commandement de cette espèce ne fût pas alors établi dans la haute Italie. On dut profiter de l'occupation de la Rétie pour faire disparaître cet état de choses, en même temps qu'on évacuait le pays. Mais on pouvait croire qu'on créerait au nord des Alpes un centre important pour soutenir les postes militaires indispensables dans une région nouvellement conquise: ce fut tout le contraire qui arriva. On établit entre l'Italie d'une part, et les grands commandements du Rhin et du Danube de l'autre, une ceinture de petites provinces soumises à des gouverneurs, qui, non seulement, relevaient toutes de l'empereur, mais même étaient régies par des hommes n'appartenant nullement au sénat. L'Italie fut séparée des provinces méridionales de la Gaule par les trois petits districts militaires des Alpes maritimes (département des Alpes-Maritimes et province de Cuneo), des Alpes Cottiennes, avec Segusio (Suse pour capitale), et probablement des Alpes Grées (Savoie orientale). De ces trois districts le plus important était le second que le petit roi Cottius, nommé plus haut, et ses successeurs avaient longtemps administré sous le patronage de Rome[1]; mais tous possédaient une certaine puissance militaire, et étaient destinés à maintenir la

1. Le titre officiel de Cottius n'était pas celui de roi, que son père avait porté; il était « président de confédération » (*praefectus civitatium*); c'est ainsi qu'il est nommé sur l'arc de triomphe de Suse qu'il éleva en l'honneur d'Auguste en 745-746 de Rome = 7-8 av. J.-C. et qui subsiste encore. Mais sa dignité était sans doute viagère, et même héréditaire, sauf la

sécurité publique dans toute la région et particulièrement sur les grandes routes impériales qui la traversaient.

La haute vallée du Rhône, au contraire, le Valais par conséquent et la Rétie nouvellement conquise, furent placées sous l'autorité d'un chef supérieur, sinon en rang, du moins en puissance réelle : un corps d'occupation relativement considérable y était désormais absolument nécessaire. Cependant, afin de pouvoir diminuer le plus possible l'effectif de ce corps, on dépeuplait la Rétie, dont on transportait en masse les habitants. On compléta le cercle avec la province de Norique, organisée sur le même plan, et qui comprenait la plus grande partie de l'Autriche allemande moderne. Cette contrée, aussi vaste que fertile, avait accepté sans résistance sérieuse la domination romaine ; probablement ce fut d'abord une principauté dépendante de Rome, mais le roi céda bientôt la place à un procurateur impérial, dont il ne différait pas essentiellement. Quelques-unes des légions du Rhin et du Danube furent établies en permanence dans le voisinage immédiat de la Rétie, à Vindonissa, et du Norique, à Poetovio, évidemment pour peser sur la province qu'elles avoisinaient ; mais dans toute cette région, il n'y avait pas plus d'armées importantes, comprenant des légions commandées par des généraux d'ordre sénatorial, qu'il n'y avait de gouverneur sénatorial. Le collège qui partageait avec l'empereur le gouvernement de l'Etat était tenu en grande méfiance ; c'est ce qui apparaît très clairement dans cette organisation.

Routes et colonies des Alpes. — Ces dispositions

sanction du suzerain. Aussi cette confédération n'était pas autre chose qu'une principauté ; d'ailleurs, c'est ainsi qu'elle est appelée d'ordinaire.

devaient assurer à la fois la paix de l'Italie et ses communications avec le Nord, essentielles au commerce aussi bien qu'aux mouvements militaires. Auguste entreprit cette tâche avec une énergie extraordinaire; et ce n'est pas injustement que son nom a survécu dans les noms d'Aoste et d'Augsbourg, peut-être aussi dans celui d'Alpes Juliennes. L'ancienne route qui menait des côtes de la Ligurie à l'Océan atlantique en suivant les rivages de la Gaule et de l'Espagne, fut en partie rouverte, en partie réparée par Auguste; elle n'avait qu'une importance commerciale. La voie qui traversait les Alpes Cottiennes, déjà tracée par Pompée, fut achevée, sous Auguste, par ce prince de Suse dont nous avons parlé, qui lui donna son nom; c'était aussi une voie de commerce: elle reliait l'Italie par Turin et Suse au grand centre du trafic de la Gaule méridionale, Arelate. Mais la route spécialement militaire, qui faisait communiquer directement l'Italie avec les camps du Rhin, conduisait par la vallée de la Dora Baltea hors de l'Italie, et de là soit à la capitale de la Gaule, Lyon, soit au Rhin. La république s'était contentée de s'assurer l'entrée de cette vallée par la fondation d'Eporedia (Ivrée); Auguste la conquit tout entière. Les habitants du pays, les Salasses, toujours remuants, et qu'il avait dû déjà combattre pendant la guerre de Dalmatie, furent non seulement soumis, mais à peu près exterminés; 36,000 d'entre eux, au nombre desquels se trouvaient 8,000 hommes en état de porter les armes, furent vendus à l'encan comme esclaves, sur le marché d'Eporedia, et il fut interdit à leurs maîtres de les affranchir avant vingt ans. Le camp retranché, dont le général Varro Murena était sorti en 729 de Rome = 25 av. J.-C. pour infliger aux Salasses une déroute complète, devint une place forte occupée par 3,000 colons, empruntés à la garde

de l'empereur, et dut assurer les communications : ce fut la ville d'Augusta Praetoria, aujourd'hui Aoste, où l'on peut voir encore des murs et des portes qui datent de cette époque. Elle commanda plus tard deux routes alpestres : l'une, qui menait par les Alpes Grées ou le petit Saint-Bernard dans la haute vallée de l'Isère et la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, l'autre qui traversait les Alpes Pennines et le grand Saint-Bernard, débouchait dans la région du haut Rhône et du lac de Genève, et de là conduisait dans les vallées de l'Aar et du Rhin. Mais la ville n'avait été fondée que pour la première de ces deux routes : à l'origine elle n'avait de portes qu'à l'est et à l'ouest. Il ne pouvait guère en être autrement, cette forteresse ayant été construite dix ans avant l'occupation de la Rétie ; on n'avait point encore, à cette époque, organisé les camps du Rhin, comme on le fit un peu plus tard, et c'étaient les relations directes entre les grandes villes d'Italie et de Gaule qui attiraient surtout l'attention. Du côté du Danube, nous avons déjà signalé la situation d'Emona, dans la vallée supérieure de la Save, sur la route commerciale qui menait d'Aquilée en Pannonie par les Alpes Juliennes ; cette route était en même temps la principale voie militaire de l'Italie vers le Danube. Enfin la conquête de la Rétie amena la construction de la route qui, partant de la dernière ville italienne, Tridentum (Trient), conduisait par la vallée de l'Etsch à la nouvelle colonie d'Augusta, aujourd'hui Augsbourg, située dans le pays des Vindéliciens, et jusque sur le haut Danube. Lorsque le fils du général, qui le premier avait ouvert ce pays, monta sur le trône impérial, on donna à cette route le nom de Claudia[1]. Elle établissait entre la Rétie et l'Italie

1. Cette route, nous la connaissons telle qu'elle fut laissée

une communication indispensable au point de vue militaire ; toutefois elle n'a jamais eu la même importance que la route d'Aoste, parce que les troupes de Rétie étaient relativement peu considérables, et aussi parce que les communications étaient plus difficiles.

Rome s'était ainsi assuré la possession des passages et du versant septentrional des Alpes. Au delà de cette chaîne, la Germanie s'étendait à l'est du Rhin, la Pannonie et la Mésie au sud du Danube. On prit l'offensive dans ces régions, peu de temps après l'occupation de la Rétie et probablement dans les deux directions à la fois. Occupons-nous d'abord du Danube.

Organisation de l'Illyricum. — La région du Danube, dont l'administration fut, selon toute apparence, rattachée jusqu'en 727 de Rome = 27 av. J.-C. à celle de la haute Italie, devint, lors de la réorganisation de l'empire, une province indépendante, sous le nom d'Illyricum, avec un gouverneur spécial. Elle comprenait la Dalmatie et la contrée située en arrière jusqu'au Drin — la côte qui s'étendait au delà, vers le sud, appartenait

par l'empereur Claude, fils de son fondateur ; originairement elle n'a pas pu s'appeler naturellement Via Claudia Augusta, mais simplement Via Augusta. En outre il est difficile d'admettre que son point de départ en Italie ait été Altinum, à peu près la Venise moderne, puisque, encore sous Auguste, toutes les routes impériales aboutissaient à Rome. Cette voie courait à travers la haute vallée de l'Etsch : le fait est établi par la découverte d'une pierre milliaire près de Méran (*Corp. Inscr. Lat.*, V, 8003). Il est prouvé qu'elle conduisait vers le Danube, car il y avait très vraisemblablement (*Corp. Inscr. Lat.*, III, p. 711) une certaine relation entre le tracé de cette route et la position d'Augusta Vindelicum, qui n'était pourtant alors qu'un marché (forum) ; mais nous ne savons pas par quel tracé elle allait de Méran à Augsbourg et au Danube. Plus tard, la direction de la route fut modifiée ; quittant l'Etsch à Botzen, elle suivait la vallée de l'Eisach, et atteignait Augsbourg par le Brenner.

depuis longtemps au gouvernement de Macédoine — ainsi que les possessions romaines de Pannonie, dans la vallée de la Save. Le pays qui se trouvait entre l'Hémus et le Danube jusqu'à la mer Noire, soumis peu de temps auparavant par Crassus, le Norique et la Rétie, placés sous le patronage de Rome, ne faisaient pas partie de cette division administrative, mais dépendaient néanmoins à peu près du gouverneur d'Illyricum. Au sud de l'Hémus, la Thrace encore insoumise fut rangée militairement, sous la même autorité. On retrouve pendant longtemps encore une trace de cette organisation primitive dans un détail de l'administration financière de l'empire : toute la région du Danube, depuis la Rétie jusqu'à la Mésie, était réunie en une seule circonscription douanière, sous le nom d'Illyricum dans le sens le plus étendu du mot. Il n'y avait de légions que dans l'Illyricum proprement dit. Les autres districts n'étaient probablement pas occupés par des troupes impériales; tout au plus y avait-on établi de petits détachements. Le commandement supérieur était aux mains du proconsul de la nouvelle province qui dépendait du sénat, tandis que les officiers et les soldats relevaient de l'empereur.

Après la conquête de la Rétie, on prit sérieusement l'offensive dans toute cette région : la preuve en est qu'Agrippa, le bras droit du prince, reçut d'abord le commandement sur le Danube — légalement le proconsul d'Illyricum avait à se ranger sous ses ordres, — et que plus tard, lorsque la mort subite d'Agrippa eut brisé cette combinaison au printemps de 742 de Rome = 12 av. J.-C., l'Illyricum devint, dans l'année même, une province impériale, où les généraux de l'empereur acquirent l'autorité suprême. Il s'y forma bientôt trois centres militaires, ce qui amena la division du pays danubien en trois circonscriptions administratives. Les

petites principautés, situées dans la région conquise par Crassus, firent place à la province de Mésie (Serbie et Bulgarie actuelles), dont le gouverneur eut pour mission de défendre les frontières de l'empire contre les Daces et les Bastarnes. Dans la province, appelée jusqu'alors Illyricum, une partie des légions fut postée sur la Kerka et la Cettina, pour tenir en respect les Dalmates toujours remuants. Le gros des forces fut placé en Pannonie, sur la Save qui servait alors de frontière. Il est difficile de déterminer le moment précis où s'accomplit cette dislocation des légions, suivie de l'organisation des provinces; ce sont probablement les rudes guerres de Pannonie et de Thrace, entreprises à la même époque, et dont nous allons parler, qui ont provoqué la création du gouverneur de Mésie. La séparation sous deux généraux différents des légions de Dalmatie et de celles qui occupaient la Save ne se produisit que quelque temps après.

Première guerre de Tibère en Pannonie. — Les expéditions de Pannonie et de Germanie ne sont qu'une répétition de la campagne de Rétie dans de plus grandes proportions; aussi furent-elles conduites par les mêmes chefs, placés à la tête des troupes avec le titre de légats impériaux. Ces chefs étaient les deux princes de la maison impériale, Tibère qui succéda à Agrippa dans le commandement de l'Illyricum, et Drusus qui marcha vers le Rhin. Tous deux n'étaient plus des jeunes gens inexpérimentés, mais des hommes dans la force de l'âge et à la hauteur des plus hautes tâches.

Les motifs ne manquaient pas pour porter la guerre sur le Danube. En 738 de Rome = 16 av. J.-C., une troupe de pillards venus de la Pannonie, et même du Norique pacifié, avaient ravagé l'Istrie. Deux ans plus tard les provinces illyriennes s'étaient soulevées; elles

étaient rentrées d'elles-mêmes dans l'obéissance, lorsqu'Agrippa prit le commandement à l'automne de 741 de Rome = 13 av. J.-C.; mais après sa mort, les troubles avaient dû recommencer. Nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quel point les récits des historiens romains sont conformes à la vérité : la raison et le but de cette guerre étaient certainement l'extension du territoire romain, nécessitée par la situation politique générale. Les trois campagnes de Tibère en Pannonie de 742 de Rome = 12 av. J.-C. à 744 = 10 nous sont très mal connues. Elles eurent pour effet, d'après les relations officielles, de consolider la frontière danubienne de la province d'Illyricum. Plus tard, le Danube fut considéré dans tout son cours comme la limite de l'empire romain, cela ne fait de doute pour personne ; mais à cette époque-là, on ne put pas soumettre réellement, ni même occuper tout ce vaste territoire. Tibère rencontra des résistances sérieuses chez les peuplades que l'on regardait déjà comme romaines, surtout chez les Dalmates ; parmi les tribus qui furent alors vraiment soumises pour la première fois, la plus célèbre est celle des Breuques pannoniens, établis sur la Save inférieure. Pendant ces campagnes les troupes romaines ne purent que franchir difficilement la Drave; il leur fut impossible d'établir des cantonnements sur le Danube. Le pays entre Save et Drave fut occupé; le quartier général des troupes de l'Illyricum septentrional fut porté de Siscia, sur la Save, à Poetovio (Pettau), sur le moyen Danube; dans le Norique, où l'on n'était que depuis peu, on posta des garnisons romaines jusque sur le Danube, à Carnuntum (Petronell, près de Vienne), alors la dernière place de la province à l'est. Mais, selon toute apparence, la vaste et importante région qui s'étend de la Drave au Danube, la Hongrie

occidentale d'aujourd'hui, ne fut pas alors militairement occupée. Cela rentrait dans le plan général de la campagne entreprise; on voulait rester en contact avec l'armée de la Gaule, et, sur la nouvelle frontière du nord-est, le point d'appui naturel était, non pas Ofen, mais Vienne.

Guerre de Pison en Thrace. — L'expédition de Tibère en Pannonie eut pour complément la campagne que Lucius Pison avait entreprise contre les Thraces à la même époque; ce Pison fut peut-être le premier gouverneur spécial de Mésie. Les deux grandes nations voisines, les Illyriens et les Thraces, dont nous reparlerons dans la suite avec plus de développement, étaient alors aussi peu sujettes l'une que l'autre. Les peuplades de la Thrace intérieure s'étaient montrées peut-être plus remuantes encore que les Illyriens, et ne s'étaient point soumises aux rois que Rome leur avait donnés; en 738 de Rome = 16 av. J.-C., une armée romaine dut pénétrer dans le pays et secourir ces princes contre les Besses. Si nous connaissions mieux les combats livrés dans l'une et l'autre région, de 741 de Rome = 13 av. J.-C. à 743 = 11, peut-être jugerions-nous que les traitements infligés à cette époque aux Thraces et aux Illyriens étaient les conséquences d'une même politique. Ce qui est certain, c'est que les tribus thraces établies au sud de l'Hémus et probablement aussi en Mésie, prirent part à cette guerre nationale, et que la résistance des Thraces ne fut pas moins opiniâtre que celle des Illyriens. C'était aussi une guerre religieuse: on n'avait pas oublié que le sanctuaire des Dionysos[1] avait été enlevé aux Besses

1. La localité « dans laquelle les Besses honorent leur dieu Dionysos » et que Crassus leur enleva pour la donner aux Odryses (Dion, LI, 25) est certainement ce même *Liberi patris lucus*, où Alexandre sacrifia, et dont le père d'Auguste, *cum*



et confié aux princes des Odryses, amis des Romains; un prêtre du dieu était à la tête de l'insurrection, et ce fut contre les princes des Odryses que la guerre fut d'abord dirigée. L'un d'eux fut fait prisonnier et mis à mort; un autre fut chassé. Les insurgés, en partie armés et disciplinés à la romaine, vainquirent Pison dans la première rencontre et s'avancèrent jusque dans la Macédoine et la Chersonèse de Thrace; on craignait pour l'Asie. Mais la discipline des troupes impériales finit par avoir raison de ces courageux ennemis; en plusieurs campagnes Pison dompta la résistance. Le commandement militaire de Mésie, créé sur la rive thrace du Danube soit dans ces circonstances, soit quelque temps après, brisa l'alliance des peuplades de la Dacie et de la Thrace; il séparait aussi les tribus établies sur la rive gauche du Danube de leurs alliées situées au sud de l'Hémus et assurait pour longtemps la domination romaine dans le bassin inférieur du Danube.

Attaque des Germains. — Les Romains s'aperçurent qu'en Germanie, plus encore qu'en Pannonie et en Thrace, la situation ne pouvait pas durer. Depuis César la frontière de l'empire était formée par le Rhin, du lac de Constance jusqu'à ses embouchures. Le fleuve ne séparait pas des peuples de race différente. Depuis longtemps, au nord de la Gaule, les Celtes s'étaient mêlés aux Teutons; les Trévires et les Nerviens étaient, au moins volontiers, devenus Germains, et César lui-même avait établi sur le Rhin moyen les débris de l'armée d'Arioviste, les Tribocci (en Alsace),

per secreta Thraciae exercitum duceret, interrogea l'oracle sur l'avenir de son fils (Suétone, *Auguste*, 94). Hérodote en parle (II, 111, cf. Euripide *Héc.*, 1267) comme d'un oracle placé sous la protection des Besses; il faut la chercher au nord du Rhodope; on ne l'a pas encore retrouvée.

les Nemetes (aux environs des Alpes), les Vangiones (près de Worms). Ces Germains de la rive gauche du Rhin étaient peut-être plus fidèles à la domination romaine que les tribus celtiques : ils n'ont point ouvert les portes de la Gaule à leurs compatriotes de la rive droite. Mais ceux-ci, habitués depuis longtemps à faire des incursions au delà du fleuve, n'avaient pas oublié que leurs tentatives pour s'établir en Gaule avaient eu plusieurs fois un demi-succès ; ils vinrent sans être appelés. La seule peuplade germaine transrhénane qui se fût séparée, déjà au temps de César, de ses compatriotes, et qui se fût placée sous la protection de Rome, les Ubiens avaient dû se retirer devant la haine des autres tribus irritées et chercher sur le territoire romain un abri et de nouvelles demeures (716 de Rome = 38 av. J.-C.). Agrippa, quoique présent en Gaule, aurait voulu leur venir en aide, mais il avait eu les mains liées par la guerre de Sicile qui menaçait alors ; il n'avait pu que franchir le Rhin, pour leur en faciliter le passage. C'est sur leurs établissements que Cologne s'éleva plus tard. Non seulement les négociants romains de la rive droite du Rhin furent souvent inquiétés par les Germains, ce qui nécessita en 729 de Rome = 25 av. J.-C. une expédition au delà du fleuve ; non seulement en 734 = 20, Agrippa dut chasser de la Gaule des hordes germaniques qui avaient franchi le Rhin, mais encore, en 738 = 16, les Germains de la rive droite se soulevèrent tous à la fois pour faire une irruption générale en Gaule.

Défaite de Lollius. — En tête marchaient les Sicambres, établis sur la Ruhr, accompagnés de leurs voisins les Usipiens qui habitaient au nord, dans la vallée de la Lippe, et les Tenctères, au sud ; ils firent prisonniers les négociants romains qui voyageaient dans le pays et les mirent en croix, puis ils fran

chirent le Rhin, ravagèrent en tous sens les cantons gaulois, et lorsque le gouverneur de Germanie envoya contre eux le légat Marcus Lollius avec la cinquième légion, ils s'emparèrent d'abord de sa cavalerie, mirent ensuite la légion elle-même en déroute et lui prirent son aigle. Après cette victoire, ils retournèrent dans leur pays sans être inquiétés. Cet échec des armes romaines, quoique peu important en lui-même, ne fut pourtant rien moins que favorable au mouvement des Germains et à leur établissement en Gaule. Auguste se rendit lui-même dans la province qu'ils avaient attaquée, et leur invasion a sans doute provoqué le mouvement d'offensive qui, commencé par la guerre de Rétie en 739 de Rome = 15 av. J.-C., se continua par les campagnes de Tibère en Illyricum et de Drusus en Germanie.

Guerre de Drusus en Germanie. — Nero Claudius Drusus, fils de Livie, était né en 716 de Rome = 38 av. J.-C. dans la maison du nouvel époux de sa mère, de celui qui devait être Auguste et qui l'aimait et le regardait comme un fils,—les mauvaises langues disaient: comme son fils— ; c'était un homme d'une mâle beauté et d'un commerce attrayant: brave soldat, général habile, panégyriste intelligent de l'ancien gouvernement républicain, il était devenu le prince le plus populaire de la maison impériale. Lorsqu'Auguste revint en Italie (741 de Rome = 13 av. J.-C.), Drusus fut chargé du gouvernement de la Gaule et du commandement en chef contre les Germains, que l'on projetait sérieusement de soumettre. Nous ne pouvons connaître suffisamment ni la force de l'armée cantonnée alors sur le Rhin, ni la situation des Germains; le seul fait qui apparaisse clairement, c'est que ceux-ci n'étaient pas en état de résister à l'attaque qui les menaçait. La vallée du Neckar, que

les Helvètes occupaient et que les Germains leur disputaient depuis longtemps, se dépeuplait; elle était commandée d'un côté par la région récemment soumise des Vindéliciens, de l'autre par les Germains partisans de Rome, groupés autour de Strasbourg, de Spire et de Worms. Plus au nord, le bassin supérieur du Mein était habité par les Marcomans, la plus puissante peut-être des tribus suèves, mais qu'une inimitié de longue date séparait des peuplades germaniques du Rhin moyen. Au nord du Mein, sur les pentes du Taunus, on trouvait les Chatti; plus bas, le long du Rhin, les Tenctères, déjà nommés, les Sicambres et les Usipiens; derrière eux la puissante tribu des Chérusques gardait le Weser, avec plusieurs autres peuplades de moindre importance. C'étaient ces tribus, établies dans le bassin moyen du Rhin, qui, guidées par les Sicambres, avaient attaqué la Gaule romaine. Drusus dirigea surtout contre elles la campagne de représailles; elles s'unirent pour lui opposer en masse une résistance, et pour rassembler en une armée nationale les troupes fournies par chaque peuplade. Mais les Frisons, riverains de la mer du Nord, loin de faire cause commune avec elles, persistèrent dans leur isolement.

Ce furent les Germains qui prirent l'offensive. Les Sicambres et leurs alliés saisirent encore une fois tous les Romains qu'ils surprirent dans leur pays et mirent en croix les centurions au nombre de vingt. Ils se préparaient à envahir de nouveau la Gaule; ils avaient même partagé d'avance le butin: aux Sicambres devaient échoir les prisonniers, aux Chérusques les chevaux, aux tribus suèves l'or et l'argent. Dès le commencement de l'année 742 de Rome = 12 av. J.-C., ils tentèrent de franchir le Rhin; ils comp taient sur l'appui des Germains de la rive gauche e

même sur un soulèvement des cantons gaulois, qu'avait irrités l'établissement d'un impôt extraordinaire. Mais le jeune général prit bien ses mesures ; il étouffa la révolte sur le territoire romain avant qu'elle eût éclaté, refoula les envahisseurs lorsqu'ils voulurent passer le fleuve, et le franchit à son tour pour mettre à contribution le territoire des Usipiens et des Sicambres. Ce n'était là qu'un succès d'avant-garde. Le véritable plan de la guerre était plus vaste : il comprenait, pour commencer, la conquête des côtes de la mer du Nord, des bouches de l'Ems et de l'Elbe. La brave et nombreuse peuplade des Bataves, qui occupait le delta du Rhin, fut, selon toute apparence, rattachée à l'empire romain par suite d'une convention pacifique ; avec son aide fut formée une ligue maritime qui s'étendait du Rhin au Zuyderzée et jusque dans la mer du Nord, et qui garantit à la flotte du Rhin une voie sûre et rapide vers les bouches de l'Ems et de l'Elbe. Les Frisons de la côte septentrionale suivirent l'exemple des Bataves et acceptèrent la domination romaine. Ce fut la modération politique des Romains plus encore que leur supériorité militaire qui amena ce résultat ; ces peuplades ne furent presque pas soumises à l'impôt et le service militaire qu'on leur demanda, loin de les effrayer, devait au contraire les attirer. De là, l'expédition se dirigea vers les côtes de la mer du Nord ; au large on prit d'assaut l'île Burchanis (peut-être Borkum, en face de la Frise orientale) ; sur l'Ems la flottille des Bructères fut battue par la flotte romaine, et Drusus s'avança jusqu'à l'embouchure du Weser, dans le pays des Chauques. Malheureusement la flotte, à son retour, rencontra des bas-fonds dangereux et inconnus, et si les Frisons n'avaient pas fait une escorte sûre à l'armée naufragée, elle se serait trouvée dans une situation très critique. La côte n'en fut pas moins

soumise, après cette première campagne, du Rhin au Weser.

A la conquête du rivage succéda l'année suivante (743 de Rome = 12 av. J.-C.) l'occupation de l'intérieur du pays. Elle fut facilitée par les discordes qui divisaient les Germains du Rhin moyen. Les Chatti n'avaient pas fourni le contingent promis pour l'invasion de la Gaule tentée l'année précédente ; dans un mouvement de colère assez naturel, mais tout à fait impolitique, les Sicambres avaient envahi le pays des Chatti avec toutes leurs troupes ; leur propre territoire et celui de leurs voisins immédiats sur le Rhin avaient alors été facilement occupés par les Romains. Les Chatti se soumirent sans résistance aux ennemis de leurs ennemis ; néanmoins on leur enjoignit d'abandonner les bords du Rhin et de s'établir dans le pays que les Sicambres avaient possédé jusqu'alors. Plus loin dans l'intérieur des terres, les puissants Chérusques du moyen Weser furent également soumis ; les Chauques, postés sur le bas Weser, furent attaqués par terre comme ils l'avaient été l'année précédente par mer. Le pays compris entre le Rhin et le Weser fut entièrement occupé ; tout au moins on y établit plusieurs garnisons. Cette année encore, le retour faillit être funeste : près d'Arbalo (lieu inconnu) les Romains se virent complètement cernés par les Germains, dans un défilé ; leurs communications étaient coupées ; mais la forte discipline des légionnaires et la présomption exagérée des Germains changèrent en une victoire éclatante l'imminente déroute[1]. L'année suivante 744 de Rome = 10 av. J.-C., les Chatti se soulevèrent, parce qu'on les avait chassés

1. Obsequens (72) démontre que la bataille d'Arbalo (Pline, *Hist. Nat.*, XI, 17, 55) est bien de cette année-là ; le récit de Dion (LIV, 33) conduit à la même date.

de leurs anciens foyers ; mais ils furent seuls de leur parti, et après une résistance acharnée, qui coûta cher aux Romains, ils furent enfin vaincus (745 de Rome = 9 av. J.-C.). Les Marcomans du Mein supérieur, que la prise du pays des Chatti exposait à une attaque immédiate, cédèrent la place et se retirèrent dans le pays des Boiens, la Bohême moderne. Lorsqu'ils furent ainsi sortis du cercle de la puissance romaine, ils se gardèrent bien d'intervenir dans les combats qui se livraient sur le Rhin. La guerre cessa dans toute la région qui s'étend du Rhin au Weser. En 745 de Rome = 9 av. J.-C., Drusus put pénétrer, sur la rive droite du Rhin, dans le pays des Chérusques et de là s'avancer jusqu'à l'Elbe qu'il ne dépassa point, probablement parce qu'il avait reçu l'ordre de ne pas aller plus loin. Il livra de rudes combats, mais toutes les résistances furent vaincues.

Mort de Drusus. — Au retour, que l'on effectua, semble-t-il, en remontant la Saale, puis en se dirigeant sur le Weser, les Romains furent rudement éprouvés non par l'ennemi, mais par un malheur irréparable. Leur général tomba avec son cheval et se brisa la jambe; après trente jours de souffrance, il mourut dans cette région lointaine située entre la Saale et le Weser[1], qu'aucune armée romaine n'avait traversée

1. C'est dans le pays de la Saale qu'arriva l'accident de Drusus; on peut le conclure des paroles de Strabon (VII, 1, 3, p. 291), bien que celui-ci dise seulement qu'il arriva pendant la marche des troupes entre le Salas et le Rhin, et que l'identification du Salas avec la Saale ne repose que sur la ressemblance des noms. Drusus fut transporté de là jusqu'au campement d'été (Sénèque, *Cons. ad Marciam*, 3: *ipsis illum hostibus aegrum cum veneratione et pace mutua prosequentibus nec optare quod expediebat audentibus*); c'est là qu'il mourut (Suétone, *Claud.*, 1). Ce camp était situé en plein pays barbare

avant lui; il mourut entre les bras de son frère accouru de Rome en toute hâte, à l'âge de trente ans, en pleine force, à l'apogée de ses succès, vivement et longuement regretté des siens et du peuple tout entier. Ce fut peut-être un bonheur pour lui; car les dieux lui permirent de quitter la vie encore jeune, de ne connaître ni les désillusions ni les amertumes plus douloureuses encore pour les grands, et de traverser les siècles jusqu'à nos jours avec l'éclatante physionomie d'un héros.

Continuation de la guerre par Tibère. — La mort de cet habile capitaine ne changea rien, comme il est naturel, à la marche générale des événements. Son frère Tibère arriva assez tôt, non seulement pour lui fermer les yeux, mais encore pour prendre d'une main sûre le commandement de l'armée et pour continuer la conquête de la Germanie. Il resta à la tête des troupes pendant les deux années suivantes (746-747 de Rome = 8-7 av. J.-C.); il n'eut pas, pendant cette période, à livrer de grandes batailles, mais les légions romaines parcoururent le pays situé entre le Rhin et

(Val Max., V, 5, 3), non loin du champ de bataille de Varus (Tac., *Ann.*, II, 7; la *vetus ara Druso sita* dont il est parlé dans ce passage fut certainement élevée à l'endroit où il mourut) : on doit le rechercher dans la région du Weser. Le corps de Drusus fut transporté dans le camp d'hiver (Dion, LV, 2), où il fut brûlé; ce lieu fut considéré, d'après la coutume romaine, comme l'emplacement de son tombeau, quoique ses cendres eussent été ensevelies à Rome, et l'on y célébra tous les ans des cérémonies funèbres sur le *tumulus honorarius* dont parle Suétone (*loc. cit.*). Il faut probablement en fixer la place à Vetera. Un écrivain postérieur (Eutrope, VII, 13) parle du *monumentum* de Drusus près de Mayence : ce n'est point son tombeau, mais un trophée dont il est fait mention ailleurs (Florus, II, 30 : *Marcomanorum spoliis et insignibus quemdam editum tumulum in tropaei modum excoluit*).

l'Elbe, et, lorsque Tibère ordonna à toutes les tribus de reconnaître formellement la souveraineté de Rome, lorsqu'il proclama qu'il n'accepterait qu'une soumission générale, elles obéirent sans exception. Les Sicambres furent les derniers à mettre bas les armes ; il ne leur accorda pas une paix définitive. L'expédition entreprise peu de temps après par Lucius Domitius Ahenobarbus nous montre jusqu'où les troupes romaines avaient pénétré. Il put, comme gouverneur d'Illyricum, établir sur le territoire même des Marcomans une horde vagabonde d'Hermundures, qu'il appela probablement de Vindélicie, et il s'avança au delà de l'Elbe supérieure, sans rencontrer de résistance[1]. Les Marcomans se trouvaient complètement isolés en Bohême, et le reste de la Germanie, entre le Rhin et l'Elbe, était une province romaine, qui, il est vrai, était encore loin d'être pacifiée.

Les camps de la rive gauche du Rhin. — Nous ne pouvons connaître qu'imparfaitement l'organisation militaire et politique de la Germanie, telle qu'elle fut alors établie : d'une part, les renseignements précis nous font défaut sur les mesures que l'on avait prises auparavant pour protéger la frontière orientale de la Gaule ; d'autre part l'œuvre des deux frères a été presque entièrement détruite par les événements postérieurs. On ne pouvait songer à porter la frontière romaine bien au delà du Rhin ; peut-être désirait-on aller plus loin, mais en fait on s'arrêtait là. Comme le

1. Le récit de Dion (LV, 10) confirmé en partie par Tacite (*Ann.*, IV, 44) ne peut pas être interprété autrement. Ce gouverneur devait, par exception, avoir sous ses ordres le Norique et la Rétie ; ou bien il fut obligé, au cours des opérations, de franchir les limites de sa province. Il n'est pas besoin de supposer qu'il a pénétré jusqu'en Bohême, ce qui soulèverait de plus grandes difficultés.

Danube en Illyricum, l'Elbe était sans doute, de ce côté, la frontière politique de l'empire; mais c'était le Rhin qui constituait la ligne de défense; les grandes villes et les ports de la Gaule ne communiquaient qu'avec les camps du Rhin[1]. Pendant toutes ces campagnes le quartier général des troupes romaines se trouvait au lieu nommé plus tard « Vieux-Camp », Castra Vetera (Birten près de Xanten) sur la première hauteur importante que l'on rencontre à gauche du Rhin, en aval de Bonn, position qui correspondait à peu près, militairement, à la moderne Wesel. Cette place avait peut-être été occupée par les Romains dès qu'ils établirent leur domination sur le Rhin; Auguste en fit une forteresse qui devait tenir en respect toute la Germanie. Elle fut de tout temps le point d'appui de la défensive romaine sur la rive gauche du Rhin; mais elle n'était pas moins bien choisie pour faciliter une invasion de la rive droite, située qu'elle était en face du confluent de la Lippe, cours d'eau navigable sur un long parcours, et réunie à la rive opposée par un pont fixe. Le pendant de ce « Vieux-Camp », posté à l'embouchure de la Lippe, était probablement le camp situé à l'embouchure du Mein, Mogontiacum, aujour-

1. Sur les communications des camps du Rhin avec le port de Boulogne, on doit citer le passage si contesté de Florus, II, 30 : *Bonnam* (ou *Bormam*) *et Gessoriacum pontibus junxit classibusque firmavit:* il faut en rapprocher les châteaux-forts de la Meuse nommés par le même historien. Bonn peut avoir été à cette époque la station de la flotte du Rhin; Boulogne est aussi devenue plus tard une station navale. Il se peut aussi que Drusus ait eu l'intention de rendre carrossable la route de terre la plus courte et la plus sûre qui joignait les deux ports. On doit pourtant se défier ici de l'historien : à la poursuite de l'effet, il expose dans un style trop cherché des idées qui pourraient bien n'être pas justes.

d'hui Mayence, fondé selon toute apparence par Drusus ; tout au moins Drusus, en obligeant les Chatti à évacuer leur territoire, comme nous l'avons déjà raconté, et en s'établissant sur le Taunus, ainsi que nous le dirons, prouvait qu'il avait reconnu l'importance militaire de la ligne du Mein, et celle de Mayence, clef de cette vallée sur la rive gauche du Rhin. Si le camp de l'Aar a été fondé, comme il semble, pour maintenir dans l'obéissance les Rètes et les Vindéliciens, il date probablement de la même époque ; mais il a été rattaché plus tard, extérieurement, à l'organisation militaire de la Gaule et de la Germanie.

.On ne peut guère faire remonter aussi loin la création du camp de Strasbourg. La base de l'occupation romaine fut la ligne qui s'étend de Mayence à Wesel. Il est hors de doute que Drusus et Tibère, abstraction faite de la Narbonnaise qui n'était plus alors une province impériale, ont exercé le commandement de la Gaule tout entière et ont eu sous leurs ordres toutes les légions du Rhin ; mais en dehors de ce cas, il est possible que l'administration civile de la Gaule ait été séparée à cette époque du commandement des troupes du Rhin. Il est difficile d'admettre pourtant que ce commandement ait été déjà divisé lui-même entre deux légats[1].

1. Sur la division administrative de la Gaule, abstraction faite de la Narbonnaise, nous manquons absolument de renseignements : elle dépendait de l'empereur et le sénat ne s'en occupait pas. Quant à l'existence d'un commandement de la Haute-Germanie et d'un commandement distinct de la Basse-Germanie, elle nous est signalée pour la première fois dans les campagnes de Germanicus. D'ailleurs la défaite de Varus se comprendrait difficilement dans cette hypothèse. Sans doute il est parlé des *hiberna inferiora*, ceux de *Vetera castra* (Vel-

Quel était alors l'effectif des forces militaires du Rhin? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'armée de Drusus n'était probablement pas plus forte, si elle n'était pas plus faible, que celle qui vingt ans plus tard tenait ses quartiers en Germanie; elle comprenait cinq ou six légions, cinquante ou soixante mille hommes.

Etablissements de la rive droite du Rhin. — A cette organisation militaire de la rive gauche du Rhin correspond celle de la rive droite. Les Romains commencèrent par prendre possession de la rive elle-même. Les Sicambres furent les premiers attaqués. On vengeait ainsi l'aigle enlevée et les centurions mis en croix. Les messagers envoyés pour apporter la soumission des Sicambres et choisis parmi les premiers de la tribu, furent, contrairement au droit des gens, considérés comme prisonniers de guerre et enfermés dans des forteresses italiennes où ils périrent misérablement. Quant à la masse même de la nation on y prit 40,000 hommes qu'on expatria et qu'on transporta sur la rive gauloise du Rhin, où nous les retrouvons peut-être plus tard sous le nom de Cugerni. De cette tribu puissante il ne resta dans le pays que quelques hommes peu nombreux et inoffensifs. On fit aussi passer en Gaule des bandes suèves; d'autres peuplades furent refoulées dans l'intérieur du pays, comme les Marses et sans doute aussi les Chatti; sur le Rhin moyen, les populations indigènes de la rive

leius, II, 120), auxquels le camp de Mayence peut seul faire pendant sous le nom de *superiora*; or, à la tête de ce camp se trouve non pas un collègue, mais le neveu de Varus, c'est-à-dire un de ses subordonnés. Vraisemblablement, la division du commandement n'a été constituée qu'après le désastre, dans les dernières années du principat d'Auguste.

droite furent partout déplacées ou tout au moins affaiblies. Le long de cette rive on établit plus tard des postes fortifiés au nombre de cinquante. En avant de Mayence, le territoire enlevé aux Chatti depuis la tribu des Mattiaci jusqu'à la moderne Wiesbaden fut enfermé dans les lignes romaines et les hauteurs du Taunus furent sérieusement fortifiées[1]. Mais avant tout, on occupa la ligne de la Lippe depuis Vetera; des deux routes militaires, gardées d'étape en étape par des châteaux-forts, qui suivaient les deux rives du fleuve, celle de la rive droite au moins est certainement l'œuvre de Drusus, comme le prouve la fondation, aux sources de la Lippe, d'Aliso, probablement Elsen, non loin de Paderborn[2]. Il faut ajouter le canal

1. Le *praesidium* établi par Drusus *in monte Tauno* (Tac., *Ann.*, I, 56) et le φρούριον ἐν Χάττοις παρ' αὐτῷ τῷ 'Ρήνῳ fondé en même temps qu'Aliso (Dion, LIV, 33) sont probablement identiques, et la situation particulière des Mattiaci est évidemment en rapport avec la position de Mayence.

2. Il est absolument certain que « le château-fort construit au confluent de la Lupias et de l'Heliso » (Dion, LIV, 33) est identique à la forteresse appelée habituellement Aliso, et qu'il faut la rechercher sur la haute Lippe; il est aussi au moins très vraisemblable que l'on doit placer dans le même pays le campement d'hiver des Romains aux sources de la Lippe, *ad caput Lupiae* (Velleius II, 105), le seul de ce genre que nous connaissions en Germanie. Les recherches d'Hölzermann ont établi que les deux routes romaines qui couraient le long de la Lippe avec les gîtes d'étapes fortifiés qui les gardaient, conduisaient jusqu'aux environs de Lippstadt. La haute Lippe n'a qu'un affluent important, l'Alme, et comme le village d'Elsen n'est pas très éloigné du confluent de ces deux rivières, on peut accorder quelque autorité à la ressemblance des noms. Schmidt et d'autres avec lui prétendent qu'Aliso était situé au confluent de la Glenne (et Liese) et de la Lippe, mais on peut leur répondre que le camp établi *ad caput Lupiae* a dû être distinct d'Aliso; et surtout que le point qu'ils indiquent est

cité plus haut, qui menait des bouches du Rhin au Zuyderzée, et une digue, nommée « les Longs-Ponts, » construite par Lucius Domitius Ahenobarbus à travers la plaine marécageuse qui s'étend de l'Ems au Rhin inférieur. En outre, des postes romains détachés avaient été établis dans toute la région; nous en retrouverons plus tard de semblables chez les Frisons et chez les Chauques, et, dans ce sens, il est peut-être juste de dire que les garnisons romaines s'avançaient jusqu'au Weser et jusqu'à l'Elbe. Enfin, si pendant l'hiver l'armée campait sur le Rhin, en été, lors même qu'on n'entreprenait pas d'expédition extraordinaire, elle se tenait en pays conquis, et, régulièrement, à Aliso.

Organisation de la province de Germanie. — Mais les Romains ne donnèrent pas seulement une organisation militaire à leur nouvelle conquête ; les Germains, comme les autres provinciaux, furent soumis désormais à la juridiction romaine et les expéditions d'été du général devinrent peu à peu des tournées judiciaires de gouverneur. Dans l'accusation et la défense on se servait de la langue latine ; les hommes d'affaires et les avocats romains commencèrent à exercer, sur l'une et

trop éloigné de la ligne du Weser, tandis que d'Elsen la route conduit directement par la gorge de Dören dans la vallée de la Werra. Schmidt, qui n'admet pas l'identification d'Aliso et d'Elsen remarque (*Westfälische Zeitschrift für Geschichte und Alterthumskunde*, XX, p. 259) que les hauteurs de Wever (non loin d'Elsen) et surtout le côté gauche de la vallée de l'Alme sont au centre d'un demi-cercle formé par les chaînes voisines; et que si cette région élevée et escarpée, d'où la vue s'étend jusqu'aux montagnes, couvre toute la vallée de la Lippe, elle est couverte elle-même en avant par l'Alme, et peut servir de point de départ pour une expédition contre le Weser.

l'autre rive du Rhin, leur activité partout insupportable, mais encore plus exaspérante pour des barbares inaccoutumés à ces sortes de choses. Cependant la constitution de la province était loin d'être parfaite; on n'avait pas encore songé à régler la répartition des impôts ni la levée des guerriers destinés à l'armée romaine.

La nouvelle confédération des tribus gauloises avait reçu le culte de l'empereur; la nouvelle Germanie fut organisée de même. A Lyon, Drusus avait dédié pour toutes les Gaules un autel consacré à Auguste; mais les Ubiens, tribus germaniques transportées sur la rive gauche du Rhin, ne furent pas admis à y sacrifier. Un autel du même genre fut élevé dans leur capitale, dont la situation correspondait presque pour la Germanie à celle de Lyon pour la Gaule; cet autel était destiné aux cantons germaniques, et le sacerdoce en fut confié l'an 9 au jeune prince des Chérusques, Segimundus, fils de Segestes.

Retraite de Tibère. — Le succès des opérations militaires fut sinon compromis, du moins interrompu par les affaires intérieures de la famille impériale. A la suite de différends avec son beau-père, Tibère se démit de son commandement dans les premiers mois de l'année 748 de Rome = 6 av. J.-C. L'intérêt dynastique ne permettait pas de confier à d'autres généraux qu'à des princes de la maison impériale la direction d'une campagne aussi importante : or, après la mort d'Agrippa et de Drusus, après la retraite de Tibère, il n'y avait plus, dans la famille de l'empereur, d'habiles capitaines. Pendant les dix années où les gouverneurs d'Illyricum et de Germanie n'eurent que des pouvoirs ordinaires, les opérations militaires n'y furent pas sans doute entièrement interrompues, quoi que l'on puisse conclure de la tradition officielle, qui ne nous

renseigne pas de la même manière sur les campagnes conduites par les princes et sur celles que dirigeaient d'autres généraux ; il n'en est pas moins vrai qu'il y eut un moment d'arrêt, et que cet arrêt fut un recul. Ahenobarbus, qui avait épousé la nièce d'Auguste, et auquel cette alliance avec la famille impériale donnait plus de liberté qu'aux autres officiers, avait, pendant son gouvernement d'Illyricum, franchi l'Elbe sans rencontrer de résistance ; mais plus tard, comme gouverneur de Germanie, il ne remporta aucun succès.

Cependant l'exaspération et l'audace des Germains croissaient toujours. En l'an 2 le pays se souleva de nouveau; les Chérusques et les Chauques prirent les armes. Sur ces entrefaites la mort enleva, en pleine cour impériale, les jeunes fils de l'empereur ; Tibère et Auguste se réconcilièrent, et leur réconciliation fut ouvertement scellée par l'adoption de Tibère (an 4 av. J.-C.), qui reprit sa tâche au point où il l'avait laissée, et qui mena les légions au delà du Rhin pendant l'été de cette année-là et pendant les deux suivantes (5-6).

Nouveau commandement en chef de Tibère. — Cette nouvelle expédition fut comme une reprise et un complément des expéditions précédentes. Les Chérusques dans la première campagne, les Chauques dans la seconde, furent replacés sous le joug; les Cannenefates, voisins des Bataves et aussi braves qu'eux, les Bructères qui habitaient la haute région de la Lippe et la vallée de l'Ems, d'autres tribus encore se soumirent, ainsi que la puissante peuplade des Langobards, dont nous parlons maintenant pour la première fois, et qui était fixée entre le Weser et l'Elbe. Dans la première campagne, les légions romaines s'avancèrent au delà du Weser, à l'intérieur du pays; dans la seconde, elles se trouvèrent, sur la rive même de l'Elbe, en face

des troupes germaniques postées sur l'autre rive. De l'année 4 à l'année 5, l'armée prit pour la première fois, semble-t-il, ses quartiers d'hiver en Germanie, près d'Aliso. Toutes ces opérations se firent sans combats importants : la tactique prudente du général en chef ne brisait pas la résistance, elle la rendait impossible. Tibère ne recherchait point des lauriers stériles, il poursuivait des succès durables.

L'expédition maritime fut aussi recommencée ; la dernière campagne de Tibère, comme la première de Drusus, fut signalée par une navigation sur la mer du Nord. Mais cette fois la flotte romaine s'avança plus loin : toute la côte fut reconnue jusqu'au promontoire des Cimbres, c'est-à-dire jusqu'à la pointe du Jutland, et l'armée de mer, remontant l'Elbe, rejoignit l'armée de terre campée sur les bords de ce fleuve. L'empereur avait expressément défendu de le franchir ; mais les peuples qui habitaient au delà de l'Elbe, les Cimbres du moderne Jutland, plus au sud les Charudes et la puissante tribu des Semnones établie entre l'Elbe et l'Oder, entrèrent au moins en relations avec leurs nouveaux voisins.

Expédition contre Marobod. — On pouvait croire que le but était atteint; mais il manquait encore un anneau à la chaîne de fer, qui devait étreindre la grande Germanie : il fallait joindre le moyen Dánube à l'Elbe supérieur, et prendre possession de la Bohême, dont le cercle montagneux s'élevait comme une puissante forteresse entre le Norique et la Germanie. Le roi Marobod, issu d'une noble famille des Marcomans, avait fait, pendant sa jeunesse, un long séjour à Rome, où il avait étudié l'organisation militaire et civile de l'empire. Rentré dans son pays, il devint chef de son peuple, peut-être à l'époque des premières campagnes de Drusus, lorsque les Mar-

comans durent émigrer du Mein sur l'Elbe supérieure; mais sa souveraineté ressemblait plutôt à la puissance d'Auguste qu'à la royauté toujours chancelante des Germains. Outre sa propre tribu, il commandait la peuplade puissante des Lugii (dans la Silésie moderne) et son influence devait s'étendre sur toute la région de l'Elbe, puisque les Langobards et les Semnones étaient comptés au nombre de ses sujets. Jusqu'alors Marobod avait observé la plus stricte neutralité à l'égard des Romains et des autres Germains; sans doute il donna l'hospitalité dans son royaume aux ennemis de Rome en déroute, mais il ne prit jamais une part active à la guerre, même lorsque le gouverneur romain força les Hermundures à s'établir sur le territoire marcoman, ou lorsque toute la rive gauche de l'Elbe fut assujettie aux Romains. Il ne se soumit pas, mais il laissa passer tous ces événements, sans rompre ses relations amicales avec Rome. Cette politique, sans grandeur et qu'il est difficile même de qualifier de prudente, lui valut de n'être attaqué que le dernier; son tour vint, lorsque les expéditions germaniques des années 4 et 5 eurent été terminées avec un succès complet. De deux côtés à la fois, de Germanie et de Norique, les armées romaines se dirigèrent vers les montagnes de la Bohême; Gaius Sentius Saturninus, après avoir remonté le Mein, s'aida de la hache et du feu pour traverser les forêts épaisses qui couvrent le pays, du Spessart au Fichtelgebirge, et Tibère quitta Carnuntum, où les légions illyriennes avaient campé pendant l'hiver (années 5-6) pour marcher contre les Marcomans. Les deux armées, fortes ensemble de douze légions, allaient combattre des ennemis deux fois moins nombreux, dont les troupes de guerre ne comprenaient que 70,000 fantassins et 4,000 cavaliers. La prudente stratégie du général en chef paraissait, là encore, devoir assurer

le succès, lorsqu'un contre-temps inattendu arrêta la marche en avant des Romains.

Soulèvement de la Dalmatie et de la Pannonie. — Les peuplades dalmates et les tribus pannoniennes de la Save obéissaient depuis quelque temps aux gouverneurs romains; mais elles ne supportaient leur nouveau régime qu'avec une colère toujours croissante, surtout à cause des impôts auxquels elles n'étaient pas habituées et qu'on levait impitoyablement. Tibère demanda plus tard à un de leurs chefs quelles avaient été les causes de la révolte. « C'est, lui répondit-il, parce que les Romains font garder leurs troupeaux non par des chiens et des bergers, mais par des loups. » On venait de conduire sur le Danube les légions de Dalmatie, et l'on avait enrôlé pour les renforcer tous les hommes en état de porter les armes. Ce furent ces petites troupes qui donnèrent le signal du mouvement; elles prirent les armes, mais pour combattre les Romains; leur chef était un Désitiate (peuple voisin de Serajevo) nommé Bato. Les Pannoniens suivirent cet exemple, sous la conduite de deux Breuques, un second Bato et Pinnès. Tout l'Illyricum se souleva avec une vitesse et une unanimité inouïes : le nombre des insurgés fut évalué à 200,000 fantassins et 9,000 cavaliers. Les levées de troupes auxiliaires, que l'on faisait en grand nombre dans la Pannonie, avaient répandu, dans toute cette région, la connaissance de l'art militaire romain, de la langue et même de l'instruction romaines : les soldats qui avaient déjà servi dans l'armée furent l'âme de l'insurrection [1]. Les

1. Telle est la portée exacte de la phrase de Velleius, II, 110 : *in omnibus Pannoniis non disciplinae* (= discipline) *tantummodo, sed linguae quoque notitia romanae, plerisque etiam litterarum usus et familiaris animorum erat exercitatio*. C'est

nombreux citoyens romains établis ou de passage au milieu des révoltés, les négociants et surtout les soldats furent partout faits prisonniers et mis à mort. Les peuplades indépendantes se soulevèrent comme celles des provinces soumises. Les princes thraces entièrement dévoués à Rome amenèrent aux généraux romains des troupes braves et nombreuses; mais de l'autre rive du Danube les Daces et les Sarmates firent irruption en Mésie. La vaste région du Danube semblait avoir juré de se soustraire brusquement à la domination étrangère.

Les insurgés ne voulaient pas rester sur la défensive; ils projetaient de surprendre la Macédoine et même l'Italie. Le danger était sérieux; en peu de jours les rebelles pouvaient franchir les Alpes Juliennes et arriver de nouveau sous les murs d'Aquilée et de Tergeste, dont ils n'avaient pas encore oublié le chemin; en dix jours ils pouvaient atteindre Rome, comme l'empereur lui-même le disait au Sénat pour s'assurer le concours de cette assemblée dans les grands et pénibles préparatifs militaires qu'il fallait entreprendre. En toute hâte on mit sur pied de nouvelles troupes et l'on établit des garnisons dans les villes menacées; toutes les troupes disponibles furent dirigées sur les points exposés. Aulus Caecina Severus, gouverneur de Mésie, fut le premier sur les lieux, avec le roi thrace Rhoemetalkes; bientôt d'autres troupes arrivèrent des provinces d'outre-mer. Tibère, de son côté, au lieu d'envahir la Bohême, dut revenir en Illyricum. Si les insurgés avaient attendu que les

ce qui se passa également chez les Chérusques; mais les proportions étaient ici plus grandes, et on le comprendra parfaitement, si l'on se rappelle le nombre des ailes de cavalerie pannoniennes et breuciennes levées par Auguste.

Romains fussent engagés dans la lutte contre Marobod, ou s'ils avaient conclu une alliance avec lui, la situation aurait pu devenir très critique. Mais ils allèrent trop vite, et Marobod, fidèle à son système de neutralité, signa encore une fois la paix avec les Romains sur la base du *statu quo*. Tibère dut, il est vrai, renvoyer dans leurs garnisons les légions du Rhin, parce qu'il était impossible de laisser la Germanie sans troupes ; mais il put réunir ses légions illyriennes aux soldats qui arrivaient de Mésie, d'Italie et de Syrie, et marcher contre les insurgés. En somme il y eut plus de peur que de mal. Les Dalmates pénétrèrent bien plusieurs fois en Macédoine et ravagèrent toute la côte jusqu'aux environs d'Apollonie; mais ils n'envahirent pas l'Italie, et le foyer de la révolte fut bientôt circonscrit.

Ce fut pourtant une guerre difficile. Là comme partout, on avait eu moins de peine à soumettre les peuples qu'on n'en eut alors à les remettre sous le joug. Jamais, au temps d'Auguste, une armée aussi nombreuse ne fut réunie sous le commandement d'un seul homme ; pendant la première année de la guerre, les troupes de Tibère s'élevaient au chiffre de dix légions avec leurs troupes auxiliaires, sans compter de nombreux vétérans revenus d'eux-mêmes sous les drapeaux et d'autres volontaires, en tout près de 120,000 hommes ; plus tard il eut sous ses ordres jusqu'à quinze légions [1].

1. On admet que, sur les douze légions destinées à la guerre contre Marobod (Tac., *Ann.*, II, 46) il y en eut cinq pour l'armée de Germanie, nombre que nous y retrouvons peu de temps après ; dans ce cas, l'armée illyrienne de Tibère en comptait sept. Le nombre de dix (Velleius, II, 113) peut avoir été atteint grâce aux troupes de Mésie et d'Italie, celui de quinze, grâce à celles d'Egypte et de Syrie et à de nouvelles levées

La première campagne (an 6) n'eut qu'un succès douteux : on réussit à protéger contre les rebelles les principales places comme Siscia et Sirmium ; mais Bato le Dalmate lutta sans répit et parfois heureusement contre le gouverneur de Pannonie Marcus Valerius Messalla, le fils de l'orateur, tandis que son homonyme de Pannonie combattait le gouverneur de Mésie, Aulus Caecina. La petite guerre surtout donna fort à faire aux troupes romaines. L'année suivante (an 7), où le jeune Germanicus, neveu de Tibère, accompagna son oncle sur le théâtre de la guerre, ne vit point encore la fin de ces combats incessants. Ce fut seulement dans la troisième campagne (an 8) que l'on parvint à soumettre d'abord les Pannoniens, et encore, semble-t-il, parce que leur chef Bato, gagné à la cause romaine, décida toutes ses troupes à poser les armes près du fleuve Bathinus, et livra son collègue Pinnès aux ennemis, qui le récompensèrent de sa trahison en le reconnaissant comme prince des Breuques. Mais le châtiment ne se fit pas attendre : pris par son homonyme de Dalmatie, Bato le Pannonien fut mis à mort, et la révolte renaissante embrasa de nouveau le pays. Heureusement elle fut vite apaisée et le chef dalmate dut se borner à défendre son propre territoire.

faites en Italie; les légions qu'on y formait étaient, il est vrai, envoyées en Germanie, mais celles qu'elles venaient remplacer allaient rejoindre l'armée de Tibère. Velleius se trompe (II, 112) lorsqu'il cite au début de la guerre cinq légions amenées *ex transmarinis provinciis* par A. Caecina et Plautius Silvanus; d'abord les troupes d'outre-mer ne pouvaient même pas être arrivées dans le pays, et, en second lieu, les légions de Caecina sont naturellement celles de Mésie. Cf. mon commentaire du *Monument d'Ancyre*, 2e éd., p. 71.

Cette année-là et la suivante (an 9), Germanicus et d'autres officiers eurent à soutenir de rudes combats dans les divers cantons : c'est dans cette dernière année que les Pirustes (sur la frontière d'Épire), et la tribu à laquelle appartenait le chef ennemi, les Désitiates, furent domptés. Les forteresses bravement défendues succombèrent l'une après l'autre. Tibère se montra encore une fois pendant l'été sur le théâtre de la guerre, et consacra toutes ses forces militaires à lutter contre les débris de l'insurrection. Bato, assiégé par l'armée romaine dans la place forte d'Andetrium (Much, au-dessus de Salonae), son dernier refuge, comprit que tout était perdu ; il abandonna la ville, dont il ne put déterminer les habitants désespérés à capituler, et fit sa soumission au vainqueur, qui le traita fort honorablement : il fut interné comme prisonnier politique à Ravenne, où il mourut. Les soldats, privés de leur chef, prolongèrent longtemps encore une lutte inutile ; enfin, les Romains prirent la forteresse d'assaut, probablement le 3 août, date que les calendriers romains signalent comme l'anniversaire de la victoire de Tibère en Illyricum.

Guerre de Lentulus en Dacie. — Les Daces transdanubiens furent aussi châtiés. Probablement à la même époque, quand la guerre d'Illyrie fut terminée par la victoire des Romains, Gnaeus Lentulus franchit le Danube avec une forte armée, s'avança jusqu'au Marisus (Maros) et battit complètement les Daces sur leur propre territoire, que des troupes romaines envahissaient pour la première fois. Cinquante mille prisonniers Daces furent établis en Thrace.

La « guerre de Bato » des années 6-9 a été regardée, dans la suite, comme la plus rude que Rome ait dû soutenir depuis Hannibal contre un ennemi étranger. La région illyrienne en avait beau-

coup souffert; en Italie la joie fut sans bornes, lorsque le jeune Germanicus apporta dans la capitale l'annonce du succès définitif. Mais cette allégresse ne fut pas de longue durée. Presque en même temps que la nouvelle de cette victoire, arriva à Rome celle d'une défaite, la plus désastreuse qu'Auguste ait essuyée pendant son principat de cinquante ans, et qui fut plus terrible encore par ses conséquences qu'en elle-même.

Révolte de Germanie. — La situation de la province de Germanie a été exposée plus haut. Le soulèvement qui succède toujours, avec la régularité d'un phénomène naturel, à l'établissement de la domination étrangère dans un pays, et qui venait de se produire en Illyricum, se préparait aussi dans la région du Rhin moyen. Les restes des tribus établies sur le fleuve lui-même étaient sans doute complètement découragés; mais les peuplades qui habitaient plus loin en arrière, Chérusques, Chatti, Bructères, Marses, quoique aussi éprouvées que les autres, ne s'étaient pas laissé abattre. Comme il arrive toujours en pareil cas, chaque tribu était divisée en deux partis, celui des amis dévoués de Rome, et le parti national qui préparait en secret la révolte. L'âme de ce dernier était un jeune homme de vingt-six ans, de la race royale des Chérusques, Arminius, fils de Sigimer. L'empereur Auguste lui avait donné, ainsi qu'à son frère Flavus, le droit de cité romaine et le rang de chevalier [1]; tous deux s'étaient brillamment conduits

1. C'est ce que dit Velleius (II, 118) : *adsiduus militiae nostrae prioris comes*, *jure etiam civitatis romanae ejus equestres consequens gradus*; ce qui s'accorde avec le *ductor popularium* de Tacite (*Ann.*, II, 10). A cette époque, les officiers de ce genre n'étaient pas rares; ainsi, pendant la troi-

comme officiers sous les ordres de Tibère pendant les dernières campagnes des Romains. Flavus servait encore dans l'armée romaine, et l'Italie était pour lui une seconde patrie. Les Romains avaient aussi, c'était tout naturel, une grande confiance dans Arminius; les accusations, que son compatriote Segestes, mieux informé, portait contre lui, ne purent ébranler cette confiance, parce qu'on les attribuait à l'inimitié bien connue de ces deux hommes.

Nous n'avons aucun renseignement sur les préparatifs détaillés de la révolte. La noblesse et surtout les jeunes gens étaient du parti des patriotes : cela se comprend de soi; mais ce qui le prouve clairement, c'est que la propre fille de Segestes, Thusnelda, épousa Arminius malgré la défense de son père; c'est aussi que plusieurs princes de la famille de Segestes, son fils Segimundus, son frère Segimer, et son neveu Sesithacus jouèrent, dans l'insurrection, un rôle prépondérant.

La révolte n'embrassa qu'un cercle restreint, bien moins large que celui du soulèvement illyrien : à peine peut-on l'appeler une révolte germanique. Les Bataves, les Frisons, les Chauques de la côte n'y prirent point part, non plus que les tribus suèves soumises aux Romains, ni surtout le roi Marobod. En réalité les Germains soulevés étaient simplement ceux qui peu d'années auparavant s'étaient confédérés contre Rome et que Drusus avait attaqués. Sans doute c'est la révolte d'Illyricum qui a provoqué les troubles de Germanie; mais on ne saisit la trace d'aucun lien

sième campagne de Drusus, combattaient *inter primores Chumstinctus et Avectius tribuni ex civitate Nerviorum* (Liv., *Ep.*, 141), et, sous Germanicus, Chariovalda, *dux Batavorum* (Tac., *Ann.*, II, 11).

étroit entre ces deux insurrections semblables et presque contemporaines. D'ailleurs il eût été difficile aux Germains, quand même ils l'auraient voulu, d'attendre, pour porter les premiers coups, la défaite des Pannoniens révoltés et la chute des dernières forteresses de Dalmatie. Arminius fut un chef brave, habile et surtout heureux, qui lutta en désespéré pour reconquérir l'indépendance perdue de son pays : voilà ce qu'il fut, ni plus, ni moins.

Varus. — Les insurgés durent leur succès aux fautes des Romains beaucoup plus qu'à leurs propres mérites. Ce fut aussi une conséquence de la guerre d'Illyricum. Les généraux expérimentés et, selon toute apparence, les troupes éprouvées avaient été transportées du Rhin sur le Danube. L'armée germanique ne semble pas avoir été diminuée ; mais elle était formée en grande partie de nouvelles recrues versées dans les légions pendant la guerre. Cependant elle était encore mieux composée que commandée : le gouverneur Publius Quinctilius Varus [1] avait épousé une nièce de l'empereur ; ses richesses, mal acquises, n'en étaient pas moins royales, comme son faste. C'était un homme lourd de corps, émoussé d'esprit, sans expérience et sans génie militaires, un de ces nombreux Romains haut placés qui, comme Cicéron, durent à leur position l'écharpe de général en chef, par suite de cette vieille organisation, toujours con-

1. Le portrait de Varus se trouve sur une monnaie de bronze de la ville africaine d'Achulla, frappée sous son proconsulat d'Afrique en 747/748 de Rome = 7/6 av. J.-C. (L. Müller, *Num. de l'ancienne Afrique,* II, p. 44 ; cf. p. 52). — Des fouilles faites à Pergame ont mis au jour le piédestal de la statue qui lui fut élevée par cette ville. On y lit l'inscriptic suivante : ὁ δῆμος [ἐτίμησεν] Πόπλιον Κοινκτίλιον Σέξτου υἱ Οὔαρ[ον] πάσης ἀρετῆς [ἕνεκα].

servée, qui réunissait dans les mêmes mains les fonctions civiles et militaires. Il ne sut ni ménager les nouveaux sujets ni pénétrer leurs desseins; il les opprima et renouvela en Germanie les exactions dont il s'était déjà rendu coupable pendant le gouvernement qu'il avait exercé dans la patiente Syrie. Le quartier général était rempli d'avocats et de clients, et tandis que les juges qui l'entouraient, dans leur humilité reconnaissante, recevaient de lui la juridiction et les formules de droit qui devaient régler leurs sentences[1], le filet se resserrait de plus en plus autour du fastueux préteur.

L'armée était dans son état normal. Il y avait au moins dans la province cinq légions, dont deux avaient leurs quartiers d'hiver à Mogontiacum, trois à Vetera ou à Aliso. Ces dernières avaient campé sur le Weser pendant l'été de l'année 9. La route naturelle qui fait communiquer la haute Lippe avec le Weser franchit les hauteurs peu élevées de l'Osning et la forêt de la Lippe, qui sépare le bassin de l'Ems de celui du Weser et atteint, par le col de Dören, la vallée de la Werra, qui se jette dans le Weser à Rehme, non loin de Minden. C'était à peu près là que campaient les légions de Varus. Une route militaire reliait ce camp d'été à Aliso, le point d'appui des garnisons romaines sur la rive droite du Rhin.

La belle saison était finie, et l'on se préparait à regagner les quartiers d'hiver. On apprit alors qu'une

1. [Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler que le préteur, à Rome, ne jugeait pas lui-même les procès; après avoir fait une instruction sommaire de la cause, dans laquelle il décidait la question de droit (*jus dicere*), il renvoyait les parties devant un juge (*judicium, judicem dare*). Celui-ci devait trancher la question de fait suivant la formule rédigée par le préteur.]

tribu voisine s'était soulevée, et Varus se décida, au lieu de ramener directement son armée par la voie militaire, à se détourner de son chemin pour faire rentrer les rebelles dans l'obéissance[1]. On se mit en route; l'armée, qui était affaiblie par les nombreux détachements qu'elle avait fournis, comprenait trois légions et neuf corps de troupes de second ordre, en tout à peu près 20,000 hommes[2]. Lors-

1. Dion, le seul qui fasse de cette catastrophe un récit qui se tienne, l'explique assez bien, si l'on fait attention, particularité que Dion, d'ailleurs, ne fait nullement ressortir, à la situation respective des campements d'été et des campements d'hiver, et si l'on répond par là à la question très justement posée par Ranke (*Weltgeschichte*, III, 2, 275) : comment se fait-il que l'armée tout entière ait marché contre une insurrection locale? Florus n'a pas puisé à des sources différentes, ainsi que l'admet le même savant; mais il a réuni toutes les causes de ce désastre en vue de l'effet dramatique, comme, du reste, tous les historiens de la défaite. La meilleure tradition nous rapporte deux faits distincts, à savoir que Varus rendait la justice dans son camp comme en pleine paix et que le camp fut pris d'assaut, et elle signale le rapport de causalité qui existe entre ces deux faits; quant à la description ridicule qui représente les Germains envahissant le camp par toutes les portes au moment où Varus est assis sur son tribunal et où le héraut appelle les parties, c'est, non pas une tradition, mais un tableau fait à plaisir. Il est clair que ce tableau est en contradiction avec le bon sens, et aussi avec la description que fait Tacite des trois campements successifs de l'armée en marche.

2. Il n'est pas facile d'évaluer exactement la force normale des trois ailes et des six cohortes, parce que quelques-unes pouvaient contenir un nombre double de soldats (*miliariae*); mais l'armée ne doit guère avoir été forte de plus de 20,000 hommes. D'autre part, il n'y a aucune raison de croire que l'effectif réel différât essentiellement de l'effectif normal. S' le nombre des troupes auxiliaires est aussi restreint, c'est qu les détachements multiples dont il est fait mention par Dio (LVI, 19) en avaient sensiblement diminué l'importance, l



qu'elle se fut écartée de sa ligne de communication et se fut suffisamment enfoncée dans un pays dépourvu de routes, les confédérés se révoltèrent dans les régions voisines, massacrèrent les petites garnisons qui s'y trouvaient et, sortant de toutes les gorges et de tous les bois, marchèrent contre l'armée du gouverneur. Arminius et les principaux chefs du parti des patriotes étaient restés jusqu'au dernier moment au quartier général de l'armée romaine, pour ne donner aucun soupçon à Varus : la veille même du jour où l'insurrection éclata, ils avaient pris leurs repas dans sa tente, et Segestes, en dénonçant la révolte qui menaçait, avait adjuré le général romain de le faire arrêter ainsi que les Germains qu'il accusait, et d'attendre les événements pour juger le bien-fondé de son accusation. La confiance de Varus ne put pas être ébranlée. Arminius se leva de table pour aller rejoindre les insurgés, et le lendemain il arrivait devant le camp romain.

La situation n'était ni meilleure ni pire que celle de Drusus à Arbalo : les armées romaines s'étaient déjà trouvées souvent exposées au même danger. Les communications étaient coupées pour le moment; l'armée, embarrassée de lourds bagages, engagée dans un pays impraticable, par un automne dur et pluvieux, était à plusieurs jours de marche d'Aliso, et les agresseurs étaient beaucoup plus nombreux que les Romains. En pareil cas, c'est la valeur de la troupe qui décide; si l'événement fut alors fatal aux Romains, il faut l'attribuer presque entièrement à l'inexpérience des jeunes soldats, et surtout à la légèreté et à la lâcheté du général. Attaquée une première fois avec succès,

auxiliaires étant employés, de préférence, pour les détachements.

l'armée romaine continua de marcher pendant trois jours, sans doute dans la direction d'Aliso; les soldats étaient de plus en plus inquiets et démoralisés. De plus, les officiers supérieurs ne firent pas tous leur devoir : l'un d'entre eux abandonna le champ de bataille avec toute la cavalerie et laissa l'infanterie soutenir seule le poids du combat.

Le premier qui perdit complètement courage fut le général lui-même; blessé pendant le combat, il se donna la mort, avant que la situation fût désespérée, et alors que ses soldats essayaient encore de brûler les cadavres, pour les soustraire aux profanations des ennemis. Quelques officiers supérieurs suivirent son exemple. Lorsque tout fut enfin perdu, le dernier des chefs survivants capitula avec ses troupes, renonçant à la suprême ressource qui leur restait encore, à la gloire de mourir en soldats.

Ainsi périt l'armée de Germanie, pendant l'automne de l'an 9 après J.-C., au fond d'une vallée, dans la région montagneuse qui avoisine le pays de Munster[1].

1. Tacite raconte (*Ann.*, II, 61) que Germanicus venant de l'Ems ravagea la région située entre l'Ems et la Lippe, c'est-à-dire le pays de Münster, et que le *Teutoburgiensis saltus* où périt l'armée de Varus n'en est pas éloigné : il faut donc entendre sous ce nom, qui ne peut pas être appliqué au pays plat de Münster, la chaîne de hauteurs qui le borne au nord-est, c'est-à-dire l'Osning; mais on peut le donner aussi à la chaîne du Wiehen, située un peu au nord de l'Osning, et courant, dans une direction parallèle, de Minden aux sources de la Hunte. Nous ne savons pas où se trouvait le camp d'été sur le Weser; cependant, d'après la situation d'Aliso, près de Paderborn et les communications établies entre ce point et le Weser, il est probable que le camp était établi quelque part aux environs de Minden. Quelle que soit la route suivie par l'armée, ce ne fut certainement pas celle qui menait directement à Aliso, et la catastrophe se produisit, non sur la voie militaire qui reliait Minden à Paderborn, mais à une distance

Les aigles tombèrent toutes les trois entre les mains du vainqueur. Aucune troupe ne put forcer les lignes ennemies; les cavaliers, qui avaient abandonné leurs camarades, ne s'échappèrent même pas. Seuls quelques soldats isolés ou dispersés parvinrent à se sauver. Les prisonniers, surtout les officiers et les avocats, furent mis en croix ou bien enterrés vivants, ou encore égorgés sur les autels par les prêtres germains. Leurs têtes coupées furent clouées comme des trophées aux arbres des bois sacrés.

plus ou moins grande de cette voie. Varus s'est peut-être dirigé de Minden sur Osnabrück; puis, après la première attaque, il a essayé d'atteindre Paderborn; c'est alors qu'il a été écrasé dans une des deux chaines citées plus haut. Depuis longtemps on a retrouvé aux environs de Venne, près des sources de la Hunte, un nombre considérable de monnaies romaines d'or, d'argent et de cuivre, contemporaines d'Auguste, tandis qu'on n'y rencontre pour ainsi dire pas de monnaies postérieures (Cf. la démonstration de Paul Höfer : *Der Feldzug des Germanicus im Jahre* 16. Gotha, 1884, p. 82 et suiv.) [Voir aussi Mommsen, *Die Oertlichkeit der Varusschlacht*, Berlin, 1885.] Ces pièces sont trop éparpillées et faites de trop de métaux différents pour appartenir à un trésor ; l'époque empêche de les attribuer à une place commerciale : il semble donc bien qu'elles soient les derniers vestiges d'une grande armée anéantie. Les renseignements que nous possédons sur la défaite de Varus s'accordent très bien avec la position de cette localité. Il n'y a pas de contestation possible sur l'année du désastre ; c'est une erreur de le reporter à l'année 10. On peut même déterminer la saison jusqu'à un certain point : cinq jours seulement s'écoulèrent entre la célébration du triomphe d'Illyricum et l'arrivée à Rome de la triste nouvelle ; or ce triomphe était vraisemblablement destiné à fêter la victoire du 3 août, quand même il ne l'aurait pas suivie immédiatement. Le désastre eut donc lieu probablement en septembre ou en octobre, ce qui s'accorde avec cette circonstance, que le dernier mouvement de Varus était certainement le retour des troupes au camp d'hiver.

Aussitôt le pays tout entier se souleva contre la domination étrangère : on comptait sur l'alliance de Marobod. Les vainqueurs s'emparèrent de toutes les garnisons, de toutes les voies romaines de la rive droite du Rhin. Seul le brave commandant d'Aliso, Lucius Caedicius, qui n'était même pas un officier, mais un vieux soldat, leur opposa une résistance désespérée; et ses tireurs firent tant de mal aux Germains, campés devant la place sans avoir d'armes à longue portée, que le siège fut changé en blocus. Lorsque les assiégés, après avoir épuisé leurs ressources, virent qu'aucun secours n'arrivait, Caedicius décampa par une nuit obscure; sa troupe, dernier reste de l'armée de Germanie, quoique embarrassée de femmes et d'enfants et durement éprouvée par les attaques des ennemis, atteignit enfin le camp de Vetera. C'était là aussi que s'étaient rendues, à la nouvelle du désastre, les deux légions postées à Mayence sous le commandement de Lucius Nonius Asprenas. La vigoureuse défense d'Aliso et la rapide intervention d'Asprenas empêchèrent les Germains de poursuivre leur victoire sur la rive gauche du Rhin et prévinrent peut-être une révolte des Gaules.

Retour de Tibère sur le Rhin. — Le désastre fut bientôt réparé; non seulement on combla les vides de l'armée du Rhin, mais on en augmenta considérablement l'effectif. Tibère en reprit le commandement. L'histoire ne signale aucun combat pendant l'année qui suivit la défaite de Varus; mais ce fut probablement à cette époque que l'on occupa la ligne du Rhin avec huit légions, que l'on divisa en même temps cette région en deux commandements militaires, celui du haut Rhin avec Mayence pour quartier général, et celui du bas Rhin avec Vetera, et que l'on établit cette organisation qui subsista pendant des siècles.

La reprise énergique des opérations sur la rive droite du fleuve devait être la conséquence de cette augmentation de l'armée du Rhin.

La lutte entre Rome et la Germanie n'était pas une lutte de deux puissances politiques qui se font équilibre, au cours de laquelle la défaite d'un des deux adversaires peut déterminer une paix défavorable : c'était la lutte d'un grand État civilisé et organisé contre une nation brave mais encore barbare au point de vue politique et militaire. L'issue d'une pareille lutte est toujours prévue; le plan conçu d'avance n'est pas plus modifié par un échec isolé que la direction générale d'un navire par un coup de vent qui l'écarte momentanément de son chemin. Cette fois pourtant il en advint autrement. Sans doute Tibère franchit le Rhin l'année d'après (an 11); mais cette expédition ne ressembla pas aux précédentes. Il passa l'été au delà du fleuve et y fêta l'anniversaire de la naissance de l'empereur. L'armée n'en restait pas moins tout près du Rhin, et l'on ne parlait plus d'expédition sur le Weser et sur l'Elbe; il fallait seulement bien montrer aux Germains que l'on saurait toujours trouver le chemin de leur pays. Peut-être aussi fallait-il inaugurer sur la rive droite du fleuve le système d'administration que réclamait la nouvelle politique.

Germanicus sur le Rhin. — Les deux grandes armées du Rhin continuèrent à être unies sous un seul commandement et ce commandement resta entre les mains d'un prince de la maison impériale. Germanicus l'avait déjà exercé pendant l'année 11, aux côtés de Tibère; l'année suivante (12) il fut retenu à Rome par son consulat ; Tibère commanda seul sur le Rhin. Au commencement de l'an 13, Germanicus lui succéda à la tête des troupes. On se considérait toujours

comme en guerre avec les Germains ; mais on ne fit rien pendant ces années-là[1].

Cependant l'héritier présomptif, jeune homme vif et ambitieux, supportait mal la contrainte qui lui était imposée : un officier ne pouvait pas oublier que trois aigles restaient entre les mains de l'ennemi et le fils de Drusus devait désirer reconstruire l'œuvre de son père un instant détruite. Bientôt l'occasion s'offrit, ou bien il sut la faire naître. L'empereur Auguste mourut le 19 août 14. La première transmission du pouvoir ne s'opéra pas sans crise dans la nouvelle monarchie, et Germanicus put prouver à son père adoptif en cette circonstance qu'il était décidé à lui rester fidèle. Mais en même temps il y trouva un argument qui le justifiait de pénétrer, même sans ordres, en Germanie, comme il le souhaitait depuis longtemps : il devait, déclara-t-il, faire cette nouvelle campagne pour apaiser l'agitation que le changement d'empereur avait provoquée dans

1. Tacite (*Ann.*, I, 9) et Dion. (LVI, 26) affirment que la guerre n'avait pas cessé : mais nous ne savons absolument rien sur les campagnes plus ou moins effectives qui eurent lieu pendant les étés 12, 13 et 14, et l'expédition de l'automne 14 semble être la première que Germanicus ait entreprise. Il est vrai qu'il fut salué Imperator vraisemblablement du vivant même d'Auguste (*Monument d'Ancyre*, p. 17) ; mais rien n'empêche de rapporter ce fait à la campagne de l'année 11, pendant laquelle Germanicus commandait à côté de Tibère avec les pouvoirs de proconsul (Dion, LVI, 25). L'année 12, il resta à Rome pour y exercer son consulat et remplit pendant toute l'année les devoirs de cette magistrature que l'on regardait encore comme sérieuse. Ce fait explique pourquoi Tibère retourna en Germanie l'an 12, ce qui est aujourd'hui prouvé (Hermann Schulz, *Quaest. Ovidianae*, Greifswald, 1883, p. 15 et suiv.) ; et pourquoi, tout au commencement de l'année 13, il abandonna le commandement de l'armée du Rhin pour revenir célébrer son triomphe de Pannonie.



l'armée. Était-ce une raison ou un simple prétexte? Nous ne le savons pas, et lui-même ne le savait peut-être pas. Il ne pouvait pas être formellement interdit au chef de l'armée du Rhin de franchir la frontière, et il avait toujours assez d'initiative pour décider dans quelle mesure on devait agir contre les Germains. Peut-être aussi Germanicus croyait-il marcher d'accord avec le nouvel empereur qui ambitionnait au moins autant que son frère le titre de vainqueur des Germains et qui fit une visite officielle au camp du Rhin, semblant indiquer par là qu'il voulait continuer la guerre de Germanie interrompue sur l'ordre d'Auguste. Quoi qu'il en soit, on reprit l'offensive au delà du Rhin. Pendant l'automne de l'année 14, sous la conduite de Germanicus; des détachements de toutes les légions cantonnées à Vetera passèrent le fleuve, remontèrent la Lippe et pénétrèrent fort avant dans l'intérieur du pays, ravageant la contrée, écrasant les indigènes, détruisant les temples — par exemple le sanctuaire révéré de Tanfana. Les peuplades attaquées, Bructères, Tubantes, Usipiens voulurent infliger à Germanicus, lors de son retour, le même désastre qu'à Varus. Mais leur tentative échoua devant l'attitude énergique des légions. Cette marche en avant, loin d'être blâmée, valut au général en chef des remerciements et des honneurs; aussi alla-t-il plus loin encore.

Campagne de l'an 15. — Au printemps de l'an 15, après avoir réuni le gros de ses forces sur le Rhin moyen, il partit de Mayence, traversa le pays des Chatti, et atteignit les affluents du Weser supérieur, tandis que l'armée du bas Rhin attaquait plus au nord les Chérusques et les Marses. Ce qui justifiait jusqu'à un certain point cette dernière opération, c'est que les Chérusques, autrefois alliés des Romains, et qui, sous

l'impression du désastre de Varus, avaient dû s'unir aux patriotes, luttaient de nouveau contre le parti national beaucoup plus fort qu'eux et réclamaient l'intervention des Romains. On réussit à délivrer l'ami de Rome, Segestes, durement traité par ses compatriotes, et à s'emparer de sa fille, femme d'Arminius; le frère de Segestes, Sigimer, qui avait été avec Arminius le chef des patriotes, fit sa soumission. Les dissensions intestines des Germains favorisaient encore une fois l'établissement de la domination étrangère.

La même année, Germanicus entreprit une grande expédition dans le bassin de l'Ems. Caecina marcha de Vetera sur l'Ems supérieur; Germanicus lui-même s'y rendit avec la flotte en partant des bouches du Rhin, tandis que la cavalerie suivait la côte en passant par le territoire des Frisons restés fidèles. Lorsque ces troupes furent réunies, les Romains ravagèrent le pays des Bructères et toute la région située entre l'Ems et la Lippe; de là les soldats se dirigèrent vers l'endroit fatal, où était tombée six ans plus tôt l'armée de Varus, pour élever un monument à leurs camarades massacrés. Puis on continua la route; pendant la marche la cavalerie romaine fut attirée dans une embuscade par Arminius et les patriotes exaspérés; elle aurait été anéantie, si l'infanterie, accourant à son secours, n'avait empêché un désastre. Ce fut au milieu des plus grands dangers qu'on revint du pays de l'Ems, par les mêmes chemins qu'on avait suivis pour y pénétrer. La cavalerie arriva saine et sauve au camp d'hiver. Cependant comme la flotte ne suffisait pas pour transporter l'infanterie des quatre légions — l'équinoxe d'automne rendait la traversée difficile — Germanicus ordonna à deux légions de débarquer et de revenir en suivant la côte; mais comme on ne connaissait pas le

mouvement de flux et de reflux à cette époque de l'année, les troupes perdirent leurs bagages et faillirent être noyées. Le retour des quatre légions de Caecina de l'Ems sur le Rhin ressembla presque à celui de Varus; cette contrée pleine de marais était plus périlleuse encore que les gorges des montagnes boisées. Tous les indigènes, commandés par les deux princes des Chérusques, Arminius et son puissant oncle Inguiomerus, se jetèrent sur l'armée en marche, dans l'espoir de l'écraser comme celle de Varus; les marais et les bois d'alentour étaient remplis d'ennemis. Mais le vieux général, soldat éprouvé par quarante ans de service, ne perdit pas son sang-froid malgré l'imminence du péril : il sut tenir dans sa main ses troupes désespérées et affamées. Néanmoins il n'aurait peut-être pas échappé au désastre. Heureusement pour lui, les Germains, après avoir attaqué les Romains avec succès pendant leur marche, après leur avoir enlevé une grande partie de leur cavalerie et presque tous leurs bagages, ne voulurent pas écouter les conseils d'Arminius : sûrs de la victoire et affamés de butin, ils suivirent l'autre chef et se précipitèrent sur le camp des ennemis, au lieu de continuer à les cerner. Caecina les laissa s'avancer jusqu'au pied des retranchements ; puis il fit une violente sortie, par toutes les portes, contre les assaillants et leur infligea une telle défaite que son retour s'opéra désormais sans grande difficulté.

Sur le Rhin, on croyait l'armée perdue, et l'on se préparait à couper les ponts de Vetera, pour empêcher au moins les Germains d'envahir la Gaule; ce fut l'énergique opposition d'une femme, épouse de Germanicus et fille d'Agrippa, qui fit échouer ce projet désespéré et honteux.

Certes on n'avait pas été heureux dans la reprise

des hostilités en Germanie. Sans doute on avait de nouveau parcouru et traversé le pays situé entre le Rhin et le Weser; mais les Romains ne pouvaient citer aucun succès réel; les pertes en matériel, surtout en chevaux, étaient immenses, si bien que les villes d'Italie et des provinces occidentales durent pousser le patriotisme jusqu'à se cotiser, comme au temps de Scipion, pour les couvrir.

Campagne de l'année 16. — Germanicus modifia son plan de campagne l'année suivante (an 16); il essaya de conquérir la Germanie en partant de la mer du Nord et en s'appuyant sur la flotte, en partie parce que les peuplades de la côte, Bataves, Frisons, Chauques, étaient plus ou moins attachées aux Romains, en partie pour éviter les marches longues et périlleuses du Rhin sur le Weser et l'Elbe. Après avoir, comme l'année précédente, consacré le printemps à pousser des pointes rapides sur le Mein et la Lippe, au commencement de l'été, il embarqua toute son armée, aux bouches du Rhin, sur une flottille de mille transports solidement équipés, et arriva sans encombre jusqu'à l'Ems, où ses vaisseaux restèrent; l'armée atteignit, en remontant la vallée du fleuve, le confluent de l'Haase, passa de là dans le bassin de la Werra, puis du Weser. En agissant ainsi, il épargnait à ses 80,000 soldats le passage très pénible de la forêt de Teutoburg, il faisait de sa flotte un magasin de réserve à l'abri de tout danger, et il prenait de flanc les Chérusques de la rive droite du Weser, au lieu de les attaquer de front.

Pendant cette expédition, les Romains rencontrèrent l'armée tout entière des Germains, que commandaient encore les deux chefs du parti national, Arminius et Inguiomerus; leurs forces militaires étaient considérables, puisque, à deux reprises différentes,

une première fois dans le pays des Chérusques près du Weser, une seconde fois un peu plus loin à l'intérieur des terres, ils livrèrent bataille à toutes les troupes romaines réunies, et leur disputèrent vivement la victoire[1]. Quoi qu'il en soit, les Romains l'emportèrent et un nombre considérable de patriotes germains tombèrent sur le champ de bataille. On ne fit point de prisonniers, et les deux armées combattirent avec le plus grand acharnement; le second trophée, élevé par Germanicus, attesta l'écrasement complet des tribus qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe. Le général en chef compara cette expédition aux plus brillantes campagnes de son père, et il annonça à Rome qu'il avait cette année-là terminé la conquête de la Germanie.

Cependant Arminius s'était échappé, quoique blessé, et restait toujours à la tête des patriotes; un malheur imprévu rendit inutiles les succès militaires. Au retour, que la plupart des légions effectuèrent par mer, la flotte fut assaillie par les tempêtes qui sévissent pendant l'automne sur la mer du Nord. Les vaisseaux furent dispersés de tous côtés sur les îles et jusque sur les rivages de la Bretagne; un grand nombre fut perdu — pour en sauver quelques-uns on avait dû jeter par-dessus bord chevaux et bagages et se contenter de préserver la vie des hommes. Cet accident,

1. Schmidt admet (*Westfäl. Zeitschrift*, XX, p. 301) que le premier combat fut livré près de Bückeburg, aux champs d'Idistavisus et que le second, à propos duquel on parle de marais, eut lieu peut-être, près du lac de Steinhud, non loin du village de Bergkirchen, situé au sud de ce lac. Cette opinion n'est nullement inadmissible; elle sert au moins à éclairer les événements. Mais ici, comme dans la plupart des récits militaires de Tacite, il faut renoncer à une certitude complète.

comme au temps des guerres puniques, fut aussi désastreux qu'une défaite. Germanicus lui-même fut poussé presque seul avec le vaisseau amiral sur la côte déserte des Chauques; désespéré de ce malheur, il fut sur le point de chercher la mort dans les flots de cet Océan qui lui avait prêté au début de la campagne un concours si précieux, devenu maintenant inutile. Sans doute la perte des hommes ne fut pas en réalité aussi considérable qu'elle avait d'abord paru, et quelques victoires que Germanicus, en revenant dans la région du Rhin, remporta sur les barbares voisins, rendirent du courage aux troupes abattues; mais, en résumé, la campagne de l'an 16 se termina comme la précédente et si les faits d'armes y furent peut-être plus brillants, les pertes éprouvées furent aussi beaucoup plus sensibles.

Changement dans la situation. — Germanicus fut rappelé : c'était la suppression du commandement supérieur de l'armée du Rhin. Le partage de ce commandement suffit pour modifier profondément les plans de campagne; car, Germanicus une fois parti sans recevoir de successeur, on se contenta désormais de défendre la ligne du fleuve. La campagne de l'an 16 est donc la dernière que les Romains aient faite pour conquérir la Germanie et pour porter les limites de l'empire du Rhin à l'Elbe. Ce qui prouve que Germanicus s'était proposé ce but, c'est la marche même de ses expéditions et l'érection d'un trophée pour célébrer la conquête de la frontière de l'Elbe. Quant au rétablissement des postes militaires sur la rive droite du Rhin, des châteaux du Taunus, de la place d'Aliso et de la ligne qui joignait ce dernier point à Vetera, c'était en partie seulement une conséquence de l'occupation même de la rive droite, telle qu'on l'avait conçue dans le plan d'opérations restreint auquel on s'étai

arrêté après la défaite de Varus, en partie, c'était aller bien au delà. Mais l'empereur ne voulait pas ce que voulait le général en chef, ou du moins n'adoptait pas tous ses projets. Il est plus que probable que Tibère d'abord ne s'opposa pas aux entreprises de Germanicus sur le Rhin ; il est certain qu'il voulut y mettre un terme, lorsqu'il le rappela pendant l'hiver (16-17). On abandonna plusieurs des positions conquises ; ainsi la garnison d'Aliso fut ramenée en arrière. Du monument qu'il avait élevé dans la forêt de Teutoburg, Germanicus ne trouva plus une pierre au bout d'un an ; de même les résultats de ses victoires s'évanouirent comme les rides des ondes, et aucun de ses successeurs n'a rebâti sur les mêmes fondations.

Auguste avait cru la Germanie perdue après la défaite de Varus ; Tibère ordonnait maintenant d'interrompre cette conquête, au moment où on reprenait l'offensive ; quelles furent les raisons qui guidèrent ces deux grands empereurs ? Quelle est la signification de ces mesures importantes pour la politique générale de l'empire ?

La défaite de Varus est une énigme non pas au point de vue militaire, mais au point de vue politique, non en elle-même, mais dans ses conséquences. Auguste avait raison de réclamer ses légions perdues à Varus plutôt qu'à l'ennemi ou à la fortune : ce désastre était un de ces revers que de mauvais généraux font éprouver de temps en temps à tous les États. On comprend donc difficilement que la destruction d'une armée de 20,000 hommes, destruction qui n'avait au point de vue militaire aucune conséquence immédiate, ait suffi pour modifier complètement la politique générale d'un empire immense, sagement gouverné ; et pourtant les deux souverains ont sup-

porté cette défaite avec une patience inouïe et qui pouvait inspirer des réflexions dangereuses pour la sécurité du gouvernement impérial aussi bien à l'armée qu'aux peuplades voisines des frontières ; pourtant ils ont converti en paix définitive le traité conclu avec Marobod qui devait certainement n'être qu'une trêve, et ils ont renoncé à occuper la vallée supérieure de l'Elbe.

Tibère n'a pas dû se décider facilement à laisser s'écrouler la grande œuvre qu'il avait entreprise avec son frère, et qu'il avait presque achevée après la mort de celui-ci ; le zèle avec lequel il avait continué la guerre de Germanie commencée depuis dix ans, lorsqu'il était revenu à la tête de l'armée, nous laisse deviner combien cette résolution a dû lui coûter. Néanmoins, puisqu'il y a persévéré à l'exemple d'Auguste, c'est qu'il a cru, comme lui, impossible d'exécuter les projets formés depuis vingt ans pour l'extension des frontières septentrionales; tous deux ont jugé que la puissance de Rome n'était pas assez considérable pour conquérir et garder le territoire qui s'étend entre le Rhin et l'Elbe.

Jusqu'alors la frontière de l'empire se dirigeait du moyen Danube vers les sources de ce fleuve et vers le Rhin supérieur, puis descendait le Rhin. Si elle avait été transportée sur l'Elbe, dont le bassin supérieur est voisin du moyen Danube, et avait suivi son cours tout entier, elle aurait été bien plus courte et bien préférable. Cette extension de territoire offrait donc des avantages militaires évidents auxquels s'ajoutait vraisemblablement encore un intérêt d'Etat. Un des principes directeurs de la politique d'Auguste fut d'éloigner le plus possible de Rome et de l'Italie les grands commandements militaires ; or une armée campée sur l'Elbe aurait joué difficilement, dans l'his-

toire postérieure de Rome, le rôle que vont jouer les armées du Rhin. L'écrasement des patriotes germains et du roi des Suèves de Bohême, qui était la condition de ce déplacement de la frontière, n'était pas sans difficulté ; cependant une fois déjà on avait presque atteint le but, et l'on pouvait assurer le succès en donnant aux affaires une sage direction. Mais une autre question se présentait : quand la frontière de l'empire serait établie sur l'Elbe, faudrait-il retirer les troupes du territoire situé entre ce fleuve et le Rhin? Cette question avait déjà été posée, dans de graves circonstances, par la guerre dalmatico-pannonienne. Les tribus de l'Illyricum, soumises après quatre ans de combats, et contre lesquelles Rome avait dû déployer toute sa force militaire, s'étant soulevées au moment où l'armée du Danube allait pénétrer en Bohême, il était évident que les habitants de ce vaste territoire ne devaient pas être abandonnés à eux-mêmes ni pour le moment, ni même de longtemps. Il en était de même sur le Rhin. Les Romains se vantaient de tenir en respect la Gaule tout entière par la garnison de Lyon forte de 1,200 hommes ; mais le gouvernement impérial savait bien que les deux armées campées sur le Rhin non seulement luttaient contre les Germains, mais encore servaient à maintenir dans l'obéissance les tribus gauloises toujours en mouvement. Placées sur le Weser ou sur l'Elbe, ces deux armées n'auraient pas rendu les mêmes services, et l'on ne pouvait pas en même temps garnir la ligne du Rhin comme celle de l'Elbe. L'armée d'occupation, quoique considérablement augmentée, n'aurait donc pas pu suffire aux nécessités de la situation, et il n'est pas étonnant qu'Auguste ait jugé impossible cette rectification de frontière si importante.

La question militaire était doublée aussi d'une ques-

tion de politique intérieure et surtout d'une question financière : ni Auguste ni Tibère n'ont voulu augmenter les dépenses de l'armée ; on peut les en blâmer. Enfin la double insurrection d'Illyricum et de Germanie, avec ses terribles catastrophes, qui paralysa les forces de Rome, la vieillesse et l'affaiblissement de l'empereur, l'opposition croissante de Tibère à toute action nouvelle, à toute initiative, surtout lorsqu'elle s'écartait de la politique d'Auguste, sont autant de causes qui entrèrent en ligne de compte, peut-être au détriment de l'empire.

La conduite téméraire, mais très explicable, de Germanicus, nous montre quel était le sentiment de l'élément militaire et jeune sur l'abandon de la nouvelle province de Germanie. Aussi, ce ne fut pas sans un grand embarras que le gouvernement se trouva ici en présence de l'opinion publique. On en a pour preuve cet essai piteux auquel on s'arrêta de garder au moins le nom de la Germanie perdue dans la liste des provinces de l'empire, grâce aux tribus germaines établies sur la rive gauche du Rhin, et les termes vagues et ambigus qu'Auguste lui-même emploie dans le résumé de son règne pour revendiquer ou plutôt ne pas revendiquer la Germanie comme une possession romaine. La marche des troupes sur l'Elbe avait été hardie, peut-être imprudente ; Auguste, dont les projets en général n'étaient pas aussi vastes, n'avait dû s'y résoudre qu'après de longues hésitations et sous l'influence décisive de son jeune beau-fils plus puissant, auprès de lui, que tout autre. Mais d'habitude, après une marche aussi audacieuse, revenir en arrière, ce n'est pas réparer la première faute, c'est en commettre une seconde ; or le gouvernement impérial avait bien autrement besoin que l'ancienne république d'une gloire militaire immaculée et d'un succès absolu ; l'absence,

dans la suite des légions, des numéros 17, 18 et 19 qui avaient été rayés des contrôles de l'armée après la défaite de Varus, était une tache pour le prestige guerrier des Romains et la phraséologie la plus officielle ne pouvait faire passer pour un succès l'alliance conclue avec Marobod sur la base du *statu quo*.

Il est difficile d'admettre que Germanicus, dans la situation politique où il se trouvait, ait entrepris ses grandes expéditions contre l'ordre formel de son souverain; mais, commandant en chef de la première armée de l'empire et futur héritier du trône, il a dû profiter de ce double titre pour mettre à exécution d'autorité privée ses projets militaires et politiques. S'il mérite ce reproche, l'empereur eut le tort non moins grave d'avoir reculé peut-être devant une détermination, peut-être aussi seulement devant la déclaration nette et l'exécution résolue de ses propres plans. Quand Tibère permit au moins à Germanicus de reprendre l'offensive, il avait sans doute compris que des mesures plus énergiques étaient alors nécessaires; comme tous les hommes très circonspects, il laissa, pour ainsi dire, la fortune décider des événements, jusqu'à ce que le grave échec du général, deux fois répété, ait de nouveau justifié une politique plus timide. Il n'était pas facile pour le gouvernement d'ordonner le repos à une armée qui avait reconquis deux des trois aigles perdues; pourtant il y réussit.

Quoi qu'il en soit, et quelque part que les choses ou les hommes aient eue dans ces événements, nous sommes ici à un de ces points d'arrêt comme on en rencontre dans la fortune des peuples. L'histoire, elle aussi, a son flux et son reflux. A ce moment, la puissance romaine recule après avoir atteint son apogée. Au nord de l'Italie l'empire romain s'était pendant quelques années étendu jusqu'à l'Elbe; après

le désastre de Varus, le Rhin et le Danube redevinrent ses frontières.

D'après une légende très ancienne, le premier conquérant de la Germanie, Drusus, aurait vu se dresser devant lui, pendant sa dernière expédition sur l'Elbe, le fantôme d'une femme de race germanique, qui lui cria dans sa langue le mot : « Arrière! » Ce mot n'a pas été prononcé, mais la chose s'est accomplie.

Germains contre Germains. — A y regarder de près, ni l'échec infligé à la politique d'Auguste, ni la conclusion de la paix avec Marobod, ni la catastrophe de la forêt de Teutoburg, ne peuvent être regardés comme des victoires de Germains. Après la défaite de Varus, les chefs des patriotes espérèrent peut-être que l'éclatante victoire des Chérusques et de leurs alliés, suivie de la fuite des ennemis à l'ouest et au sud, déciderait les peuplades à s'unir entre elles. C'est au milieu de cette crise que le sentiment de l'unité nationale a probablement pénétré chez les Saxons et les Suèves, restés jusqu'alors étrangers au mouvement. Lorsque les Saxons tranchèrent la tête de Varus sur le champ de bataille pour l'envoyer au roi des Suèves, c'était l'expression sauvage de cette pensée que l'heure était venue pour tous les Germains de s'unir afin de fondre sur l'empire romain et de sauvegarder les frontières et la liberté de leur pays, comme ils pouvaient seulement le faire, en écrasant dans son propre foyer leur ennemi héréditaire. Mais le roi des Suèves, en homme avisé, en prince politique, n'accepta le présent des insurgés que pour l'envoyer à Auguste. Il ne fit rien contre les Romains, rien en leur faveur, et resta inébranlable dans sa neutralité.

Aussitôt après la mort d'Auguste, on avait craint à Rome une invasion des Marcomans en Rétie; mais cette crainte était vaine, comme il semble, et lorsque

Germanicus reprit l'offensive contre les Germains et quitta le Rhin pour marcher contre eux, le puissant roi des Marcomans ne bougea pas. Cette conduite rusée ou paresseuse, au milieu des Germains soulevés et enivrés par leurs succès et leurs espérances patriotiques, fut fatale à Marobod. Les tribus suèves plus éloignées et qui n'étaient rattachées à son empire que par des liens très faibles, Semnones, Langobardi et Gothones, l'abandonnèrent pour faire cause commune avec les patriotes saxons; il n'est pas invraisemblable qu'Arminius et Inguiomerus aient tiré de là la plupart de ces troupes considérables avec lesquelles ils luttèrent ouvertement contre Germanicus.

Chute de Marobod. — Quand l'invasion romaine eut été soudainement interrompue, les patriotes se préparèrent à attaquer Marobod (an 17) et surtout peut-être la royauté qu'il avait créée sur le modèle du gouvernement romain [1]. Mais eux-mêmes étaient divisés; les deux princes chérusques, si proches parents, qui avaient commandé les patriotes dans les derniers combats, sinon victorieusement, du moins avec bravoure et gloire, et qui avaient jusqu'alors toujours combattu côte à côte, se séparèrent : Inguiomerus, l'oncle, ne voulut pas obéir plus longtemps à son neveu, et passa dès le début de la guerre du côté de Marobod. Une bataille décisive fut livrée par des Germains contre des Germains qui appartenaient aux mêmes tribus : de part et d'autre luttaient des Suèves

1. Tacite (*Ann.*, II, 45) avance que cette guerre a été essentiellement une lutte des républicains contre les monarchistes; mais il transporte des idées gréco-romaines dans le monde germanique tout différent. Si la guerre a eu une tendance politique, ce n'est pas le *nomen regis* de Tacite qui l'a provoquée, mais plutôt le *certum imperium visque regia* dont parle Velleius (II, 108).

et des Chérusques. Le combat fut longtemps incertain : les deux armées avaient appris également la tactique romaine ; la passion et la colère étaient aussi violentes des deux côtés. Arminius ne remporta pas une véritable victoire ; mais son adversaire lui abandonna le champ de bataille. Marobod, paraissant ainsi avoir le dessous, perdit tous ses alliés et fut réduit à ses seules forces. Lorsqu'il demanda l'aide des Romains contre ses compatriotes plus puissants que lui, Tibère lui rappela quelle avait été sa conduite après la défaite de Varus, et lui répondit que les Romains voulaient rester neutres à leur tour. Sa fin approchait. L'année suivante (18), il fut détrôné par un prince des Gothones, Catualda, qu'il avait offensé personnellement et qui s'était séparé de lui avec les autres Suèves établis hors de la Bohême. Abandonné des siens, il se réfugia chez les Romains qui le laissèrent en liberté sur sa demande, et il mourut longtemps après à Ravenne, pensionnaire de l'empire.

Fin d'Arminius. — Ainsi les adversaires et les rivaux d'Arminius avaient disparu ; toute la nation germanique avait les yeux fixés sur lui. Mais cette grandeur lui fut dangereuse et fatale. Ses compatriotes, sa tribu même, lui reprochèrent de marcher sur les traces de Marobod et de vouloir être non seulement le premier, mais encore le maître et le roi des Germains. Cette accusation était-elle fondée ? Si elle l'était, Arminius avait-il raison dans ses projets ? Nous ne pouvons pas le dire. Une guerre civile éclata entre lui et les défenseurs de la liberté du peuple ; deux ans après l'exil de Marobod il tomba, comme César, assassiné par les nobles républicains qui l'entouraient. Sa femme Thusnelda, son fils Thumelicus, né en prison et qu'il n'avait jamais vu, figurèrent au triomphe

de Germanicus (26 mai 17); ils étaient enchaînés avec les autres Germains de marque, et furent conduits avec eux au Capitole. On donna au vieux Segestes, pour le récompenser de sa fidélité envers les Romains, une place d'honneur, d'où il put voir sa fille et son petit-fils traînés en prison. Tous deux moururent dans l'empire romain; Marobod rencontra dans son exil de Ravenne l'épouse et le fils de son adversaire.

Tibère avait compris, lorsqu'il rappela Germanicus, qu'il n'était pas nécessaire de combattre les Germains et qu'ils se chargeraient eux-mêmes d'accomplir l'œuvre que Rome voulait exécuter; il connaissait bien ses ennemis et l'histoire lui a donné raison sur ce point. Mais à l'homme magnanime, qui avait délivré pour vingt-six ans sa patrie de la domination romaine, qui avait combattu pendant dix-sept ans comme général et comme soldat pour la liberté reconquise, et qui avait sacrifié à son pays non seulement son corps et sa vie, mais encore sa femme et son enfant, pour mourir assassiné à trente-sept ans : à ce grand homme, son peuple a donné tout ce qu'il pouvait lui donner, un souvenir éternel dans les chants des héros[1].

1. [Allusion aux trois drames que le poète saxon Klopstock a consacrés à Arminius.]

CHAPITRE II

L'ESPAGNE

Soumission définitive du pays. — Les vicissitudes de la politique extérieure ont amené les Romains à occuper fortement la péninsule pyrénéenne beaucoup plus tôt que toute autre contrée d'outre-mer et à y établir en permanence un double commandement militaire. Il faut dire aussi que la République ne s'était pas bornée là, comme en Gaule et en Illyricum, à soumettre les côtes de la mer italique ; dès le début de la guerre, elle avait projeté, à l'exemple des Barca, la conquête de toute la presqu'île. Depuis qu'ils s'intitulaient les maîtres de l'Espagne, les Romains avaient dû combattre les Lusitaniens (Portugal et Estramadure) ; c'est contre eux que la « province ultérieure » avait été organisée, en même temps que la « province citérieure ». Les Callaeci (Galicie), de leur côté, avaient été soumis un siècle avant la bataille d'Actium ; peu d'années avant cette même bataille, César, le futur dictateur, avait porté les armes romaines jusqu'à Brigantium (La Corogne), et rattaché étroitement cette région à la province ultérieure. Depuis la mort de César jusqu'au principat d'Auguste, le nord de l'Espagne fut continuellement troublé ; il n'y eut pas moins de six proconsuls qui, dans ce court espace de temps, conquirent les honneurs du triomphe, et c'est peut-être à cette époque que l'on soumit définitivement le versant méridional des Pyré-

nées [1]. Les campagnes dirigées contre les Aquitains, tribus de même race, qui habitaient au nord de la chaîne, datent du même temps, et la dernière d'entre elles se termina par une victoire en l'an 727 = 27.

Lors de la réorganisation du gouvernement, en 727 = 27, la péninsule devint une province impériale ; on y prévoyait d'importantes opérations militaires, et la région avait besoin d'une garnison permanente. Le tiers méridional de la province ultérieure, depuis appelée Bétique du nom du fleuve Baetis (Guadalquivir), fut bientôt rendu à l'administration sénatoriale [2] ; mais l'administration impériale fut toujours conservée dans presque toute la péninsule, c'est-à-dire dans la plus grande partie de la province ultérieure, Lusitanie et Callécie [3] et dans toute la province cité-

1. Exception faite du triomphe tout politique de Lepidus, les six triomphateurs d'Espagne furent : en 718 = 36 Cn. Domitius Calvinus (consul en 714 = 40); en 720 = 34 C. Norbanus Flaccus (consul en 716 = 38); entre 720 = 34 et 725 = 29 L. Marcius Philippus (consul en 716 = 38) et Appius Claudius Pulcher (consul en 716 = 38) ; en 726 = 28 C. Calvisius Sabinus (consul en 715 = 39) ; en 728 = 26 Sextus Appuleius (consul en 725 = 29). Les historiens (cf. Dion., XLVI, 42) ne citent que la victoire remportée par Calvinus sur les Cerretani (près de Puycerda, dans les Pyrénées orientales). Voir aussi Velleius, II, 78, et la monnaie de Sabinus avec *Osca* : Eckhel (*Doct. num. veter.*, IV, 203).

2. Comme Augusta Emerita de Lusitanie n'est devenue colonie qu'en l'année 729 = 25 (Dion, LIII, 26) et qu'elle n'a guère pu être omise dans la liste des provinces où Auguste a fondé des colonies (*Mon. d'Ancyr.*, p. 119, cf. p. 222), il faut admettre que la séparation de la Lusitanie et de l'Hispania ulterior n'a eu lieu qu'après la guerre des Cantabres.

3. Non seulement le pays des Callaeci fut séparé de la Provincia Ulterior, mais encore il doit avoir été rattaché à la Lusitanie pendant les premières années du règne d'Auguste; de même l'Asturie a fait sans doute d'abord partie de cette

rieure. Aussitôt après l'établissement du nouvel ordre de choses, Auguste se rendit lui-même en Espagne ; il y resta deux ans, 728-729 = 26-25, pour surveiller l'organisation du pays et pour diriger l'occupation des régions encore insoumises. Il s'était établi à Tarraco ; le siège du gouvernement de la province citérieure fut alors transporté de Carthagène dans cette ville, qui donna ensuite son nom à la province. D'une part on crut nécessaire de ne pas éloigner de la côte le siège du gouvernement ; d'autre part, la nouvelle capitale commandait le bassin de l'Ebre et les communications avec le nord-ouest des Pyrénées. La lutte contre les Astures (provinces d'Asturie et de Léon), surtout contre les Cantabres (pays basque et province de Santander) qui résistaient avec acharnement dans leurs montagnes et pillaient les tribus voisines, dura huit ans, avec des interruptions que les Romains appelaient des victoires : elle fut difficile et périlleuse ; enfin Agrippa réussit à détruire les villes situées sur la montagne et à transporter les habitants dans les plaines, ce qui mit fin à toute résistance ouverte.

Organisation militaire du nord-ouest. — Auguste prétend qu'à son époque la côte de l'Océan depuis

même province ; sans quoi l'on ne peut pas comprendre le récit de Dion (LIV, 5). T. Carisius, le fondateur d'Emerita, est évidemment le gouverneur de Lusitanie ; C. Furnius, celui de la Tarraconaise. D'ailleurs le récit parallèle de Florus (II, 33) s'accorde avec cette interprétation : car les *Drigaecini* des manuscrits sont certainement les Βριγαικινοί, que Ptolémée (II, 6, 29) nomme parmi les Astures. C'est pourquoi Agrippa réunit, dans les mesures du cadastre, la Lusitanie avec l'Asturie et le pays des Callaeci (Pline, IV, 22, 118) ; et Strabon rapporte que les Callaeci s'appelaient autrefois Lusitaniens (III, 4, 20, p. 166) ; il remarque aussi que les frontières des provinces espagnoles étaient indécises (III, 4, 19, p. 166).

Cadix jusqu'aux bouches de l'Elbe obéissait aux Romains ; mais dans toute cette contrée la soumission était mal supportée et peu sûre. Le nord-ouest de l'Espagne ne semble pas avoir été réellement pacifié de longtemps, puisque, sous Néron, il est question de campagnes contre les Astures. L'occupation du pays, telle qu'Auguste l'a organisée, est un aveu plus clair encore de la situation. La région des Callaeci fut séparée de la Lusitanie et rattachée à la Tarraconaise, afin que le commandement supérieur du nord de l'Espagne fût concentré dans une seule main. Non seulement cette province fut la seule des contrées n'ayant pas d'ennemis sur leur frontière qui garda un commandement militaire et des légions, mais encore Auguste n'y établit pas moins de trois légions [1], deux pour l'Asturie, une pour le pays des

1. Ces trois légions étaient la IV[a] *Macedonica*, la VI[a] *Victrix*, la X[a] *Gemina*. La première fut transportée sur le Rhin, lorsque l'expédition de Claude en Bretagne nécessita des déplacements de troupes. Les deux autres furent employées plusieurs fois hors de l'Espagne; mais au commencement du règne de Vespasien, elles se trouvaient encore dans leurs anciennes garnisons, et avec elles, au lieu de la IV[a], la I[a] *Adjutrix*, nouvellement constituée par Galba (Tacite, *Hist.*, I, 44). Elles furent envoyées toutes les trois sur le Rhin au moment de la guerre des Bataves, et il n'en revint en Espagne qu'une seule. En l'année 88, il y avait encore en Espagne plusieurs légions (Pline, *Panégyr. de Trajan,* 14; cf. *Hermes,* III, 118); l'une d'entre elles est certainement la VII[a] *Gemina,* qui y tenait déjà garnison avant l'année 79 (*Corp. Insc. Latin.*, II, 2477); une seconde doit être l'une des trois légions déjà citées, probablement la I[a] *Adjutrix.* Peu de temps après l'année 88 cette légion prit part aux guerres que Domitien fit sur le Danube; à l'époque de Trajan, elle se trouve dans la Haute-Germanie, ce qui tendrait à prouver qu'elle était une des légions qui en 88 furent enlevées d'Espagne pour être conduites sur le Rhin. Il n'y avait aucune légion en Lusitanie.

Cantabres ; et cette garnison ne fut pas diminuée, malgré les échecs militaires de Germanie et d'Illyricum. Le quartier général fut établi entre l'ancienne métropole de l'Asturie, Lancia, et la nouvelle, Asturica Augusta (Astorga), dans le pays de Léon, qui doit son nom à cette circonstance. A cette forte occupation du nord-ouest correspond sans doute la construction de routes importantes dans les premiers temps de l'empire ; pourtant, comme nous ne connaissons pas la disposition des troupes en Espagne au temps d'Auguste, nous ne pouvons pas nous rendre compte en détail des rapports qui existaient entre les routes et les garnisons. Ainsi Tibère et Auguste ont fait communiquer la capitale du pays des Callaeci, Bracara (Braga), non seulement avec Asturica, c'est-à-dire avec le quartier général, mais encore avec les villes situées au nord, au nord-est et au sud. Tibère agit de même dans le pays des Vascons et dans celui des Cantabres [1]. Peu à peu le corps d'occupation fut diminué : une des légions fut envoyée ailleurs sous Claude, une autre sous Néron. Mais ces légions n'étaient considérées que comme détachées, et la garnison espagnole, au commencement du règne de Vespasien, était encore aussi forte qu'auparavant ; ce sont précisément les Flaviens qui l'ont réduite, Ves-

1. Le camp de la légion cantabrique devait se trouver auprès de Pisoraca (Herrera, près de Pisuerga, entre Palencia et Santander), la seule localité qui soit nommée dans les inscriptions de Tibère et de Néron, comme le point de départ d'une route impériale ; de même que le camp des légions d'Asturie se trouvait près de Léon. D'Augustobriga (à l'ouest de Saragosse) et de Complutum (Alcalá de Henares au nord de Madrid) partirent plusieurs routes impériales, non point parce que ces villes étaient importantes, mais parce qu'elles avaient des garnisons.

pasien à deux légions, Domitien à une seule. Depuis cette époque jusqu'à Dioclétien, il n'y eut en Espagne qu'une seule légion, la VII[e] *Gemina*, et quelques contingents auxiliaires.

Aucune province n'a été, pendant tout l'empire, aussi peu troublée par les guerres extérieures et intestines que ce pays de l'extrême-ouest. Tandis que les commandements militaires ressemblaient à autant de partis rivaux, l'armée d'Espagne n'a joué sous ce rapport qu'un rôle secondaire : ce fut seulement pour ne pas abandonner son collègue que Galba prit part à la guerre civile, et, s'il est monté sur le trône, c'est par un pur hasard. La garnison du nord-ouest de la péninsule, même après la dernière réduction qu'elle avait subie, était restée relativement forte. On peut en conclure qu'au II[e] et au III[e] siècle cette région n'était pas encore complètement soumise; mais on ne peut donner aucune idée précise des opérations auxquelles fut employée la légion d'Espagne dans la province qu'elle occupait.

Les Romains s'étaient aidés de vaisseaux de guerre pour lutter contre les Cantabres; plus tard ils n'eurent aucune raison d'établir dans ce pays une station navale.

C'est seulement après Dioclétien qu'on retira de la péninsule hispanique, comme des péninsules italique et gréco-macédonienne, toute garnison permanente.

Invasions des Maures. — Lorsque nous exposerons l'histoire des provinces africaines, nous raconterons plus longuement comment, dès le début du second siècle, la Bétique fut désolée par les Maures, les Pirates du Riff, qui habitaient la côte opposée. Mais ce fait nous permet déjà d'expliquer pourquoi, dans une province sénatoriale, où d'habitude il n'y a pas de troupes impériales, la villa d'Italica (près de

Séville) était exceptionnellement occupée par un détachement de la légion de Léon[1]. C'était surtout au gouverneur militaire de la province de Tanger qu'incombait le devoir de protéger, contre ces invasions, les riches contrées de l'Espagne méridionale. Il arriva pourtant que des villes comme Italica et Singili (non loin d'Antequera) furent assiégées par des pirates.

Introduction du droit de cité italique. — Si la République avait travaillé quelque part à la romanisation de l'Occident, cette œuvre de l'Empire qui est un fait d'histoire universelle, c'était bien en Espagne. Les relations pacifiques continuèrent ce que la conquête avait commencé; la monnaie d'argent romaine a pénétré en Espagne longtemps avant d'avoir cours partout hors de l'Italie; les mines, la culture de la vigne et de l'olivier, le commerce provoquèrent sur la côte, notamment au sud-ouest, une importation considérable d'éléments italiens. Carthagène, la création des Barcas, qui avait été, depuis sa fondation jusqu'à l'époque d'Auguste, la capitale de cette partie de la province et la première place de commerce de l'Espagne, contenait déjà, au VII[e] siècle, une nombreuse population romaine; Carteia, bâtie une génération avant les Gracques, en face de la moderne Gibraltar, est la première commune d'outre-mer qui ait eu des habitants d'origine romaine; Gadès (aujourd'hui Cadix), l'ancienne et illustre sœur de Carthage, fut la première ville étrangère située hors de l'Italie, où pénétrèrent le droit romain et la langue romaine. Sur la plus grande partie de la côte méditerranéenne les civilisations indigène et phénicienne s'étaient déjà

1. Il faut noter aussi que la même légion a combattu en Numidie, quoique temporairement et sous la forme d'un détachement.



effacées devant les mœurs et les coutumes du peuple roi; sous l'Empire, aucune province ne fut romanisée par le gouvernement avec autant d'énergie que l'Espagne. Et d'abord, dans la partie méridionale de la Bétique, entre le fleuve Bétis et la mer, César, sous la République, puis Auguste, en 739 et 740 = 15 et 14, avaient accordé à toute une série de villes le plein droit de cité romaine; ces villes ne se trouvaient pas sur la côte, mais surtout dans l'intérieur des terres : en tête il faut citer Hispalis (Séville) et Corduba (Cordoue), qui jouissaient du droit de colonies, Italica (près de Séville) et Gadès (Cadix) du droit de municipes. Dans le sud de la Lusitanie se trouvait aussi une suite de villes possédant les mêmes droits, notamment Olisipo (Lisbonne), Pax Julia (Beja), et la colonie de vétérans Emerita (Mérida), fondée par Auguste pendant son séjour en Espagne, capitale de la province. Dans la Tarraconaise, c'est surtout sur la côte que l'on rencontre des cités, Carthagène, Ilici (Elche), Valentia, Dertosa (Tortose), Tarraco, Barcino (Barcelone); dans l'intérieur des terres il n'y a que la colonie de Caesaraugusta (Saragosse), dans la vallée de l'Ebre. Sous Auguste, on ne comptait en Espagne que cinquante villes jouissant du plein droit de cité; cinquante avaient déjà obtenu le droit latin, et leur administration intérieure ressemblait à celle des cités romaines. Quant aux autres, l'empereur Vespasien, lorsqu'il fit, en l'an 74, le recensement général de l'empire, leur accorda le droit communal latin; mais, ni alors, ni même sous les meilleurs empereurs, le droit de cité ne fut beaucoup plus étendu qu'il l'avait été sous Auguste [1]; surtout, probablement, parce que

1. Josèphe (*Contra Apion.*, II, 4) prétend que « les Ibères reçurent le nom de Romains »; mais cette phrase ne peut se

les citoyens romains de l'empire étaient seuls admis à servir dans les légions.

Romanisation des Ibères. — Il n'est jamais question, dans l'histoire de l'époque impériale, de la population indigène de l'Espagne, qui était, en partie, mélangée avec des colons italiens, en partie initiée aux mœurs et au langage romains. Ces peuples, dont les débris et la langue se sont conservés jusqu'à nos jours dans les montagnes de Vizcaya, de Guipuzcoa et de Navarre, ont très probablement occupé jadis toute la péninsule, comme les Berbères ont peuplé toute l'Afrique septentrionale. Leur idiome, essentiellement distinct des langues indo-germaniques, et dépourvu de flexions comme celui des Finnois et des Mongols, indique que leur origine est absolument indépendante de la nôtre; les monuments les plus importants qu'ils nous ont laissés, leurs monnaies, s'étendent, au premier siècle de la suprématie romaine en Espagne, sur toute la péninsule, exception faite de la côte méridionale depuis Cadix jusqu'à Grenade, où dominait encore la langue phénicienne, et du territoire compris entre l'embouchure du Tage au sud et les sources de l'Èbre à l'est, qui était alors vraisemblablement indépendant et certainement très peu civilisé. On trouve, il est vrai, dans ce pays des Ibères, deux écritures qui diffèrent entre elles, celle de l'Espagne méridionale et celle de la province septentrionale; mais il n'en est pas moins vrai non plus que ce sont deux familles d'une seule et même race. L'émigration phénicienne a été renfermée dans des limites plus étroites encore qu'en Afrique et le

rapporter qu'à la mesure par laquelle Vespasien leur concéda le droit latin; c'est une expression incorrecte d'un auteur étranger.

mélange des Ibères avec les Celtes n'a pas modifié sensiblement la marche uniforme du développement national.

Les conflits des Romains avec les Ibères datent surtout de l'époque républicaine et ont été exposés plus haut. Après les derniers combats, qui furent livrés, ainsi que nous l'avons dit, sous les premiers Césars, les Ibères disparaissent complètement. Les renseignements qui nous sont parvenus ne nous permettent pas de dire dans quelle mesure ils ont subi, à l'époque impériale, l'influence de la civilisation romaine. Leurs relations avec leurs maîtres étrangers les ont obligés à se servir de la langue latine, il n'est pas besoin de le prouver; mais, de plus, leur langue et leur écriture, sous l'influence de Rome, cessent d'être employées officiellement, même dans l'intérieur des communes. Déjà, au dernier siècle de la République, le monnayage national, autrefois si répandu, avait été presque complètement abandonné; de l'époque impériale, il ne reste aucune monnaie de ville espagnole, dont la légende ne soit pas latine [1].

Comme les mœurs des Romains, leur langue avait aussi pénétré profondément chez les Espagnols qui ne jouissaient pas du droit de cité italique et le gouvernement favorisait la romanisation du pays [2]. Lors-

1. Le monument le plus récent de la langue nationale que l'on puisse dater avec certitude est une monnaie d'Osicerda, imitant les deniers frappés pendant l'expédition de César en Gaule, et qui portaient un éléphant; on y lit une légende latine et ibérique (Zobel, *Estudio histórico de la moneda antigua española*, II, 11). Parmi les inscriptions rédigées entièrement ou partiellement dans la langue du pays, on pourrait en trouver quelques-unes de date plus récente, mais il n'est même pas vraisemblable qu'aucune d'entre elles soit officielle.

2. Il y eut une époque où les communes de droit pérégrin durent demander au sénat l'autorisation d'employer la langue

qu'Auguste mourut, la langue et les mœurs romaines dominaient en Andalousie, à Grenade, à Murcie, à Valence, dans la Catalogne et dans l'Aragon ; la cause principale en était, non pas l'introduction de nouveaux colons, mais la romanisation du pays. L'édit de Vespasien, dont nous avons parlé plus haut, ne permettait l'usage de la langue indigène que pour les relations privées ; son existence actuelle prouve qu'elle y a été toujours employée. Si elle est aujourd'hui renfermée dans des montagnes que les Goths ni les Arabes n'ont jamais occupées, à l'époque romaine elle s'étendait certainement sur une grande partie de la péninsule, surtout dans le nord-ouest. Cependant l'Espagne fut romanisée bien plus tôt et bien plus fortement que l'Afrique. On trouve en Afrique un certain nombre de monuments, datant de l'époque impériale, avec des inscriptions en langue indigène ; en Espagne on peut à peine en citer quelques-uns. De plus, la langue berbère règne encore aujourd'hui dans la moitié de l'Afrique septentrionale, tandis que celle des Ibères ne se parle que dans les vallées étroites du pays basque. Il ne pouvait guère en être autrement ; car, d'une part, la civilisation

latine comme langue commerciale, mais il n'en fut plus ainsi sous l'empire. Ce fut vraisemblablement le contraire qui arriva souvent en Espagne : par exemple, on accorda le droit de monnayage à la condition que les légendes seraient écrites en latin. On désignait même par des mots latins des édifices publics construits par des indigènes, comme le prouve une inscription d'Ilipa en Andalousie (*Corp. Insc. lat.*, II, 1087) *Urchail*, *Atilta f(ilius)*, *Chilasurgun portas fornic(es) aedificand(a) curavit de s(ua) p(ecunia)*. Le port de la toge était permis à ceux qui n'étaient pas Romains et considéré comme un signe de loyale soumission : Strabon le remarque à propos de la Tarraconensis togata, et la conduite d'Agricola en Bretagne le confirme (Tac., *Agric.*, 21).

romaine pénétra en Espagne plus tôt et plus profondément qu'en Afrique; de l'autre, les Ibères n'avaient pas derrière eux, comme les Berbères, une réserve de tribus restées libres.

Communautés politiques en Espagne. — L'organisation intérieure des Ibères ne paraît pas avoir différé essentiellement de celle des Gaulois. Primitivement l'Espagne se divisait en tribus, comme le pays que les Celtes occupaient de chaque côté des Alpes; il est difficile, en effet, de trouver une différence essentielle entre les Vaccaei et les Cantabres d'une part, les Cénomans de la Transpadane et les Rèmes de la Belgique, de l'autre. Les monnaies espagnoles, frappées dans les premières années de la domination romaine, où l'on trouve mentionnées, non pas des villes, mais des tribus, non pas Tarraco, mais les Cessetani, non pas Sagonte, mais les Arsensi, prouvent, aussi bien que l'histoire des guerres de cette époque, qu'il y avait aussi en Espagne de grandes confédérations de tribus. Après leur victoire, les Romains ne traitèrent pas partout ces confédérations de la même manière. Les tribus de la Transalpine conservèrent, sous la domination romaine, leur caractère politique; les tribus de l'Espagne, au contraire, comme celles de la Cisalpine, ne furent plus que des divisions géographiques. Le district des Cénomans n'est pas autre chose qu'une expression générale pour désigner les territoires de Brixia, de Bergomum, etc; de même les Astures formaient vingt-deux communautés politiques indépendantes qui, suivant toute apparence, n'étaient pas plus unies en droit que les villes de Brixia et de Bergomum [1]. La province de Tarraco-

1. Les listes de noms espagnols données par Pline jettent un peu de lumière sur cette organisation curieuse, dont

naise comptait, sous Auguste, deux cent quatre-vingt-treize communautés de ce genre, au milieu du IIe siècle deux cent soixante-quinze.

Si les anciennes confédérations de tribus espagnoles furent dissoutes, ce n'est probablement pas que l'on regardât l'existence de la confédération des Vettones et de celle des Cantabres comme plus dangereuse pour l'unité de l'empire que celle des Séquanes et des Trévères : la différence de traitement provient seulement de ce que la conquête a été faite à une autre époque et dans d'autres circonstances. Les Romains avaient soumis le bassin du Guadalquivir un siècle et demi avant

Detlefsen a bien rendu compte (*Philologus*, XXXII, 606 et sq.). A la vérité, la terminologie est assez indécise. Les termes de *civitas*, *populus*, *gens*, sont particuliers aux communautés indépendantes; ils s'appliquent donc exactement à ces divisions: on dit par exemple les *X civitates* des Autrigons, les *XXII populi* des Astures, la *gens Zoelarum* (*Corp. Insc. Lat.*, II, 2633), qui est précisément un de ces vingt-deux *populi*. Le curieux document que nous possédons sur ces Zoelae (*ibid.*, 2633) nous apprend que cette *gens* se subdivisait en *gentilitates*, qui portaient elles aussi le nom de *gentes*, comme le prouve ce témoignage et d'autres avec lui (*Ephem. epigr.*, II, p. 243). On trouve aussi le terme de *civis* à propos d'un des *populi* cantabriques (*Eph. epigr.*, II, p. 243). Mais, pour la division plus considérable, qui formait primitivement l'unité politique, il n'y a pas d'autres noms que ces dénominations postérieures et incorrectes : ainsi, le mot *gens* est employé pour la désigner même dans le style technique (cf. *Corp. Insc. Lat.*, II, 4233 : *Intercal(iensis) ex gente Vaccaeorum*). Ce qui prouve que la constitution politique de l'Espagne reposait sur ces petits districts, et non sur les tribus, c'est autant la terminologie elle-même que le témoignage de Pline (III, 3, 18), qui oppose aux 293 localités indépendantes les *civitates contributae aliis*. On arrive aussi à la même conclusion si l'on compare le magistrat *at census accipiendos civitatium XXIII Vasconum et Vardulorum* (*Corp. Insc. Lat.*, VI, 1463), avec le *censor civitatis Remorum foederatae* (*ibid.*, XI, 1855, cf. 2607).

de s'établir sur les bords de la Loire et de la Seine; lorsqu'ils commencèrent à organiser l'Espagne, il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient détruit la confédération samnite. En Espagne domine l'esprit de l'ancienne république; en Gaule furent appliquées les idées plus modérées et plus libérales de César.

Les districts sans importance, qui devinrent après la chute des grandes confédérations les soutiens de l'unité politique, petites tribus ou peuplades, se changèrent, avec le temps, là comme partout ailleurs, en cités. Cette transformation, même en dehors des communautés jouissant du droit italique, commença sous la république, peut-être même avant la conquête romaine. Plus tard, lorsque Vespasien eut accordé le droit latin à tout le pays, elle devint générale ou presque générale [1]. En réalité, parmi les deux cent quatre-vingt-treize communautés que comprenait au temps d'Auguste la province de Tarraco, il y en avait cent quatorze qui n'étaient pas des cités; parmi les deux cent soixante-quinze du second siècle, il n'y en avait plus que vingt-sept.

1. Le droit latin ne convient qu'aux communautés organisées en cités; les communautés espagnoles, qui après Vespasien ne possédaient pas encore d'organisation de cette sorte, ou bien n'ont pas obtenu le droit latin, ou ont subi pour l'obtenir d'importantes modifications. Cette dernière hypothèse est peut-être plus vraisemblable. Dans les inscriptions postérieures à Vespasien, les *gentes* même portent des noms latins (*Corp. Insc. Lat.*, II, 2633, et *Eph. ep.*, II, 322); si l'on trouve quelques inscriptions de cette époque avec des noms indigènes, il faut toujours se demander si ce n'est pas simplement par suite de quelque négligence. Les indices d'une organisation non romaine sont relativement nombreux dans les inscriptions antérieures à Vespasien (*Corp. Insc. Lat.*, II, 172, 1953, 2633, 5048); je n'en ai relevé aucun dans les inscriptions qui sont certainement postérieures à cet empereur.

Levée des troupes. — Il y a peu à dire sur la place qui revient à l'Espagne dans l'administration générale du royaume. Les provinces espagnoles ont joué un rôle important dans la levée des troupes romaines. Les légions qui occupaient le pays y furent probablement recrutées, de préférence, dès le début du principat. Plus tard, lorsque la garnison eut été diminuée, et que, dans chaque province, la conscription fut de plus en plus destinée à ne pourvoir qu'aux besoins du pays, la Bétique, partageant en cela le sort de l'Italie, eut le bonheur — était-ce un bonheur ? — d'être totalement exempte de service militaire. La levée des contingents auxiliaires, qui se faisait surtout dans les pays où le développement des villes était peu avancé, porta très fortement sur la Lusitanie, la Callécie, l'Asturie, ainsi que sur tout le nord et le centre de l'Espagne. César avait composé d'Espagnols sa garde personnelle, et Auguste n'a recruté dans aucun des territoires qui lui étaient soumis, sauf la Belgique, plus de soldats qu'en Espagne.

Cette riche contrée a dû être, pour les finances de l'Empire, une des sources les plus sûres et les plus abondantes ; mais nous n'avons pas à ce sujet de renseignement plus précis.

Affaires et commerce. — Le soin avec lequel le gouvernement impérial s'occupa des routes de l'Espagne témoigne, dans une certaine mesure, de l'importance des affaires qui s'y traitaient. Entre les Pyrénées et Tarragone, on a trouvé des milliaires romains remontant aux dernières années de la République, que l'on ne rencontre dans aucune autre province de l'Occident. Nous avons déjà remarqué qu'Auguste et Tibère s'étaient surtout placés au point de vue militaire pour faire construire des routes en

Espagne ; mais celle qui aboutissait à Carthagène ne peut avoir été créée par Auguste que pour faciliter les relations commerciales. C'est également dans l'intérêt du commerce qu'il fit en partie réparer, en partie continuer la route impériale qui portait son nom [1]; elle était le prolongement de la grande voie qui suivait les côtes d'Italie et de Gaule. Après avoir franchi les Pyrénées au col de Puycerda, elle se dirigeait vers Tarraco, puis longeait la mer dans la direction de Valence et, au delà, presque jusqu'à l'embouchure du Jucar; de là, elle s'enfonçait dans l'intérieur des terres, gagnait la vallée du fleuve Bétis et traversait toute la Bétique, depuis l'arc d'Auguste qui en marquait la frontière et à partir duquel on recommençait à compter les distances jusqu'à l'embouchure du fleuve lui-même : elle reliait ainsi Rome à l'Océan. C'était la seule route impériale qu'il y eût en Espagne. Plus tard, le gouvernement ne s'est pas beaucoup occupé des routes de la province ; les communes, auxquelles le soin en fut ensuite entièrement abandonné, semblent, autant que nous pouvons en juger, avoir établi partout, sauf sur le haut plateau central, les communications nécessaires à l'agriculture.

Car l'Espagne, bien qu'elle soit montagneuse et qu'elle ne manque ni de steppes ni de déserts, est cependant un des pays les mieux dotés qui existent ; aux

1. Strabon (III, 4, 9, p. 160) nous indique quelle était la direction de la *via Augusta;* c'est à elle qu'appartiennent tous les milliaires qui portent ce nom, aussi bien ceux qui proviennent des environs de Lérida (*Corp. Insc. Lat.*, II, 4920-4928) que ceux qui ont été retrouvés entre Tarragone et Valence (*ibid.*, 4949-4954) et que ceux, plus nombreux encore, où se lit : *ab Iano Augusto, qui est ad Baetem*, ou *ab arcu, unde incipit Baetica, ad oceanum.*

fruits de la terre, qui y abondent, se joignent le vin, l'huile, les métaux. L'industrie du fer, le tissage de la laine et du lin y furent introduits de bonne heure. Lors des recensements qui eurent lieu sous Auguste, aucune cité romaine, sauf Padoue, ne comptait autant de gens riches que la ville espagnole de Gadès, avec ses grands négociants qui rayonnaient sur le monde entier. A cette richesse correspondaient le luxe et le raffinement des mœurs : les ballerines espagnoles étaient réputées, et les chansons de Gadès étaient aussi familières aux jeunes élégants de Rome que celles d'Alexandrie. La proximité de l'Italie, la facilité et le bon marché des transports par mer permirent, à cette époque, aux Espagnols des côtes méridionale et orientale d'apporter leurs riches produits sur le premier marché du monde. Rome n'a vraisemblablement entretenu avec aucune province de son Empire des relations commerciales aussi étendues ni aussi constantes qu'avec l'Espagne.

D'autres considérations confirment le fait que la civilisation romaine a pénétré dans ce pays plus tôt et plus profondément que partout ailleurs, notamment l'histoire de sa religion et de sa littérature.

Religion. — Il est vrai que dans les contrées qui, après la conquête, restèrent encore ibériques et que n'envahirent point les éléments étrangers, en Lusitanie, en Callécie, en Asturie, les divinités indigènes se sont maintenues, même sous l'Empire, dans leurs anciens sanctuaires, le plus souvent avec leurs noms étranges terminés en icus et en ecus, Endovellicus, Eaecus, Vagodonnaegus, etc., mais dans toute la Bétique, il ne s'est pas retrouvé un *ex-voto* qui n'aurait pu être dédié en Italie. La même remarque est vraie de la Tarraconaise ; il faut seulement signaler, dans la région du Douro supérieur, des traces isolées de

divinités celtiques [1]. L'influence de Rome sur la religion indigène ne fut nulle part aussi énergique.

Les Espagnols dans la littérature latine. — Cicéron ne cite les poètes latins de Cordoue que pour les critiquer et au siècle d'Auguste la littérature est encore une œuvre tout italienne, bien que certains écrivains de la province y aient participé, par exemple le savant bibliothécaire de l'empereur, le philologue Hyginus, qui était un esclave né en Espagne. Mais, à partir de cette époque, les Espagnols jouèrent, dans la littérature, le rôle sinon de maîtres, du moins de professeurs. Le Cordouan Marcus Porcius Latro, le modèle d'Ovide, son élève et son compatriote et ami d'enfance Annaeus Seneca, étaient plus jeunes qu'Horace de dix ans seulement, mais ils enseignèrent longtemps la rhétorique dans leur ville natale avant d'aller professer leur enseignement à Rome même ; ce furent eux qui substituèrent la rhétorique de l'école à l'éloquence libre et hardie de l'époque républicaine. Lorsque Porcius Latro eut à plaider un procès réel, il resta court au milieu de son exposition et ne put reprendre le fil de son discours que lorsqu'on eut transporté, par complaisance pour cet homme célèbre, le tribunal dans la salle d'école. Le fils de Sénèque, celui qui fut le ministre de Néron et le philosophe favori de son temps; son petit-fils, le poète de l'opposition, Lucain, ont une valeur littéraire douteuse, mais une valeur historique incontestable, qu'il faut rapporter en un certain sens à l'Espagne. Dans les

1. On a trouvé à Clunia une dédicace aux Mères (*Corp. Insc. Lat.*, II, 2776) — c'est le seul indice en Espagne de ce culte si répandu et si tenace chez les Celtes occidentaux, — et à Uxama une dédicace aux Lugoves (*ibid.*, 2818), divinité que l'on rencontre aussi chez les Celtes d'Aventicum.

premiers temps de l'Empire, deux autres enfants de la Bétique, Mela sous Claude, Columelle sous Néron, le premier par sa courte description de la terre, le second par sa peinture exacte des travaux champêtres, qui ne manque pas parfois de poésie, ont tenu un certain rang parmi les écrivains didactiques reconnus. Si l'on a exalté, comme célébrités littéraires, de l'époque de Domitien, à côté de Virgile, de Catulle et des trois étoiles de Cordoue, le poète Canius Rufus de Gadès, le philosophe Decianus d'Emerita et le rhéteur Valerius Licinianus de Bilbilis (Catalayud, près de Saragosse), la faute en est à un autre enfant de Bilbilis, Valerius Martialis [1], le plus fin et le plus ingénieux des poètes de son temps, mais aussi le plus vénal et le plus vide ; il faut, dans ces éloges, faire une grande part à l'exagération d'un compatriote. Pourtant, le fait seul d'avoir pu citer une telle pléiade d'écrivains prouve toute l'importance de l'élément espagnol dans la littérature de cette époque.

Mais la perle des écrivains latins d'Espagne est Marcus Fabius Quintilianus (35-95) de Calagurris, sur l'Èbre. Son père avait déjà exercé à Rome la profession de maître d'éloquence; lui-même y vint sous Galba, et acquit, sous Domitien, une situation considérable comme précepteur du neveu de l'empereur. Son manuel de rhétorique, et jusqu'à un certain point, d'histoire de

1. Voici les hémistiches (I, 61) : Vérone aime les chansons de son doux poète; Mantoue est fière de Virgile. Padoue s'honore d'être la patrie du grand Tite-Live, de Stella et de Flaccus. Les flots du Nil murmurent les louanges d'Apollodore ; Sulmo est remplie de la gloire d'Ovide. L'éloquente Cordoue célèbre les deux Sénèque et l'unique Lucain. La joyeuse Gadès se réjouit d'avoir donné le jour à Canius, Emerita à mon cher Decianus ; notre Bilbilis aussi s'enorgueillera de toi, Licinianus, et elle ne taira pas mon nom.

la littérature latine, est une des œuvres les plus utiles que l'antiquité romaine nous ait laissées : écrit avec un goût très fin et un jugement très sûr, il est simple dans la conception comme dans le style, érudit sans ennui, agréable sans effort ; il tranche nettement avec les ouvrages à la mode du temps, riches de mots et vides de pensées. S'il ne rendit pas meilleur le goût public, du moins il le modifia. — Plus tard l'influence des Espagnols disparut au milieu de la nullité générale.

Ce qu'il est surtout important, au point de vue historique, de signaler chez ces écrivains latins, c'est la facilité avec laquelle ils s'adaptèrent au développement littéraire de la mère-patrie. Sans doute Cicéron raille l'inhabileté et les provincialismes des Espagnols qui s'exerçaient à la poésie, et le latin de Latro était critiqué par le romain Messalla Corvinus, écrivain aussi distingué que correct ; après Auguste, il n'y a plus lieu à de tels reproches. Les rhéteurs gaulois, les grands écrivains ecclésiastiques d'Afrique, sont restés en quelque sorte des étrangers dans la littérature latine ; rien ni dans leur manière, ni dans leurs écrits n'autorise à faire ce reproche aux Sénèque et aux Martial. Quant au rhéteur de Calagurris, aucun Italien n'a plus aimé que lui la vraie littérature, n'a mieux compris ce qu'elle devait être.

CHAPITRE III

LES PROVINCES GAULOISES

La province du sud et Massalia. — Comme l'Espagne, le sud de la Gaule avait été soumis par les Romains dès l'époque républicaine; mais la domination romaine s'y était établie plus tard et moins complètement. Les deux provinces d'Espagne avaient été organisées au temps d'Hannibal; la province de Narbonne à l'époque des Gracques. Les Romains possédaient toute la péninsule espagnole; en Gaule, ils durent se contenter, jusqu'aux dernières années de la république, d'occuper la côte, et encore la moitié de la côte la moins considérable et la plus éloignée de l'Italie.

Ce n'est pas sans raison que la république avait donné à ses possessions le nom de Narbo (Narbonne) : la plus grande partie de la côte, depuis Montpellier jusqu'à Nice, appartenait à la ville de Massalia. Cette cité grecque était plutôt un État qu'une ville et sa puissance avait donné à l'alliance qu'elle avait contractée d'égale à égale avec Rome depuis plusieurs siècles, une importance que n'eurent jamais les traités signés par les Romains avec d'autres villes. Ceux-ci d'ailleurs protégeaient et défendaient ces Grecs leurs voisins, plus encore que les Grecs lointains de l'Orient. Les Massaliotes possédaient bien le bassin inférieur du Rhône jusqu'à Av. gnon, mais les peuplades liguriques et celtiques d

l'intérieur ne leur furent jamais soumises, et le camp permanent d'Aquae Sextiae, créé par les Romains à une journée de marche au nord de Massalia, était destiné à garder d'une façon constante la riche cité grecque. A l'issue de la guerre civile, — et ce ne fut pas une des moindres conséquences de cette guerre, — Massalia, qui avait été l'alliée la plus fidèle du gouvernement républicain légal, tomba avec lui. Elle ne garda ni son importance politique, ni son haut rang d'autrefois; elle resta bien une ville libre et une cité grecque, mais elle ne conserva de son ancienne liberté et de son caractère grec, que ce qui convenait à la situation modeste d'un chef-lieu de commune provinciale. Après la guerre civile, il n'est plus question de Massalia comme État politique : de même que Naples en Italie, elle ne fut plus en Gaule qu'un centre de civilisation et d'enseignement grecs.

La plus grande partie du pays qui fut plus tard la Narbonnaise ayant été soumise, pour la première fois alors, à l'administration immédiate de Rome, l'organisation en remonte, dans une certaine mesure, à cette époque.

Derniers combats dans les trois Gaules. — Nous avons exposé dans un autre volume la conquête du reste de la Gaule. Avant la guerre des Gaules, la domination romaine s'étendait à peu près jusqu'à Toulouse, Vienne et Genève; après cette guerre, elle eut pour limites le Rhin dans tout son cours et les côtes de l'Océan Atlantique au nord et à l'ouest. Sans doute la soumission était loin d'être complète; peut-être même au nord-ouest était-elle aussi superficielle qu'en Bretagne. Nous n'avons guère de détails sur l'achèvement de la conquête qu'en ce qui concerne les peuplades gauloises de race ibérique. Les Ibères n'occupaient pas seulement le versant méridional des



Pyrénées : ils s'étendaient au nord de la chaîne dans le Béarn, la Gascogne, le Languedoc occidental[1]. De plus, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, lorsque les Romains livrèrent leurs dernières batailles dans le nord-ouest de l'Espagne, ils durent également combattre sur le versant septentrional des Pyrénées. Cette guerre, qui n'était pas sans avoir des rapports avec celle d'Espagne, fut conduite en 716 = 38 avant J.-C. par Agrippa, puis par Marcus Valerius Messalla, le célèbre protecteur des poètes romains, qui, en 726 = 28 ou 727 = 27, à peu près au moment de la guerre des Cantabres, vainquit les Aquitains en bataille rangée dans l'ancien territoire romain, non loin de Narbonne. Quant aux Celtes, on ne signale que la défaite qu'ils infligèrent aux Morins de Picardie, peu de temps avant la bataille d'Actium ; et, lors même que, pendant les vingt ans que dura sans interruption la guerre civile, les historiens auraient perdu de vue les événements de Gaule relativement insignifiants, l'absence de tout triomphe nous prouverait qu'on ne fit à cette époque dans le pays des Celtes aucune expédition militaire de quelque importance.

1. Il est indubitable que la région où l'on trouve des monnaies ibériques s'étend au nord des Pyrénées, quoique les légendes qui se lisent sur des monnaies de Perpignan et de Narbonne, par exemple, n'aient pas été expliquées avec certitude. Comme l'autorisation romaine était nécessaire pour frapper ces monnaies, on peut se demander si, avant la fondation de Narbo (634 de Rome), cette partie de ce qui fut plus tard la Narbonnaise ne dépendait pas du gouverneur de l'Espagne citérieure. En Aquitaine, il n'y a pas de monnaies portant des légendes ibériques, pas plus que dans le nord-ouest de l'Espagne ; c'est probablement parce que la domination romaine, qui surveillait tout ce monnayage, ne s'étendait pas sur ces territoires à l'époque où il fonctionnait, c'est-à-dire jusqu'à la guerre de Numance.

Insurrections. — Plus tard, pendant le long principat d'Auguste, pendant la crise dangereuse des guerres de Germanie, les peuplades gauloises restèrent soumises. Le gouvernement impérial avait compris d'ailleurs, comme les patriotes germains, nous l'avons vu plus haut, qu'un succès décisif et qu'une invasion germanique en Gaule provoqueraient un soulèvement des Gaulois contre Rome ; ce qui prouve que la domination étrangère n'était pas encore solidement établie dans ce pays.

Une insurrection véritable eut lieu sous Tibère en l'année 21 ; la noblesse celtique forma une vaste conjuration pour renverser la suprématie romaine. Le soulèvement éclata trop tôt, dans le bassin inférieur de la Loire, parmi les tribus peu importantes des Turons et des Andécaves ; on fit aussitôt marcher contre les insurgés non seulement la petite garnison de Lyon, mais encore une partie de l'armée du Rhin. Bientôt les peuplades les plus considérables se joignirent aux rebelles : les Trévères, sous la conduite de Julius Florus, se jetèrent par bandes dans les Ardennes ; tout près de Lyon, les Éduens et les Séquanes se soulevèrent à la voix de Julius Sacrovir. Les légions triomphèrent sans peine de la révolte ; il n'en est pas moins vrai que ce soulèvement, auquel les Germains ne prirent aucune part, témoignait de la haine encore vivace des Gaulois et surtout de la noblesse contre les dominateurs étrangers. Le poids des impôts et le manque d'argent, qu'on allégua comme causes de l'insurrection, ont sans doute accru cette haine, mais elle existait déjà.

Apaisement progressif de la Gaule. — C'était un uccès pour Rome d'avoir conquis la Gaule ; mais ce ui fut un succès plus grand encore, ce fut d'y être estée. Vercingétorix n'eut pas de successeur, et pour-

tant il ne manquait pas d'hommes, nous l'avons vu, qui auraient volontiers suivi ses traces. L'empire arriva à ce résultat, à la fois en effrayant les Gaulois et en gagnant leurs sympathies, on peut dire aussi en les divisant.

La puissance et la proximité de l'armée du Rhin furent sans contredit le premier et le plus efficace des moyens que l'on employa pour tenir les Gaulois dans la crainte du maître, et si le contingent de cette armée resta le même pendant tout le siècle qui suivit, comme nous le verrons plus loin, ce fut autant pour assurer l'obéissance des sujets gaulois que pour surveiller leurs voisins de la Germanie, qui n'étaient plus alors très redoutables. L'absence, même temporaire, de ces troupes suffisait pour compromettre la domination romaine, non point parce que les Germains pouvaient passer le Rhin, mais parce que les Gaulois étaient tout prêts à se soulever contre les Romains. L'insurrection qui éclata après la mort de Néron le prouve clairement, quelque peu de consistance qu'elle ait eu : dès que les troupes furent parties pour l'Italie, afin d'y porter leur général au pouvoir, l'indépendance de l'empire gaulois fut proclamée à Trèves et les soldats romains restés dans le pays durent lui jurer fidélité.

Mais bien que la domination romaine, en Gaule comme partout, s'appuyât essentiellement sur la supériorité militaire que donnent des troupes régulières et bien exercées en face d'une multitude indisciplinée, elle ne reposait cependant pas uniquement sur elle. Là aussi, la politique de division fut appliquée avec succès. Les Celtes ne possédaient pas la Gaule tout entière; non seulement les Ibères étaient solidement établis dans le sud, mais encore des tribus germaniques occupaient les bords du Rhin en nombre considérable,

et leur bravoure militaire leur donnait plus d'importance encore que leur nombre. Le gouvernement impérial sut très habilement nourrir et utiliser les rivalités qui existaient entre les Celtes et les Germains de la rive gauche du Rhin.

Pourtant il obtint encore plus de résultats par la politique de fusion et de conciliation. Nous examinerons plus loin en détail les mesures qui furent prises à cet effet. On laissa subsister l'organisation par tribus, et l'on accorda même aux Gaulois une sorte de représentation nationale; au contraire, on combattit l'antique religion, mais avec ménagement; la langue latine devint obligatoire tout de suite; la nouvelle religion impériale fut mélangée à l'institution de la représentation nationale; surtout on procéda à la romanisation du pays sans dureté, avec lenteur et patience, si bien que la domination romaine cessa d'être dans le pays des Celtes une domination étrangère, du moment que les Celtes eux-mêmes devinrent et voulurent être des Romains.

Les événements qui suivirent la mort de Néron, et dont nous avons déjà parlé, nous indiquent combien cette politique avait porté ses fruits un siècle après la conquête de la Gaule par les Romains. Dans leur ensemble, ces événements appartiennent les uns à l'histoire de l'empire romain, les autres à l'histoire des rapports de cet empire avec les Germains; mais à cause de leur signification même, il faut les citer ici. La chute de la dynastie julio-claudienne fut provoquée par un noble celte et précédée d'une insurrection celtique; mais ce ne fut pas là un soulèvement contre la domination étrangère, comme l'avait été la révolte de Vercingétorix ou celle de Sacrovir : le but était non pas de détruire, mais de transformer le régime impérial. Vindex se vantait de descendre d'un

bâtard de César et comptait cet honneur parmi les titres de noblesse de sa famille; cela indique nettement le caractère à la fois national et romain de l'insurrection dont il était le chef. Quelques mois plus tard, il est vrai, lorsque les troupes romaines d'origine germanique, qui avaient fait défection, aidées des Germains restés libres, eurent triomphé pour un moment de l'armée du Rhin, certaines tribus celtiques proclamèrent l'indépendance de leur nation; mais cette tentative échoua misérablement, non pas parce que le gouvernement intervint, mais parce que la grande majorité des tribus celtiques ne pouvait pas vouloir et ne voulut pas en effet abandonner les Romains. Si l'on réfléchit, d'autre part, que les nobles qui dirigeaient la révolte portaient des noms romains, que les monnaies de l'insurrection reçurent des légendes latines, et qu'en tout on ne fit que copier l'organisation romaine, on comprendra qu'en 70 ap. J.-C. la nation celtique n'était plus capable de secouer le joug étranger, d'abord parce qu'il n'y avait plus de nation celtique, et aussi parce que la suprématie romaine était considérée comme un joug assurément, dans certains cas, mais non comme une domination étrangère. Si la même occasion s'était présentée aux Celtes à l'époque de la bataille de Philippes ou sous Tibère, la révolte ne se serait pas terminée autrement, mais il aurait fallu la noyer dans le sang; en 70 elle s'envola en poussière.

Quelques dizaines d'années après ces crises périlleuses l'armée du Rhin fut considérablement diminuée; il était donc prouvé que la majorité des Gaulois ne songeait plus à se séparer des Italiens, et que les quatre générations qui s'étaient succédé depuis la conquête avaient accompli leur œuvre.

Désormais ce qui se passe en Gaule appartient à

l'histoire intérieure de l'empire. Quand il menaça de se disloquer, l'Occident comme l'Orient se sépara pour un temps du centre de l'empire ; mais la création de l'État indépendant de Postumus fut le produit de la nécessité, non d'un libre choix. La séparation même était purement factice : les empereurs qui gouvernèrent la Gaule, la Bretagne et l'Espagne ne prétendirent-ils pas, comme leurs adversaires d'Italie, à l'empire universel? Sans doute il restait des traces du vieux caractère de la nation celtique et de son antique indocilité. Saint Hilaire, évêque de Poitiers et Gaulois lui-même, déplore l'arrogance de ses compatriotes, et les dernières biographies impériales nous représentent les Gaulois comme opiniâtres, indociles et prêts à se révolter, si bien que le gouvernement devait se montrer très ferme à leur égard. Mais nulle part moins qu'en Gaule, on ne voulait, pendant les derniers siècles, se détacher de l'empire ou renoncer à la nationalité romaine, si tant est qu'il y eût alors une nationalité romaine. Au contraire, c'est le développement de la civilisation gallo-romaine, dont César et Auguste avaient jeté les fondements, qui remplit la fin de l'époque romaine aussi bien que le moyen âge et les temps modernes.

Organisation des trois Gaules. — L'organisation de la Gaule est l'œuvre d'Auguste. Dans l'essai de réglementation impériale qui suivit la guerre civile, la Gaule entière, telle que César l'avait reçue ou l'avait transmise, fut placée directement sous le gouvernement de l'empereur, à l'exception du territoire situé en deçà des Alpes, qui fut réuni à l'Italie. Aussitôt après, Auguste se rendit en Gaule, et en 727 = 27 av. J.-C. à Lyon, la capitale ; il y fit le recensement de la province ; les pays conquis par César furent alors cadastrés pour la première fois, et la répartition de

l'impôt put être régulièrement déterminée. Le prince ne resta pas longtemps en Gaule; les événements l'appelaient en Espagne.

Mais l'établissement de la nouvelle organisation rencontra de grandes difficultés et souvent même des résistances; ce ne furent pas seulement des expéditions militaires qui nécessitèrent le séjour d'Agrippa en Gaule pendant l'année 735 = 19 av. J.-C. et celui de l'empereur lui-même pendant les années 738-741 = 16-13. Les gouverneurs ou chefs militaires de l'armée du Rhin, qui appartenaient à la maison impériale, le beau-fils d'Auguste, Tibère en 738 = 16; son frère Drusus de 742 à 745 = 12 à 9, puis de nouveau Tibère de 745 à 747 = 9 à 7, de 757 à 759 = 3 à 5 ap. J.-C., de 763 à 765 = 9 à 11, son fils Germanicus de 766 à 769 = 12 à 15, reçurent tous la mission de travailler à l'organisation de la Gaule. Cette œuvre de paix n'était certainement ni moins difficile ni moins importante que les guerres du Rhin; ce qui le prouve, c'est que l'empereur s'en occupa lui-même dès le début et qu'il la confia dans la suite à des hommes placés auprès de lui et dans une haute situation. Les règlements tracés par César dans le cours de la guerre civile reçurent à cette époque la forme qu'ils conservèrent depuis lors, au moins dans l'essentiel. Ils embrassèrent l'ancienne et la nouvelle province.

Cependant Auguste, dès l'année 732 = 22 av. J.-C., abandonna au Sénat l'administration du pays de Massalia et de l'ancien territoire romain qui s'étendait depuis la Méditerranée jusqu'aux Cévennes, ne gardant pour lui que le gouvernement de la nouvelle Gaule. Ce territoire, encore très vaste, forma trois circonscriptions administratives, dont chacune fut soumise à un légat impérial particulier. Ces trois pro-

vinces correspondaient aux trois parties de la Gaule que César avait déjà trouvées distinctes à son arrivée et que déterminaient les rivalités nationales des Celtes : l'Aquitaine habitée par les Ibères, la Gaule proprement celtique et le pays celtico-germanique des Belges. On eut en vue de faire revivre en quelque sorte dans la division administrative les rivalités qui favorisaient l'établissement de la suprématie romaine. Mais on ne put le faire qu'approximativement ; il était impossible d'agir autrement dans la pratique. Le territoire celtique situé entre la Garonne et la Loire fut rattaché à l'Aquitaine ibérique trop peu considérable ; toute la rive gauche du Rhin, depuis le lac Léman jusqu'à la Moselle, fut réunie à la Belgique, quoique la plupart des habitants de cette région fussent de race celtique. D'ailleurs cette race était prépondérante ; aussi les provinces réunies purent-elles être appelées les « trois Gaules ». Nous parlerons dans le chapitre suivant, lorsque nous traiterons la question des frontières militaires de la Gaule, des deux provinces appelées Germanies, qui remplaçaient nominalement cette véritable province de Germanie, que l'on avait perdue ou que l'on n'avait pu former.

Sous le rapport du droit public, l'organisation des trois nouvelles provinces différa complètement de celle qui existait déjà dans l'ancienne Gaule. Celle-ci était depuis longtemps tout à fait latinisée ; dans les trois nouvelles on se contenta de régulariser les anciennes coutumes du pays. Cette opposition était beaucoup plus profonde que la différence purement formelle de l'administration sénatoriale et de l'administration impériale ; c'est elle surtout qui a donné naissance à la distinction encore aujourd'hui si sensible entre les pays de langue d'oc et de Provence et les pays de langue d'oui.

Romanisation de la province méridionale. — La romanisation de la Gaule méridionale n'était pas si parfaite à l'époque républicaine que celle de l'Espagne : il n'était point aisé d'effacer les quatre-vingts ans qui s'étaient écoulés entre les deux conquêtes.

Les garnisons étaient beaucoup plus fortes et plus solidement établies en Espagne qu'en Gaule ; les villes de droit latin y étaient aussi beaucoup plus nombreuses. Sans doute à l'époque des Gracques et sous leur influence, avait été fondée Narbo, la première colonie véritable de citoyens romains envoyés outre-mer ; mais elle resta isolée et si elle fut la rivale commerciale de Massalia, selon toute apparence elle n'arriva jamais à la même importance. Lorsque César commença à diriger les destinées de Rome, il voulut avant tout réparer le temps perdu dans ce pays qu'il aimait et où son astre avait commencé de briller. La colonie de Narbo fut fortifiée et devint, sous Tibère, la ville la plus peuplée de toutes les Gaules. Puis, surtout dans le territoire enlevé à Massalia, on établit quatre nouvelles colonies de citoyens : la plus importante comme poste militaire fut Forum Julii (Fréjus), principale station de la nouvelle flotte de l'État ; la plus considérable comme place de commerce fut Arelate (Arles), à l'embouchure du Rhône. Bientôt, lorsque Lyon s'éleva et que presque tout le mouvement commercial se porta sur le fleuve, Arles ne tarda pas à éclipser Narbonne et devint l'héritière directe de Massalia, le grand marché de tout le commerce gallo-italien.

Il est difficile de distinguer dans toutes ces créations la part qui revient à César lui-même et celle qu'il faut rapporter à son fils. C'est d'ailleurs une question historiquement peu importante ; là, plus que partout ailleurs, Auguste ne fut que l'exécuteur testamentaire du dictateur. La peuplade des Volcae, qui habitait la

côte, autrefois sujette de Massalia, fut organisée par César sur le modèle des communes latines; les « préteurs » des Volcae gouvernaient le district tout entier qui comprenait vingt-quatre localités[1], jusqu'au jour où l'ancien état de choses disparut même de nom et où la cité latine de Nemausus (Nîmes) remplaça la tribu des Volcae. De même la plus grande de toutes les tribus de cette province, celle des Allobroges, qui s'étendait au nord de l'Isère et à l'est du moyen Rhône, depuis Valence et Lyon jusqu'aux montagnes de la Savoie et au lac Léman, fut organisée en cités, probablement par César, comme celle des Volcae et dotée du droit italique. Plus tard, l'empereur Gaïus donna à la ville de Vienne le droit romain. De même, dans toute la province, les centres importants furent constitués, d'après le droit latin, par César ou aux premiers temps de l'empire : tels furent Ruscino (Roussillon), Avennio (Avignon), Aquae Sextiae (Aix), Apta (Apt).

Déjà, à la fin du règne d'Auguste, les deux rives du Rhône inférieur étaient complètement initiées à la langue et aux mœurs romaines, et l'organisation par tribus était réduite dans toute la province à des proportions presque insignifiantes. Les habitants des villes qui jouissaient du droit de cité romaine, ceux des villes de droit latin, qui avaient servi dans l'armée impériale ou exercé des magistratures dans leur pays et acquis ainsi le droit de cité pour eux et pour leurs descendants, ne différaient plus en droit des Italiens et pouvaient prétendre comme eux aux dignités de l'empire.

1. Cela est prouvé par la curieuse inscription d'Avignon (Herzog, *Gall. Narb.*, n. 403): *T. Carisius T. f. pr[aetor] Volcar(um) dat* — le plus ancien témoignage que l'on ait de l'organisation romaine municipale dans cette contrée.

Lugudunum. — Dans les trois Gaules, au contraire, il n'y avait aucune cité de droit romain ou latin, ou plutôt il n'y en avait qu'une seule, la ville de Lugudunum (Lyon), qui par là même n'appartenait à aucune des trois provinces ou plutôt appartenait à toutes les trois[1]. Située à l'extrémité sud de la Gaule impériale, sur la frontière même de la province organisée en cités, au confluent du Rhône et de la Saône, dans une position stratégique aussi bien que commerciale très heureusement choisie, cette colonie avait été fondée en l'année 711 = 43 av. J.-C., pendant la guerre civile, pour recueillir un certain nombre d'Italiens chassés de Vienne[2]. Elle ne remplaça pas une ancienne tribu celtique[3], ce qui fit que son territoire fut tou-

1. On ne peut guère comparer à la situation de Lyon dans les trois Gaules que celle de Noviodunum (Nyon, sur le lac de Genève) ; mais comme cette commune est désignée plus tard sous le nom de *civitas Equestrium* (*Inscr. helv.* 115), elle paraît devoir être comptée plutôt au nombre des tribus, ce qui ne saurait être vrai de Lyon.

2. Les Italiens expulsés de Vienne par les Allobroges, οἱ ἐκ Οὐιέννης τῆς Ναρβωνησίας ὑπὸ τῶν Ἀλλοβρίγων ποτὲ ἐκπεσόντες (Dion, XLVI, 50), ne pouvaient être que des citoyens romains ; la fondation en leur faveur d'une colonie de droit romain ne se comprend que dans cette hypothèse. Cette expulsion a dû avoir lieu lors du soulèvement des Allobroges sous Catugnatus en 693 = 61 av. J.-C. Nous ignorons pourquoi ces Italiens, au lieu d'être ramenés à Vienne, furent établis autre part ; on peut l'expliquer de diverses manières ; mais le fait en lui-même n'est pas douteux. Les revenus de la nouvelle cité (Tac., *Hist.*, I, 64) furent prélevés probablement sur le budget de Vienne.

3. Le territoire appartenait auparavant aux Ségusiaves (Pline, *Hist. nat.*, IV, 18, 107.— Strabon, p. 186, 192), une des petites tribus clientes des Éduens (César, *de Bel. Gal.*, VII, 75); mais dans la division par tribus, la nouvelle cité n'est pas comptée au nombre de leurs villes; elle est indépendante avec le titre de μητρόπολις (Ptolémée, II, 8, 11, 12).

jours très limité, mais elle fut composée immédiatement d'Italiens et posséda de suite le plein droit de cité romaine; c'était la seule ville de ce genre parmi les communes des trois Gaules, et sa situation au point de vue du droit ressemblait un peu à celle de Washington dans les États-Unis de l'Amérique du Nord. Cette cité unique était en même temps la capitale de la Gaule. Les trois provinces ne dépendaient pas d'une autorité supérieure commune, et parmi les hauts fonctionnaires de l'empire, seul le gouverneur de la province centrale ou lyonnaise résidait à Lyon; mais, lorsque l'empereur ou des princes de sa famille voyageaient en Gaule, c'est à Lyon qu'ils séjournaient habituellement. Lyon était avec Carthage, dans la partie latine de l'empire, la seule ville qui possédât une garnison permanente, comme celle de Rome[1]. Elle était aussi, dans les premiers temps de l'empire, la seule ville de l'Occident où l'on frappât certainement des monnaies impériales. Là était le bureau central des douanes qui entouraient toute la Gaule; là aboutissait le réseau des routes gauloises. Mais Lyon n'était pas seulement le foyer où étaient réunies toutes les administrations communes aux Gaules; cette ville romaine était aussi, comme nous le verrons plus loin, le siège de l'assemblée celtique des trois provinces et de toutes les institutions politiques et religieuses qui s'y rattachaient; c'était là qu'était bâti son temple et qu'elle célébrait ses cérémonies annuelles.

Ainsi Lugudunum atteignit rapidement une grande

1. Cette garnison se composait de 1,200 soldats avec lesquels, comme le roi des Juifs Agrippa le dit dans Josèphe (*Bell., Jud.*, II, 16, 4), les Romains tenaient la Gaule tout entière dans l'obéissance.



prospérité, grâce aux riches subventions qu'elle recevait comme métropole et à sa belle situation commerciale. A l'époque de Tibère, un historien écrivait qu'elle était la seconde ville de Gaule après Narbonne ; plus tard elle devint la rivale d'Arles, sa sœur du Rhône, et finit par l'emporter sur elle. Lors de l'incendie qui, en 64, dévora une grande partie de Rome, les Lyonnais offrirent aux victimes de ce désastre une souscription de quatre millions de sesterces (1,080,000 fr.), et lorsque, l'année suivante, leur ville fut détruite par un incendie plus terrible encore, l'empire tout entier leur vint en aide; l'empereur préleva sur sa cassette particulière pour leur envoyer une somme égale à celle qu'il avait reçue d'eux. Lugdunum se releva de ses ruines plus florissante qu'auparavant, et pendant deux mille ans elle est restée à toutes les époques ce qu'elle est encore aujourd'hui, une ville très importante.

Dans les derniers temps de l'empire romain, elle céda peut-être la suprématie à Trèves. La cité des Trévères, appelée Augusta probablement par le premier empereur, devint bientôt la plus importante de la Belgique; si Durocortorum des Remi (Reims) était encore sous Tibère la localité la plus peuplée de la province et la résidence du gouverneur, c'est à la capitale des Trévères qu'un historien du temps de Claude attribue la première place. Mais Trèves devint la capitale de la Gaule[1], on peut même dire de l'Occident, au moment

1. Rien ne peut faire mieux connaître la situation de Trèves à cette époque que l'ordonnance rendue en 376 par l'empereur Gratien (*Cod. Théod.*, XIII, 3, 11), d'après laquelle les professeurs de rhétorique et de grammaire qui enseignaient les deux langues dans les capitales des dix-sept provinces gauloises du temps, devaient recevoir de l'État, comme supplément, un traitement égal à celui qu'ils tou-

où Dioclétien réforma l'administration de l'empire. Lorsque la Gaule, la Bretagne et l'Espagnè furent réunies sous la même autorité supérieure, le siège de cette autorité fut placé à Trèves; depuis lors, Trèves fut la résidence habituelle des empereurs qui voyageaient en Gaule, et comme le dit un Grec du ve siècle, elle fut la grande ville transalpine. Mais nous ne devons pas nous occuper de l'époque où cette Rome du nord vit construire ses murailles et ses thermes, que l'on peut citer à côté des murailles élevées par les rois romains et des bains de la Rome impériale.

Pendant les trois premiers siècles de l'empire, Lyon resta le centre romain du pays celtique; ce ne fut pas seulement parce qu'elle était la plus peuplée et la plus riche des villes gauloises, mais aussi parce qu'elle avait été fondée par des Italiens et que, ce qui n'arriva à aucune ville de la Gaule septentrionale et presque à aucune de la Gaule méridionale, c'était une cité romaine d'origine et de mœurs autant qu'une cité de droit romain.

L'organisation des tribus dans les trois Gaules. — Dans la province méridionale, la base de l'organisation était la cité de droit italique; dans la province du Nord, ce fut la tribu [1], surtout la tribu celtique, autrefois unité politique indépendante, à cette époque

chaient sur la caisse municipale. Pour Trèves, ce supplément était plus élevé.

1. [Par le mot tribu nous rendons, à l'exemple de M. Mommsen, le terme *civitas* employé par les auteurs latins pour désigner l'unité politique gauloise. On verra par la suite du développement qu'une cité gauloise n'est autre chose qu'une certaine étendue de territoire occupée par un peuple, généralement avec une ville comme chef-lieu. Le mot *cité*, qui semblerait rendre plus fidèlement le terme *civitas*, aurait amené dans tout ce passage une véritable confusion.]

unité municipale. Cette distinction de cité et de tribu n'est pas seulement importante pour la différence d'organisation qu'elle suppose; alors même qu'elle aurait été purement formelle, elle n'en révélait pas moins deux nationalités distinctes, d'un côté l'élément romain, de l'autre l'élément étranger encore vivant et fort.

Il est probable que la différence pratique qui existait alors entre les deux organisations n'était pas nettement marquée. Les éléments sont les mêmes de part et d'autre : les magistrats, le conseil, l'assemblée des citoyens s'y retrouvent; et si le gouvernement impérial avait rencontré une diversité plus profonde, comme il en avait sans doute existé jadis, il l'aurait fait promptement disparaître. Aussi la transformation des tribus en cités s'est-elle accomplie presque partout et sans secousse; on pourrait presque dire qu'elle s'est produite d'elle-même, et par suite d'un développement nécessaire. C'est pourquoi les documents nous indiquent fort peu en quoi les deux régimes se distinguaient l'un de l'autre pour la qualité. Pourtant l'opposition n'existait pas seulement de nom; il y avait dans la compétence des diverses autorités, relativement à la juridiction, aux impôts, au recrutement militaire, des différences importantes ou qui paraissaient l'être pour l'administration, soit en elles-mêmes, soit dans leur application. Pour la quantité, il est plus facile de reconnaître les nuances. Les tribus, au moins telles qu'on les trouve chez les Celtes et les Germains, sont généralement des peuplades plutôt que des localités; cet état de choses caractéristique était particulier à tous les pays celtiques, et la romanisation l'a recouvert dans la suite plutôt que détruit. Si Mediolanum et Brixia ont possédé un vaste territoire et sont restées longtemps puissantes, c'est qu'elles n'étaient autre

chose que les tribus des Insubres et des Cénomans. Le territoire de Vienne comprenait le Dauphiné et la Savoie occidentale ; des villes aussi anciennes et presque aussi importantes qu'elle, Cularo (Grenoble), Genova (Genève) n'ont été en droit, jusqu'à la fin de l'Empire, que des villages dépendant de Vienne. Cette anomalie apparente s'explique parfaitement, si l'on se rappelle que le nom de Vienne servait à désigner, en dernier lieu, le territoire des Allobroges. Dans la plupart des tribus celtiques, une localité domine tellement toutes les autres, qu'il revient au même de dire les Rèmes ou Durocortorum, les Bituriges ou Bordeaux ; mais le cas contraire se présente aussi quelquefois : ainsi chez les Vocontii, Vasio (Vaison) et Lucus, chez les Carnutes, Autricum (Chartres) et Cenabum (Orléans) rivalisaient d'importance. Il est fort douteux que les privilèges accordés dans le droit grec et italique aux villes entourées de murs et refusés à la campagne, aient existé chez les Celtes en droit ou même seulement en fait. Ce que l'on doit rapprocher de cette tribu dans l'organisation gréco-italique, c'est beaucoup moins la cité que la peuplade ; on peut comparer les Carnutes aux Béotiens, Autricum et Cenabum à Tanagra et à Thespies. Les Celtes avaient, dans l'Empire romain, une situation particulière qui les distinguait des autres nations, des Ibères et des Grecs, par exemple : chez les premiers les peuplades un peu importantes subsistèrent comme unités communales ; chez les autres ces unités furent constituées par les éléments dont les peuplades étaient formées. En outre, des différences qui existaient déjà avant la conquête romaine peuvent avoir influé sur le développement national. Il a peut-être été plus facile d'enlever aux Béotiens l'assemblée des représentants de leurs villes, que de créer les quatre districts des Helvètes.

Certaines associations politiques se maintiennent encore, même après l'assujettissement d'un pays à un pouvoir central, là où leur destruction amènerait la désorganisation.

Pourtant, ce qui fut fait en Gaule par Auguste, ou, si l'on veut, par César, n'était pas exigé par les circonstances; le gouvernement se décida librement, et cette conduite s'accorde bien avec la bienveillance dont il usa toujours envers les Celtes. Avant la conquête romaine et même pendant les campagnes de César, il y avait, en réalité, beaucoup plus de tribus qu'à l'époque impériale; ce qui est surtout remarquable, c'est que les petites peuplades, clientes d'une tribu plus considérable, ne sont pas alors devenues indépendantes, mais ont disparu [1]. Plus tard le pays des Celtes nous apparaît divisé en un nombre restreint de districts importants, parfois même très considérables, mais on ne retrouve nulle part de tribus

1. César nomme bien, dans une énumération générale, toutes les tribus que nous retrouvons plus tard sous Auguste; mais on constate chez lui plus d'une trace de ces petites peuplades, rattachées à d'autres par les liens de la clientèle : ainsi il nomme comme clients des Eduens les Segusiavi, les Ambivaretes, les Aulerci Brannovici et les Brannovii (*de Bel. Gal.*, VII, 75); comme clients des Trévères, les Condrusi (*ibid.*, IV, 6), comme clients des Helvètes les Tulingi et les Latobriges. A l'exception des Segusiavi, aucune de ces tribus n'est représentée à l'assemblée de Lyon. Il a bien pu y avoir en Gaule, à l'époque de la conquête, un grand nombre de tribus du même genre moins considérables et qui n'étaient pas complètement rattachées aux cantons directeurs. D'après Josèphe (*Bell. Jud.*, II, 16, 4) trois cent cinq tribus et douze cents cités gauloises obéissaient aux Romains. Ces chiffres ont été probablement forcés, pour rendre plus belles les conquêtes de César; ils peuvent être justes, si l'on tient compte des petits peuples ibériques de l'Aquitaine et des tribus clientes du pays celtique.



qui en dépendent. Cette organisation a peut-être été préparée par le système de clientèle antérieur à la conquête ; mais elle n'a été complètement établie que par l'administration romaine.

Cette permanence et ce progrès de l'organisation par tribus ont dû exercer une grande influence sur le développement politique de la Gaule dans les temps qui ont suivi. Tandis que la province Tarraconaise comprenait deux cent quatre-vingt-treize communautés indépendantes (cf. p. 65), les trois Gaules n'en renfermaient en tout, comme nous le verrons, que soixante-quatre. L'unité nationale n'était pas brisée et les légendes du pays survivaient ; la fervente dévotion avec laquelle, pendant toute l'époque impériale, les Volcae adorèrent le dieu de la source Nemausus, prouve combien, en ce pays même, au sud de la Gaule, et dans une tribu qui avait été transformée en cité, se conservaient vivantes les antiques traditions de race. Une communauté bien unie et possédant un vaste territoire était donc une vraie puissance. César avait trouvé, au sein des tribus gauloises, un peuple tenu dans une complète dépendance politique et économique par une noblesse toute-puissante ; il en fut de même, dans l'essentiel, sous la domination romaine. Comme autrefois, les chefs de la noblesse, à la tête de leurs innombrables vassaux et de ceux que les dettes faisaient leurs valets, jouaient, chacun dans leur pays, le rôle de souverains ; c'est ce que Tacite nous peint chez les Trévères, à l'époque de Tibère. Le gouvernement romain donna aux communautés des droits étendus et même une certaine puissance militaire, puisqu'elles étaient autorisées à créer, en cas de besoin, ·t à conserver des garnisons, comme il arriva chez les Ielvètes ; les magistrats pouvaient appeler la garde :ivique aux armes, et, dans ce cas, ils avaient les

droits et le rang d'officiers. Cette autorisation n'avait pas, d'ailleurs, la même importance pour le chef d'une petite ville d'Andalousie et pour celui d'un district de la Loire ou de la Moselle, grand comme une petite province. La politique libérale de César, à laquelle on doit rapporter nécessairement les traits principaux de cette organisation, apparaît ici dans toute sa grandeur.

Assemblée des trois Gaules. — Le gouvernement ne se borna pas à laisser subsister chez les Celtes l'organisation par tribus ; il leur permit de conserver, ou plutôt il leur donna une constitution nationale, autant qu'une telle constitution pouvait se concilier avec la souveraineté romaine. Auguste accorda aux Gaulois comme aux Grecs une représentation générale organisée, que les deux peuples avaient cherché à se donner, mais en vain, au temps où ils étaient libres et divisés. Au pied de la colline sur laquelle s'élevait la capitale de la Gaule, au confluent de la Saône et du Rhône, le prince impérial Drusus, représentant du gouvernement en Gaule, consacra le 1er août 742 = 12 av. J.-C., à la déesse Rome et au Génie de l'empereur, l'autel où dès lors chaque année, à la même date, le concile de la Gaule entière devait célébrer des fêtes solennelles en l'honneur de ces deux divinités. Les représentants de toutes les tribus choisissaient, chaque année, parmi eux le Prêtre des « trois Gaules » qui sacrifiait sur l'autel impérial, le jour de la fête de l'empereur, et présidait les jeux que l'on donnait en cette circonstance. Cette assemblée de représentants avait non seulement l'administration de ses biens au moyen de fonctionnaires, qui appartenaient à la meilleure noblesse de la province, mais elle s'occupait aussi, dans une certaine mesure, des intérêts généraux du pays. Quant à son rôle politique, il n'y en a pas

d'autre trace que son intervention en l'an 70 auprès des Trévères, qu'elle dissuada de se soulever contre les Romains; mais elle avait le droit de porter plainte contre les fonctionnaires du gouvernement ou de la Cour envoyés en Gaule, et elle usait de ce droit. Elle s'occupait aussi, sinon de fixer le chiffre des impôts, au moins de les répartir [1], d'autant plus que ce chiffre était déterminé non point pour chaque province, mais pour la Gaule entière. Sans doute le gouvernement impérial a créé, dans toutes les provinces, des institutions du même genre : par là il n'a pas seulement opéré la centralisation religieuse, il a aussi établi dans tout l'Empire, ce que la République n'avait jamais tenté de faire, des organes chargés de transmettre au pouvoir central les

1. Cela est prouvé, non seulement par une inscription (de Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 609), où les mots *tot*[*i*]*us cens*[*us Galliarum*] sont rapprochés du nom d'un des prêtres qui sacrifiaient sur l'autel de Lyon, mais aussi par une base honorifique sur laquelle on voit les trois Gaules soumises à un fonctionnaire impérial *a censibus accipiendis* (Henzen, 6944) : ce magistrat semble avoir dirigé la révision du cadastre pour tout le pays, comme Drusus l'avait fait jadis, tandis que des commissaires déterminaient le chiffre des impôts pour chaque région. De même, en Tarraconaise, un *sacerdos Romae et Augusti* reçoit des éloges *ob curam tabulari censualis fideliter administratam* (*Corp. Insc. lat.*, II, 4248). Les assemblées provinciales, dans tout l'Empire, s'occupaient ainsi de la répartition des impôts. L'administration du fisc était, au moins en principe, organisée dans les trois Gaules, de telle sorte que les deux provinces occidentales (Aquitaine et Lyonnaise), dépendaient d'un seul procurateur, la Belgique et les deux Germanies d'un autre ; pourtant la compétence financière n'était pas bien nettement délimitée. Ces assemblées étaient-elles régulièrement appelées à s'ingérer dans la levée des troupes ? On ne peut rien conclure de la négociation engagée extraordinairement par Hadrien (*Vit. Hadr.*, 12) avec les représentants des districts espagnols.

demandes et les réclamations; mais la Gaule a joui, au moins en fait, de ce privilège important, avant toutes les autres provinces. C'est en Gaule également que cette institution s'est trouvée le plus complètement développée [1].

L'assemblée réunie des trois provinces dépendait certainement moins des légats et des procurateurs de chaque province que par exemple l'assemblée de Thessalonique du proconsul de Macédoine; car dans les institutions de ce genre, l'étendue des droits concédés importe beaucoup moins que la puissance des assemblées représentatives. La force des communautés gauloises se transmettait à l'assemblée de Lyon, comme la faiblesse des communautés helléniques à celle d'Argos. Dans le développement de la Gaule sous les empereurs, l'assemblée de Lyon a, selon toute apparence, contribué fortement à former cette homogénéité gauloise, qui marchait de pair avec la latinisation du pays.

La composition de l'assemblée, que nous connaissons avec assez de précision, nous montre comment le gouvernement impérial traitait les questions de nationalité [2]. Des soixante et plus tard des soixante-

1. A ma connaissance, aucune province ne présente d'institutions analogues à l'*arca Galliarum*, aux affranchis des trois Gaules (Henzen, 6393), à l'*adlector arcae Galliarum*, à l'*inquisitor Galliarum*, au *judex arcae Galliarum;* si ces institutions avaient été générales, on en trouverait sûrement des traces dans les inscriptions. Elles paraissent nous indiquer l'existence d'une corporation s'administrant et s'imposant elle-même (l'*adlector*, dont on ne peut guère déterminer le rôle, se trouve comme magistrat dans les collèges : *Corp. Insc. Lat.*, VI, 355; Orelli, 2406). C'est probablement cette caisse qui payait les dépenses considérables nécessitées par les bâtiments sacrés et les fêtes annuelles. L'*arca Galliarum* n'était pas une caisse d'État.

2. D'après Strabon (IV, 3, 2, page 192) il y avait soixante



quatre tribus représentées à l'assemblée, quatre seulement appartiennent à l'Aquitaine ibérique, bien que le territoire situé entre la Garonne et les Pyrénées fût divisé en un nombre beaucoup plus grand de tribus généralement peu considérables ; ou bien les autres tribus n'étaient pas représentées à l'Assemblée, ou bien les quatre tribus représentées étaient des centres

communautés gauloises inscrites sur l'autel de Lyon, et quatorze tribus aquitaines, au nord de la Garonne (IV, 1, 1, p. 177). Tacite (*Ann.*, III, 44) donne comme chiffre total des tribus gauloises le nombre de soixante-quatre ; il en est de même du scholiaste de l'Énéide (I, 286) qui, d'ailleurs, ne sait pas les grouper. C'est aussi celui que l'on trouve, au IIe siècle, chez Ptolémée, qui le divise en dix-sept pour l'Aquitaine, vingt-cinq pour la Lyonnaise et vingt-deux pour la Belgique. Parmi les dix-sept tribus aquitaines, il en compte treize entre la Loire et la Garonne et quatre entre la Garonne et les Pyrénées. Dans un catalogue postérieur qui date du Ve siècle et qui est connu sous le nom de « Notitia Galliarum », l'Aquitaine compte vingt-six tribus, la Lyonnaise (Lyon excepté) vingt-quatre, la Belgique vingt-sept. Tous ces nombres sont probablement exacts, chacun pour leur temps : entre la consécration de l'autel de Lyon en 742 = 12 av. J.-C. et l'époque de Tacite (car ses renseignements doivent se rapporter à son temps), quatre tribus nouvelles peuvent s'être formées ; du second au cinquième siècle la différence des chiffres indique aussi l'existence de changements considérables.

L'importance de cette organisation est telle qu'il ne sera pas superflu de l'exposer en détail, au moins pour les deux provinces occidentales. Les trois listes de Pline (Ier siècle), de Ptolémée (IIe siècle), et de la Notitia (Ve), sont d'accord pour la province du centre purement celtique : *Abrincates* — *Andecavi* — *Aulerci Cenomani* — *Aulerci Diablintes* — *Aulerci Eburovici* — *Baiocasses* (*Bodiocasses*, Pline, *Vodicasii*, Ptol.) — *Carnutes* — *Coriosolites* (sans doute les *Samnitae* de Ptolémée) — *Haedui* — *Lexovii* — *Meldae* — *Namnetes* — *Osismii* — *Parisii* — *Redones* — *Senones* — *Tricassini* — *Turones* — *Veliocasses* (*Rotomagenses*) — *Veneti* — *Unelli* (*Constantia*). Pline

de confédérations [1]. Plus tard, probablement sous Trajan, le district ibérique fut détaché de l'assemblée de Lyon et obtint sans doute de former une représentation indépendante [2]. Au contraire, les tribus celti-

et Ptolémée en nomment trois autres : *Caletae*, *Segusiavi*, *Viducasses*, qui manquent dans la Notitia; les *Caletae* avaient été réunis aux *Veliocasses* ou aux *Rotomagenses;* les *Viducasses* aux *Baiocasses ;* quant aux *Segusiavi*, ils avaient été absorbés par Lyon. Par contre, à la place de ces trois noms, la Notitia en porte deux nouveaux : celui des *Aureliani* (Orléans) détachés des *Carnutes* (Chartres) et *Autessiodurum* (Auxerre), détaché des *Senones* (Sens). Enfin, deux autres noms sont cités par Pline : *Boi* — *Atesui ;* un autre par Ptolémée : *Arvii;* un autre dans la Notitia : *Saii*.

Pour l'Aquitaine celtique, les trois listes sont d'accord sur onze noms : *Arverni* — *Bituriges Cubi* — *Bituriges Vivisci* (*Burdigalenses*) — *Cadurci* — *Gabales* — *Lemovici* — *Nitiobriges* (*Aginnenses*) — *Petrucorii* — *Pictones* — *Ruteni* — *Santones ;* la seconde et la troisième liste portent ensemble un douzième nom, celui des *Vellauni* qui a dû être omis par Pline. Pline, outre les *Aquitani* dont l'existence est problématique, en donne seul deux autres : *Ambilatri* et *Anagnutes*. Ptolémée en cite un autre tout à fait inconnu, les *Datii ;* peut-être faut-il ajouter deux de ces noms-là aux douze précités pour obtenir le nombre de quatorze donné par Strabon. Outre ces onze noms, la Notitia en contient deux qui proviennent d'une division : les *Albigenses* (Albi sur le Tarn) et les *Ecolismenses* (Angoulême). — Il en est de même pour les listes des tribus de l'est. Malgré certaines différences de détail qui ne peuvent être discutées ici, ces listes nous renseignent clairement sur l'existence et la permanence des tribus gauloises.

1. Les quatre peuplades représentées sont les *Tarbelli*, les *Vasates*, les *Auscii* et les *Convenae*. Outre ces tribus, Pline nomme dans l'Aquitaine méridionale vingt-cinq peuplades, pour la plupart inconnues, égales en droit aux quatre premières.

2. Pline et Ptolémée, qui sont en cela des sources plus anciennes, ne savent rien de cette séparation, mais nous possédons encore les vers un peu durs du paysan Gascon (Borghesi,

ques, organisées de la façon que nous avons étudiée plus haut, sont toutes représentées à l'assemblée, ainsi que les tribus à moitié ou complètement germaniques [1], celles, du moins, qui appartenaient à l'em-

Œuvres, VIII, 544), qui se rendit à Rome pour obtenir cette séparation, sans doute avec un certain nombre de ses compatriotes, bien qu'il n'en parle pas :

> *Flamen, item duumvir quaestor pagiq(ue) magister,*
> *Verus ad Augustum legato* (sic) *munere functus,*
> *Pro novem optinuit populis sejungere Gallos ;*
> *Urbe redux Genio pagi hanc dedicat aram.*

Flamine et duumvir, questeur et maire de mon village, moi Vérus, chargé d'une mission, j'ai été trouver l'empereur ; j'ai obtenu que neuf tribus fussent séparées du reste de la Gaule, et de retour, j'ai consacré cet autel au Génie de mon village. La plus ancienne trace que l'on ait de la séparation administrative de l'Aquitaine ibérique et de l'Aquitaine gauloise est le nom du district de Lactora (Lectoure), que l'on a trouvé à côté du nom d'Aquitaine dans une inscription du temps de Trajan (*Corp. Insc. lat.*, V, 875) : *procurator provinciarum Luguduniensis et Aquitanicae item Lactorae.* Cette inscription prouve, d'ailleurs, en elle-même, plutôt la distinction des deux pays, que leur séparation formelle ; mais on sait, d'autre source, que cette séparation fut achevée peu de temps après Trajan. Le territoire séparé se divisait d'abord en neuf tribus, comme le disent déjà les vers cités, et comme le confirme le nom de *Novempopulana* qui a survécu ; mais, sous Antonin le Pieux, le vieux district compte déjà onze communautés (*dilectator per Aquitanicae XI populos ;* Boissieu, *Insc. de Lyon*, p. 246) et douze au ve siècle : la Notitia donne ce chiffre pour la Novempopulana. Cette augmentation s'explique comme celles qui sont mentionnées dans la note 2 de la page 120. Cette division ne s'appliqua pas à l'administration de la province ; l'Aquitaine ibérique et l'Aquitaine celtique restèrent soumises au même gouverneur. Mais le Novempopulana fut dotée, sous Trajan, d'une assemblée particulière, tandis que les districts celtiques de l'Aquitaine étaient représentés comme auparavant à l'assemblée de Lyon.

1. Il manque quelques petites peuplades germaniques



pire lorsqu'on éleva l'autel de Lyon. Il est facile de comprendre pourquoi la capitale de la Gaule n'était pas représentée dans cette assemblée de tribus. En outre, il semble que les Ubiens sacrifiaient non pas sur l'autel de Lyon, mais sur un autel d'Auguste qui leur était particulier : c'était là un dernier reste de cette province de Germanie, que l'on avait projeté de former.

Limitation du droit de cité romaine aux Gaulois organisés en cités. — La nation celtique survivait par elle-même dans la Gaule impériale ; ce qui l'empêcha surtout de se fondre dans l'élément romain, ce fut la politique que l'Empire suivit dans la concession du droit de cité aux habitants du pays. La capitale de la Gaule était et resta une colonie de citoyens romains ; aussi devait-elle avoir et eut-elle en effet une situation particulière en Gaule. Mais tandis que la province méridionale était couverte de colonies et organisée sur le modèle des cités de droit italique, dans les trois Gaules, Auguste n'a pas fondé une seule colonie de citoyens ; pendant très longtemps la Gaule n'a pas joui non plus de ce droit politique qui, sous le nom de droit latin, forme une classe de personnes intermédiaire entre les citoyens et les non citoyens, classe dont les membres les plus considérables pouvaient obtenir légalement pour eux et leurs descendants le plein droit de cité romaine. Sans doute les Gaulois pouvaient aussi acquérir individuellement ce droit, soit quand on l'accordait d'une manière générale à des soldats au commencement ou à la fin de leur service,

comme les *Baetasii* et les *Sunuci*, pour les mêmes raisons sans doute que les petites tribus ibériques. Les Cannenefates et les Frisons ne sont pas mentionnés, parce qu'ils ne furent soumis à l'empire que plus tard. Les Bataves sont représentés.

soit par une faveur personnelle; Auguste ne suivit pas les errements de la République; il n'alla pas, par exemple, jusqu'à refuser une fois pour toutes d'accorder à l'Helvète le droit de cité romaine — il ne le pouvait pas, au reste, César ayant maintes fois conféré cette faveur à des Gaulois indigènes; mais il enleva aux nobles des trois Gaules, les Lyonnais toujours exceptés, le droit de parvenir aux magistratures et d'entrer dans le sénat de l'empire. Fut-il guidé en cela par l'intérêt de Rome ou par celui des Gaulois, nous ne pouvons pas le savoir; ce qui est certain, c'est qu'il a voulu, d'une part défendre contre l'invasion d'un élément étranger l'élément romain qu'il tenait à purifier et à rehausser; d'autre part sauvegarder l'individualité gauloise. Par là il pensait provoquer la fusion finale de ces deux éléments plus sûrement que s'il avait imposé durement aux Gaulois des institutions étrangères.

Concession du droit latin à des communautés isolées. — L'empereur Claude, né à Lyon même, un vrai Gaulois, comme disent les satiristes, fit disparaître un grand nombre de ces restrictions. La première ville gauloise, qui ait certainement obtenu le droit italique, est celle des Ubiens, où avait été élevé l'autel de la Germanie romaine; c'est là, dans le camp de son père Germanicus, qu'était née la seconde femme de Claude, Agrippine; en l'an 50 elle fit accorder à sa patrie (aujourd'hui Cologne) vraisemblablement le droit de colonie latine. A la même époque, ou peut-être auparavant, Augusta Treverorum (Trèves) avait obtenu le même privilège.

Le droit de cité cesse d'être limité. — Plusieurs autres tribus gauloises furent, de la même façon, rattachées plus étroitement à Rome, les Helvètes par Vespasien et plus tard les Séquanes (Besançon); cependant il

ne semble pas que le droit latin ait pris dans ces contrées une grande extension. Le plein droit de cité fut encore moins accordé, dans les premiers temps de l'empire, à des communes entières de la Gaule impériale. Mais Claude inaugura une nouvelle politique, en rapportant le décret qui fermait la carrière des magistratures publiques aux Gaulois jouissant personnellement de la cité romaine. Cette mesure fut d'abord prise en faveur des Éduens, les plus anciens alliés de Rome, mais elle devint bientôt générale. L'égalité fut ainsi établie entre les Gaulois et les Romains. Car d'une part, à cette époque, le droit de cité n'avait, en fait, presque aucune importance pour ceux que leur position sociale excluait de la carrière des honneurs; de l'autre, les pérégrins de haute naissance qui désiraient parcourir cette carrière et qui, pour y arriver, avaient besoin du droit de cité, l'obtenaient assez facilement; c'eût été un véritable affront que de tenir fermée plus longtemps, de par la loi, la carrière des honneurs aux citoyens romains de la Gaule et à leurs descendants.

Les langues celtique et latine. — Dans l'organisation administrative du pays la nationalité celtique avait été respectée, autant que le permettait l'unité de l'empire; il n'en fut pas de même de l'idiome du pays. Même s'il avait été matériellement possible d'employer dans l'administration des communautés gauloises une langue que les fonctionnaires impériaux chargés du contrôle des provinces ne pouvaient connaître que par exception, sans aucun doute le gouvernement impérial n'aurait pas élevé cette barrière entre les maîtres et les sujets. Aussi sur les monnaies frappées en Gaule pendant l'empire romain, sur les monuments construits par les communes, on ne relève aucune inscription véritablement celtique.

La langue nationale n'était pourtant pas interdite; nous trouvons dans le nord comme dans le sud du pays des inscriptions celtiques, écrites dans la province méridionale en grec[1], dans la province septentrionale en latin[2]; au moins une partie des premières et toutes les secondes appartiennent à l'époque de la domination romaine. On ne rencontre en Gaule, hors des villes de droit italique et des camps romains, qu'un petit nombre de monuments épigraphiques; sans doute l'idiome local, considéré comme un dialecte, ne semblait pas propre à un tel emploi, tandis que, d'autre part, la langue de l'empire était mal connue, et que l'habitude de graver des inscriptions n'était pas aussi répandue dans le pays que dans les régions latinisées. Le latin a peut-être joué alors, dans la plus grande partie de la Gaule, le même rôle qu'il y joua plus tard, au moyen âge, en face de la langue populaire actuelle. Ce qui prouve encore le plus clairement du monde que la langue nationale a

1. On a découvert à Nîmes une dédicace écrite en langue celtique avec des caractères grecs : Ματρεβο Ναμαυσικαβο (*Corp. Inscr. Lat.*, XI, p. 383), c'est-à-dire aux Mères de Nemausus.

2. Par exemple on lit sur une pierre d'autel trouvée à Néris-les-Bains (Allier) (Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, II, p. 476) : *Bratronos Nantonicn Epadatextorici Leucullo Suio rebelocitoi*. Sur un autre autel, que les bateliers Parisiens élevèrent en l'honneur de Jupiter Optimus Maximus (Mowat, *Bull. épigr. de la Gaule*, p. 25 et suiv.), l'inscription principale est rédigée en latin ; mais sur les faces latérales, où paraît être représentée une procession de neuf prêtres armés, on lit, comme explication, les mots : *Senani Useiloni*..... et *Eurises*, qui ne sont pas latins. Le mélange du latin et du gaulois se retrouve ailleurs; on lit, dans une inscription d'Arrènes (Creuse) (*Bull. épigraphique de la Gaule*, I, 38): *Sacer Peroco ieuru* (probablement = *fecit*) *Duorico v*(*otum*) *s*(*olvit*) *l*(*ibens*) *m*(*erito*).

survécu, c'est que les noms propres gaulois sont passés en latin sous des formes non latines. Des mots comme Lousonna et Boudicca, qui s'écrivaient avec la diphtongue *ou,* inconnue au latin, ont pénétré dans la langue latine ; un signe nouveau a été introduit dans l'écriture romaine (Ð) pour représenter la dentale aspirée, le *th* anglais : ainsi l'on écrit Epadatextorigus à côté d'Epasnactus, Dirona à côté de Sirona. Il est donc à peu près certain que la langue celtique, soit sur le territoire romain, soit en dehors, à cette époque ou à une époque antérieure, avait été soumise à des règles graphiques, et qu'elle pouvait s'écrire alors comme elle s'écrit encore aujourd'hui.

Les preuves de sa longue vitalité en Gaule ne manquent pas. Tandis que des noms de villes comme Augustodunum (Autun), Augustonemetum (Clermont), Augustobona (Troyes) et d'autres semblables s'introduisaient, on parlait encore le celtique dans la Gaule centrale. Dans son Traité de la Cavalerie, Arrien, qui vivait sous Hadrien, emploie des termes celtiques pour décrire des manœuvres empruntées aux Celtes. Un Grec de naissance, Irénée, prêtre à Lyon vers la fin du second siècle, s'excuse de la pauvreté de son style en disant qu'il vit au milieu des Celtes et qu'il est obligé de parler toujours une langue barbare. Dans un ouvrage juridique du commencement du troisième siècle, il est écrit que, contrairement à la règle de droit suivant laquelle les testaments doivent être rédigés en grec ou en latin, pour les fidéicommis, toute autre langue est admise, le punique et le gaulois par exemple. Une prophétesse gauloise avait prédit à l'empereur Alexandre sa mort en langue gauloise. Le père de l'Eglise, Saint-Jérôme, qui vécut à Ancyre et à Trèves, assure que les Galates de l'Asie-Mineure et les Trévères de son temps parlaient à peu près la même langue ; il

compare le gaulois corrompu des Asiatiques au punique corrompu que parlaient les Africains. La langue celtique s'est conservée jusqu'à nos jours en Bretagne comme dans le pays de Galles. Pourtant le nom moderne de cette presqu'île ne lui a été donné qu'au cinquième siècle par des Bretons insulaires que les Saxons avaient chassés de leur pays; mais il est difficile de croire que la langue celtique y ait été importée alors pour la première fois. Selon toute apparence, elle était commune aux deux pays depuis des milliers d'années.

Pour le reste de la Gaule, c'est pendant l'époque impériale naturellement que l'élément latin y a de plus en plus pénétré; cependant, ce qui a fait disparaître l'idiome celtique, c'est moins l'invasion germanique que le christianisme ; on n'y vit point l'Evangile annoncé comme aux Syriens et aux Egyptiens dans la langue nationale proscrite par le gouvernement; les apôtres chrétiens y prêchèrent en latin.

Romanisation plus complète à l'est. — Les progrès de la romanisation, qui dépendit toujours en Gaule, sauf dans la province méridionale, du développement intérieur du pays, furent plus rapides dans l'est que dans l'ouest et le nord ; cette différence importante correspond à la distinction générique des Germains et des Gaulois, mais n'en provient pas uniquement. Dans les événements qui accompagnèrent et qui suivirent la chute de Néron, elle prend même un caractère nettement politique. Le voisinage des camps du Rhin et le recrutement des légions rhénanes qui se faisait surtout dans les tribus de l'est, avaient permis à l'influence romaine d'y pénétrer plus tôt et plus profondément que dans les bassins de la Loire et de la Seine; aussi, lorsque les troubles éclatèrent, les tribus du Rhin, les Lingons et les Trévères d'origine celtique,

les Ubiens ou plutôt les Agrippiniens de race germanique, s'allièrent avec la ville romaine de Lyon et restèrent fidèles au gouvernement légitime. Ce furent, comme nous l'avons remarqué, les Séquanes, les Eduens et les Arvernes qui provoquèrent une insurrection, au moins en un certain sens, nationale. Dans une phase postérieure de la même lutte, la politique des partis est modifiée, mais leur division reste la même : les tribus orientales sont alliées aux Germains et l'assemblée de Reims repousse cette alliance.

Les mesures de longueur. — Si la Gaule avait été, sous le rapport de l'idiome national, traitée comme les autres provinces, du moins le respect de ses anciennes institutions se retrouve dans la détermination des poids et mesures. D'ailleurs, le gouvernement impérial se montra tolérant ou plutôt indifférent dans ces sortes de choses. A côté des mesures employées dans tout l'empire et qui avaient été fixées par Auguste, les mesures locales subsistèrent en beaucoup d'endroits ; mais la Gaule est le seul pays où ces mesures aient ensuite supplanté les mesures impériales. Partout l'unité de longueur, pour les routes, est le mille romain (1 kilom. 48) et jusqu'à la fin du second siècle, les voies de la Gaule elle-même furent mesurées de cette sorte. Mais depuis le règne de Sévère, dans les trois Gaules et les deux Germanies, le mille est remplacé par une nouvelle unité, adaptée sans doute au système des mesures romaines, mais pourtant différente et portant un nom gaulois, la *leuga* (2 kilom. 22), qui valait une lieue romaine et demie. Il est impossible que Sévère ait voulu accorder un privilège à la nation celtique ; une telle faveur est invraisemblable à cette époque et sous cet empereur, qu détestait les provinces gauloises ; mais il a dû juger qu'une décision de cette nature était nécessaire. San

doute l'unité de longueur nationale, la leuga ou encore la double leuga, en Germanie, la *rasta,* qui correspond à la lieue française, s'étaient maintenues, dans ces provinces, après l'introduction des mesures officielles, bien plus solidement que les mesures locales n'avaient persisté ailleurs. Auguste avait introduit théoriquement le mille romain en Gaule et établi sur cette base les tableaux de la poste et le réseau des routes impériales; mais, en fait, il avait laissé vivre l'ancienne unité de longueur. Voilà pourquoi, au bout d'un ou de deux siècles, l'administration a mieux aimé admettre une double unité[1] que de se servir plus longtemps d'une mesure pratiquement inconnue dans le pays.

Religion nationale. — La politique du gouvernement romain envers la religion nationale est d'une importance bien plus considérable; sans doute cette religion a contribué plus que tout autre élément à sauver la nationalité gauloise. Même dans la province du sud, le culte des divinités non romaines s'est maintenu longtemps, beaucoup plus longtemps, par exemple, qu'en Andalousie. Dans la grande cité commerçante d'Arles, il n'y a, il est vrai, de monuments dédiés qu'aux divinités adorées en Italie; mais, à Fréjus, à Aix, à Nîmes et sur toute la côte, les anciens dieux celtiques ne furent pas moins honorés, pendant l'époque impériale, que dans l'intérieur du pays. Dans l'Aquitaine ibérique, on retrouve aussi des traces nombreuses du culte local entièrement distinct de la religion celtique. Cependant, les statues de dieux découvertes dans le sud de la Gaule ont un caractère moins original que les monuments des provinces sep-

1. Les tableaux de la poste et les cartes routières ne manquent pas de mentionner, à propos de Toulouse et de Lyon, que les *leugae* commencent à partir de là.



tentrionales et, surtout, il était plus facile de s'entendre avec les divinités nationales qu'avec les prêtres du pays, les Druides, que l'on rencontre seulement dans la Gaule impériale et dans les îles Britanniques.

On perdrait sa peine à vouloir donner une idée exacte de l'enseignement des druides où se mêlaient bizarrement la spéculation et l'imagination; quelques exemples suffiront à montrer combien ils étaient étranges et terribles. Ils représentaient symboliquement la puissance de la parole par un vieillard chauve et ridé, au teint hâlé, qui portait une massue et un arc, et dont la langue percée était réunie par de fines chaînes d'or aux oreilles de l'homme qui le suivait; c'est-à-dire : les traits de ce vieillard éloquent volent, ses coups frappent, et les cœurs de la foule le suivent librement. C'est l'Ogmius des Celtes : les Grecs le prenaient pour un Charon habillé en Héraclès. Sur un autel découvert à Paris, on remarque trois images de dieux avec leurs inscriptions : au milieu se voit Jovis, à gauche Vulcain, à droite Esus, « le dieu terrible aux autels sanglants », comme l'appelle un poète romain, qui protégeait pourtant les relations commerciales et les arts de la paix[1]; il a la tunique retroussée pour le travail comme Vulcain, et porte comme lui un marteau et des tenailles; il coupe un saule avec sa hache. Un dieu que l'on rencontre plus souvent et qui se nommait probablement Cernunnos, est représenté accroupi et les jambes croisées ; sa tête est couronnée d'un bois de cerf auquel pend une chaînette ; il porte sur son sein un sac d'argent ; devant lui se tiennent parfois des bœufs et des

1. La seconde glose de Berne qui, à propos des vers d- Lucain (I, 445), assimile avec raison Teutatès à Mars, et qu paraît d'ailleurs digne de foi, dit d'Esus : « Hesum Mercurium credunt, si quidem a mercatoribus colitur. »



cerfs ; — ce symbole paraît exprimer que le sol de la terre est la source de la richesse. La foule baroque et fantastique d'objets terrestres qui remplit cet Olympe celtique sans beauté et sans pureté est profondément différente des formes simplement humaines de la religion grecque et des conceptions simplement humaines du culte romain ; une telle opposition nous permet de saisir la distance qui sépare les vainqueurs des vaincus. De là résultaient des conséquences tout à fait remarquables : un fatras d'opérations secrètes et magiques, grâce auxquelles les prêtres jouaient le rôle de médecins, des conjurations et des exorcismes auxquels se joignaient des sacrifices humains et la guérison des malades par le sang des victimes ainsi égorgées.

Il n'est pas possible de prouver que le druidisme, à cette époque, fût l'ennemi acharné de la domination étrangère ; quand bien même il en eût été autrement, on comprend que le gouvernement romain, malgré son indulgence à l'égard des cultes locaux, devait traiter la religion druidique comme une religion, non seulement extravagante, mais surtout redoutable. La fête annuelle des Gaules, qui se célébrait dans la capitale purement romaine du pays et d'où le culte indigène était rigoureusement exclu, fut évidemment instituée par le gouvernement pour lutter contre l'ancienne religion celtique, dont les prêtres se réunissaient tous les ans à Chartres, le centre du pays gaulois. Pourtant Auguste ne fit pas une guerre ouverte aux Druides ; il interdit seulement à tout citoyen romain de participer au culte national des Gaulois. Tibère, avec son caractère énergique, voulut agir d'autorité et prohiber cette confrérie de prêtres, de professeurs et de médecins ; mais il ne semble pas avoir réussi dans cette tâche, puisque les mêmes arrêts furent encore une fois portés contre les Druides sous Claude. Cet empereur, dit-on, fit déca-

piter un noble gaulois parce qu'il avait employé devant lui les charmes magiques de son pays pour faire réussir une affaire. Nous montrerons plus loin comment la conquête de la Bretagne, qui était depuis longtemps le foyer de cette religion, fut en grande partie résolue pour attaquer le druidisme à sa racine même. Malgré tout, les Druides jouèrent encore un grand rôle lorsque la Gaule tenta de se révolter après la chute de la dynastie claudienne ; ils annonçaient que l'incendie du Capitole était le signal d'une révolution universelle et que la domination du Nord sur le Sud allait s'établir. Plus tard, cet oracle s'accomplit, il est vrai, mais non par la nation celtique ni au profit de ses prêtres. La religion gauloise ne perdit pas encore son influence; au troisième siècle, lorsqu'un empire gallo-romain fut fondé pour quelques années, ce fut surtout Hercule qui fut représenté sur ses monnaies, soit comme divinité gréco-romaine, soit sous le nom gaulois de Deusoniensis ou Magusanus. Mais on ne parle plus beaucoup des Druides ; plusieurs prophétesses gauloises seulement, jusqu'au temps de Dioclétien, rendent des oracles sous le nom de Druidesses et les anciennes familles nobles continuent à se vanter pendant longtemps encore de posséder des druides parmi leurs aïeux. La religion a disparu plus rapidement que la langue nationale, et elle n'a guère opposé de résistance sérieuse au Christianisme, lorsqu'il se répandit dans les Gaules.

Questions économiques. — La Gaule méridionale qui, par sa situation même, était protégée plus que toute autre province contre une invasion étrangère, et qui, comme l'Italie et l'Andalousie, abondait en oliviers et en figuiers, atteignit, sous l'empire, une grande prospérité; les villes de la province s'enrichirent et se développèrent à cette époque. L'amphithéâtre et les sarcophages du cimetière d'Arles, cette « mère de toute

la Gaule », le théâtre d'Orange, les temples et les ponts construits à Nîmes ou dans les environs, témoignent encore aujourd'hui de cette opulence. Les provinces du Nord virent aussi s'accroître leur antique prospérité, grâce à la paix durable que la domination étrangère avait donnée à la contrée, en même temps qu'elle y régularisait la perception des impôts. « En Gaule, dit un écrivain du temps de Vespasien, les sources de la richesse sortent du pays lui-même et se répandent sur toute la terre »[1]. Nulle part peut-être on n'a retrouvé autant de villas si somptueuses que dans l'est de la Gaule, sur les bords du Rhin et de ses affluents : c'étaient bien là les demeures de la riche noblesse gauloise. On connaît le testament de ce Lingon de qualité, qui ordonnait à ses héritiers de lui élever un tombeau et une colonne surmontée d'une statue de marbre italique ou du plus beau bronze, et de brûler avec lui tout son attirail de vénerie et d'oi-

1. Josèphe, *Bell. Jud.*, II, 16, 4. C'est là que le roi Agrippa demande à ses Juifs s'ils croient être plus riches que les Gaulois, plus braves que les Germains, plus sages que les Hellènes. Tous les autres témoignages sont d'accord avec celui-là : Néron ne reçoit pas avec chagrin la nouvelle du soulèvement, *occasione nata spoliandarum jure belli opulentissimarum provinciarum* (Suétone, *Néron*, 40; Plutarque, *Galba*, 5); le butin pris sur les troupes insurgées de Vindex est innombrable (Tac., *Hist.*, I, 51). Tacite (*Hist.*, III, 46) appelle les Éduens *pecunia dites et voluptatibus opulentos.* Ce n'est pas sans raison que le général de Vespasien dit aux Gaulois soulevés (Tacite, *Hist.*, IV, 74): *regna bellaque per Gallias semper fecere, donec in nostrum jus concederetis; nos quanquam totiens lacessiti jure victoriae id solum vobis addidimus quo pacem tueremur, nam neque quies gentium sine armis neque arma sine stipendiis neque stipendia sine tributis haberi queunt.* Les impôts pesaient lourd sans doute, mais moins lourd que les anciennes dissensions, où le droit du plus fort était souverain.

sellerie. Cette dernière disposition fait songer à ces immenses réserves de chasse entourées de murs qui sont citées ailleurs, et au rôle important qu'Arrien, le Xénophon du temps d'Hadrien, donne aux chiens et aux chasseurs celtiques : il ne manque pas d'ajouter, d'ailleurs, que la vénerie des Celtes n'a pas pu être connue du Xénophon, fils de Gryllos.

Un tel ordre d'idées m'amène à parler du fait singulier que la cavalerie romaine, sous l'empire, a un caractère purement celtique ; non seulement elle se recrutait surtout en Gaule, mais encore les manœuvres et les expressions techniques elles-mêmes étaient pour la plupart empruntées aux Celtes ; on sait, d'ailleurs, que, après la disparition des anciens chevaliers de la république, César et Auguste avaient réorganisé la cavalerie avec des contingents gaulois et sur le modèle de la cavalerie gauloise.

La haute prospérité du pays provenait surtout de l'agriculture, qu'Auguste a toujours vivement favorisée et qui donnait de magnifiques résultats dans toute la Gaule, sauf dans les landes de la côte aquitanique. L'élève du bétail rapportait aussi beaucoup, surtout dans le Nord, notamment celui des porcs et des brebis qui fournissaient abondamment à l'industrie et l'exportation ; les jambons ménapiens (de Flandre), les manteaux de drap atrébates et nerviens (Arras et Tournay), se répandirent plus tard dans tout l'empire.

Culture de la vigne. — Le développement de la viticulture est particulièrement intéressant. Ni le climat ni le gouvernement ne le favorisaient. L'« hiver gaulois » est resté longtemps proverbial dans les provinces du Sud ; c'est en effet de ce côté que l'empire romain s'étendait le plus vers le Nord. Mais ce qui fit le plus de tort à la viticulture gauloise, ce fut la concurrence du commerce italien. Sans doute, le dieu

Dionysos n'a conquis le monde que lentement ; et c'est pas à pas que la boisson extraite de l'orge a reculé devant le suc de la vigne ; toutefois, le système de prohibition adopté fut la cause principale pour laquelle, en Gaule, au moins dans la région septentrionale, la bière est restée pendant tout l'empire la boisson fermentée habituelle ; si bien que l'empereur Julien, lors de son séjour à Lutèce, dut entrer en lutte avec ce faux Bacchus[1]. Le gouvernement impérial n'alla peut-être pas aussi loin que la république, qui avait interdit, par une ordonnance de police, la culture de l'olivier et de la vigne sur la côte méridionale de la Gaule ; mais les Italiens de ce temps n'en étaient pas moins les vrais fils de leurs pères. Ce qui faisait surtout la prospérité des deux grands marchés du Rhône, Arles et Lyon,

1. On a conservé son épigramme sur le vin d'orge (*Anthol. Pol.*, IV, 368) :

Τίς πόθεν εἶς, Διόνυσε· μὰ γὰρ τὸν ἀληθέα Βάκχον
 οὔ σ' ἐπιγιγνώσκω· τὸν Δίος οἶδα μόνον.
κεῖνος νέκταρ ὄδωδε· σύ δὲ τράγου· ἦ ῥά σε Κελτοὶ
 τῇ πενιῇ βοτρύων τεῦξαν ἀπ' ἀσταχύων.
Τῷ σε χρὴ καλέειν Δημήτριον, οὐ Διόνυσον,
 πυρογένη μᾶλλον καὶ βρόμον, οὐ Βρόμιον.

Qui es-tu donc, Dionysos ? Par le vrai Bacchus, je ne te reconnais pas. Je ne connais que le fils de Zeus ; lui sent le nectar, toi le bouc. Les Celtes, si pauvres en vigne, t'ont tiré de l'orge. Tu es fils de la grange et non du feu, enfant de la terre et non du ciel. Tu n'es bon qu'à nourrir, tu n'as rien de commun avec la boisson divine !

On lit sur une sorte de gourde, trouvée à Paris, qui servait à remplir les gobelets, une inscription (Mowat, *Bullet. épigr.*, II, 110 ; III, 133), où le buveur dit à l'hôtelier : *Copo conditu(m)* — *cnoditu* est une faute d'écriture — *abes, est reple(n)da*, c'est-à-dire : Hôtelier, tu as encore à boire dans ta cave ; la bouteille est vide — et à la servante : *Ospita, reple lagona(m) cervesa*, Fille, remplis la bouteille de bière.

c'était la vente des vins italiens en Gaule ; on peut juger par là quelle était alors en Italie l'importance de la viticulture. Un des princes qui administrèrent l'empire avec le plus de sollicitude, Domitien, ordonna de détruire, dans toutes les provinces, au moins la moitié des vignobles[1] ; probablement, cet ordre ne fut pas strictement exécuté, mais il est certain que le gouvernement impérial s'opposa énergiquement au développement de la viticulture. A l'époque d'Auguste, elle était encore inconnue dans la partie septentrionale de la Narbonnaise ; elle y fut bientôt introduite, mais elle semble avoir été pendant plusieurs siècles limitée à la Narbonnaise et à l'Aquitaine méridionale. Parmi les vins gaulois, on ne connaît, à la bonne époque impériale, que les vins des Allobroges et des Bituriges, ce que nous appelons aujourd'hui les vins de Bourgogne et de Bordeaux[2]. La situation ne changea qu'au milieu du troisième siècle, quand les Italiens ne furent plus les maîtres de l'empire ; l'empereur Probus (276-282) donna aux provinces liberté pleine et entière de cultiver la vigne. C'est sans doute à cette date que la vigne apparut pour la première fois sur les bords de la Seine et de la Moselle. « J'ai passé l'hiver (de 357 à 358), écrit l'empereur Julien, dans ma chère Lutèce ; tel est

1. Suétone, *Domit.*, 7. On donna comme raison de cette ordonnance que l'élévation du prix des grains avait été causée par la transformation des champs de céréales en vignobles. Prétexte puéril qui, naturellement, spéculait sur la sottise du public.

2. Hehn (*Kulturpflanzen*, p. 76) prétend, d'après Pline (*Hist. nat.*, XIV, 1, 18), que la vigne était cultivée hors de la Narbonnaise par les Arvernes et les Séquanes ; mais il admet des textes interpolés qui n'ont aucune valeur. Il est possible que le gouvernement ferme de l'empereur interdît plus sévèrement la viticulture dans les trois Gaules que la molle administration du Sénat dans la Narbonnaise.

le nom donné par les Gaulois à la petite ville des Parisiens, un îlot situé au milieu du fleuve et entouré de murs ; l'eau y est excellente et d'une pureté remarquable à l'œil et au goût. L'hiver y est assez doux, et les habitants y récoltent un bon vin ; certains d'entre eux même cultivent des figuiers, qu'ils recouvrent pendant l'hiver d'une robe de paille ». Et quelques années plus tard, le poète de Bordeaux, dans sa gracieuse description de la Moselle, raconte que les deux rives du fleuve sont dominées par des coteaux couverts de vignobles « comme ma Garonne dorée est couronnée de vignes ».

Le réseau des routes. — Le mouvement intérieur, les relations avec les pays voisins et surtout avec l'Italie ont dû être très actifs ; le réseau des routes a été développé et entretenu avec soin. La grande voie impériale qui menait de Rome à l'embouchure du Bétis, et dont nous avons parlé à propos de l'Espagne (page 93), était la principale artère pour le commerce de la province méridionale. Sous la République, elle avait été entretenue depuis les Alpes jusqu'au Rhône par les Massaliotes, depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées par les Romains ; Auguste en fit reconstruire entièrement la chaussée. Dans le Nord, les routes impériales conduisaient les unes à la capitale de la Gaule, les autres aux camps importants du Rhin. En outre, l'empire paraît s'être suffisamment occupé des autres voies de communication.

L'hellénisme dans la Gaule méridionale. — A une époque ancienne, le sud de la Gaule était, dans le domaine de l'esprit, une province hellénique. Ensuite la décadence de Massalia et la romanisation profonde ı la région modifièrent sans doute le caractère de la vilisation, mais cette partie du pays n'en est pas oins restée toujours, comme la Campanie, un foyer

d'hellénisme. Sur les monnaies de Nîmes, une des héritières de Massalia, les années sont comptées, au temps même d'Auguste, en style alexandrin, et les armes de l'Egypte sont représentées; c'est qu'Auguste avait probablement établi des vétérans d'Alexandrie dans cette ville, qui n'était pas complètement étrangère à la civilisation grecque. L'influence intellectuelle de Massalia se manifeste dans l'œuvre d'un historien qui appartenait à cette province au moins par la naissance, et qui semble personnifier la littérature historique de la Grèce en face de l'historiographie nationale de Rome et en opposition avec ses plus illustres écrivains, Salluste et Tite-Live; je veux parler du Voconce Trogue-Pompée, auteur d'une histoire universelle, à partir d'Alexandre et du règne des Diadoques; il n'y traitait de Rome qu'incidemment ou dans ses rapports avec la Grèce. Sans doute, il ne faisait qu'exprimer les idées de l'opposition littéraire hellénique; il est néanmoins remarquable que cette opposition ait trouvé, pour se manifester dans la littérature latine, un érudit et un écrivain du siècle d'Auguste. Il faut citer aussi Favorinus, citoyen romain issu d'une des meilleures familles d'Arles, un des principaux représentants de la polymathie au temps d'Hadrien, philosophe qui procédait à la fois de l'école d'Aristote et de l'école sceptique, philologue et rhéteur, disciple de Dion de Pruse, ami de Plutarque et d'Hérode Atticus, qui fut l'objet d'attaques scientifiques de la part du docte Galien et d'un trait humoristique de Lucien, qui, en général, entretint des relations actives avec les célèbres lettrés du second siècle et avec l'empereur Hadrien lui-même. Il fut le type véritable de la subtilité érudite alors en faveur; il fit des recherches de toute nature, par exemple sur le nom des compagnons d'Ulysse engloutis par Scylla et sur celui du premier homme

qui fût un savant ; il parla devant un public choisi de Thersite et de la fièvre intermittente ; il a laissé sur tous les sujets et sur bien d'autres encore des entretiens dont nous possédons une partie ; tous ces ouvrages, fort peu intéressants en eux-mêmes, nous donnent du moins une idée caractéristique de la littérature contemporaine. On remarquera, ce qu'il considérait lui-même comme une des étrangetés de sa vie, qu'il était gaulois de naissance et auteur grec. Bien que les littérateurs de l'Occident aient eu parfois aussi le génie hellénique, bien peu d'entre eux ont écrit leurs ouvrages en langue grecque : il faut ici tenir compte de la patrie de l'écrivain.

Littérature latine dans la province méridionale. — En outre, la Gaule méridionale a été représentée dans la littérature du siècle d'Auguste, à la dernière période de ce temps, par des avocats célèbres, Votienus Montanus de Narbonne, (mort en 27 ap. J.-C.) appelé l'Ovide des orateurs, et Gnaeus Domitius Afer (consul en 39 ap. J.-C.), originaire de Nîmes. La littérature romaine pénétra même au delà de ces contrées : sous Domitien, les poètes envoyaient les exemplaires de leurs œuvres jusqu'à Toulouse et Vienne ; sous Trajan, Pline se réjouit de ce que ses petits écrits trouvent à Lyon, des lecteurs favorables, et aussi des libraires pour les vendre. Mais, ainsi que la Bétique avait fait au commencement de l'empire, la Gaule septentrionale a exercé postérieurement une grande influence sur le développement intellectuel et littéraire de Rome ; on ne saurait en dire autant de la Gaule méridionale : ce beau pays produit du vin et des fruits, mais il n'a donné à Rome ni soldats ni penseurs.

La littérature dans la Gaule impériale. — Sous le rapport de la science, la Gaule proprement dite est le

pays par excellence de l'enseignement et de l'étude; la cause de cette supériorité, est peut-être le développement et la puissante influence du sacerdoce national. Le druidisme n'était pas une superstition populaire et naïve; c'était un vaste système théologique, qui avait la prétention d'embrasser ou plutôt de soumettre à lui, comme c'est l'habitude des religions, toute la pensée et toute l'action humaine, la physique et la métaphysique, le droit et la médecine; il imposait à ses initiés un labeur infatigable de vingt années, dit-on, et ne les recrutait guère que parmi les nobles. Lorsque Tibère et ses successeurs persécutèrent les Druides, ces écoles de prêtres furent une première fois atteintes; elles durent être fermées au moins officiellement; mais, pour les faire disparaître en réalité, il fallait opposer à l'éducation nationale une éducation gréco-romaine, comme on avait opposé le temple de Rome à Lyon, au concile des druides qui se tenait à Chartres. Une tentative de ce genre fut faite de bonne heure en Gaule, certainement à l'instigation du gouvernement impérial : ce qui le prouve, c'est que sous Tibère, lors du soulèvement dont nous avons déjà parlé, les insurgés essayèrent avant tout de surprendre la ville d'Augustodunum (Autun) et de s'emparer des jeunes nobles qui y faisaient leurs études, pour gagner ou effrayer les grandes familles. Ces lycées gaulois, bien que leur programme d'enseignement ne fût nullement national, ont peut-être été des foyers de patriotisme local. Ce n'est guère par l'effet du hasard que le plus important d'entre eux ne se trouvait pas dans la ville romaine de Lyon, mais dans la capitale des Eduens, la plus puissante des tribus gauloises.

L'instruction gréco-romaine, quoique imposée à la nation gauloise et mal acceptée tout d'abord, pénétra tant et si bien chez les Celtes, à mesure que l'opposition

s'effaçait, que le zèle des élèves surpassa bientôt celui des maîtres. L'éducation distinguée de l'époque, analogue à celle des gentlemen anglais, devint pour ainsi dire, en Occident, le privilège des Gallo-Romains : elle comprenait avant tout l'étude du latin, puis celle du grec, enfin cette éloquence de l'école, pleine de pointes et de traits brillants, que rappellent encore aujourd'hui les productions littéraires du même pays. Les professeurs étaient mieux payés et surtout mieux traités en Gaule qu'en Italie. Déjà Quintilien nomme avec éloge plusieurs Gaulois parmi les avocats de marque ; et ce n'est pas sans intention que Tacite, dans son fin Dialogue sur l'Eloquence, a fait de l'avocat gaulois Marcus Aper le défenseur de l'éloquence nouvelle contre les admirateurs de Cicéron et de César. L'université de Burdigala devint bientôt la première université gauloise ; d'ailleurs, l'Aquitaine eut toujours une civilisation supérieure à celle de la Gaule centrale et septentrionale. Dans un dialogue, composé en Aquitaine au commencement du cinquième siècle, un des interlocuteurs, prêtre à Châlon-sur-Saône, ose à peine ouvrir la bouche devant les savants Aquitains. Là vécut le fameux professeur Ausone, que l'empereur Valentinien avait désigné pour être le précepteur de son fils Gratien (né en 359) ; et qui, dans ses poésies de toute sorte, a consacré un souvenir à un grand nombre de ses collègues. Lorsque son contemporain Symmaque, l'orateur le plus célèbre de l'époque, chercha un maître pour son fils, il en fit venir un de Gaule, en souvenir des leçons qu'il avait jadis écoutées sur les bords de la Garonne. A côté de Burdigala, Augustodunum est resté un des centres les plus importants des études gauloises ; nous avons les discours que l'on adressa à l'empereur Constantin pour le prier d'y rétablir une école et pour le remercier, quand il l'eut fait.

Au milieu de ce zèle pédagogique, les productions littéraires sont d'un ordre inférieur et d'une valeur médiocre : ce sont des discours officiels comme ceux qui furent prononcés à Trèves, lorsque cette ville fut devenue plus tard une résidence impériale, et que la cour eut pris l'habitude de séjourner souvent en Gaule, ou des poèmes de circonstance de toute nature. Le professeur était tenu de composer des vers comme de faire des discours ; le maître officiel de littérature était en même temps poète, sinon par le génie, du moins en titre. Les Occidentaux n'ont pas eu ce mépris de la poésie, propre à la littérature grecque de la même époque, qui ressemble à la leur par tant de côtés. Ce qui domine dans cette poésie, ce sont les réminiscences d'école et une certaine habileté de pédant[1] ; on n'y rencontre que rarement des descriptions vivantes et senties, comme celles d'Ausone dans son voyage sur la Moselle.

Nous ne pouvons juger les discours que d'après certains morceaux oratoires prononcés dans les camps impériaux ; ce sont des chefs-d'œuvre dans l'art de dire peu de choses en beaucoup de mots, et d'exprimer une fidélité absolue en phrases d'un vide également absolu. Mais si une mère riche envoyait son fils en Italie pour y acquérir la *gràvitas romana*[2], lorsqu'il s'était

1. L'un des poèmes professoraux d'Ausone est dédié à quatre grammairiens grecs : « Tous quatre exerçaient leur enseignement avec zèle ; maigres étaient leurs appointements, subtiles leurs leçons, mais comme ils enseignaient de mon temps, je veux les nommer. » Cela est d'autant plus méritoire, qu'Ausone n'a rien appris de bon chez eux « sans doute, à cause de la faible portée de mon intelligence, et parce qu'une erreur déplorable de ma jeunesse me tint éloigné de la littérature hellénique. » De tels remerciements sont fréquents, mais ont été rarement exprimés en vers saphiques.

2. Saint-Jérôme, *Ep.*, 125, p. 929 (Ed. Vallarsi).

approprié l'ampleur et la pompe de l'éloquence gauloise, c'est que les rhéteurs gaulois enseignaient plus difficilement cette *gravitas* que les expressions boursoufflées. Ces productions littéraires ont acquis une grande importance pendant les premières années du moyen âge ; c'est grâce à elles que la Gaule a été, au début du christianisme, la patrie par excellence des poésies pieuses et en même temps le dernier refuge de la littérature d'école ; cependant les principaux représentants du grand mouvement intellectuel que produisit le christianisme ne sont pas des Gaulois.

Les arts de la construction et du dessin. — Le climat de la Gaule ne fut pas sans influence sur les arts de la construction et du dessin. Il rendit nécessaires certains détails que l'Italie n'a pas connus ou n'a connus qu'imparfaitement ; ainsi l'architecture gauloise a généralisé le chauffage de l'air, qu'on n'employait en Italie que pour les bains, et l'usage des fenêtres vitrées qui y était peu répandu. Mais on peut parler aussi d'un développement artistique particulier à la Gaule ; on y découvre plus souvent qu'en Italie des portraits, et des peintures de scènes familières, plus agréables que les éternels tableaux mythologiques.

Nous ne pouvons constater que sur les monuments funéraires cette tendance de l'art gaulois vers le réalisme et la peinture de genre ; il n'en est pas moins certain qu'elle a été très prononcée. L'arc de triomphe d'Arausio (Orange), qui date des premiers temps de l'empire, et qui est orné d'armes et d'insignes guerriers gaulois ; la statue de bronze du musée de Berlin trouvée à Vetera et qui paraît représenter la divinité locale avec des épis d'orge dans les cheveux ; la vaisselle d'argent d'Hildesheim qui sort probablement en partie d'ateliers gaulois ; tous ces chefs-d'œuvre nous montrent qu'on traitait avec une certaine

liberté les sujets empruntés à l'Italie. Le tombeau des Jules, construit pendant le siècle d'Auguste à Saint-Rémy, près d'Avignon, est une preuve merveilleuse que l'art hellénique vivait et prospérait dans la Gaule méridionale ; on sent l'art grec dans cette construction hardie, qui comprend deux étages carrés, couronnés par un cercle de colonnes surmonté lui-même d'une coupole conique, et dans ces bas-reliefs d'un style analogue à ceux de Pergame, où sont sculptées, comme en une vivante peinture, des scènes mouvementées de guerre et de chasse, empruntées sans doute à la vie de ceux qui sont ensevelis dans le mausolée. Le bassin de la Moselle et de la Meuse est, après la province méridionale, la région gauloise où ce développement artistique a atteint son apogée ; ce pays, moins soumis à l'influence romaine que Lyon et les camps du Rhin, plus prospère et plus civilisé que les contrées de la Seine et de la Loire, semble avoir tiré en quelque sorte de lui-même cette floraison artistique. Le tombeau d'un riche Trévère, connu sous le nom de « Colonne d'Igel », est un curieux spécimen des monuments funéraires de la région ; il est construit en forme de tour, recouvert d'un toit pointu, et orné sur toutes les parois de représentations qui rappellent l'existence du défunt. Nous trouvons souvent représenté sur ces tombeaux le propriétaire auquel ses fermiers apportent des brebis, du poisson, de la volaille, des œufs. Sur une tombe des environs d'Arlon (Luxembourg), on voit, outre les portraits des deux époux, d'un côté une charrette et une femme portant une corbeille de fruits, de l'autre deux hommes accroupis à terre et au-dessus un marchand de pommes. Un autre tombeau de Neumagen, près de Trèves, a la forme d'un bateau ; six mariniers assis y manœuvrent les avirons ; le bateau porte de gros tonneaux, que le pilote semble regarder

avec joie en pensant au vin qui y est contenu. Nous pouvons rapprocher de ces œuvres d'art la peinture joyeuse que le poète de Bordeaux fit de la vallée de la Moselle avec ses magnifiques châteaux, ses gais vignobles, ses pêcheurs et ses bateliers ; nous y trouvons la preuve que dans ce beau pays régnait, dès le milieu du second siècle, une activité pacifique, une heureuse prospérité et une vie puissante.

CHAPITRE IV

LA GERMANIE ROMAINE ET LES GERMAINS INDÉPENDANTS

Limites de la Germanie romaine. — La création des deux provinces romaines de Germanies Supérieure et Inférieure est une conséquence de la défaite des armes romaines et de la politique générale d'Auguste, que nous avons exposée plus haut (p. 68 et suiv.). Au début, la province de Germanie s'étendait du Rhin à l'Elbe; elle n'a existé que pendant vingt ans, depuis la première campagne de Drusus, 742 de Rome = 12 av. J.-C. jusqu'à la défaite de Varus et la chute d'Aliso, 762 de Rome = 9 ap. J.-C.; mais comme, d'une part, elle contenait les camps militaires de la rive gauche du Rhin, Vindonissa, Mogontiacum, Vetera, et que, d'autre part, des parties plus ou moins considérables de la rive droite demeurèrent encore romaines après la catastrophe, le gouvernement civil et le commandement militaire ne disparurent pas absolument, tout en restant, pour ainsi dire, dans l'air.

Nous avons déjà décrit l'organisation intérieure des trois Gaules, qui comprenaient le pays tout entier jusqu'au Rhin, sans distinction de race; seuls, les Ubiens, transportés en Gaule pendant les dernières crises, n'étaient pas comptés parmi les soixante-quatre tribus de cette province; mais les Helvètes, les Tribocci et surtout les districts occupés par les troupes du Rhin, y étaient rattachés. On avait projeté de réunir en un seul tout, sous la domination romaine, les t-

bus germaniques situées entre le Rhin et l'Elbe, comme on avait réuni les tribus gauloises; dans cette intention, on avait voulu créer autour de l'autel d'Auguste élevé dans la cité des Ubiens, germe de la moderne Cologne, une capitale excentrique comme on l'avait fait à Lyon pour la Gaule; on pensait aussi à transporter, dans un avenir plus éloigné, les camps importants sur la rive droite du Rhin et à soumettre la rive gauche, au moins pour l'essentiel, à l'autorité du gouverneur de la Belgique. Mais tous ces projets périrent en même temps que les légions de Varus; l'autel germanique d'Auguste sur le Rhin devint ou resta l'autel des Ubiens; les légions continuèrent à être cantonnées dans le territoire qui dépendait de la Belgique, mais, comme dans l'organisation de l'empire romain le gouvernement civil ne pouvait pas être séparé du commandement militaire, cette région demeura soumise administrativement aux chefs des deux armées, aussi longtemps que les troupes y restèrent[1].

Varus est probablement, comme nous l'avons dit plus haut, le dernier général qui ait commandé seul l'armée du Rhin tout entière; lorsque, à la suite du

1. Ce partage d'une province entre trois gouverneurs est sans exemple dans l'administration romaine. L'Afrique et la Numidie semblent en apparence offrir une analogie, mais il y a une différence politique essentielle, puisque le gouverneur civil de ces provinces relevait du sénat et le chef militaire de l'empereur; au contraire les trois gouverneurs de la Belgique étaient tous des fonctionnaires impériaux, et l'on ne peut pas comprendre pourquoi les deux districts germaniques ont été rattachés à la Belgique au lieu de former une province nouvelle. Il n'y a guère qu'un moyen d'expliquer cette bizarrerie: c'est de supposer que, malgré le recul de la frontière, on voulut garder à la province le nom de Germanie; c'est ainsi que la province de Dacie, lorsque de transdanubienne elle devint cisdanubienne, ne changea point de nom.

désastre, l'effectif des troupes fut porté à huit légions, le commandement, selon toute apparence, fut en même temps divisé. C'est donc moins l'histoire d'une contrée romaine que nous allons exposer dans ce chapitre, que l'histoire d'une armée romaine, et, ce qui s'y rattache très étroitement, l'histoire des peuples voisins et ennemis, en tant qu'ils ont été mêlés à celle de Rome.

Germanies Supérieure et Inférieure. — Les deux quartiers généraux de l'armée du Rhin furent de tout temps Vetera, près de Wesel, et Mogontiacum, aujourd'hui Mayence; ces deux camps existaient bien avant la division du commandement et l'ont, en partie, amenée. Les deux corps d'armée comptaient chacun, au premier siècle ap. J.-C., quatre légions, environ 30,000 hommes[1]; c'est à Vetera et à Mogontiacum ou entre ces deux positions que campait le gros de l'armée romaine, à l'exception d'une légion cantonnée près de Noviomagus (Nimègue), d'une autre établie à Argento-

1. Pour l'époque de Domitien et de Trajan on peut, avec quelque certitude, évaluer à 10,000 hommes environ les troupes auxiliaires dans la Germanie supérieure. Un document de l'année 90 attribue à l'armée de cette région quatre ailes et quatorze cohortes: à ce nombre doit être ajoutée au moins une cohorte (*Coh. I Germanorum*), qui tenait certainement garnison dans le pays en 82 comme en 116. On ne sait si deux ailes, qui s'y trouvaient en 82 et 3 cohortes au moins, qui y campaient en l'année 116, et qui manquent dans la liste de 90, y étaient en garnison cette année-là ; mais la plus grande partie de ces troupes se trouvait avant l'année 90 hors de la province, ou n'y est venue qu'après cette date. Certainement l'un de ces 19 *auxilia*, la *cohors I Damascenorum*, et peut-être un autre, l'*ala I Flavia Gemina*, sont des corps doubles. Au minimum les chiffres cités plus haut représentent l'effectif normal des auxiliaires de cette armée, qui ne peut guère avoir été beaucoup plus considérable. Les auxiliaires de la Germanie I rieure, dont les garnisons étaient moins importantes, ont être moins nombreux.

ratum (Strasbourg), et d'une troisième postée à Vindonissa (Windisch, près de Zurich), non loin des frontières de la Rétie. A l'armée de la Germanie Inférieure était rattachée l'importante flotte du Rhin. La limite des deux districts militaires se trouvait entre Andernach et Remagen, près de Brohl[1]; Coblentz et Bingen appartenaient à la région supérieure, Bonn et Cologne à la région inférieure. Sur la rive gauche, la circonscription administrative de la Haute-Germanie comprenait les Helvetii (Suisse), les Sequani (Besançon), les Lingones (Langres), les Raurici (Bâle), les Tribocci (Alsace), les Nemetes (Spire), et les Vangiones (Worms); le district de Basse-Germanie, moins considérable, renfermait les Ubii ou plutôt la colonie d'Agrippina (Cologne), les Tungri (Tongres), les Menapii (Brabant), et les Batavi; les tribus qui habitaient plus loin à l'ouest étaient soumises aux différents gouverneurs des trois Gaules ainsi que Metz et Trèves.

Cette division était purement administrative. D'un autre côté, l'extension des deux provinces au delà du Rhin varia suivant les relations que Rome eut avec les peuplades voisines et suivant le progrès ou le recul de la domination romaine. L'histoire de ces relations est tellement dissemblable dans le bassin supérieur et dans le bassin inférieur du Rhin et les événements suivirent dans les deux pays un cours si différent, que

1. Près du pont de l'Abrinca, aujourd'hui Vinxtbach, ancienne limite des archevêchés de Cologne et de Trèves, se trouvaient deux autels, l'un du côté de Remagen, consacré aux Limites, à la divinité locale et à Jupiter (*Finibus et Genio loci et Jovi optimo maximo*), par des soldats de la trentième légion de Germanie inférieure; l'autre, du côté d'Andernach, élevé par les soldats de la huitième légion de Germanie supérieure en l'honneur de Jupiter, de la divinité locale et de Junon (Brambach, *Corp. Inscript. Rhenan.*, 649, 650).

leur division par province est historiquement de la plus haute importance. Examinons d'abord le développement des faits sur le Bas-Rhin.

Germanie Inférieure. — Nous avons indiqué plus haut jusqu'où les Romains avaient étendu leur domination en Germanie et sur les deux rives du Bas-Rhin.

Bataves. — Les Bataves germaniques furent incorporés pacifiquement à l'empire, sinon par César, du moins peu de temps après lui, peut-être par Drusus (p. 33). Ils habitaient le delta du Rhin, c'est-à-dire la rive gauche du fleuve et les îles formées par ses bras ; ils s'étendaient en amont au moins jusqu'au vieux Rhin, à peu près depuis Anvers jusqu'à Utrecht et Leyde, dans la Zélande et la Hollande méridionale, sur un territoire primitivement celtique ; du moins, l'élément celtique domine dans les noms de lieux. Le nom de Bataves survit encore dans le Betuwe, dépression située entre le Wahal et le Lech, et où se trouve la grande ville de Noviomagus, aujourd'hui Nimègue. C'étaient, surtout par comparaison avec les Celtes indociles et turbulents, des sujets soumis et utiles : aussi prirent-ils une place à part dans l'ensemble de l'empire et dans l'armée romaine. Ils ne payaient point d'impôts, mais fournissaient plus de soldats qu'aucune autre tribu : ils envoyaient à eux seuls à l'armée impériale 1,000 cavaliers et 9,000 fantassins ; de plus, les gardes du corps de l'empereur étaient choisis parmi eux. Le commandement de ces détachements bataves était exercé exclusivement par des Bataves.

Les Bataves n'étaient pas seulement les meilleurs cavaliers et les meilleurs nageurs de l'armée ; ils étaient aussi le modèle de la fidélité militaire ; la sold élevée des gardes du corps bataves, les privilèges qu les nobles retiraient de leur rang d'officiers, garar

tissaient encore leur loyauté. Ces Germains n'avaient pris part ni à la conspiration contre Varus, ni aux événements qui suivirent le désastre, et si Auguste, sous l'impression de la terrible nouvelle, licencia sa garde batave, il fut bientôt convaincu que ses soupçons n'étaient pas fondés, et peu de temps après il rappela auprès de lui cette troupe d'élite.

Cannenefates. — Sur l'autre rive du Rhin habitaient, tout près des Bataves, dans le Kennemerland (Hollande septentrionale, au nord d'Amsterdam), les Cannenefates de même race, mais beaucoup moins nombreux. Non seulement ils sont nommés parmi les peuplades que Tibère a soumises, mais ils furent traités comme les Bataves en ce qui concerne le service militaire.

Frisons. — Les Frisons, voisins des Cannenefates, s'étendaient sur la côte, qui porte aujourd'hui encore leur nom, jusqu'à l'Ems inférieur; ils se soumirent à Drusus et restèrent dans la même situation que les Bataves. Au lieu d'impôts, on leur demandait un certain nombre de peaux de bœufs pour les besoins de l'armée; ils devaient aussi fournir des troupes relativement nombreuses pour le service de l'empire. Ils furent les plus fidèles alliés de Drusus, puis de Germanicus; ils prêtèrent à ce dernier un utile concours et pour la construction de son canal, et surtout lors de sa malheureuse expédition dans la mer du Nord (p. 64).

Chauques. — Plus à l'est, les Chauques, peuplade nombreuse de marins et de pêcheurs, habitaient le rivage de la mer du Nord, des deux côtés du Weser, peut-être de l'Ems jusqu'à l'Elbe ; ils furent soumis à la domination romaine par Drusus en même temps que les Frisons, mais non point comme eux sans combat. Toutes ces populations maritimes de la Ger-

manie acceptaient pacifiquement ou du moins sans grande résistance leurs nouveaux maîtres ; elles ne furent pas complices de la révolte des Chérusques ; aussi conservèrent-elles, après la défaite de Varus, la même situation qu'auparavant dans l'empire romain ; il resta même des garnisons chez les tribus les plus éloignées des Frisons et des Chauques, et ces garnisons envoyèrent des secours à Germanicus pendant ses campagnes.

Lorsque l'on évacua la Germanie en l'an 17, il semble que l'on ait abandonné la région des Chauques, pauvre, éloignée et trop difficile à défendre ; tout au moins, après cette date, il n'y a plus dans ce pays aucune trace de la domination romaine, et quelques années plus tard nous le trouvons indépendant. Mais toute la contrée située à l'ouest de l'Ems inférieur resta comprise dans l'empire, dont les limites englobaient ainsi les Pays-Bas actuels. La défense de cette partie des frontières contre les Germains indépendants fut principalement confiée aux tribus maritimes soumises à l'empire.

Le limes et la frontière déserte du Bas-Rhin. — On procéda autrement en amont du fleuve : on traça une route à une distance plus ou moins éloignée du Rhin pour indiquer la frontière, et tout le territoire intermédiaire fut dépeuplé. Sur cette route frontière, sur ce *limes*[1], on surveillait le commerce ; le passage

1. Le *limes* (de *limus*, transversal) est une expression technique, étrangère à notre droit, et partant intraduisible dans notre langue ; elle provient de ce que les Romains, ne tenant pas compte des limites naturelles, séparaient leurs propriétés terriennes par des chemins d'une largeur déterminée ; ces chemins sont les *limites*. Il en résulte que ce mot signifie toujours à la fois les limites tracées et les routes construites par la main de l'homme. Il conserve cette double signification lors

était interdit la nuit à tout le monde, le jour aux gens armés; il n'était permis en général aux autres que sous certaines conditions destinées à garantir la sécurité, et moyennant certains péages fixés d'avance. Après la défaite de Varus, Tibère construisit une route semblable dans le pays actuel de Munster, en face du quartier-général de Basse-Germanie, à une certaine distance du Rhin, puisque la « forêt Casienne », encore inconnue, près de laquelle était son camp, s'étendait entre cette route et le fleuve.

A la même époque on a dû faire des travaux analogues dans les vallées de la Ruhr et de la Sieg, jusqu'à celle de la Wied, où finissait la province de Germanie Inférieure. Il n'était pas nécessaire que cette

qu'on l'applique à l'Etat — Rudorff a fait à ce sujet une erreur dans ses *Grom. inst.*, p. 289. — Le terme *limes* ne désigne pas une frontière quelconque de l'empire; mais seulement celle qui a été établie par l'homme, pour faciliter la surveillance et qui est garnie de postes militaires chargés d'assurer la défense de l'empire (*Vita Hadriani*, 12 : *Locis in quibus barbari non fluminibus, sed limitibus dividuntur*), comme nous en trouvons en Germanie et en Afrique. C'est pourquoi l'on désignait l'établissement d'un *limes* par les mêmes expressions que la construction d'une route : *aperire* (Velleius II, 121, ce qui ne doit pas être rapproché, comme le veut Müllenhoff, *Zeitschrift für d. Alterth.*, nouvelle série, II, p. 32, de notre: « ouvrir une barrière »), *munire, agere* (Frontin, *Strat.* I, 3, 10 : *limitibus per CXX m. p. actis*). Le *limes* n'est donc pas seulement une ligne, mais une ligne d'une certaine largeur (Tac., *Ann.*, I, 50 : *castra in limite locat*). L'établissement du *limes* accompagne souvent la construction de l'*agger*, c.-à-d. de la levée pour une route (Tac., *Ann.*, II, 7 : *castra novis limitibus aggeribusque permunita*), et son déplacement le changement des garnisons postées sur la frontière (Tac., *Germ.*, 29 : *limite acto promotisque praesidiis*). Le *limes* est aussi une route impériale servant de frontière et destinée à régulariser la circulation commerciale, puisqu'on ne peut le franchir qu'à certaines places

route fût occupée militairement et constituât une ligne de défense, bien que l'on ait toujours compris que, pour défendre et fortifier la frontière, la meilleure méthode était de rendre cette route le plus sûre possible. Un des moyens employés pour protéger la frontière, c'était de dépeupler la bande de terrain qui séparait le fleuve de la route. « Des tribus qui occupaient la rive droite du Rhin, dit un historien bien informé du temps de Tibère, les unes ont été transportées par les Romains sur la rive gauche, les autres se sont retirées d'elles-mêmes dans l'intérieur des terres. » On agit ainsi, dans le pays actuel de Münster, à l'égard des tribus germaniques qui y étaient établies depuis longtemps, Usipiens, Tenctères, Tubantes. Lors

situées en face des ponts du fleuve qui sert de limite et que partout ailleurs le passage est interdit. Le *limes* prenait surtout ce caractère, lorsque la frontière cessait d'être militairement défendue : dans ce cas il restait une route de frontière. Il l'était aussi, même quand il était fortifié des deux côtés, comme en Bretagne et aux bouches du Danube ; le *vallum* de Bretagne s'appelle aussi *limes* (voir plus loin). Mais il arrivait également que des postes étaient placés aux lieux de passage, et qu'entre deux de ces postes le chemin de séparation était en quelque sorte impraticable. C'est dans ce sens que le biographe d'Hadrien, dans le texte cité précédemment, parle des *limites* où l'empereur *stipitibus magnis in modum muralis saepis funditus jactis atque conexis barbaros separavit.* Dans ces conditions le *limes* ressemble à une palissade donnant passage en certains endroits : c'est ce qu'a été le *limes* de la Germanie Supérieure, dont nous exposerons plus loin la construction complète. D'ailleurs le mot n'a pas été employé dans ce sens à l'époque républicaine : il n'a pris sans doute cette signification qu'au moment où l'on créa aux limites de l'empire, sur les points où il n'y avait point de frontières naturelles, le cordon de garnisons destiné à y suppléer. Cette création, que la République ne connut pas, fut le fondement du système militaire et surtout du système douanier d'Auguste.

des campagnes de Germanicus, ces peuples, chassés des bords du Rhin, habitaient encore la vallée de la Lippe ; plus tard, probablement à la suite de cette expédition, on les trouve beaucoup plus au sud, à la hauteur de Mayence. Leur ancien territoire resta désert, et forma d'immenses pâturages réservés aux troupeaux de l'armée de Germanie Inférieure. En l'an 58, les Frisons et les Amsivarii nomades tentèrent de s'y établir, mais sans pouvoir en obtenir la permission des autorités romaines. Plus au sud, les Sicambres subirent presque tous le même traitement : une partie au moins de leur tribu continua d'occuper la rive droite[1], tandis que d'autres peuplades plus petites furent déplacées. Les populations éparses qu'on laissait établies en deçà du *limes* étaient naturellement sujettes de l'empire ; comme le prouve, d'ailleurs, le fait que les Sicambres étaient soumis au service militaire romain.

Guerre avec les Frisons et les Chauques sous Claude. — Telle était la situation sur le Rhin inférieur, lorsqu'on eut renoncé à de plus vastes projets. Les Romains possédaient encore sur la rive droite un territoire considérable ; mais il se produisit maintes

1. Les Sicambres qui furent transportés sur la rive gauche du Rhin ne se retrouvent plus, dans la suite, sous ce nom ; ce sont eux probablement qui habitaient près du fleuve en aval de Cologne, et qu'on désignait par l'appellation de Cugerni. Mais les Sicambres restèrent sur la rive droite, où Strabon les signale, au moins jusqu'au règne de Claude ; la preuve en est qu'on connaît à cette époque une cohorte levée chez les Sicambres, et portant le nom de cet empereur (*Corp. Insc. Lat.*, III, p. 877). Il y avait, en outre, quatre autres cohortes semblables créées probablement par Auguste ; les Sicambres faisaient donc partie de l'empire romain, comme Strabon nous l'indique. Ils ont disparu seulement, ainsi que les Mattiaci, dans le tourbillon des invasions.

fois de fâcheuses complications. Vers la fin du règne de Tibère, en l'année 28, les Frisons se détachèrent de l'empire; on leur avait fait subir, pour les forcer à payer un impôt peu lourd en soi, des vexations insupportables. Ils tuèrent les collecteurs de cet impôt et assiégèrent dans la place forte de Flevum le commandant romain de la région ainsi que tous les soldats et tous les fonctionnaires civils qui résidaient sur leur territoire. Flevum était situé à l'endroit où se trouvait, avant que le Zuyderzée ne s'étendît au moyen âge, la bouche la plus orientale du Rhin, près de l'île actuelle de Vlieland et à côté de celle de Texel. La révolte prit de telles proportions, que les deux armées du Rhin marchèrent à la fois contre les Frisons; pourtant le gouverneur Lucius Apronius ne remporta aucun succès. Les Frisons levèrent le siège de Flevum lorsque la flotte y amena les légions; mais il était difficile d'atteindre les rebelles dans un pays coupé de cours d'eau. Plusieurs troupes romaines isolées subirent des échecs et l'avant-garde de l'armée fut si complètement battue, que les cadavres des morts restèrent au pouvoir des ennemis. On n'entreprit pas une action décisive; aussi la soumission ne fut-elle pas complète. Plus Tibère avançait en âge, moins il favorisait les grandes expéditions, dans la crainte de voir s'élever trop haut le général qui les aurait conduites.

Presque à la même époque, les Chauques, voisins des Frisons, attaquèrent les Romains; si bien qu'en l'an 41, le gouverneur Publius Gabinius Secundus dut marcher contre eux. Six ans plus tard, avec leurs légers esquifs de pirates, ils ravagèrent une grande partie des côtes gauloises, sous la conduite de Gannascus, Cannenefate de naissance. Gnaeus Domitius Corbulo, nommé par Claude gouverneur de la

Germanie Inférieure, poursuivit avec la flotte du Rhin ces ancêtres des Saxons et des Normands, fit par son énergie rentrer les Frisons dans l'obéissance, réorganisa leur état politique et établit dans leur pays une garnison romaine. Il avait l'intention de châtier plus sévèrement encore les Chauques; il fit disparaître Gannascus — contre un transfuge il se crut tout permis — et il se préparait à franchir l'Ems et à envahir le pays des rebelles, lorsque l'empereur non seulement lui envoya l'ordre de cesser la guerre, mais encore modifia complètement la situation sur le Rhin inférieur.

On abandonne l'occupation de la rive droite. — Claude ordonna au gouverneur de retirer de la rive droite toutes les garnisons romaines. On comprend que le général de l'empire ait regretté en paroles amères l'antique liberté des généraux de la République; ce recul était, au reste, la dernière conséquence, le contre-coup suprême de la défaite de Varus. Si l'on se décida, sans nécessité immédiate, à restreindre l'occupation romaine en Germanie, ce fut sans doute parce que l'on tournait à ce moment les yeux vers la Bretagne; or les troupes ne pouvaient pas suffire aux deux expéditions. C'est là ce qui justifie cette mesure.

L'ordre de l'empereur fut exécuté et sa politique suivie postérieurement; la preuve en est qu'on ne trouve aucune inscription militaire sur toute la rive droite du Rhin inférieur[1]. Quelques villes seulement,

1. La place forte de Niederbiber, située près du confluent de la Wied et du Rhin, fait déjà partie de la Germanie Supérieure, comme celui d'Arzbach, près de Montabaur, dans la llée de la Lahn. Cette place, la plus puissante de la Geranie Supérieure, avait une importance exceptionnelle; elle rmait les lignes romaines sur la rive droite du Rhin.

par où l'on passait pour sortir du territoire romain, Deutz par exemple, en face de Cologne, font exception à cette règle générale. La route militaire longea la rive gauche du Rhin en serrant de près le cours du fleuve, tandis que la route commerciale, située en arrière, coupait les détours et suivait la ligne directe. Sur la rive droite, on n'a trouvé nulle part ni milliaires ni autres indices, pouvant attester l'existence de routes militaires romaines.

Si l'on avait retiré les garnisons romaines qui occupaient auparavant la rive droite du Rhin inférieur, on ne renonçait pas pourtant à la possession du pays. Les Romains eurent sur cette région à peu près la même puissance qu'un commandant de place sur le terrain que ses canons peuvent balayer. Les Cannenefates et une partie au moins des Frisons[1] restèrent, après comme avant, sujets de l'empire. Nous avons déjà remarqué qu'à une époque postérieure les troupeaux des légions paissaient encore dans le pays de Münster, et qu'on ne permit pas aux Germains de s'y établir;

1. On ne pourrait pas comprendre sans cela les levées de troupes (*Ephem. epigr.*, V, p. 274), puisque les Frisons, qui étaient certainement indépendants en l'année 58 (Tac., *Ann.*, XIII, 54), paraissent l'avoir été aussi auparavant. De son côté Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, XXV, 3, 22) écrivait, sous Vespasien, que les Frisons, à l'époque de Germanicus, étaient *gens tum fida*. Il faut probablement rapprocher de ces données la distinction des *Frisii* et des *Frisiavones*, établie par Pline (IV, 15, 101) et celle des *Frisii majores* et *minores* qu'on trouve dans Tacite (*Germ.* 34). Les Frisons restés romains doivent être les Frisons de l'ouest, les Frisons indépendants ceux de l'est; si ces tribus s'étendaient jusqu'à l'Ems (Ptolém., III, 11, 7), il est possible que celles qui étaient romaines aient habité à l'ouest de l'Yssel. On ne peut pas les placer autre part que sur la côte qui porte encore aujourd'hui leur nom. L'assertion qu se trouve dans Pline (IV, 17, 106) lui est personnelle et n'es certainement pas exacte.

mais le gouvernement, pour la défense des territoires qui étaient situés près de la frontière, sur la rive droite du Rhin, et qui continuaient à dépendre de la même province, compta dans la suite, au nord sur la fidélité des Cannenefates et des Frisons, plus loin, en amont, sur la dépopulation du pays. De plus, s'il n'a pas complètement interdit dans cette région la colonisation romaine, il ne l'a pas laissé prospérer. L'autel élevé par un particulier, que l'on a découvert à Altenberg (cercle de Mulheim) près de la Dhün, est presque le seul monument qui atteste la présence d'habitants romains dans cette région; ce fait est d'autant plus remarquable que Cologne, grâce à sa prospérité, aurait fait pénétrer beaucoup plus loin au delà du Rhin la civilisation romaine, si elle n'avait pas rencontré de ce côté des obstacles sérieux.

Des troupes romaines entrèrent assez souvent sur ces vastes territoires; peut-être même les routes construites au temps d'Auguste furent-elles encore relativement fréquentées et des voies nouvelles furent-elles ouvertes. Des colons épars, débris de l'ancienne population germanique ou bien émigrés venus du territoire romain, s'établirent dans le pays, semblables à ceux que nous trouvons dans les premiers temps de l'empire sur la rive droite du Rhin supérieur; mais les routes comme les établissements n'avaient aucune marque de stabilité. On ne voulait pas entreprendre dans ces régions un travail aussi vaste et aussi difficile que celui qui se poursuivait dans la haute Germanie; on ne voulait pas protéger et fortifier militairement la frontière de ce côté comme plus haut. Voilà pourquoi, si la domination romaine, dans le bassin inférieur, s'est étendue au delà du Rhin, la civilisation romaine n'a pas franchi le fleuve dans cette région ainsi qu'elle l'a fait dans le bassin supérieur.

La situation en Gaule et en Germanie après la chute de Néron. — Après que l'on eut renoncé à occuper la rive droite du Rhin , l'armée de Germanie Inférieure suffisait amplement à la fois à maintenir dans l'obéissance les Gaulois voisins et à écarter de la Gaule les Germains de la rive droite. La paix n'aurait probablement pas été troublée en deçà ni au delà du Rhin, si la chute de la dynastie julio-claudienne et la guerre civile, ou plutôt la guerre de corps d'armée qui en résulta, n'avaient provoqué une crise terrible. L'insurrection de la Gaule sous la conduite de Vindex fut, il est vrai, réprimée par les deux armées de Germanie; Néron n'en tomba pas moins. Aussitôt l'armée d'Espagne et la garde prétorienne de Rome lui donnèrent un successeur; mais les armées du Rhin firent de même. Au commencement de l'année 69, la plus grande partie de ces troupes passèrent les Alpes pour aller décider sur les champs de bataille de l'Italie si le maître de Rome s'appellerait Marcus ou Aulus. Au mois de mai de la même année, le nouvel empereur Vitellius, pour qui la fortune des armes s'était déclarée, suivit le même chemin ; il emmenait avec lui le reste de l'armée solide et aguerrie du Rhin. On compléta à grand'peine les garnisons par des recrues levées précipitamment en Gaule ; mais tout le pays savait que les anciennes légions n'étaient plus là, et il fut bientôt évident qu'elles ne reviendraient pas.

Si le nouvel empereur avait eu de l'autorité sur les légions qui l'avaient porté à l'empire, il aurait pu, après la chute d'Othon, au mois d'avril, en renvoyer au moins une partie sur le Rhin ; mais ce qui retint en Italie l'armée germanique, ce fut plus encore l'insoumission des soldats que la crainte de complications e Orient, où Vespasien venait d'être salué empereur.

Préparatifs de l'insurrection. — La Gaule étai

dans un état de fermentation redoutable. Nous avons dit plus haut (p. 104) que Vindex ne s'était pas soulevé contre l'empire romain, mais contre l'empereur du moment ; les armées du Rhin n'en avaient pas moins lutté contre le ban et l'arrière-ban d'un grand nombre de tribus celtiques, et les Gaulois avaient été opprimés et maltraités comme des vaincus. Le châtiment que subirent les Helvètes, lorsque les troupes rhénanes traversèrent leur pays pour gagner l'Italie, nous montre quel accord régnait entre les soldats et les habitants des provinces : un courrier envoyé par les Vitelliens en Pannonie ayant été arrêté sur le territoire des Helvètes, l'armée en marche d'un côté, les garnisons romaines de Rétie de l'autre, envahirent leur pays, saccagèrent tous les villages, par exemple la moderne Baden, près de Zürich, chassèrent de leurs retraites les paysans réfugiés dans les montagnes, les massacrèrent par milliers ou vendirent les prisonniers suivant le droit de la guerre. Bien que la capitale Aventicum (Avenches, près de Murten) se fût soumise sans résistance, les meneurs de l'armée voulaient qu'elle fût rasée. Tout ce que le général accorda, ce fut que la question serait portée non devant l'empereur, mais devant les soldats du quartier général; ceux-ci s'érigèrent en tribunal pour juger du sort de la ville, et Aventicum n'échappa à la destruction que grâce à un changement d'humeur de leur part.

De pareils traitements poussèrent à bout les habitants des provinces. Vitellius n'était pas encore sorti de la Gaule qu'un certain Mariccus, de la tribu des Boiens, cliente des Eduens, se présenta comme un dieu descendu sur la terre, pour rendre aux Celtes leur liberté. Des bandes entières de Gaulois se rangèrent sous ses drapeaux. Pourtant ce peuple n'était pas exaspéré. La révolte de Vindex venait de prouver le plus

clairement du monde que les Gaulois étaient incapables de se soustraire à l'étreinte romaine.

Soulèvement des auxiliaires bataves. — Ce qui était plus important, c'était l'état d'esprit des peuplades germaniques annexées à la Gaule qui occupaient les Pays-Bas actuels, des Bataves, des Cannenefates, des Frisons dont nous avons déjà signalé la situation particulière. Au moment même où ils étaient le plus surrexcités, leurs contingents se trouvaient par hasard en Gaule. La masse des troupes bataves, 8.000 hommes environ, affectée à la quatorzième légion, était restée longtemps avec elle sur le Rhin supérieur; plus tard, sous Claude, lors de l'expédition de Bretagne, les Bataves passèrent dans cette île, où, grâce à leur incomparable bravoure, ils ne tardèrent pas à remporter, sous le général romain Paullinus, une victoire décisive. Depuis lors la troupe des Bataves était incontestablement au premier rang dans l'armée romaine. Cette distinction lui valut d'être appelée par Néron pour aller guerroyer avec lui en Orient; mais le soulèvement de la Gaule détacha les troupes auxiliaires de la légion qui, fidèle à Néron, partit pour l'Italie, tandis que les Bataves refusèrent de la suivre.

Civilis. — Il faut peut-être ajouter ici que deux de leurs plus brillants officiers, les deux frères Paulus et Civilis, avaient été quelque temps auparavant soupçonnés sans motif de haute trahison et soumis à une enquête. On ne leur tint aucun compte de quatre ans de fidélité et de glorieuses blessures; on exécuta le premier et on emprisonna le second. Après la chute de Néron, qu'avait précipitée la défection des cohortes bataves, Galba rendit la liberté à Civilis, et renvoya les Bataves en Bretagne dans leurs anciens cantonnements. Ils campaient, pendant leur marche, dans le pays des Lingons (Langres), lorsque les légions aban-

donnèrent Galba et proclamèrent empereur Vitellius. Les Bataves se joignirent à elles, après une longue hésitation, dont Vitellius leur garda rancune; mais il n'osa pas forcer le chef d'un corps puissant à se justifier. Les Bataves descendirent en Italie avec les légions de Basse-Germanie; ils combattirent à Bedriacum pour Vitellius avec leur bravoure ordinaire, tandis que leur ancienne légion soutenait contre eux le parti d'Othon. Mais leurs compagnons d'armes romains furent exaspérés par l'orgueil de ces Germains qui vantaient sans cesse leur bravoure militaire ; en outre, les généraux se défiaient d'eux; ils essayèrent, pour les disperser, de les envoyer en détachement, tentative qui devait avorter, dans une guerre où les soldats commandaient tandis que les chefs obéissaient, et qui faillit coûter la vie au général. Après leur victoire, les Bataves furent chargés d'accompagner en Bretagne leurs camarades de la quatorzième légion, hostiles au nouvel empereur; mais ils en vinrent aux mains avec eux à Turin, si bien que les légionnaires continuèrent seuls leur route, tandis que les Bataves retournaient en Germanie.

Cependant Vespasien avait été proclamé empereur en Orient; tandis que Vitellius donnait aux cohortes bataves l'ordre de marcher vers l'Italie et faisait dans leur pays de nouvelles levées considérables, les émissaires de Vespasien s'abouchaient avec les officiers bataves, afin d'empêcher cette marche, et même de soulever les Germains pour retenir les légions dans la province. Civilis entra dans le complot. Il se rendit dans sa patrie, et obtint facilement la complicité de sa tribu et de ses voisins les Cannenefates et les Frisons. C'est chez ceux-ci que la révolte éclata. Les deux camps de cohortes établis dans la région furent assaillis et les postes romains enlevés; les recrues romaines se battirent mal. Civilis se jeta dans le mouvement avec

sa cohorte, qu'il avait emmenée sous prétexte de combattre les insurgés; il abandonna Vitellius, comme les trois tribus germaniques, et il obligea les autres Bataves et Cannenefates qui allaient partir de Mayence pour l'Italie, à se joindre à lui.

Tout cela était plutôt une rébellion militaire qu'une insurrection provinciale et surtout qu'une guerre germanique. Alors que les légions du Rhin luttaient contre les légions du Danube, puis contre celles-ci unies aux troupes de l'Euphrate, il était très naturel que les soldats de seconde classe et parmi eux le corps le plus considérable, celui des Bataves, prissent part pour leur compte à cette guerre civile. Lorsque l'on compare ce mouvement des cohortes bataves et des Germains de la rive gauche du Rhin à l'insurrection des Germains de la rive droite sous Auguste, on ne peut s'empêcher de rapprocher le rôle que jouèrent dans la première les ailes et les cohortes de celui qu'avaient joué jadis les troupes Chérusques. L'officier infidèle de Varus voulait délivrer son peuple de la domination romaine, tandis que le chef batave agissait sur l'ordre de Vespasien, peut-être suivant les instructions secrètes du gouverneur de la province dévouée à ce prince: la révolte était dirigée uniquement contre Vitellius. Sans doute la situation était telle que ce soulèvement militaire pouvait à chaque instant devenir une dangereuse guerre de Germanie. Les mêmes soldats romains, qui protégeaient le Rhin contre les Germains de la rive droite, se trouvaient, par suite de ces luttes entre corps de troupes, en hostilité avec les tribus de la rive gauche; les rôles étaient de telle nature, qu'il semblait presque plus facile de les changer que de les soutenir. Civilis lui-même peut bien s'être demandé si la révolte de Germains devait avoir pour résultat final de renverser un empereur ou de chasser les Romains de la Gaule.

Situation des armées du Rhin. — Depuis que le gouverneur de la Basse-Germanie était devenu empereur, les deux armées du Rhin étaient commandées par son ancien collègue de la Haute-Germanie, Hordeonius Flaccus, vieillard goutteux, sans énergie et sans autorité, secrètement gagné à Vespasien ou du moins soupçonné d'une telle trahison par les légions dévouées à l'empereur. Ce qui montre quels étaient sa situation et son caractère, c'est que, pour se justifier du soupçon de trahison, il donna l'ordre de remettre, sans les ouvrir, les dépêches du gouvernement aux porte-enseignes des légions, qui les lurent aux soldats avant de les faire parvenir à leur adresse. Des quatre légions de Basse-Germanie, qui avaient à lutter contre les rebelles, deux, la Ve et la XVe, étaient établies sous le commandement du légat Munius Lupercus, au quartier général de Vetera, la XVIe commandée par Numisius Rufus campait à Novaesium (Neus), et la I^{e} par Herennius Gallus, à Bonna (Bonn). L'armée de Haute-Germanie ne se composait alors que de trois légions[1]; l'une d'elles, la XXIe, était restée dans ses cantonnements de Vindonissa, loin du théâtre de ces événements, si elle n'avait pas été appelée en Italie ; les deux autres, la Ve Macédonique et la XXIIe occupaient le quartier général de Mayence où résidait Flaccus, et où son habile légat Dillius Vocula exerçait en fait le commandement suprême. L'effectif réel des quatre légions atteignait à peine la moitié de leur effectif normal, et la plupart des soldats étaient des invalides ou des recrues.

Premiers combats. — Civilis, qui ne commandait

1. La quatrième légion de Haute-Germanie avait été envoyée en Asie Mineure, l'an 58, à cause de la guerre contre les Arméniens et les Parthes (Tacite, *Ann.*, XIII, 35).

qu'à un petit nombre de troupes régulières, mais qui avait fait une levée générale des Bataves, des Cannefates et des Frisons, sortit de son pays et prit l'offensive. Près du Rhin, il attaqua les débris des garnisons romaines chassés des régions septentrionales et une partie de la flotte romaine du fleuve, donnant ainsi le signal de la trahison, non seulement aux matelots dont la plupart étaient bataves, mais encore à une cohorte de Tongres — c'était la première défection d'une troupe gauloise —; tous les soldats italiens furent tués ou pris. Ce succès provoqua le soulèvement des Germains de la rive droite du Rhin.

Les Germains de la rive droite du Rhin prennent part à la lutte. — Depuis longtemps ils attendaient, mais en vain, la révolte des sujets romains de la rive gauche; leur vœu était exaucé. Les Chauques et les Frisons de la côte, les Bructères établis sur les deux rives de l'Ems supérieur jusqu'à la Lippe; les Tenctères, qui habitaient en face de Cologne la vallée moyenne du Rhin, enfin, en moins grand nombre, les petites peuplades voisines du sud, Usipii, Mattiaci, Chatti, se jetèrent dans la lutte. Lorsque les deux faibles légions de Vetera marchèrent contre les insurgés sous le commandement de Flaccus, elles trouvèrent en face d'elles le nombreux contingent des tribus transrhénanes, et la bataille se termina comme le combat livré sur le Rhin: les Romains furent complètement défaits, par suite de la défection des cavaliers bataves attachés à la garnison de Vetera, et de la lâcheté des cavaliers ubiens et trévères.

Siège de Vetera. — Les insurgés et les envahisseurs germains marchèrent sur le quartier général de la Basse-Germanie pour l'investir et l'assiéger. Durant ce siège, la nouvelle de ces événements parvint jusqu'aux autres cohortes bataves établies sur le Bas-

Rhin dans le voisinage de Mayence; elles se dirigèrent aussitôt vers le Nord. Au lieu de les écraser, le faible général en chef les laissa partir ; et lorsque le commandant de la légion de Bonna voulut leur barrer le passage, Flaccus ne le secourut pas comme il l'aurait pu et comme il l'avait d'abord promis. Aussi les vaillants Germains dispersèrent la légion de Bonna et rejoignirent heureusement Civilis; leur troupe forma désormais le noyau de son armée, dans laquelle les enseignes des cohortes romaines étaient portées à côté des enseignes à figures d'animaux sortis des bois sacrés de la Germanie. Le Batave se réclamait encore de Vespasien, au moins en apparence ; il obligea les troupes romaines à jurer fidélité à cet empereur, et voulut exiger de la garnison de Vetera qu'elle se déclarât, comme lui, en sa faveur. Mais ces troupes ne virent là, peut-être avec raison, qu'un piège; elles repoussèrent cette proposition avec autant d'énergie que les hordes ennemies, et, grâce à la supériorité de la tactique romaine, forcèrent les Barbares à transformer le siège en blocus.

Bien que les chefs de l'armée romaine eussent été surpris par les événements; les trahisons furent rares et les assiégés réclamèrent instamment des secours. Pour les leur amener, Flaccus et Vocula partirent de Mayence avec toutes leurs troupes ; ils s'adjoignirent en route les deux légions de Bonna et de Novaesium, ainsi que les nombreux auxiliaires des tribus gauloises qui se tenaient prêts au commandement et se dirigèrent sur Vetera. Mais au lieu de se précipiter sur les assiégeants avec toutes leurs forces, dont la supériorité numérique devait être encore assez marquée, ils campèrent, Vocula près de Gelduba (Gellep sur le Rhin, aux environs de Krefeld), à un grand jour de Vetera, et Flaccus plus loin en arrière. L'incapacité de ce soi-

disant général, la démoralisation toujours croissante des soldats, et surtout leur méfiance qui les portait à maltraiter et même à tuer leurs officiers, peuvent seules expliquer cette manœuvre.

Le malheur augmentait de tous côtés. La Germanie entière semblait vouloir prendre part à la guerre ; l'armée assiégeante recevait continuellement des renforts ; de nouvelles troupes franchissaient le Rhin qui avait considérablement baissé pendant cet été sec, les unes pour ravager sur les derrières des Romains le territoire des Ubiens et des Trévères dans la vallée de la Moselle, les autres pour se répandre au-dessous de Vetera dans la région de la Meuse et de l'Escaut; des hordes plus nombreuses encore paraissaient devant Mayence et faisaient mine de l'assiéger. C'est alors qu'on connut la catastrophe qui s'était produite en Italie. Lorsque les légions germaniques apprirent le résultat de la seconde bataille qui s'était livrée à Bedriacum pendant l'automne de l'année 69, elles jugèrent la cause de Vitellius perdue, et, à contre-cœur, il est vrai, prêtèrent serment à Vespasien; elles espéraient peut-être que Civilis, qui avait écrit sur ses enseignes le nom de Vespasien, conclurait alors la paix. Mais les hordes de Germains, qui avaient envahi sur ces entrefaites toute la Gaule septentrionale, n'étaient pas venues pour soutenir la dynastie flavienne ; quand même Civilis l'aurait voulu, il ne lui aurait plus été possible de le faire. Il leva le masque et déclara, ce qui était sans doute son intention bien arrêtée depuis longtemps, que les Germains de la Gaule septentrionale voulaient secouer la domination romaine avec l'aide de leurs compatriotes restés libres.

Secours porté à Vetera. — Cependant la fortune de la guerre changea subitement. Civilis tenta de surprendre le camp de Gelduba. L'attaque avait heureu-

sement commencé, et la défaite des cohortes nerviennes avait mis dans une situation critique la petite armée de Vocula, lorsque deux cohortes espagnoles tombèrent tout à coup sur le dos des Germains ; l'imminente défaite se changea en une éclatante victoire ; les plus braves des assaillants restèrent sur le champ de bataille. Vocula ne s'avança pas immédiatement sur Vetera, comme il l'aurait pu ; quelques jours plus tard seulement il pénétra dans la ville assiégée après un nouveau combat très vif avec les ennemis. Mais il n'apportait pas de vivres, et, comme le cours du fleuve était au pouvoir des assiégeants, il fallait aller en chercher par la voie de terre à Novaesium, où Flaccus campait. Le premier transport arriva sans accident ; les ennemis qui s'étaient de nouveau rassemblés dans l'intervalle attaquèrent la seconde colonne de ravitaillement et l'obligèrent à se jeter dans Gelduba. Vocula partit à son secours avec ses troupes et quelques détachements de l'ancienne garnison de la place. Arrivés à Gelduba, les soldats refusèrent de retourner dans Vetera, et de supporter une seconde fois les fatigues du siège qui les attendait ; ils marchèrent sur Novaesium ; et Vocula, qui savait que le reste des corps qui gardaient Vetera était relativement bien approvisionné, dut les suivre de gré ou de force.

Mutinerie des troupes romaines. — A Novaesium la révolte éclata. Les soldats avaient appris qu'un donativum[1], envoyé pour eux par Vitellius, était entre les mains du général en chef ; ils demandaient qu'on le partageât au nom de Vespasien. A peine l'eurent-ils reçu qu'ils le dépensèrent dans des festins licencieux,

1. [On nommait *donativum* une libéralité faite par le prince aux soldats à certaines occasions et notamment lorsqu'il arrivait à l'empire.]



où se ranimèrent leurs anciennes rancunes ; ils dévastèrent la maison de leur général, parce qu'il avait livré l'armée du Rhin au chef des légions de Syrie, le massacrèrent, et auraient infligé le même sort à Vocula, s'il ne leur avait échappé sous un déguisement. Puis ils proclamèrent de nouveau Vitellius empereur, ne sachant pas qu'il était déjà mort. Lorsque cette nouvelle parvint au camp, la meilleure partie des soldats, notamment les deux légions de Haute-Germanie, retrouvèrent leur sang-froid ; elles remplacèrent sur leurs enseignes l'image de Vitellius par celle de Vespasien, et se soumirent aux ordres de Vocula qui les conduisit à Mayence où il passa le reste de l'hiver 69-70. Civilis occupa Gelduba et coupa les vivres à Vetera, qui fut de nouveau étroitement bloquée ; les camps de Novaesium et de Bonna restèrent au pouvoir des Romains.

Insurrection en Gaule. — Jusqu'alors la Gaule, exception faite des petites tribus germaniques révoltées dans le Nord, était demeurée fidèle à Rome. Chaque peuplade pourtant était divisée ; chez les Tongres, par exemple, il y avait un parti puissant qui favorisait les Bataves, et la lâcheté des auxiliaires gaulois pendant toute la campagne avait été provoquée en partie par des hostilités de cette nature. Mais il y avait aussi parmi les insurgés de nombreux partisans de Rome ; un noble batave, Claudius Labeo, faisait à ses compatriotes dans leur pays et dans les environs une guerre heureuse de partisans, et le neveu même de Civilis, Julius Briganticus, périt dans un de ces combats à la tête d'un escadron romain. Quand le gouverneur donna l'ordre aux tribus gauloises d'envoyer leurs contingents, elles obéirent toutes sur-le-champ ; les Ubiens, quoique d'origine germanique, se souvinrent aussi pendant cette guerre, qu'ils étaient

romains, et résistèrent avec courage et succès, comme les Trévères, aux Germains qui envahissaient leur territoire. Le fait était naturel. La situation en Gaule était la même qu'au temps de César et d'Arioviste ; si le sol gaulois était délivré du joug de Rome par ces hordes qui, pour aider Civilis, ravageaient les vallées de la Moselle, de la Meuse et de l'Escaut, il était destiné à tomber au pouvoir des Germains. Dans cette guerre, qui avait commencé par une querelle entre deux armées romaines, et qui était devenue une lutte romano-germanique, les Gaulois n'étaient pas autre chose que l'enjeu et le butin. Or malgré tous les justes griefs d'ordre général et particulier que cette nation avait contre le gouvernement romain, elle était avant tout anti-germaine ; dans cette Gaule à demi-romaine, la matière inflammable manquait pour allumer une de ces révoltes qui éclatent sans tenir compte de rien, comme le peuple en avait fomenté jadis.

Cependant les échecs de l'armée impériale avaient peu à peu rendu courage aux Gaulois ennemis de Rome, et leur défection compléta le désastre. Deux nobles Trévères, Julius Classicus, chef de la cavalerie trévère, et Julius Tutor, le commandant des garnisons établies sur le Moyen-Rhin, le Lingon Julius Sabinus, qui descendait, à l'entendre du moins, d'un bâtard de César, et quelques autres hommes du même parti dans diverses tribus, crurent reconnaître, d'après la divination celtique, que la chute de Rome était écrite dans les étoiles, et qu'elle était annoncée au monde par l'incendie du Capitole (Déc. 69).

L'empire Gaulois. — Ils résolurent de détruire la domination romaine et de fonder un empire gaulois. Ils suivirent l'exemple d'Arminius. Persuadé par les faux rapports de ces officiers romains, Vocula se décida à partir au printemps de 70 pour le Rhin inférieur

avec les contingents placés sous son commandement et une partie de la garnison de Mayence; il voulait délivrer, avec ces troupes et les légions de Bonna et de Novaesium, Vetera étroitement bloquée. Entre Novaesium et Vetera, Classicus et les officiers ses complices abandonnèrent l'armée romaine et proclamèrent le nouvel empire gaulois. Vocula ramena les légions à Novaesium, où Classicus l'assiégea aussitôt. Vetera ne pouvait plus tenir longtemps; les Romains devaient donc s'attendre à trouver en face d'eux, après sa chute, les forces réunies des ennemis.

Capitulation des Romains. — Cette perspective détermina les troupes romaines à se rendre aux officiers qui avaient trahi. En vain Vocula tenta de faire appel à la discipline et au sentiment de l'honneur militaire; les légions laissèrent massacrer leur brave général par un transfuge romain de la première légion, qui agissait sur l'ordre de Classicus, elles livrèrent elles-mêmes les autres officiers supérieurs au représentant de l'empire gaulois, et les soldats jurèrent fidélité à cet empire. Le même serment fut prêté entre les mains des officiers parjures par la garnison de Vetera que la famine avait obligée à se rendre, et par celle de Mayence où seuls quelques rares soldats avaient échappé au déshonneur par la fuite ou la mort. Ces fières troupes du Rhin, la première armée de l'empire, avaient capitulé devant leurs auxiliaires, Rome devant la Gaule.

Chute de l'empire gaulois. — Ce fut une tragicomédie. L'empire gaulois disparut, comme il devait disparaître. Civilis et les Germains virent avec joie s'élever dans le camp romain une discorde qui leur livrait les deux partis ennemis, mais le chef batave ne songea pas à reconnaître cet empire; ses compatriotes de la rive droite du Rhin y pensèrent encore moins.

Les Gaulois eux-mêmes ne voulaient pas en entendre

parler ; la scission, qui s'était déjà produite, lors de la révolte de Vindex, entre les districts de l'est et le reste du pays, s'était encore accentuée. Les Trévères et les Lingons, dont les chefs avaient préparé le soulèvement militaire que nous avons raconté, suivaient toujours ceux qui les menaient, mais ils restaient, pour ainsi dire, isolés ; seuls, les Vangiones et les Tribocci s'étaient joints à eux. Les Séquanes, que les Lingons leurs voisins avaient essayé de faire entrer par force dans la révolte, en envahissant leur territoire eurent bientôt repoussé les assaillants. La tribu considérable des Rèmes, toute puissante dans la Belgique, convoqua l'assemblée des trois Gaules ; il ne manqua pas d'orateurs politiques pour défendre le parti de l'indépendance ; néanmoins on résolut de détourner les Trévères de la révolte.

Il est difficile de dire quelle aurait été l'organisation de l'empire nouveau, s'il avait pu se constituer. Nous savons seulement que Sabinus, l'arrière-petit-fils d'une concubine de César, se donna lui-même le nom de César, ce qui ne l'empêcha pas d'être battu par les Séquanes, tandis que Classicus, qui n'avait pas un ancêtre si illustre, portait les insignes de la magistrature romaine, et jouait au proconsul républicain. C'est dans le même ordre d'idées que fut frappée une monnaie, due sans doute à Classicus ou à ses partisans, qui porte la tête de la Gaule comme les monnaies de la république romaine portaient celle de Rome, et à côté le symbole des légions avec la légende très audacieuse : Fidélité (*fides*).

Les habitants de cet empire, qui occupaient les contrées voisines du Rhin, avaient toute facilité pour donner la main aux insurgés de Germanie. Les débris des deux légions qui avaient capitulé à Vetera furent massacrés, contrairement aux conventions et malgré

Civilis ; les deux garnisons de Novaesium et de Bonna furent envoyées à Trèves, et tous les camps romains du Rhin, grands et petits, furent incendiés, à l'exception de Mogontiacum.

Les habitants de Cologne se trouvaient dans une situation des plus critiques. Les Gaulois s'étaient contentés de leur faire jurer fidélité au nouvel empire; mais les Germains n'oubliaient pas que ces populations étaient les anciens Ubiens. Une ambassade de Tenctères de la rive droite du Rhin — c'était une des tribus auxquelles les Romains avaient pris leur patrie pour en faire des pâturages et qui avaient dû chercher d'autres demeures — réclama la démolition de la capitale de ces Germains apostats et l'exécution de tous les citoyens d'origine romaine qui s'y trouvaient. On aurait accédé à cette demande si Civilis, auquel les Ubiens avaient rendu personnellement service, et la prophétesse germanique Velléda, de la tribu des Bructères, qui avait prédit cette victoire et dont l'autorité était reconnue par toute l'armée des insurgés, n'avaient pas intercédé en faveur de ces populations.

Campagne des Romains. — Les vainqueurs n'eurent pas beaucoup de temps pour se disputer le butin. Les fondateurs de l'empire assuraient que la guerre civile avait éclaté en Italie, que toutes les provinces étaient soulevées, et que Vespasien avait probablement péri; mais la lourde main de Rome se fit bientôt sentir. La dynastie nouvelle pouvait envoyer sur le Rhin les meilleurs capitaines avec de nombreuses légions; il fallait, au reste, y déployer des forces imposantes. Annius Gallus prit le commandement dans la province de Germanie Supérieure ; Petillius Cerialis dans celle de Germanie Inférieure. Ce dernier était un officier impétueux et souvent imprévoyant, mais brave et capable ; c'était l'activité même. Outre la XXI[e] légion de Vindonissa,

on fit passer dans le pays cinq légions d'Italie, trois d'Espagne, une de Bretagne, avec la flotte, enfin un détachement de la garnison de Rétie. Ce détachement et la XXIe légion entrèrent d'abord en campagne. Les rebelles avaient bien parlé de fermer les défilés des Alpes, mais ils n'en avaient rien fait et tout le bassin supérieur du Rhin était ouvert jusqu'à Mayence. Les deux légions campées dans cette ville, qui avaient juré fidélité à l'empire gaulois, essayèrent de résister; pourtant, quand elles surent qu'une armée romaine plus considérable s'avançait contre elles, elles rentrèrent dans l'obéissance; leur exemple fut aussitôt suivi par les Vangiones et les Tribocci. Les Lingons firent leur soumission sans coup férir, mais sous la promesse formelle qu'on n'infligerait pas de mauvais traitements à leurs 70.000 combattants[1]. Les Trévères auraient probablement agi de même, mais ils en furent empêchés par leur noblesse. Les deux légions qui restaient de l'armée de Basse-Germanie, avaient, à la nouvelle de l'approche des Romains, enlevé de leurs étendards les insignes gaulois; elles se réfugièrent dans la ville des Mediomatrici (Metz) restés fidèles, et implorèrent le pardon du nouveau général en chef. Lorsque Cerialis se mit à la tête des troupes, une bonne partie de la tâche était déjà faite. Les chefs des insurgés risquaient la lutte suprême, — c'est à ce moment que, sur leur ordre, on massacra les légats des légions qui s'étaient rendues à Novaesium, — mais militairement ils étaient

1. Frontin, *Strat.*, IV, 3, 14. Les troupes romaines avaient, sans doute, établi sur le territoire des Lingons une place de réserve et un dépôt : on a trouvé dernièrement à Mirebeau-sur-Bèze, à 22 kilom. au nord-est de Dijon, des briques qui prouvent que des bâtiments y ont été construits par des détachements empruntés à cinq au moins des légions de l'armée impériale (*Hermes*, XIX, p. 437).

sans puissance et leur dernière combinaison politique, la proposition qu'ils firent au général romain de prendre lui-même l'empire des Gaules, était bien digne de leur début. Après une courte campagne, Cerialis s'empara de la capitale des Trévères; les chefs et tout leur conseil s'étaient enfuis chez les Germains. Ce fut la fin de l'empire gaulois.

Dernière lutte de Civilis. — La lutte contre les Germains fut plus sérieuse. Civilis attaqua dans Trèves même, avec toutes ses troupes composées des Bataves, du contingent germanique et des fuyards gaulois, les Romains beaucoup moins nombreux. Déjà il s'était emparé du camp ennemi et il tenait le pont de la Moselle, lorsque ses soldats, au lieu de poursuivre leur victoire, se mirent trop tôt à piller; alors Cerialis, réparant son imprévoyance par une éclatante bravoure, rétablit le combat et chassa complètement les Germains du camp et de la ville. Jamais aucun succès ne fut plus important. Les habitants de Cologne redevinrent fidèles aux Romains ; ils égorgèrent dans leurs maisons les Germains qui résidaient chez eux ; toute une cohorte germanique qui était établie dans le pays fut enfermée et brûlée dans son camp. La légion venue de Bretagne fit rentrer dans le devoir toutes les tribus de la Belgique qui tenaient encore pour les Germains; une victoire des Cannenefates sur la flotte romaine qui avait amené cette légion, les succès isolés de quelques vaillants Germains, et surtout la supériorité des vaisseaux barbares sur les navires romains moins nombreux et moins bien manœuvrés ne purent changer la situation militaire générale. Civilis essaya de tenir tête à ses ennemis sur les ruines de Vetera ; mais il dut reculer devant l'armée impériale deux fois plus forte qu'auparavant, et finalement abandonner son pays lui-même après une résistance désespérée. Comme toujours, a

discorde suivit de près le malheur. Civilis, n'étant plus sûr de ses partisans, chercha et trouva protection contre eux dans les rangs des ennemis. A la fin de l'automne 70 cette lutte inégale était terminée ; les troupes auxiliaires capitulaient à leur tour devant les légionnaires et la prêtresse Velléda était emmenée prisonnière à Rome.

Embrassons maintenant d'un seul regard cette lutte, une des plus étranges et aussi des plus terribles qui aient eu lieu. Jamais troupes n'eurent à accomplir une tâche plus lourde que les deux armées du Rhin en 69 et 70. Dans l'espace de plusieurs mois, elles furent tour à tour les armées de Néron, puis du sénat, puis de Galba, puis de Vitellius et enfin de Vespasien. Ces soldats étaient les seuls défenseurs de la domination romaine contre les deux nations puissantes des Gaulois et des Germains ; et pourtant presque tous les auxiliaires et la plupart des légionnaires étaient recrutés parmi ces peuples. Privées de leurs meilleurs contingents, sans solde, souvent affamées et, pour combler la mesure, mal conduites, ces troupes durent moralement et physiquement faire des efforts surhumains. Elles supportèrent mal cette épreuve difficile.

Ce fut moins, en cette occasion, la lutte de deux armées, comme dans les autres guerres civiles de cette époque terrible, qu'une révolte des soldats et surtout des officiers inférieurs contre les officiers supérieurs, révolte qui coïncidait avec une insurrection dangereuse, une invasion germanique et incidemment avec un soulèvement peu important de quelques districts celtiques.

A côté du double affront de Novaesium, Cannes, Carrhae et le désastre de Teutoburg sont des journées glorieuses dans l'histoire militaire de Rome : s'il y eut quelques hommes isolés qui firent leur devoir, il n'y a pas une seule troupe qui ait gardé son honneur intact

au milieu de l'ignominie générale. Le profond bouleversement qui se produisit dans l'Etat et surtout dans l'armée à la chute de la dynastie julio-claudienne, se manifeste plus clairement encore que dans la bataille confuse de Bedriacum, dans ces événements du Rhin, les plus tristes que Rome ait connus et qu'elle dût jamais connaître.

Conséquences de la guerre des Bataves. — Le crime était si grave et si général qu'on ne put infliger aux coupables le châtiment qu'ils méritaient. Il faut reconnaître que le nouvel empereur, qui par bonheur était resté personnellement étranger à tous ces événements, se montra grand politique : il oublia le passé et chercha seulement à prévenir le retour de pareilles crises. Les principaux coupables, aussi bien parmi les légionnaires que parmi les insurgés, furent punis, comme il était naturel ; et ce qui donne la mesure du châtiment infligé, c'est que cinq ans plus tard, Vespasien envoya à la mort un chef des rebelles gaulois qui fut découvert dans un souterrain, et sa femme qui l'y avait caché jusqu'alors. Mais on permit aux légions infidèles de combattre les Germains, et d'expier, pour ainsi dire, leurs fautes dans les rudes combats qu'elles livrèrent à Vetera et à Trèves. L'empereur n'en cassa pas moins les quatre légions de Basse-Germanie, et l'une des deux légions de Haute-Germanie qui avaient participé à la révolte ; on croirait volontiers que la XXIIe légion fut épargnée, en souvenir de son vaillant légat. On traita probablement de la même façon la plupart des cohortes bataves, le régiment de cavalerie des Trévères, et peut-être quelques autres troupes qui s'étaient trop montrées.

On pouvait encore moins châtier avec toute la sévérité de la loi les tribus celtiques et germaniques qui s'étaient révoltées. Il n'est pas étonnant que les

gions romaines aient demandé la destruction de la colonie Augusta Trevirorum, non pour la piller, mais par vengeance, comme les Germains avaient réclamé la ruine de la capitale des Ubiens ; mais si Civilis avait protégé l'une, Vespasien sauva l'autre. On laissa même en général aux Germains de la rive gauche du Rhin leur ancienne situation.

Probablement, quoique rien ne soit certain à ce sujet, on introduisit des changements importants dans la levée et l'emploi des troupes auxiliaires, pour atténuer le danger que présentait cette institution. Les Bataves restèrent exempts d'impôts et soumis à un service militaire privilégié, bien que la plupart d'entre eux eussent combattu contre Rome les armes à la main. Mais les troupes bataves furent considérablement diminuées. De plus, tandis que jusqu'alors leurs officiers avaient été choisis de droit, comme il semble, dans la noblesse locale, et que les tribus germaniques et celtiques avaient souvent joui du même privilège, désormais les officiers des ailes et des cohortes furent pris dans la classe à laquelle Vespasien lui-même appartenait, dans la classe moyenne des villes italiennes et des cités provinciales de droit italique. On ne rencontre plus d'officiers comme le Chérusque Arminius, le batave Civilis, et le Trévère Classicus.

Jusqu'alors tous les soldats levés dans la même tribu servaient dans le même corps d'armée; dans la suite les recrues furent réparties, sans distinction d'origine, entre les détachements les plus divers. L'administration militaire de l'empire tira sans doute cet enseignement de la guerre précédente qui provoqua encore une autre réforme : auparavant les troupes auxiliaires qui combattaient en Germanie provenaient la plupart des tribus germaniques et des populations voisines ; désormais on fit pour elles ce que l'on avait fait pour

les auxiliaires de Dalmatie et de Pannonie après la guerre de Bato : on les employa en dehors de leur patrie. Vespasien était un capitaine intelligent et expérimenté ; et, si les troupes auxiliaires ne se révoltèrent jamais plus contre leurs légions, c'est à lui sans doute en grande partie qu'on le doit.

Situation postérieure des Germains de l'Empire sur le Bas-Rhin. — Cette insurrection des Germains de la rive gauche du Rhin, sur laquelle nous avons, par hasard, des renseignements complets, nous fait saisir clairement dans quel état politique et militaire se trouvaient la région du Rhin inférieur et la Gaule ; aussi avons-nous cru devoir la raconter en détail. Mais ce qui prouve qu'elle fut provoquée par des causes extérieures et accidentelles, et non par une nécessité intime, c'est qu'une paix profonde lui succéda, et que le *statu quo* fut, autant que nous pouvons le constater, maintenu dans le pays. Les Germains sujets de Rome ne se fondirent pas moins dans l'empire que les Gaulois romains : ils ne tentèrent plus aucune révolte. A la fin du troisième siècle, le territoire des Bataves fut même envahi par les Francs, qui traversaient le bas Rhin pour pénétrer en Gaule ; cependant, durant les troubles de la grande invasion, les Bataves et les Frisons demeurèrent dans leur ancienne patrie, quoique mutilée, et restèrent, autant que nous pouvons le savoir, fidèles à l'empire qui se disloquait.

Les Germains indépendants du Rhin inférieur. — Passons maintenant des Germains soumis aux Germains indépendants qui habitaient à l'est du Rhin. En même temps qu'ils furent les complices de la révolte des Bataves, ils voulurent s'avancer dans l'empire aussi loin que les Romains avaient voulu s'avancer dans le pays, lors des expéditions de Germanicus, pour recu la frontière impériale.

Bructères. Parmi les Germains indépendants ceux qui habitaient le plus près du territoire romain étaient les Bructères, établis sur les deux rives de l'Ems moyen, et dans le bassin supérieur de l'Ems et de la Lippe. C'est à cause de cette situation même qu'ils furent les premiers des Germains à soutenir la révolte batave. Dans leur tribu était née cette vierge Velléda, qui avait excité ses compatriotes à lutter contre les Romains, en leur promettant la victoire, dont la sentence décida du sort de la ville des Ubiens, et dans la retraite élevée de laquelle on envoya les sénateurs romains faits prisonniers, et le vaisseau amiral de la flotte du Rhin que l'on avait capturé. Elle fut atteinte par la défaite des Bataves ; peut-être les Romains dirigèrent-ils contre elle une expédition spéciale ; quoi qu'il en soit, cette jeune prêtresse fut prise et envoyée à Rome. Ce désastre et plusieurs démêlés avec des peuplades limitrophes détruisirent la puissance des Bructères. Sous Néron une tribu voisine leur imposa par les armes, avec l'assistance passive du légat romain, un roi dont ils ne voulaient pas.

Chérusques. — Les Chérusques du Haut-Weser, qui avaient été sous Auguste et Tibère la principale tribu de la Germanie centrale, ne sont plus signalés que rarement après la mort d'Arminius, mais toujours comme entretenant avec les Romains des relations pacifiques. La guerre civile, qui dut aussi sévir chez eux après la chute d'Arminius, anéantit toute leur race royale ; ils demandèrent alors au gouvernement impérial de leur envoyer comme chef le dernier de leurs princes, Italicus, neveu d'Arminius, qui vivait en Italie. Le retour de cet homme courageux, mais plus fidèle à son nom u'à son origine, provoqua de nouveaux troubles : il ut chassé par les siens, mais les Langobards le rétalirent sur son trône chancelant. Un de ses successeurs,



le roi Chariomerus, pendant la lutte de Domitien contre les Chatti, prit si énergiquement parti pour l'empereur qu'à la fin de la guerre il fut détrôné par les Chatti, et se réfugia chez les Romains, dont il réclama inutilement l'intervention. Ces guerres civiles et ces combats perpétuels affaiblirent tellement la tribu des Chérusques, qu'elle disparut dès lors de la politique active.

Marsi. — On ne rencontre plus le nom des Marsi après les campagnes de Germanicus. Les peuplades qui habitaient plus à l'est, près de l'Elbe, comme tous les Germains éloignés du Rhin, prirent aux luttes des Bataves et de leurs alliés, en 69 et 70, aussi peu de part que les Bataves en avaient pris aux guerres germaniques sous Auguste et sous Tibère ; nos renseignements sont assez complets pour que nous puissions l'affirmer. Quand ces tribus paraissent postérieurement dans l'histoire, elles ne sont jamais en état d'hostilité contre les Romains.

Langobards. — Nous avons déjà raconté que les Langobards rétablirent chez les Chérusques un prince romain.

Semnones. — Le roi des Semnones, Masuus, et, ce qui est fort curieux, la prophétesse Ganna, très vénérée chez ce peuple d'une crédulité célèbre, se rendirent à Rome pour voir l'empereur Domitien et furent accueillis à sa cour avec bienveillance. Entre le Weser et l'Elbe à cette époque il s'éleva peut-être quelque querelle ; la puissance passa d'un peuple à un autre; mainte tribu put changer son nom ou ses alliances, mais la frontière romaine ne fut jamais attaquée, du moment où l'on sut que l'empire avait renoncé à soumettre ce pays. Les invasions venues de l'extrême Orient ne peuvent guère avoir troublé cette paix : le contre-coup de la guerre se serait fait sentir sur la frontière de l'empire, et l'on ne serait pas resté

sans connaître les luttes ardentes qui auraient eu lieu dans cette région. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est la réduction de l'armée du Bas-Rhin à la moitié de son effectif antérieur, qui fut accomplie à cette époque, sans que nous en sachions la date exacte. L'armée du Bas-Rhin que Vespasien eut à combattre comptait quatre légions ; à l'époque de Trajan, quatre également, trois au moins[1]; mais déjà sous Hadrien et certainement sous Marc-Aurèle, elle ne se composait plus que de deux, la I[e] Minervia et la XXX[e] Trajana.

Germanie Supérieure. — La situation fut toute différente dans la province supérieure. Historiquement il n'y a rien à signaler au sujet des Germains de la rive gauche du Rhin qui en faisaient partie, les Tribocci, les Nemetes, les Vangiones ; établis depuis longtemps au milieu des Celtes, ils partagèrent la fortune de la Gaule. Le Rhin resta toujours aussi de ce côté la principale ligne de défense des Romains. Les camps permanents des légions se trouvent en tout temps sur la

1. Sous le légat Q. Acutius Nerva, le même personnage probablement que le consul de l'année 100, qui fut chargé peu de temps après du gouvernement de la Germanie inférieure, il y avait, dans cette province, d'après les inscriptions de Brohl (Brambach, 660, 662, 679, 680), quatre légions, la I[a] Minervia, la VI[a] Victrix, la X[a] Gemina, et la XXII[a] Primigenia. Comme chaque inscription ne cite que deux ou trois légions, la garnison a pu n'être à cette époque que de trois légions, en admettant que la I[a] Minervia ait remplacé, pendant le gouvernement d'Acutius, la XXII[a] Primigenia employée ailleurs. Mais il est beaucoup plus probable que toutes les légions n'étaient pas représentées en même temps dans les détachements des carrières de Brohl, et que ces quatre légions tenaient garnison à la même époque dans la Germanie Inférieure. Ce sont sans doute celles qui furent assignées à la province, lorsque Vespasien réorganisa l'armée de Germanie (p. 201, n. 2); sauf que la I[a] Minervia y fut établie par Domitien à la place de la XXII[a] par lui licenciée.



rive gauche ; celui d'Argentoratum ne fut même pas transporté sur la rive droite, quand le bassin entier du Neckar appartint à l'empire. Mais si, dans la province inférieure, la domination romaine ne fut jamais que restreinte sur la rive droite, elle s'étendit au contraire dans la province supérieure. Auguste avait voulu relier les camps du Rhin à ceux du Danube en reculant vers l'est la frontière de l'empire. Cette entreprise qui aurait agrandi, si elle avait été exécutée, la Germanie Supérieure beaucoup plutôt que la région inférieure, ne fut jamais complètement abandonnée par les gouverneurs de cette province ; et plus tard le même projet fut repris dans de moins vastes proportions. La tradition historique ne fournit pas assez de renseignements pour qu'on puisse exposer dans leurs rapports les opérations poursuivies à travers les siècles, les constructions de routes et de retranchements ainsi que les guerres nécessitées par cette politique ; de plus, le grand mur militaire encore aujourd'hui debout, dont la fondation, accomplie peu à peu, constitue une bonne partie de cette histoire, n'a pas été exploré jusqu'à présent, comme on devait s'y attendre, par des savants compétents, pourvus de connaissances techniques. — On pouvait concevoir l'espérance que l'Allemagne politiquement réunie s'unirait aussi scientifiquement pour étudier ce monument historique, un de ses plus anciens souvenirs ; cette espérance ne s'est pas réalisée. Il nous faut pourtant essayer de rassembler ici tous les renseignements que nous ont conservés là-dessus les débris des annales de l'empire et les ruines des châteaux-forts romains.

Mogontiacum. — Sur la rive droite du Rhin, non loin de la plaine parsemée de collines, située dans le bassin inférieur, qui termine au nord la province de Haute-Germanie, s'avance de l'est à l'ouest la chaîne du

Taunus, en face de Bingen qui s'élève sur le fleuve. Parallèlement à cette chaîne, au sud, s'étend la plaine du Mein inférieur, coupée par les rameaux de l'Odenwald : c'est la route directe vers l'intérieur de l'Allemagne. Elle est commandée par Mogontiacum ou Mayence, au confluent du Rhin et du Mein, position qui fut, depuis Drusus jusqu'à la chute de Rome, la base d'attaque des Romains contre les Germains [1], de même que, de nos jours, elle ferme l'entrée de l'Allemagne du côté de la France. Les Romains, même après avoir renoncé d'une façon générale à établir leur domination au delà du Rhin, n'en continuèrent pas moins à posséder, non seulement la tête de pont sur l'autre rive du fleuve, le *Castellum Mogontiacense* (Castel), mais encore toute la plaine du Mein ; la civilisation romaine put s'établir solidement dans cette région.

Mattiaci.— Elle était habitée à l'origine par une tribu des Chatti, les Mattiaci, qui demeurèrent dans le pays même après la conquête romaine ; mais, lorsque les Chatti eurent dû céder ce territoire à Drusus, il resta partie intégrante de l'empire. Les sources thermales, situées dans les environs de Mayence, *Aquae Mattiacae* (*Wiesbaden*), étaient utilisées par les Romains sous Vespasien, et depuis longtemps déjà, sans aucun doute. Sous Claude on y exploitait une mine d'argent. Les Mattiaci fournirent de bonne heure des troupes à l'armée romaine, comme les autres districts assujettis. Ils prirent part au soulèvement général des Germains sous Civilis, mais après la victoire des Romains, ils se retrouvèrent dans leur ancienne situation. Depuis

1. D'après les beaux déchiffrements de Zangemeister (*Westdeutsche Zeitschrift*, III, 307 et sq.), il est prouvé qu'une route militaire, sur la rive gauche du Rhin, depuis Mayence jusqu'à la limite de la province de Haute-Germanie, était déjà construite sous Claude.

la fin du deuxième siècle, la communauté politique des Mattiaci du Taunus fut administrée par des magistrats romains[1].

Chatti. — Les Chatti, quoique écartés du Rhin, semblent avoir été, à l'époque postérieure, la plus puissante des peuplades de l'Allemagne centrale qui avaient des rapports avec les Romains. La prépondérance que les Chérusques avaient eue sous Auguste et Tibère dans la région du moyen Weser était passée, à la suite des luttes continuelles qu'ils soutinrent avec les Chatti, à ces peuples de même race qu'eux, leurs voisins du sud. Toutes les guerres entre Romains et Germains, dont il est fait mention depuis la mort d'Arminius jusqu'au commencement de la grande invasion, à la fin du IIIe siècle, ont été dirigées contre les Chatti : ainsi en 41, sous Claude, l'expédition du futur empereur Galba et, en 50, sous le même empereur, celle de Pomponius Secundus, célèbre comme poète. Ce n'étaient là pourtant que des incursions comme il s'en produit d'habitude aux frontières, et les Chatti ne prirent part qu'incidemment à la grande guerre des Bataves (p. 168). Mais dans la campagne que l'empereur Domitien entreprit en l'an 83, les Romains étaient les assaillants; elle amena, sinon des victoires brillantes, au moins des résultats importants; la frontière de l'empire fut reculée[2]. C'est alors que la ligne de

1. Le nom complet *c(ivitas) M(attiacorum) Ta[unensium]* se lit sur l'inscription de Castel (Brambach, 1330); on trouve plus souvent *civitas Mattiacorum* ou *civitas Taunensium*, avec la mention de duumvirs, d'édiles, de décurions, de sacerdotales, de sevirs; les *hastiferi civitatis Mattiacorum*, qui sont probablement une milice municipale, sont caracté ristiques d'une ville frontière. Le plus ancien document dat relatif à cette municipalité est de l'année 198 (Brambach, 950).

2. Les renseignements sur cette guerre sont perdus : nou

défense fut organisée, et mise dans l'état où nous la trouvons plus tard : tandis que dans sa partie septentrionale, elle ne s'éloignait guère du Rhin, elle enclavait, de ce côté, une grande partie du Taunus, ainsi que la vallée du Mein, jusqu'au-dessus de Friedberg. Les Usipiens, qui avaient dû quitter, comme nous l'avons exposé, les bords de la Lippe, vers le temps de Vespasien, pour gagner les environs de Mayence, et qui trouvèrent probablement une nouvelle patrie à l'est des Mattiaci, sur le Kinzig ou la Fulda, furent réunis alors à l'empire, avec un certain nombre de petites tribus détachées de la peuplade des Chatti. Quelque temps après, lorsqu'en l'année 88, sous le gouvernement de Lucius Antonius Saturninus, l'armée de Haute-Germanie se souleva contre Domitien, la guerre faillit recommencer; les troupes révoltées firent cause com-

n'en connaissons que l'époque et le théâtre. Sur les monnaies, Domitien ne porte le titre de *Germanicus* qu'au commencement de l'année 84 (Eckhel, VI, 378, 397); l'expédition est donc de 83, ce qui concorde parfaitement avec les levées faites cette même année chez les Usipiens et leur tentative de fuite désespérée (Tac., *Agric.*, 28, cf. Martial, VI, 60). Ce fut une guerre offensive (Suétone, *Domit.*, 6 : *expeditio sponte suscepta;* Zonaras, XI, 19 : λεηλατήσας τινὰ τῶν πέραν Ῥήνου τῶν ἐνσπόνδων). Frontin, qui a fait cette campagne, parle de l'établissement d'une ligne de postes : *Strat,* II, 11, 7 : *cum in finibus Cubiorum* (nom inconnu et probablement défiguré) *castella poneret*, et I, 3, 10 : *limitibus per CXX m. p. actis ;* ce qui doit se rattacher étroitement aux opérations militaires. Il ne faut pas séparer ce fait de la guerre des Chatti, pour le rapporter aux *agri decumates* que les Romains possédaient depuis longtemps. Le chiffre de 177 kilom. est parfaitement applicable à la ligne militaire que Domitien établit sur le Taunus (d'après les études de Cohausen, *Röm. Grenzwall in Deutschland*, p. 8, le *limes* qui plus tard contourna le Taunus du Rhin au Mein avait 237 kil. 1/2), mais serait beaucoup trop faible pour une ligne qui joindrait cette région à Ratisbonne.

mune avec les Chatti[1]; mais la débâcle du Rhin interrompit les communications, et permit aux régiments restés fidèles de dompter les rebelles, avant qu'ils n'eussent reçu ce secours important.

On sait que la domination romaine s'est étendue en Germanie jusqu'à 80 lieues de Mayence, et même au delà de la Fulda[2]; ce renseignement paraît exact,

1. Les Germains, dont parle Suétone (*Dom.*, 6) ne peuvent être que les Chatti et leurs plus proches alliés, peut-être aussi les Usipiens et leurs compagnons de fortune. La sédition éclata à Mayence qui seule était un camp double contenant deux légions. C'est de Rétie que partirent les troupes de L. Appius Maximus Norbanus pour marcher contre Saturninus. Autrement on ne peut comprendre l'épigramme de Martial (IX, 84), d'autant moins que le vainqueur, étant de l'ordre sénatorial, ne pouvait pas exercer un commandement régulier en Rétie et en Vindélicie; il fallait une guerre pour expliquer sa présence dans ce pays, et les *sacrilegi furores* s'appliquent évidemment à la révolte. On a trouvé des briques portant le nom de ce même Appius dans les provinces de Haute-Germanie et d'Aquitaine; ce qui ne suffit pas à prouver qu'il ait été légat de la Lyonnaise, comme le propose Asbach (*Westdeutsche Zeitschrift*, III, 9); ces briques doivent être rapportées à l'époque qui suivit la victoire d'Antonius (*Hermes*, XIX, p. 438). On n'a pas pu déterminer encore où s'était livrée la bataille; il semble que ce soit dans les environs de Vindonissa, point jusqu'où Saturninus peut s'être avancé contre Norbanus. Si c'était auprès de Mayence, comme on pourrait aussi l'imaginer, que Norbanus avait rencontré les rebelles, ceux-ci auraient tenu le passage du fleuve, et la débâcle n'aurait pas pu alors empêcher l'arrivée du contingent germain.

2. Ce renseignement détaché se trouve à la fin de la liste des provinces du manuscrit de Vérone (*Notitia dignitatum*, ed. Seeck, p. 253): *nomina civitatum trans Rhenum fluvium quae sunt: Usiphorum* (scr. *Usiporum*) — *Tuvanium* (scr. Tubantum). — *Nictrensium — Novarii — Casuariorum; istae omnes civitates trans Rhenum in formulam Belgicae primae redactae trans castellum Montiacese: nam LXXX leugas trans Renum Romani possederunt. Istae civitates sub Gallieno*

surtout si l'on réfléchit que la ligne de défense, qui ne semble guère avoir dépassé Friedberg, restait, aussi dans cette région, en arrière de la limite réelle.

Le pays du Neckar. — La vallée inférieure du Mein, en avant de Mayence, ne fut pas le seul territoire que l'on enferma dans la ligne de défense militaire : au sud-ouest de l'Allemagne la frontière reçut encore une plus grande extension. Le bassin du Neckar, autrefois occupé par les Helvètes de race celtique, était depuis longtemps disputé entre ce peuple et les Germains envahisseurs ; on l'appelait alors le désert helvétique ; plus tard les Marcomans s'établirent peut-être dans une partie de cette contrée, avant de reculer jusqu'en Bohême (p. 35). Lorsqu'on détermina les frontières de Germanie après le désastre de

imperatore a barbaris occupatae sunt. Tacite confirme le fait que les Usipiens habitèrent plus tard dans cette région (*Hist.*, IV, 37 ; *Germ.*, 32) ; ils furent réunis à l'empire en 83, peut-être quelque temps après avoir été soumis ; cela ressort du récit de Tacite (*Agricola*, 28). Ptolémée place les Tubantes et les Chasuarii dans le voisinage des Chatti (II, 11, 11) ; il est donc probable qu'ils ont partagé le sort des Usipiens. On n'a pas identifié avec certitude les deux autres noms corrompus : peut-être est-il question dans ce passage des Tenctères ou de quelqu'une des petites tribus que Ptolémée seul cite à côté d'eux (II, 11, 6). La liste de Vérone, dans sa rédaction primitive, portait simplement : *Belgica*, puisque la province n'a été partagée que sous Dioclétien; et en cela elle avait raison, les deux Germanies faisant partie, géographiquement, de la *Belgica.* Les chiffres cités plus haut nous conduisent, si l'on s'avance vers le nord-est en suivant la vallée de la Kinzig jusqu'à Hersfeld, au delà de la Fulda. On a découvert des inscriptions bien loin à l'est du Rhin, jusque dans le Wettéravie ; Friedberg et Butzbach étaient des positions militaires très puissantes ; à Altenstadt, entre Friedberg et Büdingen, a été rouvée une inscription de l'an 242 (Brambach, 1410), relative à la défense de la frontière (*collegium juventutis*).

Varus, cette vallée reçut la même organisation que la rive droite du Rhin inférieur. Là aussi, on traça une ligne de défense, à l'intérieur de laquelle on ne permit pas aux Germains de s'établir. Quelques colons isolés, gaulois pour la plupart et qui n'avaient presque rien à perdre, vinrent occuper, comme si c'était un marécage abandonné, cette bande de terre fertile, mais mal protégée, que l'on appelait les champs Décumates[1].

Cette occupation du pays par des particuliers, tolérée seulement par le gouvernement, suivant toute vraisemblance, fut suivie d'une occupation formelle, probablement sous Vespasien. Dès l'année 74 une chaussée existait, qui, partant de Strasbourg, suivait la rive droite du Rhin et atteignait au moins Offenburg[2]; on devait donc avoir établi dans cette région un système de défense plus sérieux qu'il n'était nécessaire pour interdire seulement la colonisation germanique. Les fils poursuivirent l'œuvre commencée par le père : soit Vespasien, soit Titus ou Domitien élevèrent des

1. On ne sait pas au juste ce que signifie l'expression *agri decumates* (car il faut unir ce dernier mot avec *agri*), que Tacite seul emploie (*Germ.* 29). Il est possible que ce territoire, considéré au début de l'empire, comme propriété de l'Etat ou plutôt de l'empereur, de même que l'*ager occupatorius* de la République, pût être exploité par le premier occupant moyennant l'impôt du dixième, mais il n'est pas prouvé que, au point de vue de la langue, *decumas* puisse signifier « sujet à la dîme »; nous ne connaissons aucune institution semblable sous l'empire. D'ailleurs il ne faut pas oublier que la description de Tacite se rapporte à une époque où la ligne du Neckar n'était pas encore établie ; elle s'applique aussi peu à la réalité postérieure, que l'expression d'*agri decumates*, obscure à la vérité, mais qui répondait certainement à l'organisation primitive du pays.

2. Ce fait a été prouvé par Zangemeister (*Westdeutsche Zeitschrift*, III, p. 246).

« autels flaviens[1] » près de la source du Neckar, dans les environs de la moderne Rottweil. A vrai dire nous ne connaissons de ces autels que leur nom ; ils étaient peut-être destinés à constituer pour la nouvelle province de Haute-Germanie transrhénane un point central, comme l'autel des Ubiens l'était déjà pour la Grande-Germanie, et comme fut plus tard l'autel de Sarmizegetusa pour la Dacie nouvellement conquise. L'établissement primitif de la ligne de défense que nous allons décrire, et qui embrassait la vallée du Neckar et en faisait un territoire romain, fut donc l'œuvre des Flaviens et probablement de Domitien[2], qui agrandissait en même temps l'empire dans la région du Taunus.

La route militaire qui suivait la rive droite du Rhin depuis Mogontiacum, par Heidelberg et Baden, dans la direction d'Offenburg et qu'avait rendue nécessaire l'annexion de la vallée du Neckar, fut l'œuvre de Trajan, en l'année 100 ; nous le savons aujourd'hui[3]; elle faisait partie du système de communications directes que cet empereur créa entre la Gaule et la ligne du Danube. On eut recours aux soldats, mais non aux armes, pour exécuter cet ouvrage. La vallée du Nec-

1. La décadence du culte de Rome et les progrès de celui des empereurs expliquent peut-être pourquoi plusieurs autels furent consacrés dans cette région, quand d'habitude un seul est nommé dans les centres religieux du même genre. Il est, d'abord, probable que plusieurs autels furent élevés dès le début ; mais, de plus, l'un des fils de Vespasien a dû faire construire des autels en l'honneur du ou des empereurs Flaviens morts, en même temps qu'il en consacrait à son propre génie.

2. Tacite dit que cette œuvre fut accomplie peu de temps avant qu'il écrivît la *Germania* (98), et comme il n'en nomme pas l'auteur, on doit en conclure que c'est Domitien.

3. C'est encore Zangemeister qui a prouvé ce fait (*Westdeutsche Zeitschrift*, III, 237 et suiv.).

kar, qui n'était pas habitée par des peuplades germaniques, et moins encore la bande de terrain située sur la rive gauche du Danube, qu'on incorpora en même temps à l'empire, ne coûtèrent certainement pas de combats sérieux. La peuplade germanique la plus voisine, les Hermundures, étaient plus que personne alliés aux Romains, et entretenaient avec eux des relations commerciales actives dans la capitale des Vindéliciens, Augusta. Ils ne s'opposèrent nullement à cette extension de la frontière impériale : nous en trouverons la preuve plus loin. Sous les empereurs qui suivirent, sous Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle, on donna plus de développement encore à ces établissements militaires.

Le limes de la Haute-Germanie et de la Rétie. — Quant à la ligne de défense qui reliait le Rhin au Danube et dont presque toutes les fondations existent encore aujourd'hui, nous pouvons, sinon suivre l'histoire de son développement, au moins nous rendre compte de sa direction et de son utilité. La nature et le but de ce retranchement ne furent pas les mêmes dans la Haute-Germanie et dans la Rétie. La ligne de défense de la Haute-Germanie, d'une longueur totale d'environ 250 milles romains (368 kil.[1]), commence immédiatement à la frontière septentrionale de la province, embrasse, comme nous l'avons déjà dit, le Taunus et la plaine du Mein jusqu'à la hauteur de Fried-

1. Cette mesure s'applique à la ligne de postes qui s'étend de Rheinbrohl à Lorch (Cohausen, *Der röm. Grenzvall*, p. 7 et suiv.). Le cours du Mein sert de retranchement sur une longueur d'environ trente milles romains, depuis Miltenberg jusqu'à Grosskrotzenburg. Le retranchement est beaucoup plus court sur l'ancienne ligne qui suivait le Neckar; au lieu d'aller de Miltenberg à Lorch, il s'étend sur une distance trés inférieure, de Worth à Wimpfen, le long de l'Odenwald.

berg, puis se dirige au sud vers le Mein, qu'elle atteint à Grosskrotzenburg, en amont de Hanau. Elle suit le Mein jusqu'à Worth, court alors vers le Neckar qu'elle rejoint un peu au-dessous de Wimpfen pour ne plus le quitter. Plus tard, dans la partie méridionale de ce *limes*, on construisit, en avant de la première, une seconde ligne, qui suivait le Mein au delà de Worth jusqu'à Miltenberg, et de là, le plus souvent en droite ligne, allait rejoindre Lorch entre Stuttgart et Aalen. C'est là que la ligne de défense de Haute-Germanie se rattachait à la ligne de défense de la Rétie, longue seulement de 120 milles (174 kil.); cette ligne quittait le Danube à Kehlheim en amont de Ratisbonne, puis coupant deux fois l'Altmühl, elle décrivait un arc de cercle vers l'ouest, et atteignait Lorch.

Le *limes* de Haute-Germanie se compose d'une série de postes fortifiés, distants tout au plus d'un demi-jour de marche (15 kilom.) Lorsque les lignes de communication entre les postes n'étaient pas défendues par le Mein ou le Neckar, on les protégeait artificiellement, au début peut-être par des abattis d'arbres seulement[1],

1. Nous savons qu'Hadrien protégea contre les barbares toutes les routes des frontières impériales par des abattis d'arbres; si, comme il est probable, ce renseignement concerne la province de Haute-Germanie, et celle-là surtout, le retranchement, dont il reste des vestiges, n'est pas l'œuvre de cet empereur; car, que ce retranchement ait ou non porté des palissades, il ne se peut pas que les documents y fassent allusion et passent sous silence la construction du vallum. Dion nous dit (LXIX, 9) qu'Hadrien s'occupa de réorganiser la défense de toutes les frontières impériales. Le mot de *pfahl* (pieu) ou de *pfahlgraben* (tranchée dominée par des pieux) ne peut pas être romain; en latin, les pieux enfoncés dans le talus d'un camp et formant une espèce de palissade, s'appellent non point *pali*, mais *valli* ou *sudes;* le retranchement lui-même n'est jamais nommé que *vallum*. Si, de tout temps, sur la lon-

plus tard par un retranchement continu d'une hauteur moyenne, en avant duquel on creusait une tranchée, tandis qu'on construisait à quelque distance en arrière des tours d'observation[1]. Les postes fortifiés ne font pas partie du retranchement; ils sont situés immédiatement en arrière, à une distance qui ne dépasse nulle part un demi-kilomètre. Le *limes* rétique, au contraire, est uniquement formé par des amas de pierres; il n'est accompagné ni d'un fossé ni de tours d'observation; les postes se succèdent derrière lui sans régularité et à des espaces inégaux (ils sont toujours éloignés l'un de l'autre de 4 ou 6 kilom. au moins); ils ne sont pas rattachés directement à la ligne de défense.

On ne sait pas d'une façon précise à quelle époque ces deux lignes furent établies; il est seulement certain que la frontière du Neckar dans la Haute-Germanie existait sous Antonin[2] et la ligne avancée de

gueur complète de ce *limes*, les Germains lui ont donné un nom qui se rapproche du mot *palissade*, cette dénomination doit être d'origine germanique et provenir de l'époque où ce retranchement leur apparaissait dans toute son intégrité et avec toute son importance. Il est douteux que la région de Palas, citée par Ammien (XVIII, 2, 15), ait quelque rapport avec ces faits.

1. Dans une de ces tours, découverte il y a peu de temps entre les deux postes de Schlossau et d'Hesselbach, à 1,700 m. du premier, à 4 ou 5 kil. du second, on a trouvé une inscription dédicatoire (*Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift*, 1er juill. 1884); cette inscription, placée par la troupe qui avait construit la tour, un détachement de la 1re cohorte des Séquanes et des Raurici, commandé par un centurion de la XXIIe légion, était l'expression de ses remerciements *ob burgum explic(itum)*. Ces tours étaient donc des *burgi*.

2. Les plus anciens monuments datés de cette ligne sont deux inscriptions gravées en 148 à Böckingen, sur la r gauche du Neckar, en face d'Heilbronn (Brambach, *I*. *Rhen.*, 1583, 1590).

Miltenberg à Lorch sous Marc-Aurèle[1]. Ces deux constructions, d'ailleurs si différentes, ont ceci de commun qu'elles obstruent le passage de la frontière; si, dans un cas, on a employé la levée de terre qui produit presque toujours, comme conséquence, un fossé, et dans l'autre cas l'amas de pierres, cela ne tient vraisemblablement qu'à la diversité du sol et des matériaux de construction. Un autre caractère qui leur est commun, c'est qu'elles n'appartiennent pas l'une plus que l'autre à un système général de défense des frontières. Non seulement l'empêchement que l'amas de terre ou de pierres oppose à l'envahisseur est insignifiant; mais encore on trouve partout sur cette ligne des positions qui la commandent, des marais laissés en arrière du retranchement, des obstacles qui empêchent de surveiller le pays avoisinant, ce qui prouve, avec d'autres indices d'ailleurs, que le tracé de la frontière n'était point conçu en vue de la guerre.

Les fortins sont naturellement organisés pour leur défense particulière ; mais ils ne sont pas réunis entre eux par des chaussées de traverse ; chacun d'eux était soutenu, non par les postes voisins, mais par un poste situé en arrière, qui était relié au premier par la route que celui-ci était chargé de garder. D'ailleurs

1. Le plus ancien monument daté qui témoigne de l'existence de cette seconde ligne est l'inscription du *vicus Aurelii* (Oehringen) de l'année 169 (Brambach, *Insc. Rhen.*, 1558); c'est une inscription privée, mais qui certainement n'est pas antérieure à la fondation de ce poste sur la ligne Miltenberg-Lorch ; l'inscription de Iagsthausen, situé sur la même ligne, est un peu plus récente ; elle date de l'an 179 (Brambach, *op. cit.*, 1618). Le vicus Aurelii tirait donc son nom de Marc-Aurèle, et non de Caracalla, bien que ce dernier empereur ait certainement fait construire dans cette région plusieurs postes fortifiés, auxquels il donna son nom (Dion, LXXVII, 13).

ces garnisons n'étaient pas comprises dans un système militaire de défense extérieure; c'étaient plutôt des positions fortifiées, qui pouvaient en cas de besoin être choisies comme points stratégiques pour l'occupation du territoire. En outre l'étendue de la ligne elle-même, comparée à l'effectif des troupes disponibles, exclut tout possibilité d'une défense générale[1].

1. Nous manquons de renseignements sur la dislocation des troupes de Haute-Germanie, mais nous avons quelques points de repère. Des deux quartiers généraux de Haute-Germanie, celui de Strasbourg, après l'établissement de la ligne du Neckar, fut dégarni, et devint probablement un centre administratif plutôt que militaire (*Westdeutsches Correspondenzblatt*, 1884, page 132). Au contraire, la garnison de Mayence a toujours tenu à conserver une grande partie des forces totales, d'autant plus qu'elle était le seul corps d'armée un peu considérable qui se trouvât dans la Haute-Germanie. Les autres troupes étaient dispersées, les unes sur le *limes*, dont les postes, d'après l'évaluation de Cohausen (*Röm. Grenzwall*, p. 335), distants les uns des autres de 8 kilom., étaient au nombre de 50, les autres dans les châteaux-forts de l'intérieur, en particulier sur la ligne de l'Odenwald depuis Gundelsheim jusqu'à Worth : il est vraisemblable sinon certain que ces derniers restèrent occupés au moins en partie, même après la construction du *limes* extérieur. Les fortins que l'on peut étudier maintenant encore sont d'inégale importance; aussi est-il difficile de dire quel était le nombre de soldats nécessaire à leur défense. Cohausen (*op. cit.*, p. 340) compte 720 hommes pour un poste de grandeur moyenne, y compris la réserve. L'effectif ordinaire de la cohorte, légionnaire et auxiliaire, étant de 500 hommes, comme dans la construction des postes on devait nécessairement tenir compte de ce chiffre, on peut admettre, qu'en cas de siège, la garnison du poste était au moins de 500 hommes. Il est impossible qu'après la réduction de l'armée, les troupes de Germanie aient pu occuper simultanément, en pareil nombre, même les forts situés sur le *limes*. Avant la réduction, les 30000 soldats romains (p. 150) pouvaient encore bien moins tenir les ligne qui reliaient les postes fortifiés; et, si cela était impossibl l'occupation simultanée de tous les postes n'avait, dans

Ces vastes établissements militaires n'étaient donc pas destinés, comme le *vallum* de Bretagne, à arrêter les invasions ennemies. Les fortins devaient plutôt commander, quand la frontière suivait le cours d'un fleuve, les ponts, quand elle traversait la campagne, les routes; d'ailleurs le retranchement, comme le fleuve, servait simplement à assurer le contrôle sur le passage des frontières. On pouvait encore l'utiliser autrement; la direction fréquente du *limes* en ligne droite indique qu'on l'employait à la transmission de signaux, et cette ligne pouvait, à l'occasion, avoir aussi une importance militaire. Mais sa destination spéciale et immédiate était d'interdire le passage de la frontière.

S'il n'y a pas eu de postes d'observation et de forts construits sur le *limes* rétique, tandis qu'il en existait sur celui de Haute-Germanie, c'est que les rapports n'étaient pas les mêmes avec les peuplades limitrophes, qui étaient pour l'un les Hermundures, pour l'autre

réalité, aucune raison d'être. Selon toute apparence, chaque poste était organisé de manière à pouvoir être occupé sérieusement et conservé; mais en général — et sur cette frontière la paix était l'état normal — aucun poste n'était établi sur le pied de guerre : il n'avait de troupes que ce qu'il fallait pour garnir les tours d'observation et pour surveiller les grandes routes et les chemins détournés. Les garnisons permanentes de ces postes étaient bien plus faibles qu'on ne l'admet d'habitude. L'antiquité nous a fourni le dénombrement d'une seule garnison de ce genre; il date de l'an 155 et concerne le fortin de Kutlowitza, au nord de Sofia (*Eph. epigr.*, IV, p. 524), point occupé par des détachements de l'armée de Mésie Inférieure et de la XXIe légion. Outre le centurion qui la commandait, cette troupe ne comptait que 76 hommes. L'armée de Rétie, avant Marc-Aurèle, était encore moins en état d'occuper des lignes étendues, son effectif étant tout au plus de 10,000 hommes, et elle avait à garnir, outre le *limes* rétique, la ligne du Danube, de Ratisbonne à Passau.

les Chatti. Dans la Haute-Germanie les Romains n'avaient pas, en face de leurs voisins, la même attitude qu'en face des montagnards de la Bretagne, où la province romaine était constamment en état de siège; mais, pour repousser des bandes d'envahisseurs pillards comme pour percevoir les droits de douane, il fallait des troupes campées non loin de la frontière et prêtes à porter secours. On pouvait réduire peu à peu l'armée de Haute-Germanie et les garnisons qu'elle entretenait sur le *limes,* mais le *pilum* romain ne devait pas disparaître de la vallée du Neckar. Il était inutile dans le voisinage des Hermundures qui, à l'époque de Trajan, seuls parmi tous les Germains, pouvaient franchir la frontière de l'empire sans être soumis à un contrôle spécial, et commercer librement sur le territoire romain, principalement à Augsbourg, et avec lesquels jamais, autant que nous pouvons le savoir, les Romains n'eurent de collisions sur le *limes*. Il n'y avait donc, à cette époque, aucune raison pour organiser la frontière de Rétie comme celle de Haute-Germanie; les postes établis au nord du Danube, et qui existaient déjà certainement sous Trajan[1], suffisaient pour garder les limites de l'empire et assurer le contrôle commercial.

Au contraire, le *limes* rétique, tel que nous pouvons encore le voir, se rattachait au nouveau *limes* de Haute-Germanie, établi peut-être sous Marc-Aurèle. C'est qu'alors il y avait des raisons pour cela; les guerres des Chatti atteignirent, comme nous le verrons (p. 204), la Rétie elle-même à cette époque. On peut aussi rapprocher l'augmentation des troupes de cette province de l'établissement du nouveau *limes*, qui,

1. Cela est prouvé par un acte de Trajan, de l'année 107, trouvé près de Weissenburg.

sans avoir été conçu dans une pensée militaire, n'en constituait pas moins pour la frontière une protection, peu puissante, il est vrai[1].

Militairement aussi bien que politiquement, la nouvelle frontière ou plutôt la ligne de défense renforcée devint vraiment importante et utile. Si auparavant la chaîne des postes romains dans la Haute-Germanie et la Rétie avait remonté le Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Bâle et de là, passant près de Vindonissa, jusqu'au lac de Constance, pour gagner ensuite le Danube supérieur, désormais, le quartier général de Haute-Germanie à Mayence, celui de Rétie à Ratisbonne, et surtout les deux principales armées de l'empire étaient considérablement rapprochés. Le camp légionnaire de Vindonissa (Windisch, près de Zurich) était maintenant inutile. L'armée du Haut-Rhin, comme l'armée voisine, put bientôt être diminuée de moitié. Les quatre légions primitives, qui pendant la guerre des Bataves avaient été réduites pour un moment à trois, se trouvaient probablement encore dans le pays sous Trajan[2]; mais sous Marc-

1. Jusqu'à présent les recherches que l'on a faites sur le *limes* de Rétie n'ont guère expliqué pourquoi ce retranchement avait été construit; ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'il n'était pas plus organisé en vue d'une occupation militaire que le *limes* de Haute-Germanie. Une ligne aussi faible peut bien être restée, avant la guerre des Marcomans, la seule défense de la frontière contre les Hermundures; et ce que Tacite nous dit de leurs relations commerciales avec Augusta Vindelicum n'exclut en rien l'existence d'un *limes* rétique. Seulement il semble qu'il devrait ne pas s'arrêter à Lorch, mais se rattacher à la ligne du Neckar : il est vrai qu'il en est ainsi dans une certaine mesure, puisque, à partir de Lorch, la Rems, qui se jette dans le Neckar à Cannstatt, fait fonction de *limes*.

2. Des sept légions qui se trouvaient dans les deux Germa-



Aurèle la province n'était plus occupée que par deux légions, la huitième et la vingt-deuxième, dont la première était en garnison à Strasbourg, et la seconde au quartier général de Mayence, tandis que la plupart des troupes étaient dispersées en petits postes sur la frontière. A l'intérieur de la nouvelle ligne la vie municipale était presque aussi prospère que sur la rive gauche du Rhin : Sumelocenna (Rottenburg sur le Neckar), Aquae (*civitas Aurelia Aquensis,* Bade), Lopodunum (Ladenburg) pouvaient, dans le développement des cités romaines, soutenir la comparaison avec toutes les villes de la Belgica, Cologne et Trèves exceptées. Le progrès de ces établissements est dû surtout à Trajan, qui commença son règne par cette œuvre pacifique[1]; un poète romain supplie « le Rhin

nies à la mort de Néron (p. 167), Vespasien en licencia cinq ; il ne resta que la XXI[e] et la XXII[e], auxquelles vinrent bientôt s'ajouter les sept ou huit légions chargées de vaincre la révolte, la I[a] Adjutrix, la II[a] Adjutrix, la VI[a] Victrix, la VIII[a], la X[a] Gemina, la XI[a], la XIII[a] (?) et la XIV[a]. La guerre terminée, la I[a] Adjutrix fut probablement envoyée en Espagne (p. 81, n. 1), la II[a] Adjutrix en Bretagne (p. 221, n. 3), et la XIII[a] Gemina (en admettant qu'elle soit venue en Germanie), en Pannonie : les sept autres restèrent, les VI[a], X[a], XXI[a], XXII[a] dans la province inférieure (p. 185, n. 1), les VIII[a], XI[a], XIV[a] dans la province supérieure. A ces dernières se joignit sans doute en l'an 88 la I[a] Adjutrix revenue d'Espagne dans la Haute-Germanie (p. 81 n. 1). Sous Trajan la I[a] Adjutrix et la XI[a] se trouvaient dans la Haute-Germanie, comme le prouve l'inscription de Baden-Baden (Brambach, 1666). La VIII[a] et la XIV[a] vinrent toutes les deux en Germanie avec Cerialis, et elles y ont tenu longtemps garnison.

1. En l'an 96 ou 97 Trajan fut envoyé par Nerva comme légat en Germanie, dans la Haute-Germanie sans doute, puisqu'à cette époque le commandement de la province inférieure était exercé par Vestricius Spurinna. Là il fut associé à l'empire en octobre 97 ; au mois de février 98, étant à Cologne, il

romain sur ses deux rives » de renvoyer bientôt à Rome l'empereur qu'on n'y a pas encore vu. La grande et fertile contrée, ainsi placée sous la protection des légions, avait besoin de cette protection, mais elle la méritait. Avec la défaite de Varus commence le reflux de la puissance romaine; en ce sens seulement, pourtant, que les Romains cessèrent de s'avancer en Germanie, pour se contenter de garder plus fortement et d'une façon plus durable les territoires qu'ils occupaient alors.

La Germanie sous Marc-Aurèle. — Jusqu'au commencement du IIIe siècle la puissance romaine sur le Rhin ne porte pas la moindre trace de décadence. Sous Marc-Aurèle, pendant la guerre des Marcomans, tout resta tranquille dans la province inférieure. Si un légat de la Belgica dut à cette époque réunir toutes

apprit que Nerva était mort et que lui-même avait été proclamé Auguste. Il dut rester encore en Germanie pendant cet hiver et l'été suivant; pendant l'hiver 98/99 il était sur le Danube. La phrase d'Eutrope (VIII, 2) à laquelle a été emprunté le renseignement d'Orose (VII, 12, 2) si souvent mal interprété : *urbes trans Rhenum in Germania reparavit*, ne peut être appliquée qu'à la province supérieure; elle est exacte non pas naturellement pour le légat, mais pour le César ou l'Auguste, et elle est confirmée par le nom de *civitas Ulpia s(altus?) N(icerini?) Lopodunum* que l'on trouve sur les inscriptions. Ce que Trajan « réparait » ainsi, c'était non pas les établissements que Domitien avait fondés, mais les villes des champs décumates mal organisées au début, avant l'extension de la frontière militaire. Sous Trajan il n'y a pas de traces d'expéditions. D'après Ammien (XVII, 1, 11) il construisit un *castellum* in *Alamannorum solo*, près du confluent du Mein, non loin de Mayence, et lui donna son nom : ce renseignement n'a pas plus de valeur que les vers d'un poète postérieur (Sidoine Appollinaire *Carm.*, VII, 15) qui, mélangeant l'ancien et le nouveau, appelle Agrippina [Cologne] la « Terreur des Sicambres » — il voulait dire des Francs — sous Trajan.

ses troupes contre les Chauques, ce fut sans doute pour une de ces guerres de pirates qui troublèrent si souvent la côte septentrionale, alors comme auparavant et comme plus tard. Le flot de la grande invasion monta aux sources du Danube et jusque dans la vallée du Rhin; mais il n'y ébranla pas les fondements de la puissance romaine. Les Chatti, la seule peuplade germanique importante qui menaçât la frontière de Haute-Germanie et de Rétie, envahirent l'empire dans ces deux directions, et se trouvèrent probablement au nombre des Germains qui pénétrèrent jusqu'en Italie, comme nous l'exposerons plus loin dans le récit de cette guerre. En tout cas, il se peut que Marc-Aurèle n'ait augmenté l'effectif de l'armée de Rétie, et fait de cette province un commandement de première classe avec une légion et un légat, qu'à la suite de ces événements, afin de résister aux attaques des Chatti; et cela prouve qu'on les redoutait pour l'avenir. Il faut rapprocher de ces faits les travaux de fortification exécutés sur la frontière, dont il a déjà été question. Toutes ces précautions furent insuffisantes au siècle suivant.

Guerre des Alamans. — Sous Antonin, fils de Sévère, une guerre nouvelle et plus dangereuse éclata en Rétie (an 213). On combattit encore les Chatti; mais à côté d'eux apparaît un second peuple que l'on rencontre ici pour la première fois, celui des Alamans. Nous ne savons pas d'où ils venaient. D'après un écrivain romain un peu postérieur, c'était une réunion de différentes peuplades : ce qui semble prouver que ces peuplades étaient une confédération, c'est leur nom, et c'est aussi que plus tard les diverses tribus réunies sous cette dénomination, mieux que les autres grandes tribus germaniques, gardèrent leur individualité, et que les Juthungi, les Leutienses et autres peuples

alamans agissent souvent isolément. Mais ce n'étaient pas des Germains de cette région réunis sous un nouveau nom et fortifiés par leur alliance : car ils sont cités à côté des Chatti, et l'on signale leur extraordinaire habileté dans les combats de cavalerie. Ces Alamans sont bien plutôt des troupes venues de l'est, qui ont apporté une nouvelle force à la résistance presque domptée des Germains sur le Rhin; il n'est pas invraisemblable que les Semnones, cette peuplade puissante autrefois établie sur le cours moyen de l'Elbe et dont il n'est plus parlé depuis la fin du second siècle, aient fourni aux Alamans un fort contingent.

Sévère Antonin. — L'anarchie, qui croissait toujours dans l'empire, a naturellement contribué aussi, quoique plus faiblement, à la destruction de la puissance romaine. L'empereur Caracalla marcha en personne contre les nouveaux ennemis; au mois d'août de l'année 213, il franchit la frontière. Sur le Mein, on remporta une victoire, ou tout au moins on la célébra; on bâtit encore de nouveaux postes fortifiés; les peuplades de l'Elbe et de la mer du Nord envoyèrent des députés à l'empereur romain, et s'étonnèrent de le voir adopter leurs coutumes, porter une cotte ornée de feuilles d'argent, se teindre et s'arranger à leur manière les cheveux et la barbe. Mais les guerres ne cessèrent pas pour cela sur le Rhin, et ce furent les Germains qui prirent l'offensive; les voisins d'autrefois si commodes étaient comme transformés.

Alexandre. — Vingt ans après, les attaques des Barbares sur le Danube et le Rhin devinrent si fréquentes et si graves que l'empereur Alexandre dut abandonner la guerre de Perse qui présentait moins de dangers immédiats et se rendre lui-même au camp de Mayence; mais au lieu de défendre l'empire, il acheta la paix à grand prix d'argent. Les soldats

exaspérés le tuèrent (235), et mirent fin à la dynastie des Sévères, la dernière qui ait régné sur Rome jusqu'à sa renaissance.

Maximin. — Son successeur Maximin, un Thrace grossier, mais brave, qui avait commencé par être simple soldat, répara la lâcheté de son prédécesseur, et fit une expédition vigoureuse au cœur même de la Germanie. Les Barbares n'osaient pas encore tenir tête à une armée romaine forte et bien conduite; ils se retirèrent dans leurs bois et leurs marais, où le vaillant empereur les suivit pour les battre. Après toutes ces campagnes, dirigées sans doute de Mayence contre les Alamans, il prit et à bon droit le surnom de Germanicus.

L'expédition de 236, le dernier grand succès que Rome remporta de longtemps sur cette partie de la frontière impériale, ne fut pas sans fruit pour l'avenir: malgré les continuelles et sanglantes révolutions du palais, malgré les catastrophes d'Orient et du Danube, qui ne laissaient pas les Romains respirer, si la tranquillité ne fut pas absolument parfaite sur le Rhin, pendant les vingt années qui suivirent ces événements, du moins aucune crise dangereuse n'y éclata. Il semble même qu'une des légions de Haute-Germanie ait été alors envoyée en Afrique, sans qu'on l'ait remplacée: la Haute-Germanie était donc considérée comme une province sûre. Mais lorsqu'en 253 les différents chefs de l'armée romaine se disputèrent, les armes à la main, la dignité impériale, et que les légions du Rhin marchèrent sur l'Italie, pour défendre leur empereur Valérien contre Emilien, empereur des soldats du Danube, ces troubles paraissent avoir été le signal[1]

1. Non seulement les rapports de causalité, mais encore l suite chronologique de ces événements importants resten

d'un soulèvement des Germains, surtout sur le Rhin inférieur[1].

Les Francs. — Ces Germains sont les Francs, qui apparaissent ici pour la première fois, mais que Rome avait dû combattre déjà sous un autre nom. Sans doute l'assimilation, déjà faite dans l'antiquité, de ces Francs avec les peuplades que nous avons nommées plus haut sur le Rhin inférieur, en partie avec les Chamaves établis auprès des Bructères, en partie avec les Sicambres déjà cités et soumis aux Romains, est incertaine et tout au moins insuffisante; mais il est beaucoup préférable d'identifier aux Francs plutôt qu'aux Alamans, les Germains de la rive droite du Rhin devenus sujets de Rome et les tribus germaniques écartées du fleuve qui auraient pris alors tous ensemble l'offensive contre les Romains sous le nom général de « *Franci* = Libres ».

Gallien. — Tant que Gallien resta lui-même sur le Rhin, il tint les ennemis en respect, quoiqu'il disposât de forces militaires peu considérables; il leur interdit le passage du fleuve ou chassa du territoire romain les Germains qui l'avaient déjà envahi; mais il dut céder à un chef germanique une partie des terres que celui-ci réclamait sur les bords du Rhin, à la con-

obscurs. D'après le renseignement relativement le meilleur (Zosime, I, 29) la guerre de Germanie serait la cause pour laquelle Valérien, dès son avènement en 253, associa complètement son fils au trône. Valérien porte dès l'année 256 le titre de *Germanicus Maximus* (*Corp. Insc. Lat.*, VIII, 2380; de même en 259: *ibid.*, XI, 826); peut-être celui de *Germanicus maximus ter*, si la monnaie de Cohen (n. 54) est authentique.

1. Les Germains contre lesquels Gallien eut à lutter étaient au moins en général établis sur le Bas-Rhin : ce qui le prouve, 'est que son fils résidait à Agrippina, où il ne pouvait être esté que comme le représentant nominal de son père. Son iographe (ch. 8) parle aussi des Francs.

dition qu'il reconnaîtrait la domination romaine, et qu'il défendrait ses nouvelles possessions contre ses compatriotes : ce n'en était pas moins presque une capitulation. Mais lorsque l'empereur, rappelé sur le Danube par des événements critiques, s'y rendit, laissant pour le représenter en Gaule son fils aîné encore enfant, un des officiers auxquels il avait confié la défense des frontières et la protection de son fils, Marcus Cassianius Latinius Postumus[1], se fit proclamer empereur

1. On se figure difficilement jusqu'à quel point une partie des biographies impériales dénature l'histoire ; il ne sera pas inutile de le montrer, en prenant pour exemple les renseignements qu'elles nous donnent sur Postume. Les biographes le nomment (dans un document qu'ils ne font que citer, il est vrai) *Julius Postumus* (*Trig. Tyr.*, 6) ; sur les monnaies et les inscriptions il est appelé *M. Cassianius Latinius Postumus*, et dans l'*Epitome* de Victor, 32 : *Cassius Labienus Postumus*. — Il règne sept ans (*Gall.*, 4 ; *Tyr*, 3, 5) ; les monnaies parlent de sa dixième puissance tribunice (*trib. pot. X*) et Eutrope lui attribue dix ans de pouvoir (IX, 10). — Son rival, Lollianus, s'appelle sur les monnaies *Ulpius Cornelius Laelianus* ; dans Eutrope, IX, 9, on trouve *Laelianus* (d'après une famille de manuscrits, tandis que l'autre suit l'interpolation des biographes), et dans l'*Epitome* de Victor (c. 33) *Aelianus*.— D'après le biographe, Postume et Victorin règnent ensemble ; mais il n'y a aucune monnaie commune à ces deux empereurs, et ce fait confirme le récit de Victor et d'Eutrope, qui prétendent que Victorin fut le successeur de Postume.

Parmi les mensonges qui remplissent ces biographies, il faut surtout noter comme caractéristiques les documents faux qui y sont insérés. L'épitaphe des deux Victorin à Cologne (*Tyr.*, 7) : *hic duo Victorini tyranni* (!) *siti sunt*, se critique d'elle-même. La prétendue proclamation de Valérien (*Tyr.*, 3), par laquelle cet empereur annonçait aux Gaulois la nomination de Postume, non seulement prophétise l'élévation au pouvoir de Postume, mais encore cite plusieurs dignités qui ne pouvaient pas exister : il n'y a jamais eu, à aucune époque, de *Transrh nani limitis dux et Galliae praeses*, et Postume, ἀρχὴν ἐν Κελτο στρατιωτῶν ἐμπεπιστευμένος (Zosime, I, 38), ne peut avoir é

par ses soldats, et assiégea dans Cologne Silvanus, le gouverneur du fils de Gallien.

Postume. — Il réussit à s'emparer de la ville; il fit prisonnier son ancien collègue avec le fils de l'empereur, et les envoya tous deux au supplice. Mais pendant ces troubles, les Francs passèrent le Rhin, envahirent la Gaule, pénétrèrent jusqu'en Espagne et pillèrent même les côtes d'Afrique. Peu de temps après, lorsque Valérien fut tombé entre les mains des Perses et que le mal fut à son comble, les Romains perdirent dans la province du Rhin supérieur tout le pays qu'ils occupaient sur la rive droite du fleuve, au profit des Alamans sans doute, comme le fait supposer l'invasion de ces peuples en Italie à la fin du règne de Gallien. C'est le dernier empereur dont on retrouve le nom sur les monuments de la rive droite du Rhin. Ses monnaies lui font gloire de cinq victoires remportées sur les Germains; celles de Postume, qui

que *praeses* d'une des deux Germanies, ou, si son commandement était extraordinaire, *dux per Germanias*. Dans les mêmes soi-disant sources, on trouve aussi la mention du *tribunatus Vocontiorum* de son fils, ce qui est une chose impossible; c'est là un souvenir manifeste des tribunats qui se trouvent dans la *Notitia Dignitatum* du temps d'Honorius. — Contre Postume et Victorin, qui commandent aux Gaulois et aux Francs, Gallien marche avec Auréole, qui deviendra son rival, et le futur empereur Claude; il est blessé par une flèche, mais il remporte la victoire, sans que cette victoire change rien à la situation. Nous ne savons pas autre chose de cette guerre. Postume est renversé par la révolte militaire que suscita celui qu'on appelle Lollianus; mais d'après Victor et Eutrope, Postume dompta cette insurrection des troupes de Mayence, puis fut massacré par ses soldats, parce qu'il ne voulut pas leur laisser saccager la ville. En ce qui concerne l'avènement de Postume, à côté du récit qui s'accorde pour l'essentiel avec la tradition ordinaire et suivant lequel celui-ci aurait, contrairement à la foi donnée, écarté le fils de

gouverna la Gaule après lui, célèbrent également les succès de ce prince en Germanie et le désignent comme le sauveur de la Gaule. Dans les premières années de son règne, Gallien avait soutenu la lutte sur le Rhin avec quelque énergie; Postume lui-même était un officier distingué et n'aurait pas été un mauvais chef. Mais l'absence d'autorité, qui était alors la plaie de l'État romain ou plutôt de l'armée romaine, rendait inutiles le talent et l'habileté aussi bien pour ceux qui en étaient doués que pour l'Etat. Une foule de villes florissantes furent alors saccagées par les Barbares vainqueurs, et la rive droite du Rhin fut à jamais perdue pour les Romains.

Aurélien. — Le rétablissement de la paix et de l'ordre en Gaule concorda avec le rétablissement de l'unité impériale; aussi longtemps que les empereurs italiens durent occuper la Narbonnaise pour en écarter leur compétiteur gaulois, et que celui-ci menaça de franchir les Alpes, il fut impossible de diriger des opé-

Gallien confié à sa garde, il y en a un autre plus favorable à Postume : tout le peuple gaulois lui aurait offert la couronne après avoir auparavant abandonné le fils de l'empereur. — La tendance à célébrer celui qui préserva la Gaule du sort qu'avaient déjà subi les pays du Danube et de l'Asie, et qui la sauva des Germains, se fait jour ici comme partout (cf. surtout *Tyr.*, 5) ; aussi l'auteur de ce récit ne connaît pas la perte de la rive droite du Rhin ni les expéditions des Francs en Gaule, en Espagne et en Afrique. Ce qui est encore à noter, c'est que le prétendu chef de la famille de Constantin joue dans ces événements un rôle secondaire très honorable. Ce récit, non pas embrouillé, mais entièrement faux, doit être absolument laissé de côté; il faut ne considérer que les renseignements fournis d'une part par Zosime, de l'autre par les écrivains latins Victor et Eutrope, qui puisent à une sou[rce] commune ; on doit s'en contenter, si brefs et si confus qu['ils] soient.

rations actives contre les Germains. Ce ne fut qu'en 272[1], lorsque Tetricus, qui régnait alors en Gaule, fatigué de son rôle ingrat, eut engagé lui-même ses troupes à reconnaître Aurélien, l'empereur du sénat romain, que l'on put songer de nouveau à les combattre. Cet empereur, général très capable, avait déjà rattaché la Gaule à l'empire; il mit fin pour longtemps aux expéditions des Alamans qui, pendant dix ans, avaient envahi la Haute-Italie jusqu'à Ravenne, et il écrasa sur le Danube supérieur une de leurs tribus, les Juthungi. Si son règne avait duré, il aurait rétabli la ligne de défense sur les frontières de la Gaule; après sa mort soudaine et prématurée (275), les Germains franchirent encore une fois le Rhin et ravagèrent tout le pays.

Probus. — Son successeur, Probus (depuis 276), était aussi un vaillant soldat; non seulement il chassa les Germains des provinces romaines, — il doit leur avoir repris soixante-dix villes, — mais il marcha contre eux, passa le Rhin et refoula les Allemands au delà du Neckar. Pourtant il ne releva pas les anciennes

1. Le règne de Postume dura dix ans (p. 208, n. 1). L'inscription de Modène (*Corp. Insc. Lat.*, XI, 286) nous apprend que le fils aîné de Gallien était déjà mort en l'année 259; la révolte de Postume eut donc lieu certainement avant ou pendant cette année-là. Puisque Tétricus fut fait prisonnier au plus tard en 272, immédiatement après la seconde expédition contre Zénobie, et que les trois empereurs gaulois régnèrent: Postume 10 ans, Victorin 2 ans (Eutrope, IX, 9), et Tétricus 2 ans (Victor, 35), la défection de Postume se place à peu près en l'année 259; pourtant tous ces chiffres ont été souvent bouleversés. Si la durée des expéditions des Germains en Espagne sous Gallien a été fixée à 12 ans (Orose, VII, 41, 2), c'est qu'on l'a calculée superficiellement d'après la chronique de S. Jérôme. Tous les autres chiffres précis sont invraisemblables et trompeurs.

lignes[1]; il se contenta de placer et de garder, en face des positions les plus importantes du Rhin, des têtes de pont situées sur l'autre rive, — c'est-à-dire qu'il en revint, en quelque sorte, à l'organisation du pays telle qu'elle existait avant Vespasien. En même temps ses généraux battaient les Francs dans la province du Nord. Un très grand nombre de Germains soumis furent envoyés de force comme colons en Gaule et surtout en Bretagne. C'est ainsi que la frontière du Rhin fut reconquise et transmise aux empereurs futurs. A la vérité, la domination romaine sur la rive droite du fleuve n'était guère plus durable que la paix sur la rive gauche. Les Alamans menaçaient Bâle et Strasbourg, les Francs Cologne. D'autres peuples apparaissaient pour la première fois. C'est sous Probus qu'on parle des Burgondiones qui, jadis établis au delà de l'Elbe, s'étaient avancés vers l'ouest jusqu'au Mein supérieur et menaçaient la Gaule; quelques années plus tard, les Saxons commencent, de concert avec les Francs, à assaillir par mer la côte septentrionale de cette province ainsi que la Bretagne romaine. Mais les empereurs en général vaillants et habiles de la maison de Dioclétien et de Constantin et leurs successeurs immédiats surent opposer des obstacles à la grande invasion menaçante.

1. D'après son biographe, c. 14-15, Probus a soumis les Germains de la rive droite du Rhin, qui sont devenus tributaires de l'empire et en ont défendu les frontières (*omnes jam barbari vobis arant, vobis jam serviunt, et contra interiores gentes militant*). On leur laissa provisoirement le droit de porter les armes; mais après de nouveaux succès, on songea à reculer la frontière et à créer une province de Germanie. Ce sont là de pures imaginations d'un Romain du IV[e] siècle, rien de plus; ces affirmations n'en présentent pas moins certain intérêt.



Romanisation des Germains. — Ce n'est pas à l'historien de Rome qu'il appartient d'exposer quel fut le développement national des Germains. Ils ne lui apparaissent que comme un obstacle à la domination romaine et comme un élément de désorganisation. Il n'y eut pas dans la Germanie romaine, comme dans la Gaule romanisée, pénétration mutuelle des deux nationalités, ni par conséquent mélange de deux civilisations; ou bien, si ce phénomène historique se produisit, il se confond pour nous avec l'histoire gallo-romaine; en effet, les territoires germains qui restèrent pendant longtemps possessions romaines, furent, sur la rive gauche du Rhin, occupés par des éléments celtiques, et, sur la rive droite, lorsqu'on eut chassé de leur patrie la plupart des anciennes tribus, les nouveaux colons vinrent en grande partie de la Gaule.

Ce qui manquait aux Germains, c'étaient des centres communs, comme le pays des Celtes en possédait beaucoup. En partie pour cette raison, en partie par l'effet de circonstances extérieures, l'élément romain pouvait, comme nous l'avons déjà montré (p. 129), se développer plus tôt et plus complètement dans l'est germanique que dans les pays celtiques. Les camps militaires de l'armée du Rhin ont exercé une influence des plus considérables; or tous sont situés dans la Germanie romaine. Autour des postes les plus importants, grâce aux marchands qui suivaient l'armée, grâce surtout aux vétérans, qui restaient même, après leur licenciement, dans les quartiers qu'ils habitaient depuis longtemps, se formaient, comme des cités-annexes, des villes de baraques (*canabae*), séparées des quartiers militaires proprement dits; partout, mais surtout en Germanie, auprès des camps légionnaires et principalement auprès des quartiers généraux, s'éle-

vèrent ainsi de véritables villes. La première de toutes est la ville romaine des Ubiens, qui fut d'abord le camp immense de l'armée du Rhin inférieur; elle devint, après l'an 50, une colonie (p. 125), dont le rôle fut tout à fait considérable dans la romanisation du bassin du Rhin. La ville militaire disparut dans la colonie romaine. Plus tard, sans que les troupes changeassent de garnison, le droit de cité fut conféré aux deux colonies qui dépendaient des deux grands camps du Bas-Rhin, Ulpia Noviomagus, fondée dans le pays des Bataves par Trajan, Ulpia Trajana, fondée près de Vetera par le même empereur; au troisième siècle, le même privilège fut accordé au quartier général de la Haute-Germanie, Mogontiacum. Il est vrai que ces cités civiles ont toujours gardé une situation secondaire, à côté des centres d'administration militaire restés indépendants.

Germanisation des Romains. — Si nous jetons un regard sur l'époque postérieure à la date où ce récit doit s'arrêter, nous constatons que, dans une certaine mesure, les Romains se sont germanisés plus que les Germains n'ont été romanisés. Dans sa dernière période, l'empire fut envahi et pénétré par la barbarie, particulièrement par la barbarie germanique. Cette invasion commença de bonne heure; elle s'exerça d'abord sur la classe des paysans, soumis au régime du colonat; puis elle gagna les troupes, telles qu'elles furent organisées par l'empereur Sévère; elle atteignit les officiers et les fonctionnaires, et se termina par la création des royaumes latino-germains des Visigoths en Espagne et en Gaule, des Vandales en Afrique, et surtout de Théodoric en Italie.

Pour comprendre ces dernières années de l'empi il faudrait considérer le développement politique l'une et l'autre nation. Il est vrai que les recherch

relatives à la Germanie ne sont guère avancées sur ce point. Les institutions politiques, auxquelles les Germains participèrent comme subordonnés ou comme associés, sont beaucoup mieux connues que l'histoire des faits au même temps; mais les commencements de la Germanie sont plongés dans une obscurité auprès de laquelle l'histoire des commencements de Rome et de la Grèce est lumineuse. Tandis que nous sommes relativement au courant des cultes nationaux du monde antique, toute connaissance du paganisme allemand a disparu avant l'époque historique, sauf dans l'extrême nord. Quand nous voulons nous rendre compte des débuts du développement politique de la Germanie, il faut ou nous reporter aux peintures de Tacite, — or ces peintures n'ont qu'un éclat miroitant; elles ne sont que la reproduction d'idées répandues à une époque de décadence, et, de plus, l'historien omet trop souvent des faits d'une importance décisive, — ou bien rechercher les traces de ce développement dans les états hybrides créés sur un sol autrefois romain et tout pénétré d'éléments romains; les termes germaniques n'existent nulle part et nous ne connaissons presque exclusivement que les mots latins qui, nécessairement, ne répondent pas exactement à la réalité; nous sommes donc privés des idées fondamentales précises que nous possédons pour l'antiquité. Une des marques qui distinguent notre nation est qu'il lui a été refusé de jamais se développer hors d'elle-même; aussi la science allemande a-t-elle étudié le caractère et les origines des autres peuples avec plus de succès que ses propres origines et son caractère particulier.

CHAPITRE V

LA BRETAGNE

César et les empereurs juliens. — Il y avait quatre-vingt-dix-sept ans que les troupes romaines avaient mis le pied sur la grande île située dans l'Océan du nord-ouest, qu'elles l'avaient soumise, puis abandonnée, lorsque le gouvernement impérial se décida à y faire une nouvelle expédition et à occuper la Bretagne d'une façon permanente. D'ailleurs la campagne de César n'avait pas été seulement une pointe défensive, comme ses marches en Germanie. Aussi loin que son bras put atteindre, il avait soumis les peuplades isolées à l'empire romain et avait fixé, là comme en Gaule, le tribut annuel qu'elles devraient payer. Il avait aussi trouvé le peuple influent qui, par sa position privilégiée, était destiné à s'unir étroitement avec Rome et à être le point d'appui de la domination romaine : les Trinovantes (Essex) allaient jouer dans l'île celtique le rôle plus avantageux qu'honorable des Eduens et des Rèmes en Gaule. La querelle sanglante du prince Cassivellaunus et de la maison royale de Camalodunum (Colchester) avait attiré immédiatement l'invasion romaine ; César avait débarqué pour rétablir cette dynastie, et il y avait réussi momentanément. Sans doute il ne se faisait pas illusion : ces tributs comme cette suzeraineté n'étaient que des mots ; mais ces mots formaient un programme, que l'on pouvait et

que l'on devait appliquer en faisant occuper l'île par des troupes romaines.

César ne put arriver à donner à la Bretagne une organisation durable : ce pays fut un embarras pour ses successeurs. Les Bretons assujettis payèrent pendant peu de temps le tribut imposé ; peut-être même ne le payèrent-ils jamais. Quant au protectorat que Rome exerçait sur la dynastie de Camalodunum, il ne fut pas davantage respecté. Il n'eut pour effet que d'amener à Rome les rois et les princes de cette famille qui venaient et revenaient pour réclamer l'intervention du gouvernement impérial contre leurs voisins et rivaux. C'est ainsi que le roi Dubnovellaunus, probablement le successeur du roi des Trinovantes établi par César, se réfugia auprès de l'empereur Auguste, et plus tard un prince de la même famille auprès de Gaius.[1]

1. Selon toute apparence, les relations politiques qui existèrent entre Rome et la Bretagne avant la conquête, se résument dans ses rapports avec cette maison royale des Trinovantes rétablie et protégée par César (*De bel. Gall.*, 22). Le roi Dubnovellaunus, qui demanda du secours à Auguste avec un autre prince breton tout à fait inconnu, régnait surtout en Essex : ses monnaies le prouvent (Cf. mon *Mon. Ancyr.*, 2e édit., p. 138 et sq.). Il nous faut aussi rechercher quels étaient les rois bretons qui envoyaient des ambassadeurs à Auguste et qui reconnaissaient sa suprématie. (C'est ainsi qu'il faut, semble-t-il, comprendre le passage de Strabon, IV, 5, 3, p. 200 ; cf. Tacite, *Ann.*, II, 24). Cunobelinus, d'après les monnaies, fils du roi Tasciovanus, dont l'histoire ne dit pas un mot, mourut très âgé, semble-t-il, entre 40 et 43 ; son règne fut donc probablement contemporain des dernières années d'Auguste, et des règnes de Tibère et de Gaius ; il résidait à Camalodunum (Dion, IX, 21) ; c'est autour de lui et de ses fils que se déroule l'histoire préliminaire de l'invasion. Nous ne savons pas à quel royaume se rattachait ce Bericus, qui vint trouver Claude (Dion, IX, 19) ; il se peut aussi que d'autres dynasties bre-



En réalité l'expédition de Bretagne faisait nécessairement partie de l'héritage de César ; pendant le décemvirat, Octave y avait déjà songé, et, s'il abandonna ce projet, ce fut pour obéir à la nécessité plus pressante de rétablir la paix en Illyricum, ou à cause de sa querelle avec Antoine, qui profita aux Parthes en même temps qu'aux Bretons. Les poètes de cour, durant les premières années du règne d'Auguste, avaient plusieurs fois célébré d'avance la conquête de la Bretagne : le programme de César avait donc été accepté par son successeur. Lorsque la monarchie fut solidement établie, on s'attendait à ce que l'expédition de Bretagne suivît immédiatement la fin de la guerre civile ; les poètes, qui avaient déploré cette discorde terrible, sans laquelle les Bretons auraient été depuis longtemps conduits au Capitole derrière le char triomphal du vainqueur, exprimaient en termes orgueilleux l'espoir que la province de Bretagne serait bientôt rattachée à l'empire. L'expédition fut annoncée plusieurs fois (727-728 de Rome = 27-26 av. J.-C.); mais Auguste, sans abandonner formellement ce projet, se gardait de le mettre à exécution ; Tibère, fidèle à ses principes, imitait encore à ce sujet la conduite de son père[1]. Le dernier empereur de la gens Julia porta bien sa pensée au delà de l'Océan ; mais il ne put pas une seule fois se décider à cette guerre difficile. Ce fut sous le règne de Claude que l'on reprit et que l'on exécuta le plan du dictateur.

Le pour et le contre de l'occupation de la Bretagne. — On peut saisir au moins en partie quels furent

tonnes aient suivi l'exemple des princes de Colchester ; mais ces derniers marchent toujours à leur tête.

1. Tacite : *Agr.*, 13 : *consilium id divus Augustus vocaba Tiberius praeceptum.*

les motifs déterminants de part et d'autre. Auguste lui-même donnait comme raison que l'occupation militaire de l'île n'était pas nécessaire, parce que ses habitants ne pouvaient faire aucun tort aux Romains sur le continent, et que les finances impériales n'y auraient trouvé aucun profit; tout ce qu'il y avait à retirer de la Bretagne passait déjà dans la caisse de l'empire, sous forme de droits perçus dans les ports gaulois sur les exportations et les importations ; la garnison devrait se composer au moins d'une légion et de quelques détachements de cavalerie ; les frais payés, il ne resterait plus grand'chose des tributs levés dans l'île[1]. Toutes ces raisons étaient incontestablement justes, mais ce n'était pas tout. L'expérience apprit dans la suite qu'il fallait plus d'une légion pour garder l'île. Un dernier motif, que d'ailleurs le gouvernement n'avait pas à divulguer, c'était la faiblesse même de l'armée romaine, résultat de la politique intérieure d'Auguste : il pouvait paraître très dangereux d'immobiliser dans une île lointaine de la mer du Nord une fraction considérable des forces impériales. Il fallait choisir entre l'abandon de la Bretagne ou l'augmentation de l'armée : or les considérations de politique intérieure l'ont toujours emporté, sous Auguste, sur les nécessités de la politique extérieure.

Néanmoins les hommes d'État romains doivent avoir eu la conviction qu'il était nécessaire de soumettre la Bretagne. La conduite de César serait inexplicable, si on ne lui attribue pas cette pensée. Dès le début

1. Les explications de Strabon (II, 5, 8, p. 115 ; IV, 5, 3, p. 200) proviennent certainement de source officielle. La décadence du libre négoce et la diminution du produit de la douane, après l'annexion de l'île, peuvent servir à prouver que la domination impériale et les tributs établis par les Romains détruisaient le bien-être des peuples soumis.

Auguste a formellement reconnu quels avaient été les projets de César, malgré les inconvénients qu'ils présentaient, et il ne les a jamais reniés. Avec leurs vues lointaines et logiques, Claude, Néron, Domitien ont jeté et même élargi les fondements de la puissance romaine en Bretagne ; et jamais, après que la conquête fut faite, on ne la jugea comme les expéditions de Trajan en Dacie et en Mésopotamie. Ce fut une maxime politique aussi juste que toujours appliquée, de compléter les frontières de l'empire romain sans jamais les étendre ; pour la Bretagne seule on ne s'y conforma pas, parce que les Celtes ne pouvaient pas être domptés, ce que l'intérêt de Rome réclamait, tant qu'on ne quitterait pas le continent. Suivant toute apparence, cette nation était unie plutôt que divisée par le bras de mer qui sépare l'Angleterre de la France : les mêmes noms de peuples se rencontrent de part et d'autre du détroit ; les limites des divers Etats franchissaient souvent le canal, et depuis longtemps les îles de la mer du Nord étaient le véritable foyer de la religion, qui pénétrait, là plus que partout ailleurs, dans le peuple tout entier.

Sans doute ces insulaires ne pouvaient pas chasser les légions romaines de la Gaule continentale ; mais si le conquérant de la Gaule lui-même et ensuite le gouvernement romain poursuivaient dans ce pays une autre politique qu'en Syrie et en Egypte, si l'on voulait rattacher les Celtes à la nation italienne, un tel projet ne pouvait pas être mis à exécution, tant que les Celtes soumis et les Celtes indépendants se donneraient la main par-dessus la mer, tant que la Bretagne offrirait un asile aux ennemis de Rome et aux déserteurs de l'armée impériale[1]. Il suffisait d'abord de soumettre la

1. Suétone signale comme cause de la guerre, *Claud.* 17 :



côte méridionale, bien que les opérations devinssent naturellement difficiles, à mesure que les Celtes indépendants étaient refoulés. Claude se rappela qu'il était Gaulois de naissance ; il connaissait d'ailleurs la situation de la Gaule, et ces considérations peuvent bien être entrées en ligne de compte[1]. Il donna comme motif de son expédition que le royaume, soumis en quelque sorte à Rome, voulait, sous la conduite du roi Cunobelinus, le Cymbeline de Shakespeare, étendre sa domination[2] et se soustraire à la suzeraineté romaine. De plus, un des fils de Cunobelinus, Adminius, qui s'était soulevé contre son père, était venu demander protection à l'empereur Gaius; le successeur de Gaius ne pouvait pas livrer des sujets de l'empire au roi breton, et devait faire la guerre contre le père et les frères de cet Adminius. La véritable raison, c'est qu'il fallait terminer le plus tôt possible la conquête d'une nation étroitement unie, dont on n'avait jusqu'alors soumis qu'une moitié.

Préparatifs militaires pour l'occupation de l'île. — On ne pouvait pas occuper la Bretagne sans affaiblir en même temps l'armée impériale ; c'était bien l'opinion des hommes d'Etat qui conseillaient l'expédition. On destina à la nouvelle campagne[3] trois des

Britanniam tunc tumultuantem ob non redditos transfugas ; ce que O. Hirschfeld rapproche avec raison du passage de la vie de Gaius, 44: *Adminio Cunobellini Britannorum regis filio, qui pulsus a patre cum exigua manu transfugerat, in deditionem recepto.* Par *tumultuari* il faut entendre les pirateries que les Bretons exerçaient, ou tout au moins se préparaient à exercer sur les côtes gauloises. En ce qui concerne Bericus (Dion, LX, 19), la guerre n'eut certainement pas lieu.

1. Mona fut aussi, postérieurement, *receptaculum perfugarum* (Tacite, *Ann.*, XIV, 29).

2. Tacite, *Ann.*, XII, 37 : *pluribus gentibus imperitantem.*

3. Les trois légions du Rhin sont : la II[a] Augusta, la XIV[a]

légions du Rhin et une légion du Danube ; mais deux légions furent alors créées et ajoutées aux armées germaniques. On choisit comme chef de l'expédition et aussi comme premier gouverneur de la province un soldat habile, Aulus Plautius ; les troupes partirent pour l'île en l'an 43. Cependant les soldats se mutinèrent, moins par crainte de l'ennemi qu'à cause de l'exil dans une île lointaine qu'on leur imposait. Un des chefs du gouvernement, qui avait été peut-être l'âme de l'entreprise, le secrétaire du cabinet impérial, Narcisse, voulut ranimer leur courage : ils saluèrent cet esclave d'acclamations moqueuses et l'empêchèrent de parler, mais ils firent ce qu'il voulait et s'embarquèrent.

Histoire de l'occupation. — L'occupation de l'île ne présentait aucune difficulté particulière. Politiquement et militairement, les indigènes se trouvaient au même degré de développement qu'à l'époque de César. Des rois ou des reines gouvernaient les diverses tribus, qu'aucun lien extérieur ne réunissait, et que divisaient des querelles continuelles. Les guerriers étaient forts corporellement et durs à la fatigue ; ils méprisaient la mort dans les combats et étaient très habiles cavaliers. Mais le char homérique, qui existait encore en Bretagne et sur lequel les princes eux-mêmes tenaient les rênes, ne résista pas aux escadrons serrés des Romains ; l'infanterie, sans cuirasse et sans

et la XX^{a} ; de Pannonie vint la IX^{a} Hispanica. Ces quatre légions étaient encore en Bretagne au commencement du règne de Vespasien ; au moment de la guerre contre Civilis, cet empereur rappela la XIVe, qui ne retourna pas dans l'île, mais y fut probablement remplacée par la IIe Adjutrix. Celle-ci fut sans doute transférée en Pannonie sous Domitien ; la IXe fut licenciée sous Hadrien qui lui substitua la VI^{a} Victrix. Les deux autres légions, la II^{a} Augusta et la XXe sont restées en Angleterre jusqu'à la chute de l'empire romain.

casque, armée seulement du petit bouclier, du court javelot et de la large épée, ne put soutenir le combat livré de près avec le glaive court des Romains, le lourd pilum du légionnaire, les frondes et les flèches des troupes légères. Nulle part les indigènes ne furent capables de s'opposer à cette armée de 40,000 hommes disciplinés.

Le débarquement s'opéra sans résistance; les Bretons avaient appris la mutinerie des troupes et ne s'attendaient plus à la guerre. Le roi Cunobélinus était mort depuis peu de temps; ce furent ses deux fils, Caratacus et Togodumnus, qui se mirent à la tête de la défense. Les envahisseurs se dirigèrent aussitôt sur Camalodunum[1] et atteignirent la Tamise après une marche victorieuse : là ils s'arrêtèrent, sans doute surtout pour donner à l'empereur l'occasion de cueillir lui-même des lauriers faciles. Aussitôt qu'il fut arrivé, on franchit le fleuve; les troupes bretonnes furent défaites, Togodumnus resta sur le champ de bataille, et Camalodunum fut pris. Caratacus, frère de Togodumnus, continua bien à résister énergiquement; vainqueur ou vaincu, il acquit un grand renom chez ses ennemis comme chez ses amis. Il n'en fut pas moins impossible d'arrêter la marche des Romains. Les princes furent battus et détrônés l'un après l'autre; sur l'arc de triomphe de Claude sont nommés onze rois bretons vaincus par lui; tout ce qui ne succomba pas sous les armes romaines s'en remit à la clémence des ennemis. Beaucoup de nobles bretons acceptèrent

1. L'identification, appuyée seulement sur des corrections douteuses, des Boduni et des Catuellani de Dion (LX, 20) avec des peuplades de nom semblable cités par Ptolémée est peut-être fausse. Ces premiers combats doivent s'être livrés entre la côte et la Tamise.



les domaines que l'empereur leur donna aux dépens de leurs compatriotes ; plusieurs rois se résignèrent à une vassalité modeste, par exemple Cogidumnus, roi des Regni (Chichester), et Prasutagus, roi des Iceni (Norfolk), qui régnèrent longtemps encore comme princes vassaux. Mais dans la plupart des districts de cette île, jusqu'alors monarchiquement gouvernée, les conquérants introduisirent leur organisation municipale, et laissèrent aux seigneurs locaux ce qui restait encore à administrer ; ce fut la source de dissensions funestes et de discordes intestines. Sous le premier gouverneur, tout le plat pays jusqu'à l'Humber paraît avoir été assujetti à la domination romaine : les Iceni, par exemple, s'étaient déjà soumis.

Ce n'est pas seulement avec l'épée que les Romains se frayaient une route. Immédiatement après la conquête, des vétérans furent conduits à Camalodunum, et là fut fondée la première ville de Bretagne, dotée d'une organisation romaine et du droit de cité romaine, la « colonie victorieuse de Claude », destinée à devenir la capitale du pays. Immédiatement aussi on se mit à exploiter les mines de Bretagne, notamment les mines de plomb si riches ; on a des lingots de plomb datant de la sixième année qui suivit l'invasion. C'est avec la même rapidité que les marchands et les industriels se répandirent sur le territoire nouvellement conquis ; si Camalodunum fut peuplée de colons romains, d'autres villes romaines se formèrent dans le sud de l'Ile, notamment aux sources thermales de Sulis (Bath), à Verulamium (Saint-Albans, au nord-ouest de Londres), et surtout à l'entrepôt naturel du grand commerce, à Londinium, près de l'embouchure de la Tamise ; toutes ces villes durent leur prospérité au libre négoce et à l'importation, et furent bientôt régulièrement organisées en cités. La domination

étrangère se fit sentir non seulement dans les levées d'impôts et de troupes, mais aussi, et peut-être davantage encore, dans le commerce et l'industrie.

Lorsque Plautius fut rappelé au bout de quatre ans, il entra à Rome sur un char de triomphe; ce fut le dernier citoyen qui obtint cet honneur. Les officiers et les soldats des légions victorieuses furent comblés de distinctions et de décorations; à Rome, et plus tard dans d'autres cités, un arc de triomphe fut élevé à l'empereur pour célébrer la victoire qu'il avait remportée « sans aucune perte »; le prince impérial, né peu de temps avant l'expédition, reçut le nom de Britannicus au lieu du nom de son grand-père. Par là on reconnaît bien cette époque sans esprit militaire, déshabituée des victoires difficiles et l'on voit s'étaler toute la faiblesse politique de ce siècle vieilli. Mais si l'invasion de la Bretagne n'a presque aucune importance au point de vue des opérations de guerre, il faut rendre cette justice aux chefs de l'expédition, qu'ils ont accompli leur tâche avec énergie et succès et que la période critique et dangereuse, pendant laquelle les peuples passent de l'indépendance à la domination étrangère, a été extraordinairement courte en Bretagne.

A la vérité, après les premiers succès si rapides, apparurent là aussi les difficultés et même les dangers que l'occupation de l'île faisait naître, non seulement pour les vaincus, mais encore pour les vainqueurs.

Résistance dans la Bretagne occidentale. — On était maître du pays plat, mais non des montagnes ni de la mer. Ce fut surtout dans l'ouest que les Romains eurent à lutter. Sans doute, à l'extrême sud-ouest, dans la Cornouailles actuelle, l'antique population se maintenait bien plus parce que les conquérants ne s'occupaient pas de ce coin reculé, que parce qu'il se soulevait contre eux. Mais les Silures, dans le sud du

pays de Galles, et les Ordovici, qui les bornaient au nord, bravaient courageusement les armes romaines : l'île de Mona (Anglesey), voisine de cette dernière tribu, était le véritable foyer de la résistance nationale et religieuse. Ce n'étaient pas seulement les accidents du terrain qui arrêtaient la marche des troupes romaines ; ce que la Bretagne avait été pour la Gaule, la grande île d'Hibernie l'était maintenant pour la Bretagne et surtout pour la côte occidentale : tant que la liberté subsistait d'un côté du détroit, la domination étrangère ne pouvait pas s'établir solidement de l'autre.

On reconnaît facilement à la position des camps de légions, que l'invasion n'alla pas plus loin. Sous le successeur de Plautius, la quatorzième légion fut postée au confluent de la Tern et de la Severn à Viroconium (Wroxeter, près de Shrewsbury)[1]; à la même époque sans doute, la seconde fut établie plus au sud, à Isca (Caerléon = *Castra legionis*), et la vingtième au nord, à Deva (Chester = *Castra*) : ces trois camps enserraient le pays de Galles par le sud, le nord et l'ouest, et protégaient les régions pacifiées contre les montagnards restés libres. C'est là que se réfugia le dernier roi de Camalodunum, Caratacus, quand sa patrie eut été con-

1. Tacite, *Ann.*, XII, 31 : (*P. Ostorius*) *cuncta castris ad ...ntonam* (les manuscrits portent *castris autonam*) *et Sabrinam fluvios cohihere parat.* Il faut établir ici seulement que le nom du fleuve Tern, qui d'ailleurs ne nous est pas parvenu, ne peut pas être restitué dans ce passage. Les seules inscriptions d'Angleterre relatives aux soldats de la XIV[e] légion, qui quitta l'Angleterre sous Néron, ont été découvertes à Wroxeter, que l'on a appelée la « Pompéi anglaise ». C'est là aussi que l'on a trouvé l'inscription funéraire d'un soldat de la XX[e] légion ; le camp, signalé par Tacite, a donc été peut-être au début commun aux deux légions, et la XX[e] n'a été occuper Deva qu plus tard. Il ressort du récit de Tacite (XII, 32, 38) que le cam d'Isca fut créé aussitôt après l'invasion.

quise par les Romains. Il fut battu sur le territoire des Ordovici par le successeur de Plautius, Publius Ostorius Scapula, bientôt après, livré aux Romains (51) par les Brigantes effrayés, chez lesquels il avait cherché un asile, et emmené en Italie avec tous les siens. Lorsqu'il vit la superbe cité, saisi d'étonnement, il demanda pourquoi les maîtres de tels palais avaient voulu conquérir les pauvres cabanes de son pays.

Mais cette victoire ne réduisit pas les populations de l'ouest ; les Silures surtout continuèrent à résister et la menace que fit le général romain de les exterminer jusqu'au dernier ne les rendit pas plus traitables. L'entreprenant gouverneur Gaïus Suetonius Paullinus tenta quelques années plus tard (61) de soumettre à la domination romaine le foyer de la résistance, l'île de Mona ; malgré la défense furieuse qu'on lui opposa et que dirigeaient les prêtres et les femmes, il fit tomber sous les haches des légionnaires les arbres sacrés, au pied desquels avait été égorgé plus d'un prisonnier romain. Cependant l'occupation de ce dernier asile du druidisme celtique provoqua une crise dangereuse jusque dans les pays déjà soumis ; ce n'était pas Suetonius Paullinus qui devait achever la conquête de Mona.

Boudicca. — En Bretagne comme ailleurs la domination étrangère subit l'épreuve d'une insurrection nationale. Ce qu'avaient entrepris Mithridate en Asie Mineure, Vercingétorix chez les Celtes du continent, Civilis chez les Germains soumis, fut tenté dans l'île celtique par une femme, l'épouse d'un de ces princes vassaux protégés par Rome, la reine des Iceni, Boudicca. En mourant, son époux, pour assurer l'avenir de sa femme et de sa fille, avait légué sa royauté à Néron et partagé sa fortune entre ses parents et l'empereur. Néron accepta l'héritage, mais s'empara de ce

qui ne lui appartenait pas; il fit jeter en prison les neveux du prince, et maltraita cruellement sa veuve et sa fille. Bientôt se produisirent d'autres iniquités pendant les dernières années de son règne. Les vétérans établis à Camalodunum enlevèrent aux anciens habitants tous les biens qu'on leur avait laissés, sans en être empêchés par les fonctionnaires; les dons faits par l'empereur Claude furent saisis, sous prétexte qu'ils étaient révocables. Les ministres romains, qui en même temps s'occupaient d'affaires financières, réduisirent ainsi à la banqueroute les tribus bretonnes l'une après l'autre.

Le moment était favorable. Le gouverneur Paullinus, plus brave que prudent, se trouvait, comme nous l'avons dit, avec le gros de l'armée romaine dans l'île éloignée de Mona; cette attaque du sanctuaire le plus vénéré de la religion nationale exaspéra les esprits et facilita la révolte. L'antique et puissante croyance celtique qui avait donné tant à faire aux Romains jeta alors encore une fois, la dernière, une grande flamme. Les garnisons éloignées et affaiblies de l'ouest et du nord n'envoyèrent aucun secours aux cités romaines florissantes de la côte sud-est. La capitale, Camalodunum, était complètement sans défense. Il n'y avait aucune garnison; on n'en avait pas terminé les murailles, mais on avait achevé un temple en l'honneur de l'empereur qui l'avait fondée, le nouveau dieu Claude. L'ouest de l'île, tenu probablement en respect par les légions qui y campaient, ne paraît pas avoir pris part à cette levée de boucliers, non plus que le nord encore indépendant; mais, comme il était souvent arrivé dans les révoltes celtiques, tout le reste du pays soumis, au signal convenu, se souleva en même temps contr les étrangers (année 61).

L'exemple fut donné par les Trinovantes qu'o

avait chassés de la capitale. Le lieutenant, qui remplaça provisoirement le gouverneur, le procurateur Decianus Catus avait, au dernier moment, envoyé au secours de Camalodunum tous les soldats dont il disposait, 200 hommes à peu près. Ils se défendirent pendant deux jours dans le temple avec les vétérans et tous les autres Romains en état de porter les armes, mais ils finirent par succomber et tout ce qui était Romain dans la ville fut exterminé jusqu'au dernier. Les rebelles traitèrent de même le principal marché du commerce romain, Londinium, et une troisième ville romaine prospère Verulamium (Saint-Albans au nord-ouest de Londres). Les étrangers dispersés dans l'île furent également massacrés; ce furent des vêpres nationales, comme celles de Mithridate, et le nombre des victimes — environ 70,000 — ne fut pas moins grand. Le procurateur crut la cause de Rome perdue et s'enfuit sur le continent.

L'armée romaine était, elle aussi, engagée dans la catastrophe. Un certain nombre de garnisons et de détachements isolés succombèrent aux attaques des insurgés. Quintus Petilius Cerialis, qui commandait le camp de Lindum, marcha sur Camalodunum avec la neuvième légion ; il arriva trop tard pour sauver la ville, et, attaqué par des forces considérablement supérieures, il perdit toute son infanterie dans une bataille rangée ; son camp fut emporté d'assaut par les Brigantes. Il s'en fallut de peu que le général en chef ne subît le même sort. Revenant en hâte de l'île de Mona, il appela à lui la deuxième légion campée à Isca ; mais cette légion refusa d'obéir, et Paullinus, avec 10,000 hommes seulement, dut accepter un combat inégal contre l'innombrable et victorieuse armée des rebelles. Si jamais soldat a réparé les fautes du général, ce fut en ce jour-là; la petite troupe, sans doute la

XIVe légion tant vantée depuis, remporta une complète victoire, dont elle fut surprise elle-même, et rétablit la domination romaine en Bretagne. Il s'en fallut de peu que Paullinus ne devînt célèbre au même titre que Varus. C'est le succès qui décide et cette fois les Romains furent vainqueurs [1].

Le coupable commandant de la légion qui avait fait défection fut traduit devant un conseil de guerre et se perça de son épée. La reine Boudicca but une coupe de poison. Le général en chef, qui s'était d'ailleurs vaillamment conduit, ne fut pas soumis à une enquête, comme le gouvernement semble en avoir eu d'abord l'intention ; mais il fut bientôt rappelé sous un prétexte plausible.

1. Il est difficile de trouver chez Tacite lui-même (*Ann.*, XIV, 31-39) le moins militaire des historiens, un récit plus défectueux que celui de cette guerre. Nous ne savons pas où campèrent les troupes ni où furent livrées les batailles; en revanche, le récit est plein de présages et de miracles, et les phrases creuses y abondent. Les faits importants, auxquels Tacite fait allusion dans la vie d'Agricola, 31, manquent dans le récit principal, notamment la prise du camp. On comprend que Paullinus, revenant de Mona, ait cherché non pas à sauver les Romains du sud-est, mais à réunir ses troupes ; on ne comprend pas pourquoi il continua à marcher sur Londinium, puisqu'il voulait sacrifier cette ville. S'il y est parvenu en réalité, il ne pouvait être accompagné que d'une escorte personnelle et non plus du corps de troupes qu'il commandait à Mona ; ce qui n'a aucun sens. Le gros de l'armée romaine, aussi bien les soldats revenus de Mona, que les autres contingents disponibles, n'ont pu camper, après la destruction de la neuvième légion, que sur la ligne Deva-Viroconium-Isca; Paullinus engagea le combat avec les deux légions de Deva et de Viroconium, la XIVe et la XXe alors incomplète. Dion (LXII. 1-12) dit que Paullinus combattit parce qu'il devait combattre quoique son récit ne puisse pas d'ailleurs être utilisé pou corriger celui de Tacite, ce dernier détail semble être un conséquence nécessaire de la situation même.

Soumission de la Bretagne occidentale. — La conquête des régions occidentales de l'île ne fut pas immédiatement continuée par les successeurs de Paullinus. Le premier, le brave général Sextus Julius Frontinus obligea, sous Vespasien, les Silures à reconnaître la domination romaine : son successeur Gnaeus Julius Agricola, après une rude guerre avec les Ordovici, atteignit le but que Paullinus avait manqué et occupa, en l'an 78, l'île de Mona. Désormais on ne parle plus de résistance active dans ces régions ; le camp de Viroconium put, sans doute à cette époque, être levé, et la légion qui l'occupait être envoyée dans le nord de la Bretagne. Mais les deux autres camps d'Isca et de Deva subsistèrent jusqu'à l'époque de Dioclétien, et ne disparurent que dans la réorganisation militaire de l'île. Des considérations politiques ont peut-être provoqué ces décisions (p. 242). Cependant la résistance dura probablement longtemps encore dans l'ouest, peut-être entretenue par des relations avec l'Hibernie. Ce qui le prouve en outre, c'est qu'on ne trouve absolument aucun vestige romain dans l'intérieur du pays de Galles et que la population celtique a persisté dans la même région jusqu'à nos jours.

Soumission de la Bretagne septentrionale. — Le camp de la neuvième légion Hispanica à Lindum (Lincoln), à l'est de Viroconium, était, dans le nord, la position centrale des Romains. Dans le voisinage immédiat de ce camp se trouvait, au nord de l'Angleterre septentrionale, le plus puissant royaume de l'île, celui des Brigantes (Yorkshire) ; il n'avait pas fait sa soumission, mais la reine Cartimandus cherchait à rester en paix avec les conquérants et entretenait avec eux des relations amicales. En l'an 50 le parti hostile aux Romains avait tenté de la renverser ; la conspiration avait été rapidement étouffée. Caratacus, battu

dans l'ouest, avait espéré qu'il pourrait encore résister dans le nord ; mais la reine le livra aux Romains, comme nous l'avons déjà dit. Ces discordes civiles, ces querelles intestines peuvent avoir joué un certain rôle dans la révolte contre Paullinus, que les Brigantes dirigèrent et dans laquelle ils attaquèrent avec toutes leurs forces la légion du nord. Cependant le parti romain chez les Brigantes fut assez influent pour obtenir, après la défaite des rebelles, le rétablissement de la royauté de Cartimandus. Mais quelques années plus tard, lorsque la révolte contre Rome eut embrasé tout l'Occident, pendant les guerres civiles qui suivirent la chute de Néron, le parti des Brigantes patriotes se souleva de nouveau contre la domination étrangère, sous la conduite de l'habile capitaine Venutius, que sa femme Cartimandus avait écarté et offensé; après une guerre assez longue cette tribu puissante fut enfin réduite par Petilius Cerialis, qui jadis, sous Paullinus, avait combattu moins heureusement contre ces mêmes Bretons et qui, devenu l'un des plus illustres généraux de Vespasien, fut le premier gouverneur de l'île nommé par lui.

La résistance allait en s'affaiblissant dans l'ouest ; on put alors réunir l'une des trois légions qui avaient jusqu'alors stationné dans ce pays avec la légion de Lindum et porter le camp lui-même plus près de la capitale des Brigantes, Eburacum (York).

Tant que l'ouest opposa une résistance sérieuse, on ne s'occupa pas de reculer vers le nord la frontière de l'empire. Depuis trente ans, dit un écrivain du temps de Vespasien, les armes romaines se rouillent auprès des forêts de Calédonie. C'est Agricola le premier qui, après en avoir fini avec l'ouest, entreprit énergiquement la conquête du Nord. Avant tout il se créa une flotte, sans laquelle il eût été impossible d'approvisionner les troupes dans ces montagnes stériles. Ap-

puyé sur elle, il pénétra, sous Titus (année 80), jusqu'à la baie de Tava (Frith of Tay), dans les environs de Perth et de Dundee ; pendant les trois campagnes qui suivirent, il reconnut les vastes territoires qui s'étendent vers les deux mers entre cette baie et la frontière romaine antérieure ; il brisa toutes les résistances locales, établit les retranchements nécessaires, aux endroits favorables, et en particulier fortifia, comme soutien de l'occupation, la ligne de défense naturelle, formée par les deux golfes profonds de Clota (Frith of Clyde), près de Glascow, et de Bodotria (Frith of Forth), près d'Edimbourg. Cette pointe en avant d'Agricola mit tout le haut pays en feu ; mais la grande bataille que les tribus calédoniennes réunies livrèrent aux légions dans les monts Grampians, entre les deux baies de Forth et de Tay, se termina par la victoire d'Agricola. Dans sa pensée, la conquête de l'île, une fois commencée, devait être complétée, et continuée par celle de l'Hibernie : ce que l'occupation de l'île avait été pour la Gaule, la soumission de l'Hibernie l'aurait été également pour la Bretagne romaine. Il faut ajouter qu'après une conquête énergique de tout l'archipel, les dépenses en hommes et en argent auraient sans doute diminué pour l'avenir.

Abandon de la Calédonie. — Le gouvernement impérial ne suivit pas les conseils d'Agricola. On ne peut pas déterminer dans quelle mesure les motifs de rancune personnelle ont contribué au rappel en l'an 85 du général victorieux, qui, d'ailleurs, était demeuré en fonctions plus longtemps qu'on n'y restait d'habitude ; la coïncidence des dernières victoires du général en Écosse et des premières défaites de l'empereur dans la vallée du Danube était tout à fait malheureuse. Mais on s'explique très bien la suspension des opérations en

Bretagne[1], et, ce qui paraît en avoir été la conséquence, l'envoi en Pannonie d'une des quatre légions avec lesquelles Agricola avait fait ses campagnes, par la situation militaire de l'empire à cette époque, l'extension de la puissance romaine sur la rive droite du Rhin dans la Haute-Germanie, et l'explosion des guerres dangereuses de Pannonie. Ce qu'on ne comprend réellement pas, c'est pourquoi l'on abandonna à jamais les projets que l'on voulait exécuter en marchant sur le nord, pourquoi l'on renonça à l'Ecosse septentrionale et à l'Irlande. Dès lors le gouvernement ne s'occupe plus de reculer les frontières, non pas momentanément, à cause de difficultés passagères, mais pour toujours, et les différents empereurs qui se succédèrent sur le trône ne se départirent pas de cette politique; l'histoire tout entière de l'île nous l'apprend, ainsi que la construction pénible et coûteuse des retranchements dont nous parlerons plus loin.

Etait-ce l'intérêt véritable de l'empire de renoncer à terminer cette conquête? C'est une autre question. On pouvait objecter que les finances impériales avaient tout à perdre à cette extension de la frontière[2], comme on l'avait déjà fait, lors de la première conquête de l'île; cette raison n'était pas décisive. Au point de vue militaire, l'occupation complète, telle qu'Agricola l'avait conçue était possible, et ne présentait à coup sûr aucune difficulté essentielle; mais une considération qui pouvait être plus importante, c'est que la

1. Tacite, *Hist.*, I, 2, résume les faits dans cette phrase: *perdomita Britannia et statim missa.*

2. Le fonctionnaire financier impérial Appien, sous Antonin, (*Prooem.*, 5) remarque que les Romains avaient occupé l- meilleure partie (τὸ κράτιστον) des îles Britanniques 'οὐδὲν τ ἄλλης δεόμενοι· οὐ γὰρ εὔφορος αὐτοῖς ἐστὶν οὐδ' ἣν ἔχουσιν. C'est l la réponse du gouvernement à Agricola et à ses partisans.

romanisation des territoires encore libres aurait été très différente, à cause de la diversité des races. Les Celtes de l'Angleterre proprement dite étaient de même race que ceux du continent; le nom du peuple même, les croyances, la langue, tout leur était commun. Puisque la nationalité celtique du continent avait trouvé un soutien dans l'île, la romanisation de la Gaule devait forcément se faire sentir jusqu'en Angleterre; et Rome a dû à cette circonstance de pouvoir introduire si rapidement la civilisation romaine en Bretagne. Au contraire, les habitants de l'Irlande et de l'Ecosse appartenaient à une autre race et parlaient une autre langue. Les Bretons comprenaient sans doute leur idiome gaëlique aussi mal que le Germain entendait la langue des Scandinaves. Les Calédoniens étaient considérés comme des barbares fort sauvages; quant aux Hiberni, les Romains n'ont presque pas eu de relations avec eux. D'autre part le prêtre des chênes (Derwydd, *Druida*) exerçait son sacerdoce à Anglesey comme sur les bords du Rhône, mais non point dans l'île occidentale, ni dans les montagnes du nord. Si les Romains avaient entrepris cette expédition surtout pour conquérir le pays des Druides, leur but était en quelque sorte atteint.

Certainement, à une autre époque, toutes ces considérations n'auraient pas déterminé les Romains à abandonner cette frontière maritime du nord dont ils s'étaient tant approchés, et ils auraient au moins occupé la Calédonie. Mais Rome n'était plus capable de faire pénétrer les éléments romains dans les pays lointains ; la puissance génératrice et la force d'expansion de l'esprit national avaient disparu. Dans tous les cas, cette conquête, qui ne pouvait pas être accomplie par des décrets et des marches militaires, aurait difficilement réussi, si on l'avait tentée.

Fortification des frontières du Nord. — Il fallait donc organiser le mieux possible, en vue de la défense, la frontière septentrionale : désormais c'est à cela qu'est consacré le travail des soldats. Le centre d'occupation resta Eburacum. Le vaste territoire conquis par Agricola fut fortement tenu et défendu par des châteaux-forts qui servaient de postes avancés pour le quartier général situé en arrière ; la plus grande partie des troupes auxiliaires fut vraisemblablement destinée à l'exécution de cette œuvre. Plus tard, on établit un système de lignes fortifiées reliées entre elles. La première de ces lignes date d'Hadrien. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle existe encore aujourd'hui, dans un certain sens, et qu'elle est beaucoup mieux connue que toute autre des grandes constructions militaires romaines. A y regarder de près, une route militaire, longue d'environ 16 milles allemands [à peu près 115 kil.], d'une mer à l'autre, aboutit à l'ouest au golfe de Solway, à l'est, à l'embouchure de la Tyne ; elle est solidement fortifiée des deux côtés. Vers le nord elle est défendue par un mur puissant, à l'origine d'une hauteur d'au moins 16 pieds et d'une épaisseur de 8 pieds, construit sur les deux faces en pierres de taille, et constitué à l'intérieur par du blocage. En avant de ce mur s'étend un fossé non moins important, profond de 9 pieds, large de 34 et plus. Du côté du sud, la route est protégée par deux levées de terre parallèles, hautes encore aujourd'hui de 6 à 7 pieds, séparées par un fossé profond de 7 pieds, dont le bord méridional est surélevé : l'ensemble de la construction, d'une levée à l'autre, a une largeur totale de 24 pieds. Entre le mur de pierre et les levées de terre, sur la route même, se trouvent les emplacements des camps et les corps de garde, c'est-à-dire les campements des cohortes, distants les uns des autres d'une petite lieue, et organisés

comme des forts pouvant se défendre isolément, avec des portes dans les quatre directions. Entre deux de ces camps se trouve une construction plus petite de même nature avec des sorties vers le nord et le sud ; entre deux de ces constructions quatre petits postes à portée de voix les uns des autres.

Ce rempart, d'une grande solidité, dont la garnison devait être d'au moins 10,000 à 12,000 hommes, servit désormais de base aux opérations militaires dans le nord de la Bretagne. Ce n'était pas une ligne frontière proprement dite ; non seulement les postes avancés, établis depuis l'époque d'Agricola, furent maintenus à côté de ce vallum ; mais encore plus tard, d'abord sous Antonin, puis d'une façon plus générale sous Sévère, on fortifia moins puissamment, quoique sur le même plan, pour servir d'avant-poste au vallum d'Hadrien [1],

1. L'opinion, d'après laquelle le retranchement du nord aurait été construit pour remplacer le retranchement du sud, est aussi répandue qu'insoutenable ; les camps de cohortes du vallum d'Hadrien existaient encore, tels que nous les montrent des inscriptions du IIe siècle, sans avoir subi de changements essentiels, à la fin du IIIe siècle (c'est à cette époque que se rapporte le chapitre de la *Notitia* qui concerne l'Angleterre). Les deux constructions ont subsisté l'une à côté de l'autre depuis que la plus moderne a été faite ; en outre les nombreux vestiges du retranchement de Sévère prouvent à l'évidence que ce retranchement est resté occupé par des troupes jusqu'à la fin de la domination romaine en Bretagne. — La construction attribuée à Sévère ne peut être que le retranchement septentrional. D'ailleurs le vallum d'Hadrien était de telle nature qu'une réparation éventuelle ne pouvait point passer pour une nouvelle construction, ainsi qu'on appelle l'œuvre de Sévère ; au contraire Antonin n'avait fait élever qu'un mur de terre (*murus cespiticius*, cf. *Vita Anton.*, c. 5) et l'hypothèse précédente pourrait être admise ici avec moins de scrupule. En second lieu la longueur de 32 milles que l'on donne au *vallum* de Sévère (Victor, *Epit.*, 20 ; le chiffre inadmissible



une ligne, de moitié plus courte, qui s'étendait du golfe de la Clyde au golfe du Forth, et sur laquelle Agricola avait déjà établi une série de postes. Dans sa disposition, cette ligne ne différait de celle d'Hadrien que parce qu'elle se réduisait à une levée de terre considérable avec un fossé devant et une route derrière, et qu'elle n'était pas organisée pour la défense du côté du sud ; d'ailleurs elle contenait aussi un certain nombre de petits camps. C'est à cette ligne que se terminaient les routes impériales romaines [1] et quoique des postes romains eussent été établis au delà — le point extrême, où l'on ait trouvé la pierre tombale d'un soldat romain, est Ardoch entre Stirling et Perth, — le golfe de la Tay, la limite des expéditions d'Agricola, peut être considéré plus tard encore comme la limite de l'empire romain.

Guerres du second et du troisième siècle. — Nous connaissons mieux ces imposants travaux de défense

de 132 est une erreur de copiste de nos manuscrits d'Eutrope, VIII, 19 — Paul Diacre avait conservé la vraie leçon — qui a été reproduite par Saint Jérôme, année d'Abraham 2221, par Orose, VII, 17, 7 et Cassiodore, à l'année 207) cette longueur ne se rapporte pas au *vallum* d'Hadrien, long de 80 milles, mais peut bien être appliquée à la ligne établie par Antonin, qui, d'après les documents épigraphiques, était longue de 40 milles environ ; les points extrêmes du vallum de Sévère sur les deux mers étaient peut-être différents et plus rapprochés. Enfin, d'après Dion, LXXVI, 12, les Calédoniens habitent au nord, les Maeates au sud du mur, qui divise l'île en deux parties. Or le territoire de cette dernière tribu n'est, à la vérité, pas connu (cf. LXXV, 5) ; mais il est impossible, d'après la description que Dion donne de leur pays, que ces peuplades aient habité au sud du vallum d'Hadrien, et que les Calédoniens se soient étendus jusqu'à ce retranchement. Il est donc ici question de la ligne Glasgow-Edimbourg.

1. *A limite id est a vallo*, est-il dit dans l'Itinéraire, p. 464.



que leur histoire et surtout que les événements militaires qui se passèrent plus tard sur ce théâtre lointain. Sous Hadrien se produisit une grave catastrophe : le camp d'Eburacum fut pris, ce qui amena l'anéantissement de la légion qui y campait[1], cette même neuvième légion, qui avait si malheureusement combattu dans la guerre de Boudicca. La cause de ce malheur fut probablement non pas une invasion des ennemis, mais le soulèvement des peuplades du nord que l'on croyait assujetties et surtout des Brigantes. Il faut faire remarquer ici que le vallum d'Hadrien faisait face au sud aussi bien qu'au nord ; il était donc certainement destiné à tenir en respect l'Angleterre septentrionale, qui n'était soumise qu'en apparence.

De nouveaux combats se livrèrent en Bretagne sous le successeur d'Hadrien, Antonin, auxquels les Brigantes prirent encore part, mais nous n'avons aucun détail sur ces guerres[2]. La première attaque sérieuse

1. Ce qui le prouve surtout, c'est que certainement peu de temps après l'année 108 (*Corp. insc. Lat.*, VII, 241) cette légion disparut et fut remplacée par la sixième *Victrix*. Les deux renseignements que nous possédons sur cet événement (Fronton., p. 217, éd. Naber: *Hadriano imperium oblinente quantum militum a Britannis caesum?* cf. *Vita Hadriani*, 5 : *Britanni teneri sub romana dicione non poterant*) et l'allusion de Juvénal (XIV, 196 : *castella Brigantum*) indiquent plutôt une révolte qu'une invasion.

2. D'après Pausanias, VIII, 43, 4, Antonin ἀπετέμετο τῶν ἐν Βριταννίᾳ Βριγάντων τὴν πολλὴν, ὅτι ἐπεσβαίνειν καὶ οὗτοι σὺν ὅπλοις ἦρξαν ἐς τὴν Γενουνίαν μοῖραν (localité inconnue, peut-être comme O. Hirschfeld le propose, la ville des Brigantes, Vinovia) ὑπηκόους 'Ρωμαίων : il ne s'ensuit pas qu'il y ait eu aussi des Brigantes en Calédonie, mais que les Brigantes du nord de l'Angleterre envahirent à cette époque la Bretagne pacifiée, et qu'on leur confisqua, pour les châtier, une partie de leur territoire.

de cette frontière impériale et la première violation connue du retranchement — sans doute de celui d'Antonin — eut lieu sous Marc-Aurèle et ensuite sous Commode. Commode est aussi le premier empereur qui ait pris le surnom triomphal de Britannicus, lorsque l'habile général Ulpius Marcellus eut mis les Barbares à la raison. Mais la puissance romaine tomba désormais en décadence dans ce pays comme sur le Danube et sur l'Euphrate. Pendant les premières années si troublées du règne de Sévère, les Calédoniens ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite de n'avoir aucun rapport avec les sujets de Rome : ils prêtèrent leur appui à leurs voisins du sud, les Maeates, qui obligèrent le gouverneur romain Lupus à racheter fort cher des compatriotes prisonniers. Sévère, peu de temps avant sa mort, fit peser sur eux sa lourde main : il pénétra dans leur pays et les força à céder de vastes territoires[1] ; mais, lorsque le vieil empereur fut mort en 211, au camp d'Eburacum, ses fils retirèrent d'eux-mêmes les garnisons de la région nouvellement conquise, pour se débarrasser d'une défense onéreuse.

Au troisième siècle nous ne savons presque rien de l'histoire de l'île. Comme aucun empereur alors, avant Dioclétien et ses collègues, n'a pris le surnom de vainqueur des Bretons, on ne doit pas avoir fait de guerre sérieuse, et, bien que l'élément romain n'ait jamais pris racine dans le pays situé entre les deux murs d'Antonin et d'Hadrien, il semble au moins que le

1. L'intention, qu'on lui prête, d'avoir voulu soumettre à la puissance romaine tout le nord de l'île (Dion, LXXVI, 13) est incompatible aussi bien avec les cessions déjà mentionnées ailleurs, qu'avec la construction du mur : c'est une légende, comme la perte de 50,000 hommes que les Romains auraient éprouvée sans avoir seulement combattu.

retranchement d'Hadrien ait encore à cette époque rendu les services qu'on attendait de lui et qu'il ait permis à la civilisation romaine de se développer en toute sûreté. Sous Dioclétien, l'intervalle des deux lignes fortifiées fut évacué; mais le mur d'Hadrien fut occupé comme auparavant, et le reste de l'armée romaine fut cantonnée entre ce *vallum* et le quartier général d'Eburacum, pour repousser les incursions dès lors fréquentes des Calédoniens, ou, comme ils ont coutume de s'appeler eux-mêmes, des Tatoués (Picti) et des Scots qui arrivaient d'Hibernie.

Les Romains ont eu en Bretagne une flotte permanente ; mais comme la marine fut toujours la partie faible de leur organisation défensive, la flotte bretonne ne fut de quelque importance que passagèrement sous Agricola.

Garnison et administration aux IIe et IIIe siècles. — Le gouvernement impérial avait sans doute espéré qu'il pourrait rappeler de Bretagne, après la conquête de cette île, la plus grande partie des troupes qui y auraient été envoyées, mais cet espoir fut déçu. Des quatre légions primitives, une seule, nous l'avons vu, revint du pays, sous Domitien : les trois autres y étaient sans doute nécessaires, car on n'essaya jamais de les changer de garnison. A ces troupes s'ajoutaient encore les auxiliaires, chargés du service peu séduisant dans cette île lointaine de la mer du Nord, qui formaient, selon toute apparence, un effectif plus nombreux que les corps de citoyens romains. Au combat des monts Grampians (84) prirent part, outre les quatre légions, 8,000 fantassins et 3,000 cavaliers auxiliaires. Sous Trajan et sous Hadrien, il y avait dans la Bretagne 6 ailes et 21 cohortes d'auxiliaires, en tout à peu près 15,000 hommes ; l'armée tout entière de la province était forte d'environ 30,000 hommes.

Dès l'origine la Bretagne fut un commandement de première classe, inférieur peut-être hiérarchiquement, mais non en importance, aux deux commandements du Rhin et à celui de Syrie. A la fin du deuxième siècle, elle constituait probablement le plus considérable de tous les gouvernements. C'est à cause de leur éloignement que les troupes de Bretagne n'apparaissent qu'au second plan dans les compétitions des armées, au début de l'empire ; ces légions combattirent au premier rang, dans la guerre intérieure qui suivit l'extinction de la famille des Antonins.

Une conséquence de la victoire de Sévère fut la division du gouvernement de la province. Désormais les deux légions d'Isca et de Deva obéirent au légat de la province supérieure, celle d'Eburacum; les troupes qui occupaient les deux retranchements et la masse des auxiliaires, au légat de la province inférieure[1]. Si l'on n'avait tenu compte que des intérêts militaires, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la concentration de toutes les troupes dans le nord aurait été d'une grande utilité ; mais on ne prit pas cette mesure, parce qu'elle aurait mis trois légions dans la main d'un seul gouverneur.

Impôts et recrutement. — Il n'est donc pas étonnant que sous le rapport financier la province coûtât plus qu'elle ne rapportait (p. 219). Au contraire, pour la défense militaire de l'empire, la Bretagne devint très importante ; là aussi on compensa les dépenses par les impôts et le recrutement. Les troupes de Bretagne passaient, avec les légions d'Illyrie, pour les meilleures de l'empire. Dès le début de l'occupation, sept cohortes furent levées parmi les indigènes ; l'effectif ne fit que s'accroître jusqu'à Hadrien. Lorsque cet

1. Ce partage est cité par Dion (LV, 23).

empereur eut renoncé, autant qu'il le put, à recruter les soldats dans le pays où ils devaient camper, la Bretagne fut soumise à ce nouveau régime, au moins pour la plus grande partie de sa forte garnison.

Les Bretons étaient un peuple rude et vaillant; ils supportaient volontiers les impôts et le service militaire, mais non l'orgueil et la brutalité des fonctionnaires.

Organisation municipale. — La base de l'organisation intérieure en Bretagne fut la division par tribus qui existait dans l'île lors de la conquête. Comme nous l'avons déjà remarqué, cette organisation ne différait de celle des Celtes du continent qu'en un seul point: les diverses tribus du pays, toutes, semble-t-il, étaient gouvernées par des princes. Mais cet état de choses ne paraît pas avoir subsisté, et la tribu (*civitas*) devint en Bretagne, comme en Espagne, une division géographique. Il faut seulement expliquer encore pourquoi les peuplades bretonnes disparurent totalement, aussitôt après être tombées sous la domination romaine, et pourquoi l'on ne parle plus des tribus isolées, lorsqu'elles furent soumises. Sans doute chaque royaume, dès qu'il fut conquis et annexé à l'empire, fut morcelé en divisions plus petites; ce qui facilita cette opération, c'est qu'il n'y avait pas dans l'île, comme sur le continent, un système politique de tribus organisé sans autorité monarchique. Un autre fait se rattache à celui-là: tandis que les tribus gauloises ont eu une capitale commune et, dans cette capitale, une représentation générale politique et religieuse, on ne mentionne rien de semblable en Bretagne. A coup sûr la province n'a manqué ni d'une assemblée ni d'un culte impérial commun; mais si l'autel de Claude Camalodunum[1] avait ressemblé seulement de loin à

1. C'est lui que concerne l'épigramme de Sénèque (vol. IV,

l'autel d'Auguste de Lugudunum, il en serait bien resté quelque souvenir. La forme politique, libre et grande, que César avait établie et que son fils avait maintenue en Gaule, ne s'accordait plus avec les idées des empereurs qui les suivirent.

Nous avons déjà parlé (p. 224) de la fondation de la colonie de Camalodunum, qui fut à peu près contemporaine de l'invasion; nous avons fait également remarquer qu'une foule de villages bretons furent de bonne heure organisés sur le modèle des cités italiques. La Bretagne fut, en cela aussi, traitée beaucoup plutôt comme l'Espagne que comme le continent celtique.

Prospérité. — Malgré les vices généraux du régime impérial, l'état intérieur de la Bretagne doit avoir été assez prospère, au moins en comparaison avec d'autres pays. Si dans le nord on ne connaissait que la chasse et les pâturages, et si les habitants passaient leur temps, comme leurs voisins indépendants, à guerroyer et à piller, dans le sud, où la paix était rarement troublée, l'agriculture surtout était en honneur; on élevait aussi des troupeaux et l'on exploitait des mines assez riches. Les orateurs gaulois du temps de Dioclétien célèbrent l'opulence de cette île fertile, et les légions du Rhin ont souvent tiré leurs approvisionnements de la Bretagne.

p. 69, éd. Bährens) : *oceanusque tuas ultra se respicit aras.* Le temple qui d'après l'écrit satirique du même Sénèque (VIII, 3) fut élevé à Claude de son vivant même en Bretagne, et le temple du dieu Claude à Camalodunum, certainement identique au précédent (Tacite, XIV, 31) doivent être considérés non comme des sanctuaires municipaux, mais comme des temples analogues à ceux qu'Auguste possédait à Lugudunum et à Tarraco. Les *delecti sacerdotes*, qui *specie religionis omnes fortunas effundebant* sont les prêtres du culte provincial et les organisateurs des jeux.

Le réseau des routes de l'île, extraordinairement développé, et pour lequel Hadrien surtout fit beaucoup, lorsqu'il construisit son mur de défense, a servi, avant tout, naturellement à l'occupation militaire; mais à côté des camps légionnaires, et même au-dessus d'eux, Londinium prit, dans ce réseau de routes, une place importante qui montre clairement son importance comme centre de communication. Dans le pays de Galles seul, les routes impériales n'existaient que dans le voisinage immédiat des camps romains, d'Isca à Nidum (Neath), et de Deva au point de la côte où l'on s'embarquait pour Mona.

Mœurs et civilisation romaines. — La Bretagne romaine se romanisa comme la Gaule septentrionale et centrale. Les divinités nationales, le mars Belatucadrus ou Cocidius, la déesse Sulis identifiée à Minerve et qui avait donné son nom à la ville appelée aujourd'hui Bath, furent adorées longtemps encore dans l'île sous des noms latins. Mais, en Bretagne plus que sur le continent, la langue et les mœurs venues d'Italie restèrent un élément étranger. A la fin du premier siècle, les principales familles repoussaient encore le latin et la civilisation romaine.

Les grands centres urbains, vrais foyers de la nouvelle culture, se sont peu développés en Bretagne. Nous ne savons pas d'une façon précise dans quelle ville se réunissait l'assemblée de la province et se célébraient les cérémonies générales du culte de l'empereur ni dans lequel des trois camps de légions résidait le gouverneur de la province. Si, comme il semble, la capitale civile de la province fut Camalodunum, et la capitale militaire Eburacum[1], on ne

1. Le commandement, dont le siège se trouvait à Eburacum, était sans aucun doute, au moins à la fin de l'empire, le plus



peut pas plus comparer l'une à Mayence que l'autre à Lyon. Les ruines des villes importantes, de Camalodunum, la colonie de vétérans fondée par Claude, et de la ville commerciale et populeuse de Londinium; celles des camps légionnaires qui subsistèrent plusieurs siècles, de Deva, d'Isca, d'Eburacum, ne donnent qu'un très petit nombre d'inscriptions; des cités de droit romain considérables, comme la colonie de Glevum (Gloucester) et le municipe de Verulamium, n'en ont encore fourni aucune: la coutume de graver sur la pierre des textes commémoratifs, qui nous est d'un si grand secours pour la plupart des questions de cette nature, n'a jamais pénétré profondément en Bretagne. Dans l'intérieur du pays de Galles et dans d'autres régions moins accessibles, on n'a pas découvert de monuments romains.

Il y a pourtant des traces certaines des relations commerciales que mentionne Tacite: ce sont les nombreuses coupes que l'on a trouvées dans les ruines de Londres, et le réseau des anciennes routes qui convergeaient vers la ville. Si Agricola a voulu faire naître dans les cités bretonnes cette émulation à s'embellir de constructions et de monuments, qui avait passé d'Italie en Afrique et en Espagne; s'il a voulu décider les principaux insulaires à bâtir dans leur patrie de beaux marchés, des temples et des palais, comme il était d'usage de le faire ailleurs, il n'a réussi que fort peu en ce qui concerne les monuments publics. Mais il n'en était pas de même pour les propriétés particulières; les splendides villas, organisées et ornées

important des commandements de Bretagne; on y mentionne un *Palatium* (car c'est bien d'Eburacum qu'il est question dans ce passage: *Vita Severi*, 22). Le *praetorium* situé audessus d'Eburacum, près de la côte (*Itin. d'Anton.*, p. 466) était peut-être la résidence d'été du gouverneur.

à la romaine, dont il ne reste plus aujourd'hui que des pavés en mosaïque, se rencontrent en aussi grand nombre dans toute la Bretagne méridionale jusqu'aux environs d'York[1] que dans la vallée du Rhin.

L'habitude de donner à la jeunesse une éducation méthodique supérieure pénétra progressivement de Gaule en Bretagne. On cite, comme un des succès administratifs d'Agricola, l'introduction de précepteurs romains dans les plus grandes familles de l'île. Au temps d'Hadrien, la Bretagne est considérée comme un pays conquis par les maîtres d'école gaulois, et « Thule parle déjà d'engager un professeur ». Ces maîtres d'école étaient le plus souvent des latins, mais il y avait aussi des Grecs. Plutarque raconte qu'il a eu à Delphes une conversation avec un grammairien grec de Tarse, qui revenait de Bretagne. Si aujourd'hui, l'antique langue nationale a disparu en Angleterre, sauf dans le pays de Galles et en Cornouailles, ce ne sont pas les Anglais eux-mêmes ou les Saxons, mais bien les Romains qui l'ont détruite, et, comme c'est l'habitude sur les frontières, personne ne fut plus fidèle à Rome, dans les derniers temps de l'empire, que ses sujets de Bretagne. Ce n'est pas la Bretagne qui a abandonné Rome, mais Rome qui a abandonné la Bretagne. Le dernier fait que nous connaissions de l'histoire de cette île, c'est la prière que la population adressa à l'empereur Honorius pour obtenir de lui un secours contre les Saxons : il lui fut répondu qu'elle eût à se défendre elle-même comme elle le pourrait.

1. On n'en a plus trouvé au nord d'Aldborough et d'Easingwold (toutes deux situées au nord d'York) (Bruce, *The Roman wall*, p. 61).



CHAPITRE VI

LA RÉGION DU DANUBE ET LES GUERRES SUR LE DANUBE

Conquêtes d'Auguste. — La frontière du Rhin avait été l'œuvre de César; la frontière du Danube fut celle d'Auguste. Lorsqu'il devint le chef de l'empire, les Romains étaient à peine les maîtres, dans la péninsule italique, des Alpes, dans la péninsule grecque, de l'Hémus (Balkans) et des côtes de la mer Adriatique et de la mer Noire. Nulle part leur territoire n'atteignait le fleuve puissant qui sépare l'Europe méridionale de l'Europe septentrionale; l'Italie du Nord, les places commerciales de l'Illyrie et du Pont, et plus encore les parties civilisées de la Macédoine et de la Thrace étaient sans cesse exposées aux incursions des tribus voisines, turbulentes et pillardes. Lorsqu'Auguste mourut, à la place de l'unique province d'Illyricum à peine arrivée à une organisation indépendante, Rome possédait cinq grandes circonscriptions administratives, la Rétie, le Norique, l'Illyrie Inférieure ou Pannonie, l'Illyrie Supérieure ou Dalmatie, et la Mésie: le Danube était devenu dans tout son cours la frontière sinon militaire, du moins politique. Nous avons raconté plus haut la conquête relativement facile de ces vastes contrées, nous avons exposé comment, à la suite de la dangereuse insurrection des années 6-9, on renonça au projet que l'on avait conçu de dépasser le Danube supérieur pour por-

ter la frontière de l'empire en Bohême et jusque sur l'Elbe. Il nous reste à montrer quel fut après Auguste le développement historique de ces régions et quelles relations les Romains entretinrent avec les peuplades transdanubiennes.

Civilisation tardive de la Rétie. — La fortune de la Rétie est liée si étroitement à celle de la province de Haute-Germanie, qu'il suffit, pour la connaître, de se reporter à un des chapitres précédents. En somme, la civilisation romaine s'est peu propagée dans ce pays. Les hautes régions des Alpes, les vallées supérieures de l'Inn et du Rhin, étaient habitées par une population peu nombreuse et de race particulière : c'étaient probablement les peuplades qui avaient jadis occupé la moitié orientale de l'Italie du nord; elles étaient peut-être parentes des Etrusques. Refoulées par les Celtes et sans doute aussi par les Illyriens, elles s'étaient établies dans les montagnes du nord. Tandis que les vallées qui s'ouvrent vers le sud comme celles de l'Adige étaient rattachées à l'Italie, dans les bassins de l'Inn et du Rhin les hommes du sud trouvaient peu de place et encore moins d'encouragements pour coloniser et fonder des villes.

Plus au nord, sur le plateau qui s'étend entre le lac de Constance et l'Inn et qu'occupait la tribu celtique des Vindéliciens, le terrain aurait été plus propice à la culture romaine; mais dans ce pays, qui ne pouvait pas être, comme le Norique, un prolongement immédiat de l'Italie, et qui ne fut d'abord pour Rome qu'un boulevard contre les Germains, comme la région voisine appelée Champs Décumates, il semble que la politique des premiers empereurs ait retardé le développement de la civilisation. Nous avons montré plus haut (p. 21) que l'on s'était occupé, aussitôt après la conquête, de dépeupler la contrée. En outre,

au début de l'empire, l'organisation des municipalités romaines ne fut pas introduite dans cette région. Certes, lorsque le premier Drusus construisit, au moment même de la conquête, la grande route qui franchissait les Alpes, et atteignait le Danube, il fut indispensable de fonder l'*Augusta des Vindéliciens*, aujourd'hui Augsbourg (p. 23); mais cette ville, qui prospéra si rapidement, fut et resta pendant plus d'un siècle un marché, jusqu'au moment où Hadrien, abandonnant enfin, même sur ce point, la voie tracée par Auguste, romanisa la tribu des Vindéliciens, comme on avait fait pour toute la région septentrionale. Cet empereur accorda à leur capitale le droit de cité romaine, presque à la même époque — et ce n'est sans doute pas une coïncidence fortuite — où la frontière militaire du haut Rhin était transportée en avant, et où des villes romaines s'élevaient dans les anciens Champs Décumates; dans la Rétie même Augusta fut plus tard le seul centre important de civilisation romaine.

L'organisation militaire n'a pas peu contribué à retarder les progrès de cette civilisation. Dès le commencement la province, soumise à l'administration impériale, ne pouvait pas être privée de garnisons; mais des considérations particulières obligeaient, comme nous l'avons montré, le gouvernement à n'envoyer dans la Rétie que des soldats de troupes de deuxième ordre; et, bien que leur nombre fût encore assez élevé, les camps permanents des ailes et des cohortes ne pouvaient pas exercer, pour la civilisation et la fondation des villes, la même influence que les camps plus étendus de légions. Sous Marc-Aurèle, à la suite de la guerre des Marcomans, le quartier général de Rétie, Castra Regina, aujourd'hui Ratisbonne, fut occupé par une légion; mais cette place elle-même

paraît n'avoir été à l'époque romaine qu'un établissement militaire, à peine comparable pour la ville à qui il donna naissance, aux camps secondaires de la vallée du Rhin, Bonna par exemple.

Le limes de Rétie. — Nous avons noté plus haut (p. 195) que, déjà sous Trajan, la frontière de la Rétie, à l'ouest de Ratisbonne, avait été portée à une certaine distance en avant du Danube; nous avons aussi montré que ce pays fut probablement annexé à l'empire, comme les Champs Décumates, sans opération militaire. L'on sait de même que cette région fut fortifiée, peut-être sous Marc-Aurèle, lors des invasions des Chatti qui pénétrèrent jusque-là. Enfin nous avons raconté que cette peuplade et plus tard les Alamans au troisième siècle envahirent cette contrée d'avant-garde et même la Rétie et qu'ils les enlevèrent définitivement aux Romains sous Gallien.

Italianisation du Norique. — La province voisine, le Norique, fut, à la vérité, traitée comme la Rétie dans l'organisation générale; mais elle se développa d'une tout autre façon. Le commerce terrestre de l'Italie ne s'est étendu dans aucune direction autant que vers le nord-est; grâce aux relations commerciales qu'Aquilée entretenait d'un côté par le Frioul avec le haut Danube et les usines de fer de Noreia, de l'autre au delà des Alpes Juliennes avec la vallée de la Save, les conquêtes d'Auguste se trouvèrent mieux préparées qu'elles ne le furent dans aucune autre région de la vallée du Danube. Au sortir du défilé, Nauportus (Oberlaibach) était un marché romain dès l'époque républicaine; Emona (Laibach) ne fut réunie officiellement à l'Italie que plus tard, mais en fait depuis qu'elle avait été fondée par Auguste, c'était une colonie de citoyens romains rattachée à l'Italie. Il suffit donc, comme nous l'avons déjà montré (p. 21), pour

transformer ce « royaume » en une province romaine, de proclamer la transformation.

La population originairement illyrienne, mais qui devint plus tard en grande partie celtique, ne montre aucun vestige de cet attachement aux coutumes et à la langue nationales, que nous constatons chez les Celtes de l'ouest. La langue et les mœurs de Rome doivent avoir pénétré de bonne heure dans ce pays; et sous Claude la contrée tout entière, y compris la partie septentrionale séparée de la vallée de la Drave par la chaîne du Tauern, fut organisée sur le modèle des municipalités italiennes. Tandis que dans les provinces voisines, en Rétie et en Pannonie, il n'existe pas un monument de la langue romaine, ou il n'en apparaît que dans les grands centres, au contraire, les vallées de la Drave, de la Mur, de la Salza et de leurs affluents sont couvertes jusque sur le haut des montagnes de restes qui attestent la romanisation profonde du pays. Le Norique était une province avancée, une partie, pour ainsi dire, de l'Italie; tant que les Italiens conservèrent le privilège de fournir à l'armée impériale les légionnaires et les prétoriens, ce privilège ne fut étendu à aucune autre province aussi complètement qu'à celle-là.

L'occupation militaire fut la même dans le Norique que dans la Rétie. En dehors des plaines déjà civilisées, il n'y eut, pendant les deux premiers siècles de l'empire, que des camps d'ailes et de cohortes : Carnuntum (Petronell, près de Vienne), qui faisait partie du Norique sous Auguste, fut rattaché à la Pannonie, sitôt qu'il fût devenu le siège des légions illyriennes. Les camps permanents du Norique, plus petits, situés sur le Danube, et même le camp de Lauriacum, près d'Enns, fondé par Marc-Aurèle pour la légion qu'il cantonna dans cette province, ne furent d'aucune

importance pour le développement des villes; les grandes localités du Norique, comme Celeia (Cilli) dans la vallée de la Sann, Aguontum (Lienz), Teurnia (non loin de Spital), Virunum (Zollfeld près de Klagenfurt), et au nord Juvavum (Salzburg) furent constituées par des éléments purement civils.

La race illyrienne. — L'Illyricum, c'est-à-dire le territoire romain qui s'étendait entre l'Italie et la Macédoine, fut, sous la république, réuni, pour une faible portion, au gouvernement gréco-macédonien, et pour le reste considéré comme une annexe de l'Italie; après la constitution de la Gaule Cisalpine, il fut administré comme une partie de cette région. L'Illyricum coïncide, dans une certaine mesure, avec la race très nombreuse dont les Romains lui ont donné le nom ; c'est ce peuple, dont les restes misérables subsistent encore à l'extrémité méridionale du vaste pays qu'ils occupaient jadis, sous le nom de Sckipetars, comme ils s'appellent eux-mêmes, d'Arnautes ou Albanais, comme leurs voisins les nomment, et qui a conservé jusqu'à nos jours son ancienne nationalité et sa langue particulière. Cette tribu, qui appartient à la famille indo-germanique, est étroitement apparentée à la race grecque, ce qui est conforme à sa situation géographique; mais les deux races sont aussi indépendantes l'une de l'autre que les Latins et les Celtes.

A l'origine, la race illyrienne s'étendait, sur la côte de la mer Adriatique, depuis les bouches du Pô par l'Istrie, la Dalmatie et l'Epire, jusqu'à l'Acarnanie et l'Etolie; dans l'intérieur du continent, elle occupait la haute Macédoine, la Serbie et la Bosnie actuelles, et, sur la rive droite du Danube, la Hongrie; elle touchait donc à l'est aux peuplades thraces, à l'ouest aux tribus celtiques, dont Tacite la distingue expressément. C'est une race vigoureuse, semblable aux

peuples du sud, aux cheveux noirs, aux yeux foncés, très différente des Celtes et plus encore des Germains, sobre, tempérante, intrépide, orgueilleuse, fournissant des soldats excellents, mais peu faite pour la vie des cités, population de bergers plutôt que de laboureurs.

Son développement politique a été très faible. Sur la côte italienne, les Illyriens ont probablement rencontré d'abord les Celtes; les habitants de ce rivage, qui semblent être de race illyrienne, surtout les Vénètes, ont été de bonne heure, à cause de leur rivalité avec les Celtes, les sujets dociles des Romains. A la fin du sixième siècle de Rome, la fondation d'Aquilée et la soumission de la péninsule de l'Istrie diminuèrent encore le territoire des Illyriens. Sur la côte orientale de la mer Adriatique, les îles de quelque importance et les ports du continent, au sud, étaient occupés depuis longtemps par les hardis marins de la Grèce. Lorsque les Illyriens, maîtres de Skodra (Scutari) qui était déjà dans l'antiquité, comme aujourd'hui, le centre en quelque sorte des contrées illyriennes, commencèrent à acquérir une certaine puissance et à attaquer les Grecs surtout par mer, Rome, avant même la guerre d'Hannibal, les réprima de sa main puissante et étendit son protectorat sur toute la côte; mais bientôt, quand le souverain de Skodra eut partagé la défaite du roi de Macédoine, Persée, son allié, les Romains firent disparaître ce petit Etat.

A la fin du VIe siècle de Rome et dans la première moitié du VIIe, la côte entre l'Istrie et Skodra fut, après une longue guerre, occupée par les Romains. Sous la République, les Illyriens du continent furent à peine atteints par les armes romaines; en revanche les Celtes, arrivant de l'ouest, envahirent une grande partie du territoire précédemment habité par les

Illyriens, ainsi qu'ils l'ont fait pour le Norique qui devint plus tard entièrement celtique. Les Latobici, qui étaient fixés dans la Carniole moderne, étaient aussi des Celtes; et, dans toute la contrée comprise entre la Save et la Drave, comme dans la vallée de la Raab, les deux grandes races se trouvaient mélangées, lorsqu'Auguste soumit à la domination romaine les districts méridionaux de la Pannonie.

Cette invasion considérable d'éléments celtiques a sans doute contribué, comme aussi la platitude du pays, à faire rapidement disparaître la nation illyrienne dans la Pannonie. Au contraire, dans la moitié méridionale de la région habitée par les Illyriens, les Scordisques seuls ont été pénétrés par l'élément celtique : nous avons raconté dans un autre volume qu'ils se sont maintenus sur la Save inférieure jusqu'à la Morava, et qu'ils ont atteint dans leurs incursions les environs de Thessalonique. Mais de ce côté les Grecs leur ont dans une certaine mesure cédé la place. La chute de la puissance macédonienne, le dépeuplement de l'Epire et de l'Etolie doivent avoir provoqué l'extension des peuplades voisines de race illyrienne. La Bosnie, la Serbie, surtout l'Albanie ont été illyriennes sous l'empire; l'Albanie l'est encore aujourd'hui.

La province d'Illyricum. — Nous avons déjà montré que l'Illyricum, dans la pensée du dictateur César, devait être transformé en un gouvernement particulier, et que ce projet fut mis à exécution lors du partage des provinces entre Auguste et le sénat; que ce gouvernement, attribué d'abord au sénat, passa entre les mains de l'empereur à cause des opérations militaires qui y devinrent indispensables; qu'Auguste divisa ce gouvernement, et qu'il établit en fait dans la Dalmatie et dans la vallée de la Save la domination

romaine qui ne s'était jusqu'alors exercée que nominalement dans l'intérieur du pays; enfin qu'il réprima, après une guerre pénible de quatre ans, une puissante insurrection nationale, qui avait éclaté en l'an 6 après J.-C. chez les Illyriens de Dalmatie et de Pannonie. Il nous reste à exposer quelle a été, dans la suite, la fortune de la province méridionale.

La Dalmatie et sa civilisation italienne. — Après les expériences faites pendant l'insurrection, il parut nécessaire non seulement d'envoyer dans des contrées lointaines les troupes recrutées en Illyricum et qui avaient toujours servi dans leur patrie, mais encore d'établir chez les Pannoniens et les Dalmates un commandement de première classe pour les maintenir dans l'obéissance. Ce but fut bientôt atteint. La résistance, que les Illyriens opposaient sous Auguste à la domination inaccoutumée de l'étranger, disparut après le premier soulèvement important; désormais les documents ne nous signalent aucun mouvement de cette nature, même partiel.

Pour l'Illyricum méridional, ou suivant l'expression romaine, supérieur, c'est-à-dire pour la province de Dalmatie, comme cette région est habituellement nommée depuis les Flaviens, une nouvelle époque commença avec le régime impérial. Les négociants grecs avaient fondé, sur cette côte voisine de leur pays, les deux grands comptoirs d'Apollonia (près Valona) et de Dyrrachium (Durazzo); aussi cette partie de la province avait été rattachée, dès l'époque républicaine, à l'administration de la Grèce. Mais plus au nord les Hellènes ne s'étaient établis que dans les îles d'Issa (Lissa), de Pharos (Lesina), de Kerkyra nigra (Curzola), situées en face du continent; de là ils faisaient le commerce avec les indigènes, principalement sur la côte de Narona et dans les lieux voisins de

Salonae. Sous la république romaine, les marchands italiens, héritiers des Grecs, s'étaient installés dans les ports principaux, à Epitaurum (Ragusa vecchia), à Narona, à Salonae, à Iader (Zara) en si grand nombre, qu'ils purent jouer un rôle considérable dans la guerre entre César et Pompée. Sous Auguste, ces villes devinrent plus importantes par l'établissement de colonies des vétérans et surtout par la concession du droit de cité; en même temps, la destruction des repaires de pirates qui existaient encore dans les îles, l'extension de la frontière romaine vers le Danube et la soumission de l'intérieur profitèrent principalement aux Italiens établis sur la côte orientale de la mer Adriatique. La capitale du pays, résidence du gouverneur et siège de toute l'administration, Salonae, prospéra rapidement et dépassa de beaucoup les anciennes colonies grecques d'Apollonia et de Dyrrachium, bien qu'Auguste eût envoyé dans cette dernière place des colons italiens, non pas des vétérans, mais des Italiens expropriés, et que la ville eût été organisée sur le modèle des cités romaines. Ce qui contribua essentiellement à la prospérité de la Dalmatie et à la décadence de la côte illyrico-macédonienne, c'est que celle-ci était soumise à l'administration sénatoriale, celle-là à l'administration impériale, mieux organisée et plus soucieuse de la prospérité des sujets. Il en résulte aussi que la nationalité illyrienne s'est mieux maintenue dans la province de Macédoine que dans celle de Dalmatie : dans la première région elle vit encore aujourd'hui, et à l'époque impériale, abstraction faite de la ville grecque d'Apollonia et de la colonie italienne de Dyrrachium, la langue illyrienne doit avoir subsisté, dans le peuple, à côté des deux langues officielles.

En Dalmatie au contraire, la côte et les îles furent

organisées sur le modèle des cités italiennes, autant que cette organisation était possible — les régions inhospitalières au nord de Iader restèrent nécessairement en arrière dans le développement de la province — et on parla le latin sur toute la côte, comme on y parle aujourd'hui le vénitien. Des difficultés locales empêchèrent la civilisation de pénétrer dans l'intérieur. Les principaux torrents de Dalmtaie forment plutôt des chutes d'eau que des routes fluviales ; et la construction des voies de terre y rencontre des obstacles extraordinaires par suite de la constitution montagneuse de la contrée. Le gouvernement romain a fait pourtant de sérieux efforts pour ouvrir le pays. Dans la vallée de la Cerka, sous la protection du camp légionnaire de Burnum, dans celle de la Cettina, sous la garde du camp de Delminium — ces deux camps-là aussi introduisirent la civilisation et l'élément latin — se développèrent la culture du sol à l'italienne, la plantation des vignes et des oliviers, et surtout les habitudes et les mœurs italiennes.

Au contraire, derrière la ligne de faîte qui sépare les eaux de la mer Adriatique du bassin du Danube, les vallées peu favorables à l'agriculture qui s'étendent depuis la Kulpa jusqu'au Drin sont restées sous l'empire romain dans leur situation primitive, qui est celle de la Bosnie actuelle. L'empereur Tibère fit bien construire par les soldats des camps de Dalmatie diverses chaussées qui partaient de Salonae et qui pénétraient jusque dans les vallées de la Bosnie ; mais les gouvernements postérieurs abandonnèrent, semble-t-il, ce travail difficile.

Sur la côte et dans les régions voisines de la mer, la Dalmatie n'eut bientôt plus besoin d'être militairement occupée ; Vespasien put retirer les légions des vallées de la Cerka et de la Cettina pour les employer ailleurs.

Pendant la décadence générale de l'empire au troisième siècle la Dalmatie a relativement peu souffert ; c'est alors que Salonae atteignit sa plus grande prospérité. Sans doute la cause en est en grande partie que le régénérateur de l'empire romain, l'empereur Dioclétien, était Dalmate de naissance, et que ses efforts pour enlever à Rome le rang de capitale profitèrent surtout à la première cité de sa province natale. Il bâtit, dans ses environs, le magnifique palais qui a donné son nom à Spalato, la principale ville de ce pays ; actuellement cette cité est comprise presque tout entière dans l'ancien monument, dont les temples lui servent aujourd'hui de cathédrale et de baptistère[1]. Pourtant Dioclétien n'a pas créé la grandeur de Salonae ; c'est parce qu'il y a trouvé une ville considérable, qu'il en a fait sa résidence particulière. Le commerce, la navigation, l'industrie doivent s'être concentrés alors dans cette région, principalement à Aquileia et à Salonae, qui devint une des villes les plus peuplées et les plus prospères de l'Occident. Les riches mines de fer de la Bosnie étaient, au moins à la fin de l'empire, en pleine exploitation ; en outre les forêts du pays fournissaient d'énormes et d'excellents bois de construction ; la dalmatique des prêtres rappelle encore aujourd'hui que l'industrie textile fut très florissante dans cette province.

Mais la civilisation et la romanisation de la Dalmatie furent un des phénomènes les plus remarquables et les plus importants de l'époque impériale. La frontière dalmatico-macédonienne est en même temps la limite politique et linguistique de l'Orient et de l'Occident. A Skodra se touchaient les deux territoires où dominaient Octave et Marc-Antoine, comme plus

1. Le baptistère est peut-être le tombeau de l'empereur.

tard, au quatrième siècle, après la division de l'empire, les deux monarchies de Rome et de Byzance ; c'est là que la Dalmatie, province latine, confine à la Macédoine, province grecque ; c'est là que la race nouvelle, et douée d'une force d'expansion puissante, race vigoureuse, ambitieuse et supérieure, rencontra sa sœur ainée.

La Pannonie jusqu'à Trajan. — Si la province illyrienne au sud et son développement pacifique cessent bientôt d'occuper l'histoire, le nord de l'Illyricum, ou, comme on l'appelle d'habitude, la Pannonie, est un des grands centres militaires et par conséquent politiques de l'époque impériale. Les camps pannoniens tiennent dans l'armée du Danube la même situation prépondérante que les camps du Rhin à l'ouest ; les troupes de Dalmatie et de Mésie sont rattachées et subordonnées aux troupes de Pannonie de la même façon que les légions d'Espagne et de Bretagne à celles du Rhin. La civilisation romaine s'introduisit et se maintint dans ce pays sous l'influence des camps qui ne subsistèrent pas seulement, comme en Dalmatie, pendant quelques générations, mais qui devinrent permanents.

Après l'écrasement de la révolte de Bato, la garnison régulière se monta d'abord à trois, et plus tard, semble-t-il, à deux légions seulement ; ce furent les camps permanents et leur déplacement qui favorisèrent le développement progressif de ce pays. A la suite de la première guerre contre les Dalmates, Auguste avait choisi comme principale place d'armes Siscia au confluent de la Kulpa et de la Save ; lorsque Tibère eut soumis la Pannonie au moins jusqu'à la Drave, les camps furent transportés sur cette nouvelle ligne, et au moins l'un des quartiers généraux de Pannonie se trouva désormais à Poeto-

vio (Pettau) sur la frontière du Norique. La cause, qui fit maintenir l'armée de Pannonie tout entière ou en partie dans la vallée de la Drave, ne peut être que celle qui détermina la fondation des camps de légions en Dalmatie : il fallait des troupes pour maintenir dans l'obéissance les habitants soumis du Norique voisin et surtout de la vallée de la Drave même. Le cours du Danube était gardé par une flotte romaine, dont on parle déjà en l'an 50 et qui fut probablement constituée lorsqu'on organisa la province.

Sous la dynastie julio-claudienne, il n'y avait peut-être pas encore de camp de légions sur le Danube[1];

1. D'après Tacite (*Ann.*, XII, 29), en l'an 50, il n'y avait pas encore de troupes sur le Danube lui-même ; sans quoi il n'aurait pas été nécessaire d'y envoyer une légion pour recevoir les Suèves qui avaient passé le fleuve. En outre la fondation par Claude de la colonie de Savaria se comprend beaucoup mieux, si cette ville appartenait encore au Norique, que si elle faisait déjà partie de la Pannonie ; et, comme le rattachement de Savaria à la Pannonie est certainement contemporain de celui de Carnuntum et de l'établissement d'une légion dans cette place, tous ces événements n'ont pu se passer qu'après le règne de Claude. Le nombre minime des inscriptions relatives à des Italiens trouvées dans les camps du Danube (*Eph. ep.*, V, p. 225) prouve qu'ils furent fondés assez tard. Sans doute on a découvert à Carnuntum quelques inscriptions funéraires des soldats de la quinzième légion, qui, d'après leur forme extérieure et d'après l'absence de *cognomen* paraissent être plus anciennes (Hirschfeld, *Arch. epigraph. Mittheilungen*, V, p. 217). Des déterminations chronologiques de ce genre ne peuvent pas prétendre à une certitude absolue, lorsqu'il s'agit d'une période de dix ans ; mais il faut avouer aussi que les autres arguments ne sont pas non plus tout à fait probants, et que la translation du camp de Carnuntum a pu commencer plus tôt, peut-être sous Néron. En ce qui concerne la fondation ou l'agrandissement de ce camp par Vespasien, nous sommes renseignés par une inscription de Carnun-

ce qui le confirme, c'est que l'Etat des Suèves, immédiatement voisin de la province, dépendait alors complètement de Rome et couvrait pour ainsi dire la frontière. Vespasien a, semble-t-il, supprimé les camps de la Drave comme ceux de Dalmatie, pour les transporter sur le Danube lui-même; depuis lors le grand quartier-général de l'armée de Pannonie fut l'ancienne place norique de Carnuntum (p. 252) (Petronell à l'est de Vienne), et Vindobona (Vienne), située tout auprès.

L'organisation municipale, telle que nous l'avons trouvée dans le Norique et sur la côte de Dalmatie, ne se développa de même en Pannonie que dans quelques districts voisins du Norique et qui pour la plupart dépendaient d'abord de cette province. Emona et la haute vallée de la Save ressemblent au Norique; et si Savaria (Stein près d'Anger) reçut, en même temps que les villes noriques, l'organisation municipale italienne, c'est qu'elle fit partie du Norique, aussi longtemps que Carnuntum fut réunie à cette province. Lorsque les troupes furent postées sur le Danube, le gouvernement pensa pour la première fois à établir l'organisation municipale dans le reste du pays. Dans la région occidentale, qui avait d'abord fait partie du Norique, Scarbantia (Oedenburg près du lac de Neusiedler) reçut sous les Flaviens le droit de cité, tandis que Vindobona et Carnuntum se transformaient d'elles-mêmes en villes militaires. Entre la Save et la Drave, le droit de cité fut accordé à Siscia et à Sirmium sous les Flaviens, sur la Drave, à Poetovio (Pettau) sous Trajan; Mursa (Eszeg) reçut sous Hadrien le droit de colonie, pour ne parler que des villes importantes.

tum de l'an 73, relative à une construction de la même nature (Hirschfeld, *loc. cit.*).

Nous avons déjà dit que la population surtout illyrienne, mais en grande partie aussi celtique, n'opposa à la romanisation aucune résistance énergique; l'ancienne langue et les anciennes mœurs disparurent là où les Romains pénétrèrent, et ne survécurent que dans les districts les plus reculés. La région vaste, mais peu favorable à la colonisation, qui s'étend à l'est de la Raab et au nord de la Drave jusqu'au Danube, avait été annexée à l'empire dès l'époque d'Auguste, mais dans les mêmes conditions peut-être que la Germanie avant la défaite de Varus; ce pays n'offrit ni alors ni plus tard une base solide qui permît à des villes de se développer, et même ce territoire ne fut occupé militairement pendant une longue période que fort peu ou point du tout. La situation ne fut relativement modifiée qu'après la conquête de la Dacie par Trajan; ce transport des camps de Pannonie sur la frontière orientale de la province, qui en fut la conséquence, et les progrès du développement intime de la Pannonie, seront exposés plus avantageusement lorsque nous parlerons des guerres de Trajan.

La nation thrace. — Le dernier morceau de la rive droite du Danube, le pays montagneux qui domine des deux côtés le Margus (Morawa), et la plaine allongée qui s'étend entre l'Hémus et le Danube, était habité par des peuplades thraces; avant tout il nous paraît nécessaire de jeter un coup d'œil sur cette nation considérable.

Son développement est, en un certain sens, parallèle à celui de la race illyrienne. De même que les Illyriens occupaient d'abord tout le pays situé entre la mer Adriatique et le moyen Danube, les Thraces à l'origine s'étendaient à l'est des Illyriens, depuis la mer Egée jusqu'aux bouches du Danube; ils étaient même établis, d'une part, sur la rive gauche de ce

fleuve, principalement dans la Transylvanie actuelle, d'autre part, au delà du Bosphore, en Bithynie au moins et jusqu'en Phrygie. Ce n'est pas sans raison qu'Hérodote appelle les Thraces le plus grand peuple de lui connu, après les Indiens. La race thrace, comme la race illyrienne, n'est pas parvenue à son plein développement; elle apparaît bien plutôt comme une nation étouffée et effacée que comme un peuple ayant parcouru sa carrière et laissant derrière lui des souvenirs historiques. Mais tandis que la langue et les mœurs des Illyriens se sont conservés jusqu'à nos jours, sous une forme un peu modifiée, il est vrai, par le cours des siècles, et que nous pouvons avec quelque raison transporter le type des Palikares de l'époque moderne au temps de l'empire romain, il n'en est pas ainsi pour les Thraces. Il a été bien des fois démontré qu'une seule et même langue était parlée par les peuplades du pays, qui a conservé définitivement le nom de Thrace après le partage de l'empire en provinces, par les tribus mésiennes établies entre les Balkans et le Danube, par les Gètes et les Daces qui occupaient l'autre rive du fleuve. Cette langue avait, dans l'empire romain, une situation semblable à celle des idiomes celtique et syrien. L'historien géographe du temps d'Auguste, Strabon, signale la ressemblance des langues employées par les peuples que nous avons nommés; dans les ouvrages de botanique de l'époque impériale, un certain nombre de plantes portent des noms daces[1]. Lorsque le poète Ovide, contemporain

1. Nous connaissons des séries entières de noms de personnes et de lieux thraces, gètes et daces : il y a par exemple un groupe remarquable de noms de personnes terminés en *centhus: Bithicenthus, Zipacenthus, Disacenthus, Tracicenthus, Linicenthus* (*Bull. de corr. hell.*, VI, 179) ; les deux pre-



de Strabon, exilé dans la Dobrudscha, dut songer à gagner sa vie, il fut obligé d'enseigner à sa muse la langue des Gètes, et devint presque un poète gétique :

> Et j'écrivis, hélas ! un poème en langue gétique ;
> Félicite-moi d'avoir su plaire aux Gètes !

Mais tandis que les bardes irlandais, les missionnaires syriens, et les habitants des vallées albaniennes ont prolongé pendant assez longtemps la vie d'autres idiomes à l'époque impériale, la langue thrace disparut lorsque les Barbares envahirent le bassin du Danube, et sous l'influence toute-puissante de Constantinople ; nous ne pouvons pas déterminer la place qui lui revient dans l'arbre généalogique des peuples. Nous possédons bien quelques ouvrages où sont décrites les mœurs et les coutumes de plusieurs peuplades appartenant à la famille thrace ; mais ils ne nous signalent aucun trait particulier à la race tout entière ; nous n'y trouvons que certains détails communs à toutes les nations peu civilisées. Les Thraces ont été et sont restés un peuple de soldats, aussi bons pour la cavalerie que pour l'infanterie légère, depuis l'époque de la guerre du Péloponnèse et d'Alexandre jusqu'au temps des Césars romains ; ils surent leur résister d'abord et combattre pour eux ensuite.

On peut peut-être considérer comme un caractère fondamental de cette race sa religion sauvage mais grandiose, l'explosion puissante de son amour pour le

miers de ces noms se rencontrent souvent sans leur terminaison (*Bithus*, *Zipa*). Un groupe semblable est formé par les mots terminés en *poris*, comme *Mucaporis* (en Thrace, *Bull. de corr. hell.*, *loc. cit.*, et fréquemment en Dacie), *Cetriporis*, *Rhaskyporis*, *Bithoporis*, *Dirdiporis*,

printemps et la jeunesse, ces fêtes de nuit où les vierges agitaient des torches à travers les montagnes, cette musique bruyante et faite pour troubler les sens, ces flots de vin et de sang, ces transports frénétiques où toutes les passions sensuelles étaient excitées. Le souverain et terrible Dionysos est une divinité thrace, et ce qui se rattache à son culte dans les religions hellénique et romaine provient de coutumes thraces ou phrygiennes.

La principauté thrace. — On sait que les peuplades illyriennes de Dalmatie et de Pannonie après l'écrasement de la formidable insurrection qui éclata dans les dernières années du règne d'Auguste, ne recoururent plus aux armes contre les Romains; il n'en fut pas de même des tribus thraces ; cette nation garda, même dans sa défaite, l'amour de l'indépendance, qu'elle manifesta souvent, et une bravoure sauvage. Au sud de l'Hémus, dans la Thrace méridionale, l'ancienne principauté subsista sous la suzeraineté romaine. La maison royale indigène des Odryses, qui résidait à Bizye (Wiza) entre Andrinople et la côte de la mer Noire, est très fréquemment citée parmi les dynasties princières de Thrace, même avant l'époque impériale; après le triumvirat, il n'est plus question de rois de Thrace autres que ceux qui appartiennent à cette dynastie ; il semble donc que le reste des princes soient devenus les vassaux d'Auguste ou bien aient été détrônés par lui, et que les membres seuls de cette famille aient alors été investis de la royauté thrace. Il en fut ainsi probablement parce que, pendant le premier siècle, comme nous le montrerons plus loin, il n'y eut pas de légions romaines sur le Danube inférieur : Auguste comptait sur ses vassaux de Thrace pour défendı les bouches du Danube. Rhoemetalkes qui régna sı toute la Thrace pendant la seconde moitié du prı

cipat d'Auguste, sous la suzeraineté de Rome[1], ses fils et ses petits-fils jouèrent à peu près dans ce pays le même rôle qu'Hérode et ses successeurs en Palestine. Une complète soumission envers le souverain, un amour profond de tout ce qui était romain, une hostilité marquée contre ceux de leurs compatriotes qui soutenaient encore le parti de l'indépendance nationale : telle était la politique de la dynastie royale de Thrace.

La grande insurection thrace des années 741-743, que nous avons racontée plus haut (p. 28 et 29), était d'abord dirigée contre ce Rhoemetalkes et contre Kotys, son frère, qui partageait son pouvoir et qui mourut dans la guerre; Rhoemetalkes fut, en cette circonstance, rétabli sur le trône par les Romains, et, quelques années plus tard, pour leur exprimer sa reconnaissance, il leur resta fidèle pendant le soulèvement des Dalmates et des Pannoniens, auxquels s'étaient joints ses frères de Dacie; il contribua même énergiquement à la défaite des rebelles. Son fils Kotys était moins thrace que romain ou plutôt grec; il prétendait descendre d'Eumolpos et d'Erichtonios; il obtint la main d'une jeune fille alliée à la famille impériale, de l'arrière-petite-fille du triumvir Antoine. Non seulement il fut célébré par les poètes grecs et latins de son temps, mais encore il était lui-même poète et non poète gétique[2]. Le dernier des rois thraces, Rhoemetalkes,

1. Tacite l'affirme expressément (*Ann.*, II, 64). Il n'y avait pas alors, au point de vue romain, de Thraces libres; seulement dans la région montagneuse, surtout dans le Rhodope habité par les Besses, les populations, même en temps de paix, étaient à peine sujettes des princes établis par Rome ; elles reconnaissaient bien le roi, mais elles ne lui obéissaient, comme dit Tacite (*loc. cit.*, et IV, 46, 51) que lorsque cela leur plaisait.

2. Nous possédons encore une épigramme grecque dédiée à

fils de ce Kotys qui mourut jeune, avait été élevé à Rome, où il fut, avec Hérode Agrippa, l'ami d'enfance de l'empereur Gaïus.

Province de Thrace. — Mais le peuple thrace ne partageait en rien l'amour de la dynastie royale pour Rome, et le gouvernement impérial put se convaincre qu'en Thrace comme en Palestine, le trône chancelant de ses vassaux ne restait debout que parce qu'il intervenait sans cesse pour les protéger; cette situation n'était bonne ni pour lui ni pour le pays, et il était préférable pour tous deux que la domination directe fût établie. L'empereur Tibère profita des divisions intestines de la maison royale de Thrace, pour y envoyer, en l'an 19, comme tuteur des princes mineurs, un gouverneur romain, Titus Trebellenus Rufus. Cette prise de possession rencontra une résistance, inutile à la vérité, mais énergique, chez le peuple qui, surtout dans les régions montagneuses, se souciait fort peu des maîtres établis par Rome, et dont les bandes, conduites par les chefs de tribus, se considéraient à peine comme des troupes du roi et encore moins comme des troupes romaines. La mission de Trebellenus provoqua un soulèvement en l'année 21; non seulement les plus importantes des peuplades thraces y participèrent, mais encore cette révolte faillit prendre de plus grandes proportions. Les rebelles envoyèrent des messagers au delà de l'Hémus, pour attiser en Mésie et même plus loin le feu de la guerre nationale. Cependant les légions de Mésie arrivèrent à temps pour débloquer Philippopolis investie par les

Kotys par Antipater de Thessalonique (*Anthol. Planud.*, IV, 74), ce poète qui chanta aussi le vainqueur des Thraces, Pison (p. 28), et une lettre latine en vers adressée par Ovide au même prince (*Epist. ex Ponto*, II, 9).

insurgés et pour écraser la révolte. Mais lorsque, quelques années plus tard (année 25), le gouvernement romain ordonna des levées de troupes en Thrace, les soldats recrutés refusèrent de servir hors de leur patrie. Comme on ne tint aucun compte de ce désir, toute la montagne se souleva, et il s'ensuivit une guerre désespérée pendant laquelle les insurgés, poussés à bout par la faim et la soif, se jetèrent presque tous soit sur les épées de leurs ennemis, soit sur leurs propres glaives, aimant mieux renoncer à la vie qu'à leur antique liberté.

La domination immédiate de Rome continua dans le pays jusqu'à la mort de Tibère, sous la forme d'une tutelle. L'empereur Gaïus, au début de son règne, rendit leurs royaumes à ses amis d'enfance, en Thrace comme en Judée ; mais le gouvernement de Claude mit fin définitivement à cet état de choses, quelques années plus tard, en l'an 46. On ne détruisit pas cette royauté et l'on ne transforma pas la région en un district romain sans rencontrer encore une résistance aussi inutile qu'énergique ; mais elle fut brisée par l'établissement d'une administration directe. Le gouverneur de rang équestre, puis, après Trajan, de rang sénatorial, n'a jamais disposé d'une légion entière ; la garnison du pays ne se composait pas de plus de 2,000 hommes avec un petit escadron posté près de Périnthe ; mais ces troupes suffisaient à tenir les Thraces dans l'obéissance, étant données les mesures de précaution prises d'ailleurs par le gouvernement.

On ouvrit des routes militaires aussitôt après l'annexion ; nous savons que l'administration fit construire et livra aux commerçants, dès l'année 61, des postes de refuge où les voyageurs trouvaient un asile que l'état du pays rendait nécessaire. Dès lors la Thrace fut une province impériale soumise et importante ; c'est

à peine si une autre province a fourni des troupes aussi nombreuses pour toute espèce de guerre, surtout autant de cavaliers et de matelots que cette antique patrie des gladiateurs et des mercenaires.

La Mésie. — Les rudes combats que les Romains eurent à soutenir contre les habitants de la région appelée rive thrace du Danube, dans la contrée qui s'étend entre les Balkans et le fleuve, et qui aboutirent à la création du commandement de Mésie, concoururent, pour une part essentielle, à la fixation des frontières septentrionales sous Auguste ; nous les avons déjà racontés à leur place (p. 14). Il n'est nulle part question pour la Mésie d'une résistance semblable à celle que les Thraces opposèrent aux Romains ; pourtant les sentiments devaient être les mêmes ; mais la révolte ne put pas se produire ouvertement dans un pays plat et sous la menace des légions campées à Viminiacum.

Hellénisation et romanisation de la Thrace et de la Mésie. — La civilisation pénétra de deux côtés chez les tribus thraces comme chez les tribus illyriennes : de la côte et de la frontière macédonienne vint la civilisation hellénique ; de Dalmatie et de Pannonie, la civilisation latine. Il sera plus opportun de parler de la première, lorsque nous essaierons de déterminer quelle a été la situation des Grecs d'Europe sous la domination impériale. Il suffit de faire ici une remarque générale : non seulement l'hellénisme fut protégé partout où il se trouvait déjà ; non seulement la côte tout entière, même dans la partie qui dépendait du gouverneur de Mésie, resta toujours grecque, mais encore la province de Thrace, qui ne devint véritablement civilisée qu'à partir de Trajan et qui est, pour ainsi dire, en ce sens, l'œuvre de l'époque impériale, loin de subir l'influence romaine fut complètement hellénisée. Le versant septentrional

de l'Hémus, quoique rattaché administrativement à la Mésie, n'échappa pas à l'hellénisme : Nicopolis sur la Jantra et Marcianopolis, non loin de Varna, fondées toutes deux par Trajan, furent organisées sur le modèle des cités grecques.

La civilisation romaine s'introduisit en Mésie comme elle s'était introduite dans les provinces voisines de Dalmatie et de Pannonie; seulement, à mesure qu'elle s'éloignait de son lieu d'origine, elle était, comme il est naturel, plus lente, plus faible et plus mélangée. Elle pénétra dans le pays surtout à la faveur des camps de légions ; elle suivit leurs progrès vers l'est en partant des camps de Singidunum (Belgrade), et de Viminacium (Kostolatz) qui étaient probablement les plus anciens de la Mésie[1].

A la vérité cette civilisation de la Haute-Mésie se ressentit de la condition des soldats qui la propa-

1. Une des lacunes les plus considérables qui existent dans l'histoire de l'empire romain, c'est que l'on n'a pas pu jusqu'à présent déterminer avec certitude où se trouvaient les camps permanents des deux légions qui formaient, sous les empereurs julio-claudiens, la garnison de la Mésie, la IX[a] Scythica et la V[a] Macedonica (elles étaient dans cette région au moins en l'année 33 : *Corp. Insc. Lat.*, III, 1698). Plus tard dans la Haute-Mésie, les deux camps furent probablement Singidunum et Viminacium. Quant aux camps de légions de la Basse-Mésie, parmi lesquels celui de Troesmis fournit de nombreux documents, aucun ne paraît antérieur à Hadrien. Les vestiges des camps de la Haute-Mésie sont jusqu'à présent si rares que rien n'empêche de reporter la date de leur fondation un siècle plus loin. Lorsque, en l'année 18, le roi de Thrace se prépara à lutter contre les Bastarnes et les Scythes (Tacite, *Ann.*, II, 65), cette attitude n'aurait pas pu servir de prétexte aux Romains, s'il y avait eu alors des camps de légions dans la Basse-Mésie. Ce récit nous montre que la puissance militaire de ce prince vassal n'était pas insignifiante, et qu'il fallait prendre des précautions pour détrôner un roi de Thrace insoumis.

geaient; elle resta toujours dans un état d'infériorité, et laissa une grande place aux anciennes coutumes. Viminacium fut dotée par Hadrien du droit de cité italique. La Basse-Mésie, entre les Balkans et le Danube, conserva, sous les premiers empereurs, l'organisation que les Romains y avaient trouvée. Lorsque des camps de légions furent établis sur le bas Danube à Novae, Durostorum et Troesmis, fondation qui date du commencement du deuxième siècle, comme nous le montrerons plus loin (p. 290) pour la première fois alors, cette partie de la rive droite subit l'influence de la civilisation italienne, qui s'était introduite avec les légionnaires. Depuis cette époque, des établissements de citoyens furent créés dans la région ; par exemple, sur le Danube même, entre les grands camps permanents s'élevèrent, organisées sur le modèle des cités italiques, les villes de Ratiaria non loin de Widin et d'Oescus, au confluent de l'Iskra et du Danube. Peu à peu le pays atteignit le niveau de culture romaine, peu élevé à la vérité, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Les empereurs se sont beaucoup occupés de construire des routes dans la Basse-Mésie depuis Hadrien, au temps duquel remontent les plus anciens milliaires romains que l'on ait trouvés jusqu'à présent.

Les Hermundures. — Si nous détournons nos regards du spectacle de la puissance romaine, telle qu'elle s'était formée depuis Auguste dans les régions de la rive droite du Danube, pour considérer la situation et les habitants de la rive gauche, les remarques essentielles, qu'il nous faut faire sur la partie occidentale de cette contrée, nous amèneront à répéter ce que nous avons déjà dit, quand nous avons décrit la Germanie supérieure ; nous avons surtout montré (p. 200) que les Germains immédiatement voisins de

la Rétie, les Hermundures, ont été, parmi tous les peuples limitrophes de l'empire romain, les plus pacifiques, et ne sont jamais entrés en conflit avec lui, autant que nous pouvons le savoir.

Les Marcomans. — Les Marcomans, ou, comme les Romains avaient coutume de les appeler dans les premiers temps, les Suèves, avaient trouvé à l'époque d'Auguste une nouvelle patrie dans l'ancien pays des Boïens, la Bohême moderne, et reçu du roi Marobod une organisation politique plus solide. Ils restèrent simples spectateurs pendant les guerres des Romains et des Germains, mais furent délivrés de l'invasion menaçante des Romains par l'intervention des Germains du Rhin. Nous avons déjà exposé tous ces faits; nous avons aussi raconté que cette tribu ressentit, malgré sa neutralité, le contre-coup des revers que l'armée romaine éprouva sur le Rhin et qu'elle fut alors écrasée. La prépondérance que les Marcomans avaient acquise, pendant le règne de Marobod, sur les peuplades éloignées du bassin de l'Elbe, disparut et le roi lui-même mourut comme un exilé sur le territoire romain (p. 76). Les Marcomans et leurs voisins orientaux, les Quades de Moravie, de même race qu'eux, tombèrent dans la clientèle de Rome, lorsque, à peu près comme en Arménie, la plupart des prétendants au trône recherchèrent l'appui des Romains, qui revendiquaient le droit d'investiture et l'exerçaient suivant les circonstances. Catualda, ce chef des Gothones qui avait renversé Marobod, ne put se maintenir longtemps comme successeur de ce prince; Vibilius, le roi de la peuplade voisine des Hermundures, marcha contre lui. Catualda dut s'enfuir sur le territoire romain et implorer, à l'exemple de Marobod, la faveur de l'empereur. Tibère plaça ensuite sur le trône de Catualda un puissant Quade, Vannius; il établit sur la rive gauche du Danube,

dans la vallée de la March[1] la nombreuse suite des deux rois bannis, qui ne pouvait pas rester sur la rive droite, et fit reconnaître Vannius par les Hermundures alliés de Rome. Après un règne de trente ans, Vannius fut renversé en l'an 50 par ses deux neveux Vangio et Sido, qui se soulevèrent contre lui et gagnèrent à leur cause les peuples voisins, les Hermundures de Franconie et

1. Le *regnum Vannianum* (Pline, *Hist. nat.*, IV, 12, 81), l'État des Suèves (Tacite, *Ann.*, XII, 29 ; *Hist.*, III, 5, 21) ne comprenait pas seulement, comme on pourrait le croire d'après Tacite (*Ann.*, II, 63) le pays où s'étaient établis les partisans de Marobod et de Catualda, mais encore tout le territoire des Marcomans et des Quades ; cela résulte d'un second texte de Tacite (*Ann.*, XII, 29, 30) où les peuples limitrophes de la Bohême à l'ouest et au nord, les Hermundures et les Lugii, paraissent comme adversaires de Vannius à côté de ses propres sujets révoltés. — Pline (*loc. cit.*) place la frontière orientale dans la région de Carnuntum (*Germanorum ibi confinium*), plus exactement au fleuve Marus ou Duria, qui sépare les Suèves et le *regnum Vannianum* de leurs voisins de l'est : on peut donc appliquer avec Müllenhoff (*Sitzungsberichte der Berliner Akademie* 1883, p. 871) le *dirimens eos* aux Iazyges ou mieux aux Bastarnes. En fait les deux peuples, Iazyges au sud, Bastarnes au nord, étaient voisins des Quades et de la vallée de la March. Par conséquent le Marus est la March, et la frontière était formée par les petites Carpathes qui s'étendent entre la vallée de la March et celle de la Waag. Si donc ces groupes de partisans ont été établis *inter flumen Marum et Cusum,* le Cusus, qui n'est pas nommé ailleurs, est, pourvu que le renseignement soit exact, non pas la Waag ou, comme Müllenhoff pensait, l'Eipel qui se jette dans le Danube au-dessous de Gran, mais un affluent du Danube situé à l'ouest de la March, par exemple le Gusen près de Linz. Le récit de Tacite (XII, 29, 30) exige que le royaume de Vannius se soit étendu à l'ouest de la March. La suscription du premier livre des Maximes de l'empereur Marc-Aurèle ἐν Κουάδοις πρὸς τῷ Γρανούᾳ prouve bien que l'État des Quades s'étendait alc jusqu'au cours du Gran : mais cet état ne coïncide pas avec *regnum Vannianum.*

les Lugii de Silésie. Le gouvernement impérial, auquel Vannius demanda des secours, resta fidèle à la politique de Tibère ; il garantit au souverain déchu le droit d'asile, mais n'intervint pas, d'autant plus que ses successeurs, qui s'étaient partagé la contrée, reconnurent d'eux-mêmes la domination romaine. Le nouveau prince des Suèves, Sido et Italicus, peut-être l'héritier de Vangio, qui régnait avec lui, assistèrent au combat décisif entre Vitellius et Vespasien, dans les rangs de l'armée du Danube qui soutenait les Flaviens. Nous rencontrerons encore leurs successeurs dans les grandes crises que traversa la puissance romaine sur le Danube, à l'époque de Domitien et sous Marc-Aurèle.

Les Suèves danubiens n'ont pas fait partie de l'empire romain ; les monnaies frappées probablement par eux portent bien des légendes latines, mais elles ne sont pas au titre romain, bien loin d'être à l'effigie impériale ; jamais dans ce pays on n'a levé d'impôts spéciaux ni de troupes pour Rome. Mais au premier siècle le royaume des Suèves de Bohême et de Moravie était compris dans le domaine de la puissance romaine, et, comme nous l'avons déjà remarqué, on a tenu compte de cette situation lorsqu'on a organisé la défense de la frontière de l'empire.

Les Iazyges. — Dans la plaine qui s'étend entre le Danube et la Theiss, à l'est de la Pannonie romaine, et jusqu'aux Daces de Thrace, était établie une branche de la famille sarmate, qui appartenait probablement au rameau médo-persique : cette population nomade de pâtres et de cavaliers remplissait en grande partie la vaste plaine de l'Europe orientale : c'étaient les Iazyges qu'on appelait « les émigrés » (μετανάσται) pour les distinguer du tronc principal resté sur les bords de la mer Noire. Ce nom prouve qu'ils ne péné-

trèrent dans ces régions que relativement assez tard; leur immigration fait peut-être partie de cette série de mouvements, qui renversa au moment de la bataille d'Actium le royaume dace de Burebista (p. 11). Nous les trouvons dans ce pays pour la première fois sous l'empereur Claude; les Iazyges prêtèrent leur cavalerie au roi des Suèves, Vannius, pour toutes ses guerres. Le gouvernement romain se tint en garde contre ces bandes de cavaliers nomades et pillardes; mais il n'eut pas avec elles des relations hostiles. Lorsqu'en l'an 70 les légions du Danube marchèrent sur l'Italie, pour porter Vespasien au trône, elles refusèrent le contingent de cavalerie que les Iazyges leur offraient et n'emmenèrent avec elles que pour la forme quelques-uns des principaux de cette tribu, afin que les Iazyges maintinssent pendant leur absence la paix sur la frontière dégarnie.

Les Daces. — Plus bas, sur le Danube inférieur, une défense plus sérieuse et plus durable était nécessaire. Au delà du fleuve puissant, qui formait alors la frontière de l'empire, étaient établis dans les plaines de la Valachie et dans la Transylvanie moderne les Daces; dans la plaine de l'est, en Moldavie, en Bessarabie et plus loin, les Bastarnes germaniques, puis des peuples de race sarmate, comme les Roxolans, tribu de cavaliers semblables aux Iazyges, campés d'abord entre le Dniéper et le Don et qui s'étaient ensuite avancés le long de la mer. Dans les premières années du règne de Tibère, le prince vassal de Thrace augmenta ses troupes pour repousser les Bastarnes et les Scythes; dans les dernières années du même règne, l'empereur qui, de plus en plus, laissait tout aller à l'aventure, subit, sans les punir, les invasions des Daces et des Sarmates. Ce qui se passa à la fin du règne de Néron en deçà et au delà des bouches du Danube, nous

le savons à peu près grâce à la relation, conservée par hasard, du gouverneur de la Mésie, Tiberius Plautius Silvanus Aelianus. Ce gouverneur « fit passer le fleuve à plus de 100,000 hommes qui habitaient au delà, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs princes ou leurs rois, et les soumit à l'impôt. Il écrasa une révolte des Sarmates avant même qu'elle eût éclaté, bien qu'il eût envoyé une grande partie de ses troupes à Corbulon pour faire la guerre en Arménie. Il établit sur la rive romaine une foule de rois inconnus jusqu'alors ou qui étaient en guerre avec les Romains, et les obligea à s'incliner devant les aigles impériales. Il renvoya aux rois des Bastarnes et des Roxolans leurs fils faits prisonniers ou enlevés à leurs ennemis, aux princes daces leurs frères captifs[1]; de plus il se fit livrer des otages par la plupart d'entre eux. La paix fut ainsi affermie et étendue dans la province. Il força aussi le roi des Scythes à abandonner le siège de la ville de Chersonèse (Sébastopol), située au delà du Borysthène. Il fut le premier qui, par des envois considérables de blé pris dans cette province, fit baisser à Rome le prix du pain. » On voit clairement par là quels étaient les peuples qui furent en effervescence sur la rive gauche du Danube sous la dynastie julio-claudienne ; on voit aussi que le bras puissant des empereurs s'étendait au delà du fleuve pour défendre les villes grecques du Dniéper et de la Crimée, et qu'il réussissait, dans une certaine mesure à les protéger, comme nous le montre-

1. *Regibus Bastarnarum et Roxolanorum filios, Dacorum fratrum captos aut hostibus ereptos remisit* (Orelli, 750) est une faute : il faut *fratres* ou dans tous les cas *fratrum filios*. De même plus loin on doit lire *per quae* pour *per quem* et *rege* au lieu de *regem*.

rons plus loin lorsque nous exposerons la situation des Grecs.

Cependant les forces militaires dont Rome disposait dans cette région étaient plus qu'insuffisantes. L'insignifiante garnison de l'Asie Mineure et la flotte aussi faible de la mer Noire n'avaient quelque importance que pour les colons grecs des côtes septentrionale et occidentale. Le gouverneur de Mésie, qui devait garder avec ses deux légions le cours du Danube depuis Belgrade jusqu'à l'embouchure, avait une tâche difficile à remplir; dans ces conditions les contingents des tribus thraces insoumises étaient plutôt dangereux. Mais surtout il manquait aux bouches du fleuve une fortification militaire qui pût résister à la pression toujours croissante des barbares. Lorsque les légions du Danube, dans les troubles qui suivirent la mort de Néron, se rendirent à deux reprises différentes en Italie, leur départ provoqua, plus encore que sur le Rhin inférieur, les invasions des peuples voisins, d'abord des Roxolans, puis des Daces et des Sarmates, c'est-à-dire des Iazyges. Ce furent de rudes combats: dans l'une des batailles qui furent livrées contre les Iazyges, semble-t-il, le brave gouverneur de Mésie, Gaïus Fonteius Agrippa, resta sur le terrain. Néanmoins, Vespasien ne renforça pas l'armée du Danube[1];

1. En Pannonie campaient durant l'année 70 deux légions, la XIII[a] Gemina et la XIV[a] Apollinaris; pendant que cette dernière fit la guerre d'Arménie, elle fut remplacée quelque temps par la VII[a] Gemina (*Corp. Insc. Lat.*, III, p. 482). Des deux légions qui y furent envoyées plus tard, la I[a] Adjutrix et la II[a] Adjutrix, la première se trouvait encore dans la Haute-Germanie au commencement du règne de Trajan (p. 201, n. 2). et ne peut être venue en Pannonie que sous cet empereur; la deuxième, qui était cantonnée en Bretagne sous Vespasien fut probablement transférée en Pannonie sous Domitien

la nécessité d'augmenter les garnisons d'Asie devait paraître alors plus pressante, et l'économie nécessaire en ce moment interdisait tout accroissement de l'armée. Vespasien se contenta de transporter sur la frontière impériale les vastes camps des troupes du Danube : l'état pacifique de l'intérieur du pays le permettait et la situation de la frontière comme aussi la dislocation des troupes thraces qui avait suivi l'annexion de cette contrée le réclamaient impérieusement. C'est ainsi que les camps pannoniens de la Drave furent établis en face du royaume suève, dans les environs de Carnuntum et de Vindobona (p. 262), et que les camps de Dalmatie furent transportés des bords de la Kerka et de la Cettina sur la rive mésienne du Danube[1] : désormais le gouverneur de Mésie eut à sa disposition deux fois plus de légions.

(p. 261, n. 2). L'armée de Mésie, après avoir été réunie sous Vespasien avec celle de Dalmatie, ne comptait probablement que quatre légions, autant que les deux armées réunies auparavant : la IV[a] Flavia et la VII[a] Claudia qui devinrent les troupes de Haute-Mésie, la I[a] Italica et la V[a] Macedonica qui furent celles de Basse-Mésie. Il ne faut pas se laisser égarer par les mauvaises dispositions prises pendant la période troublée qu'on peut appeler l'année des quatre empereurs (Marquardt, *Staatsverwaltung*, II, 435) et qui fixèrent alors à trois le nombre des légions de Mésie. La troisième légion qui vint plus tard en Basse-Mésie, la XI[a], campait encore sous Trajan dans la Haute-Germanie.

1. Josèphe, *Bel. Jud.*, VII, 4, 3 : πλείοσι καὶ μείζοσι φυλακαῖς τὸν τόπον διέλαβεν, ὡς εἶναι τοῖς βαρβάροις τὴν διάβασιν τελέως ἀδύνατον. Il est ici question, semble-t-il, du transport des deux légions de Dalmatie en Mésie. Nous ne savons pas quelle fut leur nouvelle résidence. Suivant la vieille coutume romaine, il est plus vraisemblable qu'elles furent établies autour de Viminiacum, qui avait été jusqu'alors le quartier général, et non dans la région plus éloignée des bouches du Danube. On ne créa de camp dans ce pays qu'après la division du com-

Guerre de Domitien contre les Daces. — Sous Domitien la situation des puissances fut changée aux dépens de Rome[1], ou plutôt on subit les conséquences d'une défense insuffisante des frontières. D'après le peu que nous savons sur ce sujet, la marche des événements dépendit d'un seul Dace comme au temps de César : ce que le roi Burebista avait projeté, le roi Décébale semble l'avoir mis à exécution. La personnalité de ce prince fut vraiment l'âme de la lutte, et ce qui le prouve, c'est que le roi des Daces, Duras, se démit de sa dignité en faveur de Décébale, pour mettre l'homme qui convenait à la place qui lui convenait. Décébale, afin de pouvoir faire la guerre, commença par s'organiser ; nous savons en effet qu'il introduisit la discipline romaine dans l'armée dace, et qu'il enrôla des soldats habiles, même parmi les Romains ; de plus, après sa victoire, une des conditions qu'il posa à l'empereur, ce fut l'envoi d'ouvriers pour instruire ses sujets dans les arts de la paix et de la guerre. Ce qui nous montre avec quelle grandeur il accomplit son œuvre, ce sont les relations qu'il noua à l'ouest et

mandement de Mésie et la constitution de la province indépendante de Basse-Mésie sous Domitien.

1. La chronologie de la guerre de Dacie est très incertaine. L'inscription de Carthage (*Corp. Insc. Lat.*, VIII, 1082) relative à un soldat décoré trois fois par Domitien, dans la guerre de Dacie, dans la guerre de Germanie, puis de nouveau dans la guerre de Dacie, nous apprend que cette lutte avait commencé avant la guerre des Chatti (83). D'après Eusèbe, le début de la lutte, ou plutôt la première grande bataille est de l'année d'Abraham, 2101 ou 2102 = 85 ap. J.-C. (plus exactement 1. Oct. 84 — 30 sept. 85) ou 86 ; le triomphe de l'empereur de l'année 2106 = 90 ; il est vrai que tous ces chiffre ne sont pas d'une certitude parfaite. Le triomphe pourrait être placé avec quelque probabilité en l'an 89 (Henzen, *Acta Arval.* p. 116).

à l'est, avec les Suèves, les Iazyges et même avec les Parthes.

Les agresseurs furent les Daces. Le gouverneur de la province de Mésie, qui marcha le premier contre eux, Oppius Sabinus, périt sur le champ de bataille. Plusieurs petits camps furent conquis, les camps importants menacés, la possession même de la province mise en question. Domitien en personne se rendit à l'armée et son lieutenant, le commandant de la garde, Cornelius Fuscus, conduisit les troupes au delà du Danube, — car lui-même ne fut pas général en chef et resta toujours en arrière; — mais il expia cette manœuvre imprudente par une rude défaite et lui aussi, le second commandant supérieur, il resta sur le terrain. Son successeur Julianus, officier habile, vainquit les ennemis sur leur propre territoire dans une grande bataille près de Tapae, et il était en voie d'obtenir des résultats durables.

Mais pendant que Julianus combattait les Daces, Domitien avait déclaré la guerre aux Suèves et aux Iazyges, auxquels il reprochait de ne pas lui avoir envoyé de troupes contre les Daces; il fit mettre à mort les messagers que ces tribus lui avaient adressés pour se disculper[1]. Là aussi les armes romaines subirent un échec. Les Marcomans remportèrent une victoire sur l'empereur lui-même; une légion tout entière fut cernée et taillée en pièces par les Iazyges. Effrayé de cette défaite, Domitien conclut précipitamment la paix avec les Daces, malgré les avantages que Julianus avait remportés sur eux; ce qui ne l'empêcha pas de décerner

1. Le fragment de Dion, LXVII, 7, 1 (Ed. Dindorf) se trouve, dans la suite des *Excerpta Ursini*, avant le fragment LXVII, 5, 1, 2, 3; pour la chronologie, il se place avant les négociations avec les Lugiens. Cf. *Hermès*, III, p. 115.

la couronne au représentant de Décébale à Rome, Diegis, comme s'il avait été un vassal des Romains, et de monter au Capitole sur un char de triomphe, lui qui, en réalité, avait subi plutôt une capitulation. Lorsque l'armée romaine était entrée en Dacie, Décébale avait dédaigneusement promis de renvoyer sain et sauf dans son pays tout soldat pour lequel on lui paierait un tribut annuel de deux as ; il en fut presque ainsi ; pendant la paix, le pillage de la Mésie fut racheté moyennant un tribut annuel.

Guerre de Trajan contre les Daces. — Cet état de choses ne pouvait pas durer. Domitien était sans doute un bon administrateur, mais il ne comprenait pas les exigences de l'honneur militaire ; après lui, et à la suite du court règne de Nerva, l'empereur Trajan, qui était soldat avant tout, non seulement déchira le traité conclu, mais encore prit ses mesures pour que pareille chose ne se renouvelât pas. La guerre contre les Suèves et les Sarmates, qui durait encore à la mort de Domitien (96), fut, semble-t-il, heureusement terminée sous Nerva en l'an 97. Le nouvel empereur, avant même de faire son entrée dans la capitale de l'empire, se transporta du Rhin sur le Danube, où il passa l'hiver de 98/99, non pour y attaquer immédiatement les Daces, mais pour y préparer la guerre; c'est à cette époque qu'il faut placer la construction de la voie qui suivait la rive droite du Danube dans la région d'Orsowa, construction terminée en l'an 100 et qui se rattachait au système de routes de la Haute-Germanie (p. 198).

Ce fut au printemps de l'an 101 qu'il partit pour la guerre contre les Daces, dans laquelle il commanda lui-même les troupes, comme dans toutes ses campagnes. Il franchit le Danube au-dessous de Viminacium, et marcha contre Sarmizegethusa, la capitale du

royaume située non loin du fleuve. Décébale et ses alliés — les Bures et d'autres tribus du Nord prirent part à cette guerre — opposèrent une résistance énergique, et les Romains ne s'ouvrirent un chemin qu'après plusieurs combats rudes et sanglants; le nombre des blessés fut si considérable que l'empereur permit aux médecins de disposer de sa propre garde-robe. Mais la victoire fut décisive. Les forteresses tombèrent les unes après les autres ; les Romains s'emparèrent de la sœur du roi, des prisonniers faits pendant la guerre précédente, des aigles enlevées à l'armée de Domitien ; le roi, cerné par Trajan lui-même et par le brave Lusius Quietus, n'eut plus qu'à faire une complète soumission (an 102). Trajan exigea qu'il renonçât à la puissance souveraine et que le royaume dace fût placé sous le pâtronage des Romains. Les transfuges, les armes, les machines de guerre, les ouvriers envoyés de Rome pour les construire, durent être livrés, et le roi se prosterna en personne devant le vainqueur. Il renonça au droit de faire la paix et la guerre, et promit le service militaire ; les forteresses furent rasées ou livrées aux Romains qui y mirent des garnisons, surtout dans la capitale. Le grand pont de pierre, que Trajan fit jeter sur le Danube, près de Drobetae (en face de Turnu Severinului), établissait les communications, même dans la plus mauvaise saison, et permettait aux garnisons de la Dacie de trouver un soutien dans les légions romaines de la Haute-Mésie.

Mais la nation et surtout le roi des Daces ne purent pas se plier sous le joug étranger, comme l'avaient fait les rois de Cappadoce et de Maurétanie ; ou plutôt ils n'avaient accepté cette domination, que dans l'espoir de s'y soustraire à la première occasion. Ils le prouvèrent bientôt. Une partie des armes que l'on devait livrer fut gardée ; les châteaux ne furent pas

rendus, comme on l'avait décidé; les transfuges romains trouvèrent encore asile chez les Daces; des parcelles de territoire furent enlevées aux Iazyges brouillés avec eux; peut-être seulement ne supporta-t-on pas qu'ils violassent la frontière; des relations suivies et sérieuses furent entretenues avec des nations lointaines encore libres. Trajan dut se convaincre qu'il n'avait accompli que la moitié de sa tâche; aussi, avec son esprit décidé, sans entamer de nouvelles négociations, il déclara la guerre une seconde fois au roi des Daces, trois ans après la conclusion de la paix (105). Décébale aurait bien voulu éviter la lutte; mais quand l'empereur exigea qu'il se rendît à discrétion, il comprit clairement ce qu'on voulait. Il ne restait plus aux Daces qu'à se défendre avec désespoir; mais tous n'étaient pas disposés à le faire: beaucoup d'entre eux se soumirent sans résistance. Les peuples voisins, à qui les Daces demandèrent de partager la lutte et de repousser le danger qui menaçait aussi leur liberté et leur nationalité, ne répondirent pas à cet appel. Décébale et les partisans qui lui étaient restés fidèles durent combattre seuls. Ils tentèrent d'envoyer des transfuges pour égarer l'empereur qui commandait ses troupes lui-même; ils essayèrent d'obtenir des conditions supportables en offrant de rendre un officier supérieur fait prisonnier; tout fut inutile. Trajan fit une nouvelle entrée triomphale dans la capitale ennemie, et Décébale, qui avait lutté contre la fortune jusqu'au dernier moment, se donna la mort quand il vit tout perdu (107).

Cette fois Trajan voulut en finir; la guerre avait mis en jeu non plus seulement la liberté du peuple, mais son existence même. Les indigènes furent chassés de meilleure partie du pays et remplacés par de nouveau habitants venus des montagnes de Dalmatie, popul

tions sans nationalité, qui furent envoyées en Dacie pour exploiter les mines, tandis qu'antérieurement c'était d'Asie Mineure, à ce qu'il semble, que se tiraient ces ouvriers. En maints endroits pourtant les anciens occupants restèrent et gardèrent même leur langue nationale[1].

Ces Daces et les petits groupes qui habitaient hors des frontières inquiétèrent sérieusement les Romains dans la suite, par exemple sous Commode et Maximin : mais ils étaient isolés et ils finirent par disparaître. Les dangers, que le puissant peuple des Thraces avait plusieurs fois fait courir à la domination romaine, ne pouvaient pas se reproduire : Trajan avait atteint son but. La Rome de Trajan n'était plus la Rome du temps d'Hannibal; mais il était encore très dangereux d'avoir vaincu les Romains.

La magnifique colonne qui, six ans plus tard, fut élevée par le sénat en l'honneur de l'empereur sur le nouveau Forum de Trajan, qu'elle orne encore aujourd'hui, nous prouve, plus que tout autre témoignage, combien est pauvre la tradition historique de l'époque impériale. Haute environ de cents pieds romains, elle est couverte de tableaux isolés : on en compte cent vingt-quatre. C'est une collection d'images ciselées représentant la guerre des Daces pour lesquels le texte nous fait presque entièrement défaut. Nous y voyons les tours d'observation des Romains avec leur toit pointu, leur cour palissadée, leurs galeries supérieures, leurs signaux de feu; voici une ville, auprès du Danube; la divinité du fleuve regarde les guerriers romains, au

1. Arrien, *Tact.*, 44, parlant des changements introduits par Hadrien dans la cavalerie, dit qu'il laissa aux détachements isolés leurs cris de guerre : Κελτικοὺς μὲν τοῖς Κελτοῖς ἱππεῦσιν, Γετικοὺς δὲ τοῖς Γέταις, Ῥαιτικοὺς δὲ ὅσοι εκ Ῥαίτων.



moment où ils passent avec leurs enseignes sur le pont de bateaux; ici c'est l'empereur dans son conseil de guerre, ou sacrifiant une victime sur l'autel devant les retranchements du camp. On raconte que les Bures alliés aux Daces, pour dissuader Trajan de la guerre, lui envoyèrent un proverbe écrit en latin sur un gros champignon; on croit reconnaître sur un des bas-reliefs de la colonne ce champignon chargé sur une bête de somme, tandis qu'un barbare gisant à terre avec sa massue le montre du doigt à l'empereur qui s'approche. Nous voyons aussi les soldats établir un camp, couper des arbres, chercher de l'eau, construire un pont. Les premiers prisonniers daces, aisément reconnaissables à leurs blouses aux longues manches et à leurs larges pantalons, sont conduits devant l'empereur, les mains liées derrière le dos, par des soldats qui ont saisi leurs grandes mèches de cheveux. Nous avons sous les yeux les combats, les lanciers, les frondeurs, les soldats armés de faux, les archers à pied, les lourds cuirassiers à cheval qui portent aussi des arcs, les enseignes des Daces ornées d'un dragon, les officiers ennemis avec le bonnet rond, insigne de leur grade, la forêt de pins où les Daces transportent leurs blessés, les têtes coupées des barbares qui sont placées aux pieds de l'empereur. Nous apercevons un village dace, situé au milieu d'un lac, avec ses huttes rondes au toit pointu, où voltigent des brandons: des femmes et des enfants demandent grâce à l'empereur. Les blessés sont soignés et pansés, les décorations distribuées aux officiers et aux soldats. Plus loin c'est le combat qui recommence : les retranchements ennemis, en bois ou en pierre, sont attaqués ; les armes des assiégeants pleuvent, les échelles sont apportées, e la colonne des assaillants s'élance à l'abri de la tortue Enfin voici le roi prosterné avec sa suite aux pied

de Trajan; les enseignes daces sont au pouvoir des Romains, les troupes poussent des cris de joie et saluent Trajan Imperator: devant les armes entassées des ennemis se tient la victoire, qui inscrit le triomphe.

Suivent les descriptions de la seconde guerre, semblables en général à celles de la première série. Il faut surtout remarquer un grand tableau, où l'on voit les princes des Daces, après que le château royal s'est écroulé dans les flammes, assis autour d'un chaudron et vidant l'un après l'autre une coupe de poison; puis un autre où la tête du vaillant roi des Daces est portée à l'empereur sur un plateau; enfin sur un dernier bas-relief apparaît la longue file des vaincus, quittant leur patrie avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Trajan avait écrit lui-même l'histoire de cette guerre, comme Frédéric le Grand écrivit celle de la Guerre de Sept ans, et comme ont fait beaucoup d'autres après lui; tout cela est perdu pour nous. Personne ne s'aviserait de reconstituer l'histoire de la Guerre de Sept ans d'après les tableaux de Menzel[1]; de même nous ne pouvons connaître, de la guerre des Daces, que des détails à moitié intelligibles, et il nous reste seulement le sentiment douloureux d'une grande catastrophe historique, pleine de péripéties, obscure pour toujours et même disparue dans le souvenir des hommes.

Organisation militaire sur le Danube après Trajan. — La défense des frontières dans le bassin du Danube ne fut pas modifiée comme on pouvait s'y attendre après la transformation de la Dacie en

1. [Peintre et lithographe allemand de notre siècle. Un certain nombre de ses tableaux représentent des épisodes de la vie de Frédéric II; il a aussi illustré l'*Histoire* de *Frédéric le Grand* de Kugler].

province romaine et la ligne des forts ne subit pas de changements essentiels; la nouvelle province fut considérée dans son ensemble comme une position excentrique, qui n'était rattachée directement à l'empire romain que sur le Danube au sud, et qui, par les trois autres côtés, pénétrait dans la région barbare. La plaine de la Theiss qui s'étend entre la Pannonie et la Dacie fut laissée aux Iazyges; on a trouvé des restes d'anciens retranchements qui partaient du Danube, franchissaient la Theiss, aboutissaient aux montagnes de la Dacie, et bornaient au nord le pays des Iazyges : mais on ne sait rien de certain sur l'époque ni sur les constructeurs de ces retranchements. La Bessarabie est aussi traversée par une double ligne de fortifications, qui court du Prut au Dniester pour se terminer à Tyra, et qui semble d'origine romaine, si nous en croyons les renseignements insuffisants qui nous sont parvenus sur cette question[1]. S'il en est ainsi, la Moldavie, la moitié méridionale de la Bessarabie, et la Valachie tout entière ont été annexées à l'empire romain. Mais cette annexion n'a pu être que nominale; la domination romaine ne s'est établie, en réalité, que difficilement dans tous ces pays. Tout au moins on n'a découvert aucun vestige certain de colo-

1. Les Romains ont peut-être aussi construit les retranchements hauts de trois mètres, épais de deux mètres, bordés d'un large fossé extérieur, portant les restes d'un grand nombre de châteaux-forts qui courent en deux lignes parallèles, d'abord sur une longueur de 150 kilomètres, depuis la rive gauche du Prut par Taback et Tatarbunar jusqu'à l'embouchure du Dniester entre Akerman et la mer Noire, puis sur une longueur de 100 kilomètres depuis Leowa sur le Prut jusqu'au Dniester au-dessous de Bendery (Petermann, *Ge graph. Mittheilungen*, 1857, p. 129); mais jusqu'à présent on n'a pas à ce sujet de certitude absolue.

nisation romaine dans la Valachie orientale, dans la Moldavie ou dans la Bessarabie. En tout cas, le Danube resta dans cette contrée, plus encore que le Rhin en Germanie, la limite de la civilisation romaine et le principal soutien de la défense des frontières. Les positions furent considérablement renforcées sur le fleuve.

Ce fut un bonheur pour Rome que le flot des peuples s'arrêtât dans la région du Rhin, tandis qu'il montait sur le Danube, et qu'on pût transporter ailleurs les troupes devenues inutiles en Germanie. Sous Vespasien il n'y avait probablement que six légions dans les pays danubiens; leur nombre fut porté à dix par Domitien et Trajan ; la conséquence en fut que les deux grands commandements de Mésie et de Pannonie furent divisés, le premier sous Domitien, le second sous Trajan, en sorte qu'avec celui de Dacie, nouvellement créé, les commandements du bas Danube se trouvèrent au nombre de cinq. Au début il semble que l'on ait laissé en dehors de l'empire le coude formé par le fleuve au-dessous de Durostorum (Silistrie), la moderne Dobrudscha, et qu'à partir de l'endroit appelé aujourd'hui Rassowa, où le Danube s'approche à sept milles allemands (52 kilom.) de la mer, pour se tourner ensuite vers le nord presque à angle droit, la ligne du fleuve fût remplacée par une route fortifiée, comme celles de la Bretagne (p. 236), qui atteignait la côte près de Tomis[1]. Ce coude fut pourtant rattaché, au moins

1. D'après les relevés faits par de Vincke (*Monatsberichte über die Verhandlungen des Gesellschaft für Erdkunde in Berlin*, 1re année 1839/40, p. 179 sq ; cf. les lettres de de Moltke sur la situation de la Turquie, datées du 2 nov. 1837) ; comme aussi d'après les notes et les plans du docteur C. Schuchhardt qui m'ont été communiquées, il y eut dans cette région trois retranchements. Le plus méridional, probablement le plus ancien, est

depuis Hadrien, au système de défense des frontières romaines ; car on trouve désormais dans la Basse-Mésie, qui vraisemblablement ne possédait pas avant Trajan de garnison permanente considérable, les trois camps de légions de Novae (près Sistova), de Durostorum (Silistrie) et de Troesmis (Iglitza, près de Galatz) ; ce dernier est situé en avant de ce coude du fleuve. On renforça les défenses contre les Iazyges, en ajoutant aux camps de Singidunum et de Viminacium dans la Haute-Mésie, celui d'Acumincum placé dans la Basse-Pannonie, au confluent de la Theiss et du Danube. Au contraire la Dacie ne fut alors occupée que faiblement. L'ancienne capitale, Sarmizegethusa,

un simple mur de terre, bordé vers le sud par un fossé (disposition bizarre) ; on peut douter qu'il soit d'origine romaine. Les deux autres lignes se composaient d'un mur de terre haut de trois mètres, encore aujourd'hui debout en maints endroits, et d'un mur moins élevé bâti en pierres ; elles couraient tantôt l'une près de l'autre, tantôt éloignées d'une lieue environ. On pourrait les considérer comme les deux défenses d'une ligne fortifiée, quoique le retranchement septentrional soit à l'est le mur de terre, au sud le mur de pierre, et que les deux lignes se croisent dans l'intervalle. A un moment donné, le mur de terre, alors le plus méridional, forme le retranchement postérieur d'un château-fort situé derrière le mur de pierre. Le mur de terre est couvert du côté du nord par un fossé profond, du côté du sud par un fossé large : chaque fossé est protégé par une levée de terre. Le mur de pierre est également couvert par un fossé vers le nord. En arrière du mur de terre, et le plus souvent adossés à lui se trouvent des châteaux-forts, distants les uns des autres de 750 mètres ; d'autres sont irrégulièrement espacés derrière le mur de pierre. Toutes ces lignes restent en arrière des lacs de Karasu, qui sont pour elles une protection naturelle ; depuis l'endroit où ces lacs finissent jusqu'à la mer, elles suivent les variations du terrain. La ville de Tomis est situé en dehors et au nord des retrancheme[...] : ses remparts sont reliés par un mur spécial aux ligne[...]e fortification.

transformée en colonie par Trajan, n'était pas très éloignée des principaux passages qui conduisaient au delà du fleuve, dans la Haute-Mésie : c'est là, ainsi que sur le cours moyen du Marisus, et, de l'autre côté de cette rivière, dans le pays des mines d'or, que les Romains s'étaient établis avec profit : c'est aussi dans cette région, près d'Apulum (Karlsburg) que fut fondé, tout au moins peu de temps après, le quartier-général de la seule légion qui, depuis Trajan, tînt garnison en Dacie. Plus au nord les Romains s'emparèrent immédiatement de Potaïssa (Torda) et de Napoca (Klausenburg) ; mais les grands centres militaires de Pannonie et de Dacie ne furent transportés que peu à peu vers le nord. La légion de basse Pannonie quitta Acumincum pour Aquincum, aujourd'hui Ofen, position militaire des plus importantes ; cet événement ne fut pas postérieur à Hadrien, et peut-être eut lieu sous son règne. C'est aussi à la même époque qu'une des légions de Haute-Pannonie vint occuper Brigetio (en face de Komorn). Sous Commode toute colonisation fut interdite au nord de la Dacie sur un espace large d'un mille allemand ; ce fait concorde avec l'organisation de la frontière, après la guerre des Marcomans dont nous parlerons plus loin. Alors aussi sans doute ont été construites les lignes fortifiées qui protégeaient les limites de l'empire, comme en Haute-Germanie. Sous le règne de Sévère, une des légions affectées jusqu'alors à la Mésie-Inférieure fut transportée sur la frontière septentrionale de la Dacie, dans les environs de Potaissa (Thorda). Mais, même après tous ces changements la Dacie resta une position avancée couverte de montagnes et de retranchements, sur la rive gauche du Danube, à propos de laquelle on pouvait se demander si elle était utile ou nuisible à la défense générale du territoire romain. En réalité Hadrien

a pensé à abandonner ce pays ; il en considérait l'annexion comme une faute ; mais cette annexion une fois accomplie, on resta dans la Dacie, sinon à cause de ses riches mines d'or, du moins parce que la civilisation romaine se développait rapidement dans le bassin du Marisus. Mais il différa la construction d'un pont de pierre sur le Danube ; il craignait qu'il ne fût beaucoup plus utile aux ennemis que nécessaire à la garnison de Dacie. Les empereurs postérieurs n'ont point éprouvé ces inquiétudes; mais la situation de la Dacie est toujours restée excentrique par rapport à la défense des autres frontières.

Les soixante années qui suivirent la guerre faite par Trajan aux Daces furent pour les pays du Danube une période de tranquillité et de développement pacifique. Assurément le calme ne fut jamais parfait aux bouches du Danube, et plus tard l'on prit l'habitude dangereuse d'acheter la paix aux peuplades turbulentes voisines de l'empire, moyennant certaines gratifications annuelles, comme on l'avait déjà fait pour Décébale[1]; néanmoins les vestiges antiques témoignent partout, même à cette époque, de la prospérité des villes et beaucoup de communes pannoniennes nomment Hadrien ou Antonin leur fondateur. Mais ce calme fut suivi d'une tempête, comme l'empire romain n'en avait pas encore subi, et qui l'ébranla tout entier, quoique ce fût seulement une guerre de frontières, parce qu'elle s'étendit sur plusieurs provinces à la fois et qu'elle dura treize ans.

Guerre des Marcomans. — La guerre dite guerre des Marcomans ne fut pas provoquée par une personnalité unique comme Hannibal et Décébale. Ce sont

1. *Vita Hadriani*, 6 : *cum rege Roxolanorum qui de im nutis stipendiis querebatur cognito negotio pacem composi* .

encore moins les empiètements des Romains qui l'ont fait naître; l'empereur Antonin ne lésait aucun de ses voisins, ni les puissants ni les faibles, et il conservait la paix plus peut-être qu'il n'était raisonnable. L'empire de Marobod et de Vannius, sans doute à la suite du partage entre Vangio et Sido (p. 274), s'était divisé en royaume des Marcomans (Bohême moderne) et royaume des Quades (Moravie et Haute-Hongrie). Il ne semble pas que des conflits aient éclaté avec les Romains; la vassalité des princes Quades fut confirmée et formellement reconnue sous le règne d'Antonin. Des mouvements de peuples, qui s'accomplirent en dehors de l'horizon romain, furent la cause directe de cette grande guerre.

Peu de temps après la mort d'Antonin († 161), des bandes de Germains, surtout de Langobards venus des bords de l'Elbe, mais aussi de Marcomans et d'autres peuplades, font leur apparition en Pannonie, et veulent, semble-t-il, chercher de nouvelles demeures sur la rive droite du Danube. Pressés par les troupes romaines envoyées contre eux, ils députèrent le prince des Marcomans, Ballomarius, et avec lui un représentant des dix tribus réunies, pour demander de nouveau des concessions de terres. Mais le gouverneur ne leur fit aucune réponse et les obligea à retourner au nord du fleuve. Ce fut le commencement de la grande guerre du Danube[1]. De même le gouverneur de Haute-Germanie

1. *Vita Marci*, 14 : *gentibus quae pulsae a superioribus barbaris fugerant nisi reciperentur bellum inferentibus.* Dion, dans Pierre le Patrice, fr. 6 : Λαγγιβάρδων καὶ Ὀβίων (inconnus) ἑξακισχιλίων Ἴστρον περαιωθέντων τῶν περὶ Βίνδικα (déjà sans doute préfet du prétoire, auquel cas la garde prétorienne aurait marché contre les envahisseurs) ἱππέων ἐξελασάντων καὶ τῶν ἀμφὶ Κάνδιδον πεζῶν ἐπιφθασάντων εἰς παντελῆ φυγὴν οἱ βάρβαροι ἐτράποντο· ἐφ' οἷς οὕτω πραχθεῖσιν ἐν δέει καταστάντες ἐκ πρώτης ἐπιχειρήσεως οἱ

Gaïus Aufidius Victorinus, gendre du fameux littérateur Fronton, eut, dès l'année 162, à repousser une invasion des Chatti qui peut avoir été provoquée, elle aussi, par la pression des peuplades de l'Elbe. Si l'on avait agi énergiquement, on aurait pu prévenir un grand malheur. Mais la guerre d'Arménie était déjà commencée et les Parthes devaient bientôt s'en mêler ; quand même on n'aurait pas dégarni la frontière menacée pour envoyer les soldats en Orient, ce qui n'est établi par aucune preuve[1], les troupes n'en auraient pas moins manqué pour mener avec énergie cette seconde lutte.

La lenteur du gouvernement coûta cher. Tandis que l'on célébrait à Rome le triomphe remporté sur les rois de l'Orient, dans la région du Danube, les Chatti, les Marcomans, les Quades, les Iazyges faisaient irruption tous à la fois sur le territoire romain. La Rétie, le Norique, les deux Pannonies et la Dacie furent inondées en un instant ; nous pouvons saisir encore les traces de cette invasion dans le district minier de la Dacie. Ce qui prouve combien les assaillants firent de ravages dans cette contrée, qui depuis longtemps n'avait pas vu d'ennemis, c'est que, au bout de plusieurs années, les Quades rendirent d'abord 13,000, puis 50,000 prisonniers romains, les Iazyges 100,000. Bientôt même, ils ne s'en tinrent pas au pillage des

βάρβαροι πρέσβεις παρὰ Αἴλιον Βάσσον τὴν Παιονίαν διέποντα στέλλουσι. Βαλλομάριόν τε τὸν βασιλέα Μαρκομάνων καὶ ἑτέρους δέκα, κατ'ἔθνος ἐπιλεξάμεοι ἕνα· καὶ ὅρκοις τὴν εἰρήνην οἱ πρέσβεις πιστωσάμενοι οἴκαδε χωροῦσιν. Cet événement se passa avant l'explosion de la guerre ; c'est ce que prouve la place du passage : le fr. 7 du Patrice est un extrait de Dion (LXXI, 11, 2.).

1. L'armée de Mésie fournit des soldats pour la guerre d'A. ménie (Hirschfeld, *Arch. epigr. Mitth.*, VI, 41) ; mais là, l frontière du Danube n'était pas encore menacée.

provinces. Il arriva, ce qui n'était pas advenu depuis trois siècles et ce que l'on commençait à croire impossible : les Barbares franchirent le rempart des Alpes et pénétrèrent dans l'Italie elle-même ; de la Rétie ils vinrent détruire Opitergium (Oderzo) et les bandes descendues des Alpes Juliennes fondirent sur Aquilée[1]. Plusieurs armées romaines isolées durent alors subir des désastres ; tout ce que nous savons, c'est que Victorinus, un des commandants de la garde prétorienne, périt devant les ennemis et que les rangs de l'armée romaine furent cruellement éclaircis.

Cette attaque si grave mit l'Etat dans une situation périlleuse. Sans doute la guerre était finie en Orient ; mais à sa suite une épidémie s'était répandue en Italie et dans tout l'Occident ; elle dura plus longtemps que la guerre elle-même et emporta beaucoup plus d'hommes. Lorsqu'on eut réuni les troupes, comme cela était nécessaire, la peste redoubla d'intensité. La disette accompagne toujours l'épidémie ; avec elle apparurent la stérilité, la famine et de cruelles complications financières : les impôts ne rentraient pas, et l'empereur se vit obligé, au cours de la guerre, de vendre aux enchères publiques la bijouterie de son palais.

Il n'y avait pas de chefs à la hauteur des circonstances. Ce n'était pas un fonctionnaire, mais l'empereur lui-même qui suul pouvait, dans la situation où se trouvait Rome, se charger d'une tâche politique et militaire aussi lourde et aussi complexe. Marc-Aurèle, qui avait vu avec justesse et précision tout ce qui lui

1. Dion (LXXI, 3), affirme que les Germains de la rive droite du Rhin ont participé au mouvement ; c'est là seulement ce qui explique les mesures prises par Marc-Aurèle pour la Rétie et le Norique. La situation d'Oderzo prouve également que les agresseurs vinrent par le Brenner.

manquait, s'était associé son plus jeune frère adoptif Lucius Verus, en lui donnant une autorité égale à la sienne ; il supposait, dans sa bienveillance, que ce jeune homme, ardent soldat et chasseur habile, pourrait devenir un général capable. Mais le respectable empereur n'avait pas le regard perçant qu'il faut pour connaître les hommes : son choix fut aussi malheureux qu'il pouvait l'être. La guerre des Parthes, qui venait de finir, avait prouvé que le général en chef nominal n'était qu'un personnage grossier et un officier incapable. L'association de Verus à l'empire fut un malheur de plus ajouté à tous les autres ; il est vrai qu'elle cessa bientôt, puisque ce prince mourut peu de temps après l'explosion de la guerre des Marcomans (169). Marc-Aurèle que son esprit portait vers la spéculation plutôt que vers la vie pratique, qui n'était pas un soldat, ni même un homme éminent, prit en personne et seul la direction des opérations nécessaires. Il a pu commettre dans le détail beaucoup de fautes, et peut-être doit-on lui imputer la longue durée de la guerre ; mais l'unité du commandement suprême, la perception claire du but des opérations, la conduite suivie dans l'action politique, avant tout l'honnêteté et la fermeté de cet homme qui exerçait sa charge difficile avec abnégation et dévouement, ont certainement contribué à repousser cet assaut dangereux. Le mérite est d'autant plus grand que le succès doit être attribué au caractère plus qu'au talent.

Ce qui prouve à quoi l'on s'attendait, c'est que le gouvernement impérial, bien qu'il manquât d'hommes et d'argent, fit réparer par ses soldats et à ses frais, pendant la première année de la guerre, les murs de Salonae, capitale de la Dalmatie, et de Philippopolis capitale de la Thrace ; assurément ce n'étaient pas l des préparatifs isolés. On devait s'attendre à voir le

hommes du nord se précipiter sur les grandes villes de l'empire : on était déjà saisi d'effroi à la pensée de l'approche des Goths, et s'ils furent alors détournés, ce fut peut-être uniquement parce que le gouvernement les vit venir. Le commandement direct des opérations militaires, la régularisation des rapports avec les peuples limitrophes, nécessitée par l'état de l'empire à cette époque, les réformes dans l'organisation existante ne devaient être ni abandonnées ni confiées à un frère sans énergie ou à des chefs isolés.

En fait la situation fut modifiée, dès que les deux empereurs se furent rendus à Aquilée, pour gagner de là avec leur armée le théâtre de la guerre. Les Germains et les Sarmates, divisés et sans chef commun, ne se sentirent pas de force à lutter. Les bandes qui avaient franchi les frontières reculèrent partout; les Quades envoyèrent leur soumission aux gouverneurs impériaux, et sur plus d'un point les promoteurs de l'insurrection dirigée contre Rome payèrent la révolte de leur vie. Lucius pensa que la guerre avait fait assez de victimes et conseilla de retourner dans la capitale. Mais les Marcomans persistèrent dans leur résistance opiniâtre; les malheurs, qui avaient fondu sur Rome, le nombre considérable des prisonniers emmenés par les Barbares, les succès obtenus par eux exigeaient impérieusement une action plus énergique et demandaient qu'on prît l'offensive.

Le gendre de Marc-Aurèle, Tiberius Claudius Pompeianus, fut chargé d'un commandement extraordinaire en Rétie et en Norique ; son habile lieutenant, le futur empereur Publius Helvius Pertinax, nettoya sans difficulté le territoire romain avec la première légion appelée de Pannonie. Malgré le mauvais état des finances, deux nouvelles légions furent formées, surtout avec des contingents illyriens, où entrèrent, il est vrai,

maints brigands, qui devenaient en cette circonstance les défenseurs de leur pays, et, comme nous l'avons déjà dit (p. 204 et 252), les troupes jusqu'alors peu nombreuses, qui gardaient les frontières de la Rétie et du Norique, furent renforcées par la création des nouveaux camps de légions de Ratisbonne et d'Enns. Les empereurs se rendirent eux-mêmes dans les camps de la Haute-Pannomie. Avant tout, on résolut de circonscrire le foyer de la guerre. Les Barbares, venus du Nord, qui offraient leurs services, ne furent point repoussés ; ils combattirent à la solde des Romains, tant qu'ils restèrent fidèles à leur parole, ce qui ne dura pas longtemps, et qu'ils ne firent point cause commune avec les ennemis. Les Quades demandaient la paix et le maintien sur le trône de leur nouveau roi Furtius ; on exauça leurs vœux ; les seules conditions qu'on leur imposa furent de livrer les transfuges et de rendre les prisonniers. On réussit dans une certaine mesure à séparer les deux principaux adversaires, les Marcomans et les Iazyges, unis à eux de longue date. Pendant les années qui suivirent, on livra à ces deux peuples de rudes batailles, non sans éprouver quelques défaites. Mais nous ne savons de toute cette guerre que des détails isolés, dont il est impossible de former un ensemble certain. Marcus Claudius Fronto, auquel on avait confié les deux commandements de Haute-Mésie et de Dacie extraordinairement réunis, périt, vers l'an 171, dans un combat contre les Germains et les Iazyges. De même le commandant de la garde prétorienne, Marcus Macrinius Vindex, tomba devant l'ennemi. Eux et d'autres officiers supérieurs reçurent, à cette époque même, la récompense de leur bravoure, à Rome, au pied de la colonne Trajai parce qu'ils étaient morts en défendant leur patr Parmi les peuplades barbares, qui s'étaient déclar

pour Rome, plusieurs firent de nouveau défection, entre autres les Cotini et surtout les Quades, qui avaient donné asile aux Marcomans en déroute et chassé leur roi vassal Furtius; aussitôt l'empereur Marc-Aurèle mit à prix pour mille pièces d'or la tête de son successeur Ariogaesus. C'est seulement dans la sixième année de la guerre (172) que les Marcomans semblent avoir été complètement soumis, et que Marc-Aurèle prit le surnom triomphal bien mérité de Germanicus. On écrasa ensuite les Quades et enfin, en l'année 175, les Izayges; l'empereur reçut alors le nom plus général de vainqueur des Sarmates.

Les conditions, que l'on imposa aux peuplades vaincues, prouvent que Marc-Aurèle voulait, non pas les punir, mais les soumettre. Les Marcomans et les Jazyges, probablement aussi les Quades, durent se tenir éloignés du fleuve qui formait la frontière, à une distance de deux milles allemands (15 kilom. environ); puis, quand on eut adouci les clauses, d'un mille seulement. Dans les places fortes situées sur la rive droite du Danube, on mit des garnisons romaines; celles que l'on établit chez les Marcomans et les Quades ne comprenaient pas à elles seules moins de deux mille hommes. Toutes les tribus assujetties durent fournir un contingent à l'armée romaine, les Iazyges par exemple huit mille cavaliers. Si l'empereur n'avait pas été rappelé par l'insurrection de Syrie, il aurait complètement chassé ces Iazyges de leur territoire, comme avait fait Trajan pour les Daces.

Les événements postérieurs prouvent que Marc-Aurèle songeait à traiter de la même façon les Transdanubiens qui avaient trahi la cause romaine. A peine le soulèvement de Syrie fut-il réprimé, que l'empereur retourna sur le Danube et qu'en l'an 178, il commença, tout comme Trajan, la seconde lutte décisive. Nous ne

connaissons pas les motifs de cette déclaration de guerre ; ce que voulait sans doute Marc-Aurèle, c'était créer deux nouvelles provinces, la Marcomanie et la Sarmatie. Les Iazyges, qui se soumirent docilement aux volontés de l'empereur, furent en grande partie délivrés des lourdes charges qui pesaient sur eux : on leur permit de traverser la Dacie, sous une surveillance spéciale, pour entretenir des relations avec la peuplade des Roxolans, leurs parents, qui habitaient à l'est de la Dacie ; il est probable qu'on ne leur accorda cette faveur, que parce qu'ils étaient déjà considérés comme des sujets romains. Les Marcomans furent presque entièrement détruits par l'épée et par la famine. Les Quades désespérés voulaient émigrer vers le nord et se réfugier chez les Semnones, mais on ne le leur permit pas ; ils durent labourer les champs, pour approvisionner les garnisons romaines. Après une guerre presque ininterrompue de quatorze années, l'empereur, assaillant malgré lui, atteignit son but, et les Romains, pour la seconde fois, furent sur le point de conquérir l'Elbe supérieure ; il ne leur manqua en fait que de déclarer leur intention de garder ce que l'on avait acquis. Ce fut alors que Marc-Aurèle mourut, le 17 mars 180, âgé de moins de soixante ans, dans le camp de Vindobona.

Résultats de la guerre des Marcomans. — On doit reconnaître que l'empereur non-seulement montra de la fermeté et de la suite dans les idées, mais encore fit tout ce que réclamait une politique sensée. La conquête de la Dacie par Trajan était un avantage douteux, bien que dans la guerre des Marcomans, la possession de ce pays par les Romains ait non-seulement enlevé à leurs adversaires un élément redo table, mais encore empêché l'essaim de peuplade fixé sur le Bas-Danube, Bastarnes, Roxolans et a

tres, d'intervenir dans la lutte. Mais lorsque l'attaque formidable des Transdanubiens établis à l'ouest de la Dacie, eut rendu leur assujettissement nécessaire, on ne pouvait obtenir définitivement ce résultat qu'en portant la ligne de défense au-delà de la Bohême, de la Moravie et de la vallée de la Theiss, quand même on n'aurait créé dans cette région que des postes avancés, comme en Dacie, en conservant le Danube pour frontière stratégique.

Traité de paix de Commode. — Le successeur de Marc-Aurèle, l'empereur Commode, se trouvait au camp de Vindobona lorsque son père mourut; et il prit immédiatement possession du pouvoir suprême, qu'il partageait nominalement avec lui depuis plusieurs années déjà. Ce souverain de dix-neuf ans ne laissa que peu de temps la direction de la guerre aux hommes de confiance de son père, à son beau-frère Pompeianus, et à ceux qui avaient porté avec Marc-Aurèle tout le poids des dernières luttes. Commode était, en toute chose, l'opposé de son prédécesseur : ce n'était pas un savant, mais un bretteur, aussi lâche et aussi faible de caractère que son père était résolu et conséquent avec lui-même, aussi paresseux, aussi oublieux de ses devoirs que Marc-Aurèle était actif et consciencieux. Non-seulement il renonça à annexer les pays conquis; mais encore il accorda de lui-même aux Marcomans des conditions inespérées. Bien entendu, les relations furent régularisées sur les limites de l'empire et soumises au contrôle des Romains ; les Marcomans durent s'engager à ne pas attaquer leurs voisins, alliés de Rome; mais on retira les garnisons de leurs pays, et l'on continua seulement à leur défendre de s'établir le long de la frontière. Sans doute on stipula formellement qu'ils paieraient des impôts et qu'ils seraient soumis au recrutement; mais les impôts ne

furent bientôt plus levés, et le recrutement ne fut jamais sérieusement établi. Le même traité fut conclu avec les Quades et probablement aussi avec les autres tribus transdanubiennes. C'est ainsi que l'on abandonna les conquêtes, et qu'on rendit inutile une guerre de plusieurs années ; si l'on ne voulait plus étendre la domination romaine, il y avait déjà longtemps qu'on aurait pu établir un pareil ordre de choses. Néanmoins la guerre des Marcomans avait fondé solidement pour l'avenir dans toutes ces régions la suprématie romaine, bien que Rome eût renoncé au prix de sa victoire. Le choc, qui renversa l'empire universel de Rome, ne vint pas des tribus, qui avaient pris part à cette guerre.

Le colonat. — Cette guerre eut une autre conséquence durable, en amenant l'immigration des Transdanubiens dans l'empire romain. De tout temps des colonisations de ce genre s'étaient produites. Les Sicambres, transportés en Gaule sous Auguste et les Daces, envoyés en Thrace, n'étaient pas autre chose que de nouveaux sujets ou groupes de sujets ajoutés à ceux qui existaient déjà ; il en fut de même pour les trois mille Naristes, auxquels Marc-Aurèle permit de quitter leur patrie située à l'est de la Bohême, pour en chercher une nouvelle sur le territoire romain, tandis qu'il refusait la même autorisation aux Astingi d'ailleurs inconnus, qui habitaient sur la frontière septentrionale de la Dacie, Quant aux Germains qu'il établit, non seulement dans le bassin du Danube, mais même en Italie près de Ravenne, ce n'étaient ni des sujets libres, ni des esclaves à proprement parler : à cette époque apparut pour la première fois le servage romain, le colonat, dont l'introduction dans l'exploi-tion générale du sol de l'empire doit être exposée ailleurs qu'ici. Cette colonie de Ravenne ne dura pas ;

Germains se révoltèrent; il fallut les déplacer encore, et le nouveau colonat resta d'abord limité aux provinces, surtout à la région danubienne.

Les envahisseurs du Nord. — Une nouvelle période de paix succéda pendant près de soixante ans à la grande guerre qui venait de se livrer sur le Moyen-Danube : les bienfaits ne purent pas en être complétement détruits par l'anarchie intérieure qui croissait toujours. Sans doute plus d'un renseignement isolé nous indique que la frontière, surtout la frontière de Dacie, la plus exposée de toutes, fut quelquefois attaquée ; mais le dur gouvernement militaire de Sévère se montra dans cette région à la hauteur de sa tâche. Tout au moins les Marcomans et les Quades paraissent absolument soumis même aux successeurs immédiats de cet empereur ; si bien que le fils de Sévère put citer et faire décapiter devant lui un prince des Quades. Les combats livrés à cette époque sur le Bas-Danube furent aussi d'une importance secondaire. Ce fut probablement à la même date qu'il se produisit une poussée considérable des peuples du Nord-Est vers la mer Noire, et que les garnisons romaines de la frontière sur le Bas-Danube, se virent en présence d'adversaires nouveaux et plus dangereux. Dans cette région, Rome s'était jusque-là trouvée surtout en face de peuplades sarmates, parmi lesquelles la plus rapprochée de l'empire était celle des Roxolans ; en fait de tribus germaniques il n'y avait dans ce pays que les Bastarnes qui l'occupaient depuis longtemps. Désormais les Roxolans disparaissent, absorbés peut-être par les Carpi, qui semblent leur être apparentés, et qui devinrent les voisins immédiats des Romains sur le Bas-Danube, dans les vallées du Seret et du Prut.

Les Goths. — Auprès des Carpi se trouvait le peuple des Goths, également limitrophe de l'empire

aux bouches du Danube. Cette tribu germanique, d'après un récit indigène qui nous a été conservé, émigra de Scandinavie, en franchissant la mer Baltique, arriva dans le bassin de la Vistule, puis de là sur les bords de la mer Noire. Les géographes romains, au deuxième siècle, sont unanimes à les placer sur la Vistule ; l'histoire romaine, dès le premier tiers du troisième siècle, nous les montre établis sur le côté nord-ouest de la mer Noire. Depuis lors ils paraissent être en progrès continuels; sous l'empereur Probus les restes des Bastarnes, sous l'empereur Dioclétien les restes des Carpi, furent refoulés par eux sur la rive droite du Danube, tandis qu'une grande partie de ces deux tribus se mêlait sans aucun doute aux Goths et se fondait avec eux. Cette catastrophe ne peut être appelée guerre des Goths que dans le sens où les événements survenus sous Marc-Aurèle ont reçu le nom de guerre des Marcomans. Toutes les peuplades mises en mouvement par le courant d'émigration du Nord-Est vers la mer Noire prirent part à cette lutte, d'autant plus que les assaillants, qui, sur le continent, franchissaient le bas Danube et qui, sur mer, partaient de la côte septentrionale de la mer Noire, transformaient la guerre en un mélange confus de pirateries de terre et de mer. Ce n'est pas à tort que le savant athénien, qui combattit dans cette guerre et qui l'a racontée, l'appelle guerre des Scythes : il réunit sous ce nom, semblable au nom de Pélasges qui fait le désespoir des historiens, tous les ennemis de l'empire, Germains et non Germains. Nous allons résumer ici ce qu'il faut retenir de ces expéditions, autant que nous le permettra le désordre de la tradition, qui ne répond que trop au désordre de cette époque terrible.

Guerres des Goths. — L'année 238, année de guerre civile où il y eut quatre empereurs, est dési-

gnée comme l'année où commença la lutte contre les Goths, nommés pour la première fois en cette circonstance[1]. Comme les monnaies de Tyra et d'Olbia disparaissent avec l'empereur Alexandre († 235), il est probable que ces établissements romains, situés en dehors de la frontière impériale, étaient devenus, depuis quelque temps déjà, la proie de ces nouveaux ennemis. En cette année 238 les Goths franchirent pour la première fois le Danube, et la plus septentrionale des villes de la côte en Mésie, Istros, fut d'abord leur victime. Gordien, monté sur le trône impérial au milieu des troubles de cette époque, est nommé vainqueur des Goths; ce qui est certain, c'est que le gouvernement romain tenta, sous son règne, s'il ne l'avait pas déjà fait auparavant, de repousser à prix d'argent les invasions ce peuple[2]. Naturellement les

1. C'est par suite d'un contre-sens qu'on croit saisir la première mention des Goths dans la biographie de Caracalla, c. 10. Si en réalité un sénateur s'est permis de railler méchamment le meutrier de Géta en lui donnant le nom de Geticus, parce qu'il avait vaincu quelques bandes de Gètes (*tumultuariis praeliis*) dans sa marche militaire du Danube vers l'Orient, il voulait parler des Daces, et non des Goths qu'il est difficile de placer à cette époque dans ce pays et qui étaient à peine connus du public romain; ce n'est d'ailleurs que plus tard qu'on imagina de les assimiler aux Gètes. — Le récit, suivant lequel l'empereur Maximin (235-238) serait le fils d'un Goth établi dans la Thrace voisine de son pays, nous reporterait à une date encore plus éloignée, mais il ne faut pas donner à ce renseignement une grande importance.

2. Pierre le Patrice, fr. 8. L'administration du légat de Basse-Mésie Tullius Menophilus, nommé dans ce passage, est connue par les monnaies; elle est certainement de l'époque de Gordien et probablement des années 238-240 (Borghesi, *Œuvr.*, II, 227). Comme le début de la guerre des Goths et la destruction d'Istros sont fixés par Dexippe (*Vita Max. et Balb.*, 16) à l'année 238, on est tenté d'établir un rapport entre ces événe-

Carpi réclamèrent ce que l'empereur avait accordé aux Goths plus faibles qu'eux; lorsqu'on eut refusé de faire droit à leurs exigences, ils envahirent en 245 le territoire romain. L'empereur Philippe — Gordien avait été déjà tué — les refoula ; une action énergique soutenue par les forces réunies du vaste empire aurait certainement arrêté les Barbares. Mais dans cette période, si le meurtrier de l'empereur montait certainement sur le trône, il trouvait sûrement aussi, à son tour, un meurtrier qui lui succédait; ce fut précisément dans les pays du Danube menacés par l'ennemi que l'armée proclama, au lieu de l'empereur Philippe, d'abord Marinus Pacatianus, puis, après qu'on eut écarté celui-ci, Trajanus Decius, qui triompha de son adversaire en Italie et fut reconnu empereur. Habile et vaillant soldat, il n'était pas indigne des deux noms qu'il portait; il dirigea la guerre du Danube avec toute l'énergie possible; mais il n'y avait plus moyen de réparer les maux que la guerre civile avait causés dans l'intervalle.

Tandis que les Romains se battaient entre eux, les Goths et les Carpi s'étaient réunis, et, sous la conduite du prince goth Cniva, avaient pénétré dans la Mésie dégarnie de troupes. Le gouverneur de la province Trebonianus Gallus se jeta avec ses hommes dans Nicopolis, près de l'Hémus, et y fut assiégé par les Goths; ces Barbares ravagèrent en même temps la Thrace et en investirent la capitale, la grande et forte ville de Philippopolis; ils pénétrèrent jusqu'en Macé-

ments et la perception du tribut; en tout cas ce tribut fut alors renouvelé. C'est peut-être à la suite de la prise d'Istros que les Goths assiégèrent en vain Marcianopolis et Philippopolis (Dexippe, fr. 18, 19). Jordanes (*Get.*, XVI, 92), place le pre[illegible]er de ces deux sièges sous Philippe : mais il n'a pas grande [illegible]torité dans les questions de chronologie.

doine et se précipitèrent sur Thessalonique, où le gouverneur Priscus trouva le moment favorable pour se faire proclamer empereur. Dèce arriva pour combattre à la fois son rival et les ennemis de l'empire ; il triompha de l'un sans peine, et réussit à débloquer Nicopolis, où 30,000 Goths doivent avoir succombé. Mais les Goths, en se retirant par la Thrace, furent vainqueurs à leur tour près de Beroë (Alt-Zagora) ; ils rejetèrent les Romains en Mésie, emportèrent dans ce pays Nicopolis comme en Thrace Anchialos et même Philippopolis, où ils firent prisonniers cent mille Romains. De là ils se dirigèrent vers le nord, pour mettre en sûreté leur immense butin. Dèce conçut le plan de leur infliger une défaite au moment où ils passeraient le Danube. Il disposa près du fleuve un détachement sous le commandement de Gallus ; il espérait jeter les Goths de ce côté et pouvoir leur couper la retraite.

Mort de Dèce. — Mais près d'Abrittus, lieu situé sur la frontière de la Mésie, la fortune de la guerre, ou plutôt la trahison de Gallus fit échouer le projet de l'empereur ; Dèce périt avec son fils, et Gallus, qui fut proclamé son successeur, commença son règne en promettant aux Goths de nouveaux tributs annuels (251)[1]. Cet échec complet des armes et de la poli-

1. Les narrations de ces événements dans Zosime (I, 21-24), Zonaras (XII, 20), Ammien (XXXI, 5, 16-17), — ces renseignements se rapportent certainement à cette histoire, même celui qui concerne Philippopolis, puisqu'il est répété dans Zosime, — quoique fragmentaires et en désordre, peuvent provenir du récit de Dexippe, d'où sont tirés les fragments 16-19, et forment en quelque manière un ensemble. C'est à la même source qu'ont puisé les biographes des empereurs et Jordanes ; mais ils l'ont chacun tellement défigurée et dénaturée, qu'il ne faut les consulter qu'avec une grande circonspection. Victor (*Caes.*, 29), est indépendant d'eux.

tique romaine, la chute du premier empereur qui soit mort en luttant contre les Barbares, chute dont la nouvelle fit sur les esprits une profonde impression, même dans cette époque habituée à tous les malheurs, la honteuse capitulation qui suivit, tout cela mit réellement en question l'intégrité de l'empire. Des crises dangereuses sur le moyen Danube, probablement la perte imminente de la Dacie, ont dû être la conséquence immédiate de ces événements. La situation fut encore une fois sauvée ; le gouverneur de Pannonie, Marcus Æmilius Æmilianus, un brave soldat, obtint de grands succès militaires et repoussa les ennemis au delà de la frontière.

Mais la Nemesis n'avait pas perdu ses droits. A la suite de cette victoire remportée au nom de Gallus, l'armée refusa d'obéir à celui qui avait trahi Dèce, et proclama empereur son général en chef. De nouveau la guerre civile détourna les armes romaines de la défense des frontières et tandis qu'Æmilianus triomphait de son adversaire en Italie, pour être bientôt vaincu par le lieutenant de Gallus, Valérien (254), la Dacie était arrachée à l'empire, nous ne savons comment ni par qui[1].

Perte de la Dacie. — La dernière monnaie frappée dans cette province et l'inscription la plus récente qu'on y ait trouvée, datent de 255 ; la dernière monnaie de la place voisine de Viminacium, dans la Haute-Mésie, est de l'année suivante. C'est donc dans les premières années des règnes de Valérien et de Gallien que les Barbares occupèrent le territoire romain de la rive gauche du Danube et pénétrèrent même certainement sur la rive droite.

1. Peut-être faut-il en rapprocher la révolte des Marcom s signalée par Zosime (I, 29).

Avant de poursuivre le récit des événements qui se sont déroulés sur le Bas-Danube, il nous paraît nécessaire de jeter un coup d'œil sur la piraterie, telle qu'elle existait alors dans le bassin oriental de la mer Méditerranée, et d'examiner les expéditions maritimes des Goths et de leurs alliés, qui en sont le résultat.

La piraterie dans le Pont-Euxin. — Si la flotte romaine ne fut jamais inutile sur la mer Noire, si la piraterie n'y fut probablement jamais détruite, cela tient à la manière dont la domination de Rome s'était établie sur les côtes de cette mer. Le rivage n'y était fortement occupé que depuis les bouches du Danube jusqu'à Trébizonde. L'empire possédait aussi, il est vrai, d'un côté Tyra à l'embouchure du Dniester et Olbia sur la baie où se jette le Dniéper; de l'autre côté les ports du Caucase, Dioscurias et Pityus, dans les environs de la moderne Suchum-Kaleh. Le royaume du Bosphore, situé en Crimée entre les deux régions, était protégé par les Romains et avait une garnison romaine, soumise au gouverneur de la Mésie. Mais sur ces rivages le plus souvent peu hospitaliers, Rome n'occupait en réalité que quelques ports, anciennes colonies grecques ou places fortes romaines; la côte elle-même était déserte ou entre les mains des indigènes qui peuplaient l'intérieur du pays et qui, réunis sous le nom général de Scythes, la plupart étant d'origine sarmate, n'étaient pas et ne devaient jamais être soumis aux Romains; on se trouvait heureux, quand ils ne s'attaquaient pas directement à Rome ou à ses protégés. Aussi n'est-il pas étonnant que, déjà sous Tibère, les pirates de la côte orientale aient non seulement rendu dangereuse la mer Noire, mais même aient débarqué pour incendier les villages et les villes de la côte. Sous Antonin ou Marc-Aurèle une bande de Kostoboci, qui habitaient le rivage nord-

ouest, surprit la ville d'Elatée située dans l'intérieur des terres, au cœur de la Phocide, et livrèrent bataille aux habitants sous les murs de leur ville; cet événement, qui certainement ne nous apparaît isolé que par accident, prouve que les symptômes qui avaient précédé la chute du régime sénatorial se renouvelaient et que, à une époque où la puissance impériale était encore debout et ne semblait pas ébranlée, non seulement des vaisseaux isolés de pirates, mais des flottes entières croisaient dans la mer Noire et même dans la Méditerranée. La décadence du régime impérial, si visible depuis la mort de Sévère, et surtout depuis la chute de la dernière dynastie, se manifesta principalement, comme il était naturel, dans l'abandon de la police des mers. Nos renseignements, peu authentiques dans le détail, nous indiquent que, déjà avant Dèce, une grande flotte de pirates avait paru dans la mer Egée; que, sous cet empereur, la côte de Pamphylie et les îles gréco-asiatiques avaient été ravagées, et que, sous Gallus, les pirates s'étaient montrés en Asie Mineure jusqu'à Pessinunte et Ephèse[1]. C'étaient là

1. On lit dans Ammien, (XXXI, 5, 15) : *duobus navium milibus perrupto Bosporo et litoribus Propontidis Scythicarum gentium catervae transgressae ediderunt quidem acerbas terra marique strages : sed amissa suorum parte maxima reverterunt ;* après quoi il raconte la mort de Dèce et de son fils. Dans ce récit sont intercalés des renseignements plus étendus: *obsessae Pamphyliae civitates* (à ces événements doit se rattacher le siège de Side, dont parle Dexippe lui-même, fr. 23), *insulae populatae complures ;* il y est aussi question du blocus de Cyzique. On ne peut pas saisir clairement la suite des faits chez Ammien. Si tout n'est pas absolument confondu dans ce coup d'œil rétrospectif, — ce qu'on ne saurait gu admettre pour Ammien, — ces événements précèdent les e ditions maritimes, qui commencent par le siège de Pity qui sont plutôt une partie de la grande invasion qu'une gu

des incursions de pillards. Ces pirates ravageaient les côtes dans tous leurs recoins, et faisaient même, comme on le voit, des pointes audacieuses dans l'intérieur des terres ; mais on ne parle point de villes détruites, et les pirates évitaient de se rencontrer avec des troupes romaines ; ils attaquaient de préférence les contrées où ne campait aucune armée.

Expéditions maritimes des Goths et de leurs alliés. — Sous Valérien, ces expéditions prennent un autre caractère. Les incursions nouvelles sont tellement différentes des anciennes que des relations bien informées ont pu signaler comme le début de ce mouvement l'opération, peu importante en elle-même, dirigée contre Pityus par les Borani, sous le règne de Valérien[1] ; et que, pendant longtemps, en Asie Mineure, les pirates furent désignés par le nom de cette peuplade qui nous est d'ailleurs inconnue. Les assaillants

de pirates indépendante. Sans doute, par une erreur de mémoire, on a pu attribuer à ces expéditions le nombre de vaisseaux relatif aux combats de l'an 269. C'est dans la même mesure que le récit de Zosime (I, 28), s'applique aux incursions des Scythes en Asie et en Cappadoce jusqu'à Ephèse et Pessinunte. Les renseignements que nous trouvons sur Ephèse dans la biographie de Gallien (c. 6) sont les mêmes que les précédents, mais on les a rapportés à une autre époque.

1. Il ne faut pas s'attendre à trouver chez Zosime lui-même un récit bien clair ; mais son garant Dexippe, qui fut contemporain des événements et qui y prit part, savait bien pourquoi il appelait l'expédition de Bithynie, la δευτέρα ἔφοδος (Zosime, 1, 35) ; et, même chez Zosime, on reconnaît facilement le contraste que Dexippe voulait établir entre l'expédition des Borani contre Pityus et Trébizonde et les anciennes courses des pirates. Dans la Biographie de Gallien l'expédition des Scythes en Cappadoce, racontée au c. 11 pour l'année 264, doit être l'expédition de Trébizonde, comme celle de Bithynie qui lui est rattachée et que Zosime appelle la seconde : en vérité tout cela est bien confus.



n'étaient plus les anciens riverains indigènes de la mer Noire, mais des bandes qui les poussaient par derrière. Ces expéditions, qui n'avaient été jusqu'alors que des pirateries maritimes, appartiennent désormais au grand mouvement de peuples, dont l'invasion des Goths sur le Danube inférieur fut un épisode. Les tribus qui y prirent part furent très diverses ; quelques-unes sont peu connues. Dans les incursions postérieures, les Hérules germaniques, établis à cette époque sur les côtes du Palus Maeotis, paraissent avoir joué un rôle considérable. Les Goths n'y furent pas non plus étrangers ; mais, tant qu'il s'agit d'entreprises purement maritimes, ils restèrent au second rang, du moins d'après les renseignements assez précis qui nous sont parvenus sur eux ; à proprement parler, ces incursions s'appellent plus justement scythiques que gothiques.

Le centre maritime d'où partirent toutes ces attaques fut le port de Tyra, à l'embouchure du Dniester[1]. Les villes grecques du Bosphore, abandonnées sans défense, par la chute de la puissance impériale, aux bandes des envahisseurs, et exposées à être assiégées par eux, consentirent moitié de gré, moitié de force, à transporter sur leurs navires et avec l'aide de leurs matelots ces nouveaux voisins incommodes, vers les possessions romaines les plus proches de la côte septentrionale du Pont-Euxin ; les barbares n'avaient ni les ressources ni les connaissances nécessaires pour de tels voyages. C'est ainsi que fut faite l'expédition contre Pityus. Les Borani débarquèrent, et, comptant

1. C'est ce que dit Zosime (I, 42) ; c'est aussi ce qui résu de la participation des Bosporani à la première expédit (I, 32) et des rapports entre cette première expédition et seconde (1, 34).

sur le succès, renvoyèrent les vaisseaux. Mais l'énergique gouverneur de Pityus, Successianus, repoussa leurs attaques, et les assaillants, redoutant l'arrivée des autres garnisons romaines, gagnèrent en toute hâte un point où ils se procurèrent à grand'peine les moyens de transport nécessaires. Le plan cependant ne fut pas abandonné ; l'année suivante, ils revinrent, et comme le gouverneur avait été changé dans l'intervalle, la garnison se rendit.

Attaque de Trébizonde. — Les Borani qui, cette fois, avaient gardé les vaisseaux des villes du Bosphore, et qui en avaient formé l'équipage avec des matelots recrutés de force et avec des prisonniers romains, s'emparèrent d'une grande partie de la côte et arrivèrent à Trébizonde. Tout le monde s'était réfugié dans cette place fortifiée et solidement occupée ; les barbares n'étaient pas capables de faire un siège en règle. Mais les Romains étaient mal commandés et l'enthousiasme guerrier était si faible, qu'on ne défendit même pas les remparts : les barbares les escaladèrent pendant la nuit, sans rencontrer la moindre résistance, et trouvèrent dans cette grande et riche cité un immense butin et un certain nombre de vaisseaux dont ils s'emparèrent. Ils retournèrent heureusement de ce pays lointain jusqu'au Palus Maeotis.

Expédition en Bithynie. — Une seconde expédition, déterminée par le succès de la première, fut entreprise l'hiver suivant par des bandes de Scythes différents, mais voisins, qui se dirigèrent vers la Bithynie ; ce qui caractérise cette époque troublée, c'est que l'instigateur de cette incursion fut Chrysogonos, un Grec de Nicomédie, et que les barbares lui rendirent de grands honneurs pour les heureux succès qu'il remporta. Comme on ne put pas réunir le nombre de vaisseaux nécessaire, cette expédition fut accomplie en

partie par terre, en partie par mer. Les pirates réussirent d'abord, dans les environs de Byzance, à s'emparer d'une quantité considérable de barques de pêcheurs ; ils arrivèrent ainsi sur la côte asiatique près de Chalcédoine, dont la forte garnison s'enfuit à cette nouvelle. Ils prirent non seulement cette ville, mais encore Nicomédie, Kios, Apamée sur la côte ; Nicée et Pruse dans l'intérieur des terres. Ils incendièrent Nicomédie et Nicée, et parvinrent jusqu'à Rhyndakos. De là ils retournèrent dans leur pays, chargés des dépouilles de cette riche contrée et de ses grandes villes.

Expédition de Grèce. — Déjà l'expédition contre la Bithynie avait été faite en partie par voie de terre ; désormais les barbares, qui vont assaillir la Grèce d'Europe, s'avanceront à la fois par terre et par mer. Si la Mésie et la Thrace n'étaient pas encore occupées par les Goths d'une façon permanente, du moins ils allaient et venaient dans ce pays comme s'ils étaient chez eux, et ils pénétraient de là jusqu'en Macédoine. L'Achaïe craignit même sous Valérien d'être attaquée de ce côté : les Thermopyles et l'isthme furent barricadés et les Athéniens relevèrent leurs murs, démolis depuis le siège de Sylla. Ce ne fut pas à ce moment ni par cette route que les barbares arrivèrent. Mais sous Gallien une flotte de 500 voiles, montée surtout par des Hérules, parut devant le port de Byzance, encore puissant ; les vaisseaux des Byzantins repoussèrent les assaillants avec succès. Ceux-ci s'éloignèrent, se montrèrent sur la côte d'Asie devant Cyzique qu'ils n'avaient pas attaquée antérieurement, et de là, dépassant Lemnos et Imbros, ils gagnèrent la Grèce proprement dite. Athènes, Corinthe, Argos, Sparte, furent pillées et détruites. Comme au temps des guerres médiques, les citoyens d'Athènes renversée, au nombre

de 2,000, tendirent une embuscade aux barbares qui partaient, et, soutenus par la flotte romaine, parvinrent à leur infliger un grave échec, sous le commandement de leur chef Publius Herennius Dexippus, aussi savant que brave, qui descendait de l'ancienne famille noble des Kerykes. A leur retour, qu'ils effectuèrent en partie par voie de terre, les pirates furent attaqués par l'empereur Gallien près du fleuve Nestos en Thrace, et perdirent un nombre d'hommes considérable[1].

Le gouvernement impérial au temps des Goths. — Pour bien mesurer l'étendue du désastre, il faut ajouter que, dans cet empire désagrégé et surtout dans les provinces envahies par l'ennemi, les officiers saisissaient l'un après l'autre ce qui restait encore du pouvoir. Il est inutile de citer les noms de ces souverains éphémères. La situation nous prouve que l'empereur Valérien négligea d'envoyer un commandant extraordinaire en Bithynie, après que cette province eut été ravagée par les pirates : dans tout général il voyait, non sans raison, un compétiteur. Grâce à cette politique, le gouvernement garda dans cette crise dangereuse une attitude presque entièrement passive. Mais il est certain qu'il faut faire retomber en grande partie sur la personne même des empereurs la res-

1. Le récit que Dexippe avait fait de cette guerre a été résumé par le Syncelle, p. 717 (dans ce passage il faut lire ἀνελόντος au lieu de ἀνελόντες), par Zosime, I, 39 et par le biographe de Gallien, c. 13. Le fr. 22 est un morceau de sa propre narration. Le continuateur de Dion, dont s'est inspiré Zonaras, a placé cet événement sous Claude, par erreur ou par mauvaise foi, pour enlever à Gallien le mérite de cette victoire. Le biographe de Gallien l'a raconté à deux reprises, semble t-il, une première fois brièvement, au c. 6, en l'année 262, puis plus longuement, en l'année 265 ou même postérieurement, au c. 13.

ponsabilité d'une inertie aussi injustifiable. Valérien était faible et âgé ; Gallien, inconstant et débauché ; ni l'un ni l'autre n'était capable de diriger le vaisseau de l'État au milieu de la tempête. Marcien, auquel Gallien, après l'invasion de l'Achaïe, avait confié le commandement militaire dans cette région, remporta quelques succès; mais tant que Gallien resta au pouvoir, on ne fit aucun progrès sérieux.

Victoires de Claude sur les Goths. — Après le meurtre de Gallien (268) et peut-être à la nouvelle de ce crime, les Barbares, de nouveau sous la conduite des Hérules, mais cette fois réunissant toutes leurs forces, se jetèrent sur les frontières de l'empire, et, ce qu'ils n'avaient pas encore fait, ils les attaquèrent en même temps par mer avec une flotte puissante, et par terre sur la ligne du Danube[1]. La flotte souffrit beaucoup des tempêtes dans la Propontide ; elle se sépara. Les Goths firent voile les uns vers la Thessalie et la Grèce, les autres vers Crète et Rhodes ; la masse principale se rendit en Macédoine, et de là pénétra

1. La tradition représente cette invasion comme une expédition purement maritime, entreprise avec 2,000 vaisseaux (ce chiffre n'est que probable; il est cité dans la biographie de Claude; les nombres 6,000 et 900, entre lesquels flotte le texte de Zosime, I, 42, sont tous deux altérés) et 320,000 hommes. Pourtant il est difficile de croire que Dexippe, auquel il faut attribuer ces renseignements, ait pu établir de telles données. D'autre part cette campagne fut dirigée surtout contre Tomis et Marcianopolis; il est donc plus que probable que les agresseurs suivirent la tactique décrite par Zosime, I, 34, et qu'une partie d'entre eux vint par terre; dans cette hypothèse un contemporain a pu évaluer leur nombre aux chiffres cités plus haut. Enfin les péripéties de l'expédition, et surtout le lieu où fut livrée la bataille décisive, montrent que l'on n'avait pas seulement une flotte à combattre.



dans l'intérieur du pays, d'accord sans doute avec les bandes qui envahissaient la Thrace. Mais l'empereur Claude arriva en personne avec une forte armée, et finit par débloquer Thessalonique, qui avait été souvent assiégée et qui était réduite à la dernière extrémité : il repoussa les Goths devant lui par la vallée de l'Axios (Vardar) et jusque dans la Haute-Mésie, au delà des montagnes ; après maints combats de fortune diverse, il remporta près de Naïssus dans la vallée de la Morawa une éclatante victoire, où 50,000 ennemis durent succomber. Les Goths se retirèrent en désordre, d'abord vers la Macédoine, puis à travers la Thrace vers l'Hémus, pour mettre le Danube entre eux et le vainqueur. La dissension qui éclata dans le camp romain, cette fois entre la cavalerie et l'infanterie, faillit encore sauver les Barbares ; mais au moment de la bataille, les cavaliers ne voulurent pas laisser leurs camarades dans l'embarras et l'armée réunie remporta une seconde victoire. Une épidémie cruelle, que la famine amène toujours à sa suite, surtout dans ces régions et au milieu d'agglomérations d'hommes extraordinaires, causa de grands dommages aux Romains ; l'empereur Claude lui-même en fut atteint. Néanmoins la grande armée des guerriers du Nord fut complètement dispersée. Les nombreux prisonniers devinrent soit des soldats romains, soit des serfs.

Affermissement des frontières du Danube. — En même temps l'hydre des révolutions militaires était quelque peu domptée. Claude et après lui Aurélien furent réellement les maîtres de l'empire, ce qu'on ne peut guère dire de Gallien. On renouvela certainement la flotte, œuvre qui avait été commencée sous celui-ci. La Dacie, conquise par Trajan, était et resta perdue ; Aurélien retira de ce pays les postes qui s'y trouvaient encore et permit aux habitants chassés et à ceux qui



s'exilaient volontairement de s'établir sur la rive mésienne du Danube. Mais la Thrace et la Mésie, qui pendant longtemps avaient appartenu aux Goths plus qu'aux Romains, furent replacées sous la domination impériale : et, du moins, la frontière du fleuve fut de nouveau fortifiée.

Caractère de la guerre des Goths. — On ne doit pas accorder une importance capitale à ces expéditions des Scythes et des Goths, faites par terre et par mer, qui remplissent une période de vingt années (250-269) : ces bandes nomades n'ont jamais songé à occuper d'une façon permanente les régions qu'elles parcouraient. Elles n'eurent pas l'idée de s'établir en Thrace ou en Mésie, encore moins sur les côtes plus éloignées de leur pays ; d'ailleurs les assaillants n'étaient pas assez nombreux pour entreprendre des invasions proprement dites. La mauvaise administration des derniers empereurs et surtout la défiance des troupes avaient encouragé les barbares, bien plus que leur puissance même, à envahir et à piller l'empire par terre et par mer : aussi la restauration de l'ordre intérieur et l'attitude énergique du gouvernement eurent-elles pour conséquence immédiate la libération du territoire. L'empire romain, s'il ne se brisait lui-même, ne pouvait pas encore être brisé.

En tout cas ce fut une œuvre considérable de recréer l'administration, comme le fit Claude. Nous connaissons ce prince moins encore que les empereurs du même temps ; et la famille de Constantin, qui se plaisait à faire remonter son origine jusqu'à ce souverain, a dénaturé sa physionomie, en le représentant tout simplement comme la perfection réalisée ; toutefois ce rapprochement généalogique même, ainsi que les nombreuses monnaies frappées en son honneur après sa mort, prouvent qu'il fut considéré comme le sauveur de l'Etat par

la génération immédiatement postérieure ; et cette génération ne s'est pas trompée.

Ces expéditions des Scythes forment le prologue de la grande invasion qui les a suivies : ce qui les distingue des pirateries habituelles dans ces parages, ce sont les destructions de villes qu'elles entraînaient ; la prospérité et la civilisation de la Grèce et de l'Asie Mineure ne s'en sont jamais relevées.

Les guerres du Danube jusqu'à la fin du troisième siècle. — Sur la frontière du Danube, que l'on venait de rétablir, Aurélien affermit les succès remportés en abandonnant la tactique défensive pour reprendre l'offensive ; il franchit le Danube près de ses embouchures, et battit au delà du fleuve aussi bien les Carpi, qui depuis lors furent soumis au protectorat des Romains, que les Goths commandés par leur roi Canabaudes. Son successeur Probus établit sur la rive romaine, comme nous l'avons déjà raconté, les restes des Bastarnes opprimés par les Goths. En 295 Dioclétien en fit autant pour les Carpi. Ces faits prouvent que l'empire des Goths se consolidait de l'autre côté du Danube, mais ces barbares ne franchirent pas le fleuve. Les fortifications des frontières furent augmentées : Contre-Aquincum (*Contra Aquincum*, Pest) fut fondé en l'an 294.

Les pirateries ne disparurent pas complètement. Sous Tacite, des bandes venues du Palus Maeotis se montrèrent en Cilicie. Les Francs, que Probus avait transportés sur les côtes de la mer Noire, se procurèrent des embarcations, et retournèrent chez eux, dans leur mer du Nord, pillant en chemin les côtes de Sicile et d'Afrique. Les expéditions par terre ne cessèrent pas non plus : toutes les victoires de Dioclétien sur les Sarmates et une partie de ses victoires sur les Germains furent remportées dans la région du

Danube. Mais ce fut seulement sous Constantin que la guerre recommença sérieusement contre les Goths : elle eut un heureux succès. Depuis que Claude les avait vaincus, la domination romaine était aussi solide qu'auparavant.

Introduction de l'élément illyrien dans l'armée et dans le gouvernement. — L'histoire des guerres dont nous venons de montrer le développement exerça, politiquement et militairement, une influence générale et permanente sur l'organisation intérieure de l'armée et de l'État romains. Nous avons déjà indiqué que les troupes du Rhin, les plus importantes dans les premiers temps de l'empire, avaient, dès l'époque de Trajan, cédé le premier rang aux légions du Danube. Sous Auguste, il y avait six légions dans le bassin du Danube et huit dans la vallée du Rhin; au second siècle, après les campagnes de Domitien et de Trajan en Dacie, les camps du Rhin ne contenaient plus que quatre légions; les camps du Danube en contenaient dix, douze même après la guerre des Marcomans. Après Hadrien l'élément italien disparut de toute l'armée, excepté du corps des officiers; en général chaque régiment se recrutait dans le pays où il campait. La plupart des soldats de l'armée du Danube, ainsi que les centurions sortis du rang, étaient chez eux en Pannonie, en Dacie, en Mésie, en Thrace. Les nouvelles légions créées sous Marc-Aurèle étaient également originaires de l'Illyricum, et les suppléments extraordinaires, dont les troupes avaient alors besoin, furent probablement aussi levés dans les pays où campaient les armées. Si donc l'armée du Danube était la première de toutes, et si son importance fut encore augmentée pendant la guerre des trois empereurs à l'époque de Sévère, par suite les soldats illyrien étaient les premiers de tous. Cette situation ressort

très nettement de la réforme de la garde prétorienne accomplie par Sévère.

L'élément illyrien ne possédait pas, à proprement parler, cette suprématie dans les hautes sphères de l'empire, tant que la charge d'officier fut considérée comme une fonction d'État. Pourtant la carrière équestre fut de tout temps accessible aux simples soldats par le grade intermédiaire de centurion, et les Illyriens purent la parcourir de bonne heure. C'est ainsi que déjà en 235, un Thrace, Gaius Julius Maximinus, en 248, un Pannonien, Trajanus Decius, étaient arrivés par cette voie au pouvoir impérial. Mais lorsque Gallien, poussé par une défiance qui n'était que trop justifiée, eut interdit aux membres de l'ordre sénatorial de servir comme officiers, ce qui se passait jusqu'alors pour les soldats seuls s'étendit nécessairement à leurs chefs. Il est donc tout naturel que désormais les soldats du Danube, pour la plupart d'origine illyrienne, jouent le premier rôle dans l'Etat; aussi longtemps que l'armée fit les empereurs, ils furent pour la plupart illyriens. A Gallien succède le Dardane Claude; Aurélien vient de Mésie, Probus de Pannonie, Dioclétien de Dalmatie, Maximien de Pannonie, Constance de Dardanie, Galère de Serdica. Un historien qui écrivait sous les successeurs de Constantin signale l'origine illyrienne de ces derniers empereurs; il ajoute qu'ils étaient d'excellents princes, sans culture littéraire, mais doués d'une grande expérience acquise au milieu des camps et des combats.

Ce que les Albanais ont été pendant longtemps pour l'empire turc, leurs ancêtres l'ont été pour l'empire romain, lorsque cet empire se trouva dans le même état de délabrement et de barbarie. La restauration illyrienne du gouvernement impérial ne peut pas être considérée comme une réorganisation nationale; les

empereurs illyriens furent simplement des soldats qui soutinrent l'empire complètement ébranlé par la mauvaise administration de souverains d'une haute naissance. L'Italie avait perdu tout caractère militaire; or, à qui n'a plus la puissance des armes, l'histoire ne reconnaît pas le droit de commander.

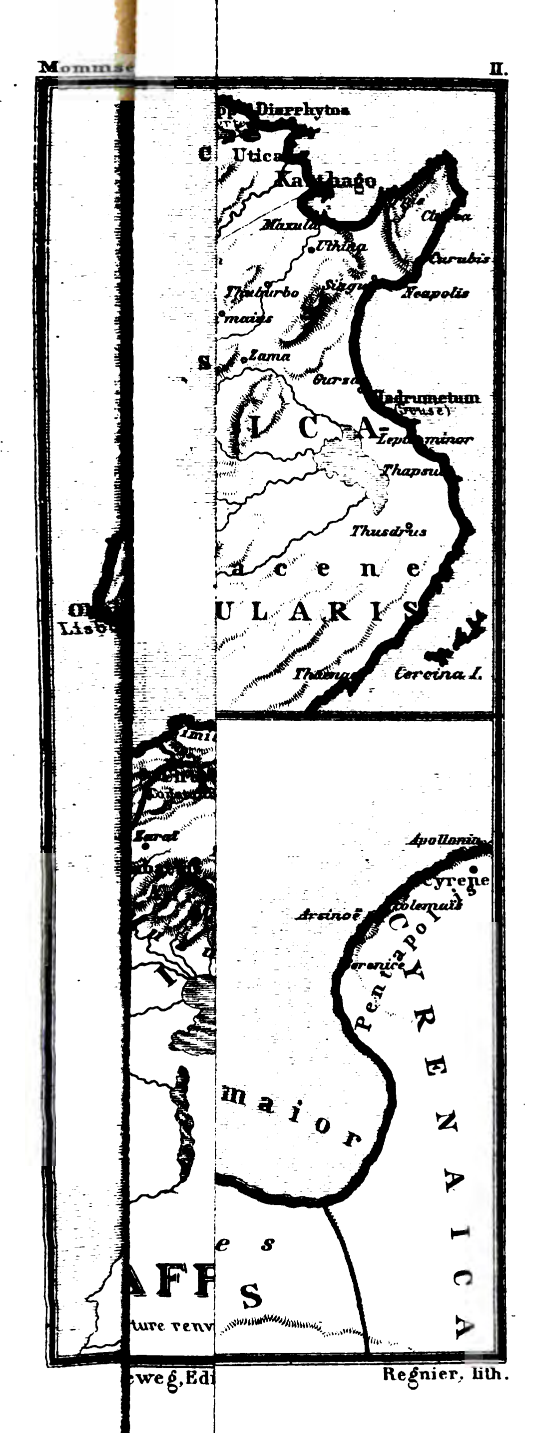
TABLE DES MATIÈRES DU TOME IX

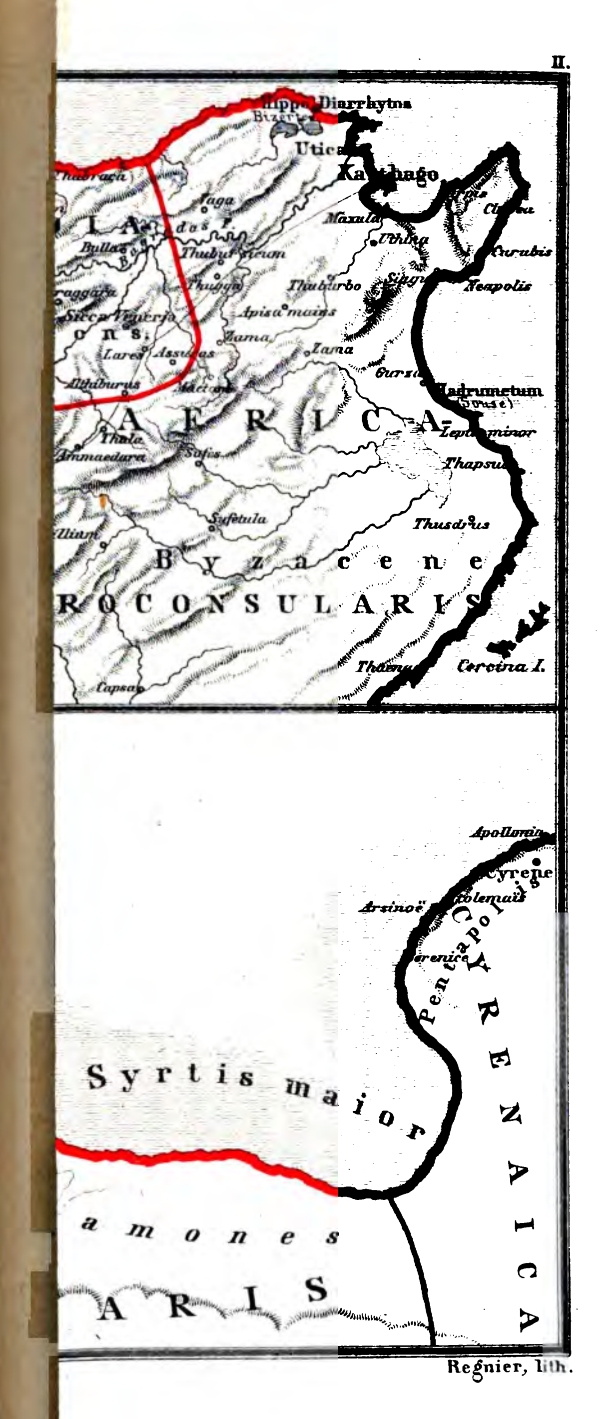
CARTES ANNEXÉES.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

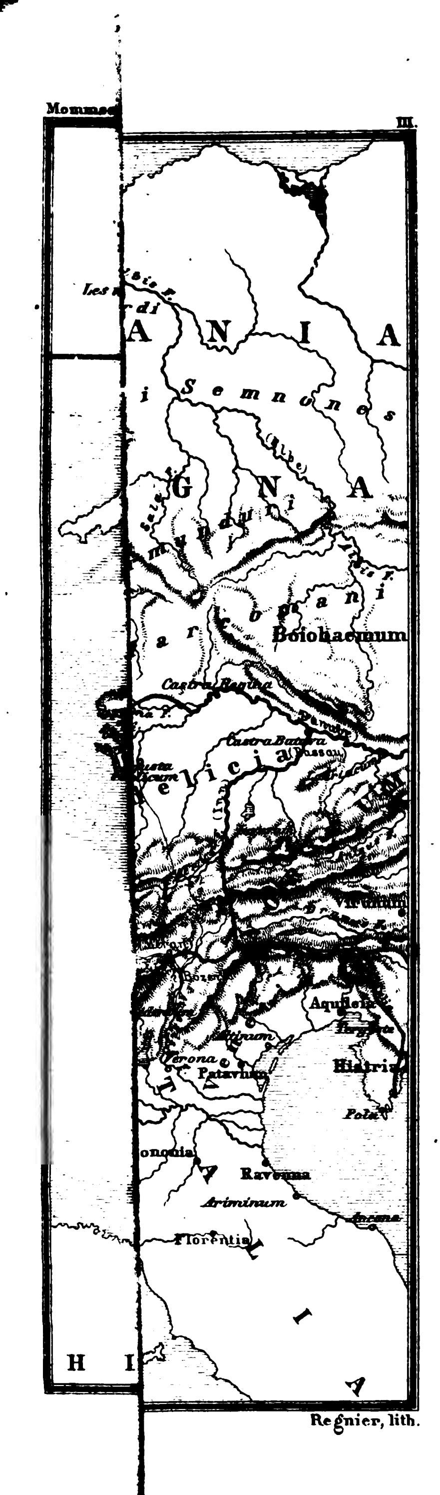

I.
I
Gaphi


I.
I


Mommse
II.
Utica
Karthago
Maxula
Uthina
Clupea
Curubis
Neapolis
Thuburbo
Zama
Hadrumetum
(Sousse)
Thapsus
Thusdrus
ULARIS
Thaenae
Cercina I.
Apollonia
Cyrene
Arsinoë
Pentapolis
CYRENAICA
maior
Regnier, lith.



Regnier, lith.


Mommse
III.
ANIA
Semnones
GNA
Boiohaemum
Castra Regina
Castra Batava
(Passau)
Aquileia
Hiatria
Pola
Verona
Patavium
Ravenna
Ariminum
Florentia
H I
Regnier, lith.


Mommsen Histoire rom.
BRET
Les noms
en écritu
CALEDONIA
Perth
Dundee
Ardoch
Tava Aest.
Stirling
Bodotria Aest.
Vallum Pii
Edinburgh
Glasgow
Maeates
Vallum Hadriani
Luguvallium
Brigantes
Cumberland
Monapia
I.
(Man)
Aldborough
Easingwold
Eburacum
York
Moncunium
Mona
I.
Anglesey
Deva
Chester
Lindum
Lincoln
Viroconium
Wroxeter
Sabrina
Glevum
Gloucester
Silures
Isca
Caerleon
Venta
Verulamium
S. Albans
Londini
Sabrina Aest.
Aquae Sulis
Bath
Belgae
Venta
Winchester
Regni
Isca
Cornwall
Vectis I.
F.Vieweg Éditeur. Paris.

IV.

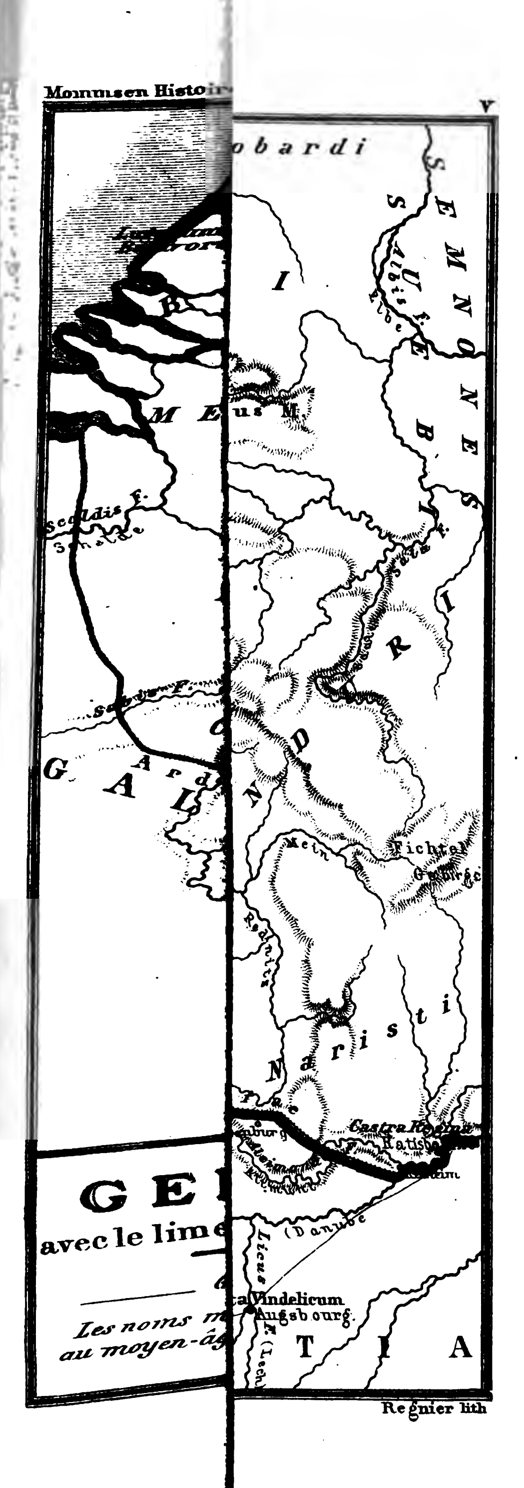
TAGNE

modernes sont

re renversée.



Regnier lith.



Mommsen Histoi
V
obardi
SEMNONES
Albis f.
Elbe
Suebi
MEus M.
Scaldis f.
Sala f.
R
Ard
GAL
Mein
Fichtel
Gebirge
Redinitz
Naristi
Castra Regina
Ratisbo
GE
avec le lim
Les noms
au moyen-âg
Danube
Licus
Vindelicum
Augsbourg.
(Lech)
TIA
Regnier lith

